

LES
NOUVELLES

DE

MIGUEL DE CERVANTÈS SAAVEDRA,

TRADUITES ET ANNOTÉES

PAR LOUIS VIARDOT.

TOME PREMIER.



PARIS.

J.-J. DUBOCHET ET C^{ie}, ÉDITEURS,

RUE DE SEINE, 33.

1838

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

Dans la *Notice sur la vie et les ouvrages de Cervantès*, qui précède ma traduction du *Don Quichotte*, je disais, en parlant des *Nouvelles* :

« Depuis les guerres de Charles-Quint, qui leur ouvrirent la connaissance de la littérature italienne, les Espagnols s'étaient bornés à traduire les contes licencieux du *Décameron* et des imitateurs de Boccace. Cervantès put dire dans son prologue :.... « et je me donne pour le premier « qui ait écrit des nouvelles en espagnol, car celles en « grand nombre qui circulent imprimées dans notre langue, « sont toutes traduites de langues étrangères. Celles-ci sont « les miennes propres, non imitées, ni volées à personne ; « mon esprit les engendra, ma plume les mit au jour... » Il les nomma *Nouvelles exemplaires* (*Novelas ejemplares*), pour les distinguer des contes italiens, et parce qu'il n'en est aucune, comme il le dit lui-même, dont on ne puisse tirer quelque utile exemple. Elles sont, en outre, divisées en *sérieuses* (*serias*) et *badines* (*jocosas*). On en compte sept de la première espèce et huit de la seconde.

« Ce fut en 1612 que Cervantès publia les douze *Nouvelles* qui forment, avec les deux intercalées dans le *Don Quichotte* et celle qu'on a retrouvée depuis, le recueil des quinze nouvelles qu'il avait successivement composées depuis son séjour à Séville (entre 1588 et 1603). Ce livre, qu'on qualifiait dans le privilège de « très-honnête passe-temps, où se montrent la hauteur et la fécondité de la « langue castillane, » fut reçu, en Espagne et à l'étranger, avec autant de faveur que le *Don Quichotte*. Lope de Vega l'imita de deux façons, en composant à son tour des nouvelles, très-inférieures à celles de Cervantès, et en mettant sur la scène plusieurs des sujets traités par celui-ci. D'autres grands auteurs dramatiques puisèrent à la même source, entre autres Don Agustin Moreto, Don Diego de Figueroa, Don Antonio Solis, et le moine Fray Gabriel Tellez, connu sous le nom de Tirso de Molina, qui appelait Cervantès le *Boccace espagnol*.... »

.... « Les *Nouvelles* sont, après le *Don Quichotte*, le plus beau titre de Cervantès à l'immortalité. Là se révèlent aussi, sous mille formes variées, la fécondité de son imagination, la bonté de son cœur aimant, la verve de son esprit railleur sans causticité, les ressources d'un style qui se plie à tous les sujets; enfin, toutes ces qualités diverses qui brillent au même degré dans la touchante histoire de la tendre *Cornélia*, et dans cet admirable tableau de mœurs infâmes qu'on appelle *Rinconete y Cortadillo*, dont l'unique défaut, peut-être, est de ne pouvoir passer dans aucune autre langue. »

Malgré cette espèce de sentence portée contre moi par moi-même sur l'impossibilité de traduire quelques-unes des *Nouvelles* de Cervantès, j'ai tenté d'accomplir cette tâche, presque toujours plus hardie et plus difficile que la traduction même du *Don Quichotte*. Cependant, une nouvelle du recueil original, le *Licencié Vidriera*, man-

quera à la copie française, et je crois devoir exposer le motif de cette suppression forcée.

Voici le sujet du *Licencié Vidriera* : Deux étudiants, allant à Salamanque, trouvent un jeune paysan endormi sous un saule. Ils l'éveillent, causent avec lui, sont charmés de son esprit naturel, et l'emmènent à l'université. Là, comme il arrivait fréquemment, le petit Tomas, devenu leur valet, fait des études à la suite de ses maîtres; fréquente les cours, passe les examens, et reçoit le grade de licencié. Il entreprend ensuite un long voyage hors de son pays, parcourt successivement l'Italie, la Flandre, la France, et revient à Salamanque, après avoir ajouté aux connaissances prises dans les livres celles que donnent la vue et l'expérience du monde. A peine de retour, une grande dame de cette ville s'éprend d'amour pour lui; mais, tout entier aux sciences et aux lettres, le licencié résiste à ses avances. Alors, pour vaincre sa froideur, la dame lui fait prendre un philtre amoureux, c'est-à-dire un breuvage empoisonné, qui lui ôte, sinon la vie, au moins la raison. Après six mois de souffrances, le pauvre licencié quitte son lit, maigre comme un squelette et radicalement fou.

Jusque-là, l'histoire est fort simple, et la traduction facile. Mais ce n'est qu'un avant-propos, une sorte d'exposition, et le drame change tout à coup d'aspect. La folie du licencié est de se croire un corps de verre. Il ne veut pas qu'on le touche ni qu'on l'approche, et, quand il voyage, c'est dans un panier, sur le dos d'un âne, soigneusement enveloppé de paille comme une bouteille de vin précieux. Cependant, il a la manie de courir les rues en cet équipage. Il est bientôt connu, poursuivi, harcelé. Mais comme il a conservé, sur tout autre sujet, sa science et son esprit, il tient toujours une apostrophe prête pour les gens qu'il rencontre, ou une repartie pour ceux qui l'in-

terrogent, et bientôt la foule se porte sur ses pas, moins pour rire de son accoutrement que de ses saillies malicieuses. Au bout de deux ans, un religieux hyéronimite le guérit de sa monomanie, et le fait redevenir homme de chair et d'os. Mais vainement reprend-il le costume de son office. La foule, qui ne croit pas à sa guérison, poursuit toujours, dès qu'il se montre, le licencié Vidriera¹, lequel, impatienté, quitte la toge, prend l'épée, et va s'enrôler dans l'armée de Flandre.

Tel est le cadre de cette nouvelle que remplissent les apostrophes et les répliques du maniaque, c'est-à-dire mille satires courtes et vives sur toutes sortes de choses et toutes sortes de gens. C'est comme un feu roulant de jeux de mots, de *lazzi*, de calembours, aussi bien en latin qu'en espagnol. Pour transporter dans notre langue un tel sujet avec tous ses détails, il n'y avait que deux partis à prendre : ou rester traducteur, et alors chaque phrase exigeait un vrai commentaire, des notes beaucoup plus longues que le texte, ce qui aurait rendu insupportable une lecture devenue d'ailleurs sans utilité ; ou se faire imitateur, traiter cette nouvelle comme Le Sage, par exemple, a traité le *Diable Boiteux* de Luis Velez de Guevara, dont il a pris seulement la charpente pour achever lui-même l'édifice, et remplacer enfin les satires espagnoles par des satires françaises. De ces deux partis, aucun ne me convenait ; je voulais demeurer simple traducteur, mais traducteur lisible, et non commentateur assommant. J'ai pris, comme dit Montaigne, un tiers chemin pour sortir d'embarras. Je n'ai ni traduit ni imité.

Une autre nouvelle, la *Tante supposée* (*La Tia fingida*), aurait dû peut-être, mais par un motif tout différent, être également exclue de ce recueil. Cervantès ne l'avait pas comprise dans ses nouvelles, qu'il nommait

¹ *Vidriera* veut dire vitrage, cloison de vitres.

Exemplaires; jusqu'à ces derniers temps, elle ne fut même connue que de nom. Tout ce qu'on en savait, c'est que son auteur l'avait écrite à Séville, où elle avait couru manuscrite entre les mains des beaux-esprits qui se réunissaient alors chez le peintre Pacheco, et que le sujet en était pris à une aventure un peu *boccacienne*, arrivée à Salamanque lorsque Cervantès, très-jeune encore, y suivait les cours de l'université. Un hasard heureux a fait retrouver récemment *la Tia fingida*. Elle avait été comprise dans une *miscelanea*, ensevelie, avec d'autres manuscrits du temps, au fond des archives du collège de San-Hermenegildo à Séville. Ces archives ayant été réunies à celles du collège impérial de Madrid, ce fut en les compulsant qu'un érudit laborieux, nommé Don Isidoro Bosarte, découvrit, au milieu de ce fatras, la nouvelle égarée. Elle fut publiée en 1826 dans l'édition des œuvres choisies (*Obras escogidas*) de Cervantès, imprimée à Paris par les soins de Don Joaquin Maria Ferrer. Nous n'avons pas cru toutefois (je parle au nom des éditeurs comme au mien) devoir imiter la réserve de Cervantès, et exclure du recueil de ses nouvelles la seule qui ne pût mériter le nom dont il avait paré les autres; mais nous devons au moins donner cet avertissement préalable : on saura qu'elle n'est point *exemplaire*.

Plusieurs des Nouvelles de Cervantès ont un fondement historique. Ainsi les aventures de deux célèbres voleurs qui furent pendus à Séville en 1569, et dont l'histoire y était restée populaire, lui fournirent la matière de *Rinconète et Cortadillo*; ainsi, le sac de Cadix, où débarqua, le 1^{er} juillet 1596, la flotte anglaise, commandée par l'amiral Howard et le comte d'Essex, lui suggéra l'idée de *l'Espagnole-Anglaise*. D'autres nouvelles sont de vrais tableaux de mœurs, et presque de petits romans historiques. Telle est, par exemple, *la Bohémienne de Madrid*, où Cervantès

fait une curieuse peinture de la vie que menait cette race vagabonde, isolée, avilie, dont les descendants parcourent encore, en hordes errantes, les provinces de l'Espagne. Il est plusieurs nouvelles qui rappellent probablement certaines aventures arrivées au temps et dans les lieux où il les écrivit, comme *la Force du Sang*, à Tolède, ou *le Jaloux Estrémadurien*, à Séville; d'autres où il a consigné des souvenirs de ses voyages, comme *l'Amant généreux*, ou *les Deux jeunes filles*. Les unes, enfin, n'ont que l'attrait d'un récit attachant, comme *Cornélia*; les autres couvrent un sens philosophique et moral, comme *le Dialogue des chiens*.

Ces nouvelles, si diverses par l'objet et le caractère, sont en outre d'un mérite inégal, moins dans l'invention toutefois que dans le style. Peut-être serait-il possible, en se guidant sur cette seule observation, en suivant les progrès d'une plume, d'abord inexpérimentée, qui se trempe et s'affermi, de les replacer dans l'ordre où Cervantès les composa. Il vaut mieux laisser ce travail aux esprits exercés. Je n'ai pas non plus suivi, dans le classement des nouvelles, l'ordre adopté par les divers éditeurs espagnols, qui ont toujours séparé soigneusement les *sérieuses* des *badines*. Il m'a semblé préférable, au contraire, de mêler les unes avec les autres, et de faire suivre d'une nouvelle plaisante une nouvelle sérieuse. Leur nombre égal se prêtait justement à cette combinaison, qui doit ajouter à l'intérêt des récits le charme de la variété.

Quant à la traduction, j'ai suivi la règle de scrupuleuse exactitude que je m'étais imposée pour celle du *Don Quichotte*, où l'on a pu voir, dans la préface, comment j'envisage le devoir d'un traducteur, et, dans le corps du livre, jusqu'à quel point il m'est donné de le remplir.

PROLOGUE

AU LECTEUR.

Je voudrais, si c'était possible, lecteur bien-aimé, me dispenser d'écrire ce prologue ; car celui que j'ai mis à mon *Don Quichotte* n'a pas si bien tourné pour moi, qu'il me reste encore l'envie de recommencer avec celui-ci¹. La faute en est à quelqu'un des nombreux amis que je me suis faits dans le cours de ma vie, plutôt par mon caractère que par mon esprit. Cet ami aurait bien pu, comme c'est l'usage et la coutume, me faire graver sur la première feuille de ce livre, puisque le fameux Don Juan de Jaure-

¹ Dans le prologue de la première partie du *Don Quichotte*, Cervantès avait fait une satire ingénieuse et piquante de quelques habitudes des écrivains de son temps.

gui¹ lui aurait donné mon portrait. Avec cela, mon ambition eût été satisfaite, ainsi que le désir de quelques personnes qui voudraient savoir quelle figure et quelle mine a celui qui ose paraître avec tant d'inventions au grand jour du monde et à la vue des gens. On aurait mis sous le portrait :

« Celui que vous voyez ici avec un visage aquilin, les cheveux châains, le front lisse et découvert, les yeux vifs, le nez courbe, quoique bien proportionné, la barbe d'argent (il n'y a pas vingt ans qu'elle était d'or), les moustaches grandes, la bouche petite, les dents peu nombreuses, car il n'en a que six sur le devant, encore sont-elles mal conditionnées et plus mal rangées, puisqu'elles ne correspondent pas les unes aux autres, le corps entre deux extrêmes, ni grand ni petit, le teint clair, plutôt blanc que brun, un peu chargé des épaules, et non fort léger des pieds; ce visage, dis-je, est celui de l'auteur de la *Galatée*, du *Don Quichotte de la Manche*, du *Voyage au Parnasse*, qu'il fit à l'imitation de Cesare Caporale de Pérouse, et d'autres œuvres qui courent les rues, égarées de leur chemin, et peut-être sans le nom de leur maître. On l'appelle communément Miguel de Cervantès Saavedra. Il fut soldat bien des années, et cinq ans et demi captif, pendant lesquels il apprit à avoir patience dans les adversités. A la bataille navale de Lé-

¹ Poète et peintre, ami de Cervantès.

pante, il perdit la main gauche d'un coup d'arquebuse; blessure qui peut sembler laide, mais qu'il tient pour belle, parce qu'elle fut reçue dans la plus mémorable rencontre qu'aient vue les siècles passés et qu'espèrent voir les siècles à venir, en combattant sous les bannières victorieuses du fils de ce foudre de guerre, Charles-Quint, d'heureuse mémoire. »

Quand même il ne viendrait pas à la pensée de cet ami dont je me plains autres choses à dire de moi que celles que j'ai dites, je me dresserais à moi-même deux douzaines de témoignages, et je lui en ferais part en secret, pour qu'il étende ma renommée et accrédite mon esprit. Penser, en effet, que ces sortes d'éloges disent ponctuellement la vérité, c'est une sottise; car ni les louanges, ni les reproches, n'ont de point fixe et déterminé. Enfin, puisque cette occasion s'est perdue, et que je reste en blanc, sans figure, forcée me sera de me faire valoir par ma langue, laquelle, quoique hégue, ne le sera pas pour dire des vérités qui se font bien entendre par signes¹.

¹ Nous avons voulu réparer, dans l'édition française, la faute de cet ami dont se plaint Cervantès, et, en faisant graver son portrait sur la première feuille de ce livre, pour nous conformer au désir qu'il manifestait il y a deux cents ans, satisfaire son ambition et la curiosité de quelques personnes qui voudraient encore savoir quelle figure avait celui qui osa paraître avec tant d'inventions au grand jour du monde.

(NOTE DES ÉDITEURS.)

Je te dis donc une autre fois , lecteur aimable, que de ces *Nouvelles* que je t'offre , tu ne pourras en aucune façon faire un ragoût d'abatis ¹, car elles n'ont ni pieds, ni têtes, ni entrailles, ni rien qui y ressemble; je veux dire que les propos d'amour que tu trouveras dans quelques-unes sont si honnêtes, si mesurés sur la raison et le discours chrétien, qu'ils ne pourront donner de mauvaises pensées à celui qui les lira, soit-il sur ses gardes ou pris au dépourvu. Je leur ai donné le nom d'*exemplaires*, car, si tu y regardes de près, il n'en est aucune de laquelle on ne puisse tirer un exemple profitable; et, n'était la crainte de trop allonger ce sujet, je te montrerais peut-être quel fruit savoureux et honnête se pourrait cueillir aussi bien de toutes ensemble que de chacune en particulier. Mon intention a été de mettre sur la place de notre république une table de billard ², où chacun pût venir s'amuser bagues sauvées, je veux dire sans préjudice de l'âme ni du corps, car les exercices honnêtes et agréables profitent plutôt qu'ils ne nuisent. En effet, on n'est pas toujours agenouillé dans les temples et les oratoires, on ne s'occupe pas toujours d'affaires, quelque importantes qu'elles soient; il y a des heures de récréation où l'esprit accablé se repose. C'est pour cela qu'on plante les promenades publiques, qu'on

¹ En espagnol *pepitoria*.

² Qu'on appelait alors *mesa de trueos*.

recherche les fontaines, qu'on aplanit les montagnes, que l'on cultive curieusement les jardins.

J'oserai te dire une chose; c'est que si je pouvais, par un moyen quelconque, deviner que la lecture de ces *Nouvelles* pût suggérer à celui qui les lira quelque désir coupable ou quelque mauvaise pensée, je me couperais la main qui les écrivit, plutôt que de les livrer au public. Je ne suis plus en âge de jouer avec l'autre vie, car, à me donner cinquante-cinq ans, j'en gagnerais neuf et quelque chose¹. C'est à cela que s'est appliqué mon esprit, c'est là que me porte mon inclination. D'ailleurs je m'imagine, et il en est ainsi, que je suis le premier qui ait écrit des nouvelles en espagnol, car celles en grand nombre qui circulent imprimées dans notre langue sont toutes traduites de langues étrangères. Celles-ci, au contraire, sont les miennes propres, non imitées, ni volées à personne. Mon esprit les engendra, ma plume les mit au jour, et elles grandissent dans les bras de la presse.

Après elles, si la vie ne m'abandonne point, je t'offrirai les *Travaux de Persilés et de Sigismonde*, livre qui ose lutter contre Héliodore, si toutefois, par trop de hardiesse, il ne revient avec les étrivières. Mais tu verras d'abord, et sous peu de temps, la continuation des exploits de Don Quichotte et des gracieusetés de Sancho Panza; puis,

¹ Cervantès avait, en effet, soixante-quatre ans passés lorsqu'il publia les *Nouvelles*.

après, les *Semaines du jardin*. Je promets beaucoup; avec des forces aussi chétives que les miennes; mais qui mettra une bride aux désirs? Je veux seulement que tu considères que, puisque j'ai eu l'audace d'adresser ces *Nouvelles* au grand comte de Lémos¹, elles doivent renfermer quelque mystère caché qui les rehausse. Rien de plus, sinon que Dieu te garde, et qu'il me donne assez de patience pour bien supporter le mal que vont dire de moi plus de quatre beaux esprits subtils et empesés. *Vale*.

¹ Protecteur de Cervantès.

CORNÉLIA.

CORNÉLIA.

Don Antonio de Isunza et Don Juan de Gamboa , gentilshommes de haute naissance, du même âge, sensés, spirituels, et amis intimes, se trouvaient ensemble étudiants à Salamanque. Mais emportés par le sang bouillant de la jeunesse, et, comme on dit, par le désir de voir du monde, ils résolurent de laisser là leurs études et de s'en aller en Flandre, parce qu'il leur semblait que l'exercice des armes, qui sied et convient à tous, sied mieux encore aux gens bien nés et d'illustre origine. Ils arrivèrent donc en Flandre quand la paix était rétablie, ou du moins qu'on négociait pour l'obtenir bientôt. Ils reçurent à Anvers des lettres de leurs parents, qui leur mandaient le grand déplaisir qu'ils avaient éprouvé en apprenant l'abandon de leurs études, et leur reprochaient aussi de ne pas les en avoir informés, pour qu'ils eussent pu les faire voyager avec les commodités qu'exigeait leur naissance. Les deux jeunes gens, voyant le cha-

grin qu'ils causaient à leurs parents, se décidèrent à retourner en Espagne, puisqu'il n'y avait rien à faire en Flandre ; mais, avant de rentrer dans leur pays, ils voulurent voir les plus fameuses villes d'Italie, et quand ils les eurent toutes visitées, ils s'arrêtèrent à Bologne. Là, charmés des fortes études de cette insigne université, ils voulurent y terminer les leurs. Ils donnèrent avis de ce dessein à leurs parents, qui s'en réjouirent beaucoup, et témoignèrent leur approbation en les pourvoyant avec magnificence, afin qu'ils montrassent dans leur train de vie ce qu'ils étaient, et de quels parents ils étaient nés. Dès le premier jour qu'ils parurent aux écoles, ils furent unanimement reconnus pour gentilshommes, galants, spirituels, et bien élevés. Don Antonio atteignait l'âge de vingt-quatre ans, et Don Juan n'en avait pas plus de vingt-six. Ils ornaient encore cet âge heureux par leur bonne mine, par leurs talents de musiciens et de poètes, par leur adresse et leur bravoure ; qualités qui les rendaient aimables et les faisaient chérir de tous ceux qui les fréquentaient. Ils eurent bientôt une foule d'amis, non-seulement parmi les étudiants espagnols qui suivent en grand nombre les cours de cette université¹, mais parmi ceux de la ville et des autres nations. Ils se montraient avec tous pleins de libéralité et de courtoisie, et bien éloignés de cette arrogance qu'on a coutume de reprocher aux Espagnols.

Comme ils étaient jeunes et de bonne humeur, il

¹ Le cardinal Albornoze avait créé, à l'université de Bologne, un collège spécial pour les Espagnols, ses compatriotes.

ne leur déplaisait pas d'avoir connaissance des beautés de la ville; et, bien qu'il y eût alors beaucoup de dames, filles ou mariées, en grande réputation de vertu et de beauté, l'une d'elles les surpassait toutes; c'était Cornélia Bentibolli, de l'antique et généreuse famille des Bentibolli, qui furent un temps seigneurs de Bologne. Cornélia, merveilleusement belle, se trouvait sous la garde et la protection de Lorenzo Bentibolli, son frère, respectable et vaillant gentilhomme. Ils étaient orphelins de père et de mère; mais leurs parents, en les laissant seuls, les avaient laissés riches, et la fortune est un grand soulagement à cette position. La retraite où vivait Cornélia était si profonde, et son frère mettait tant de sollicitude à la garder, que ni l'une ne se laissait voir, ni l'autre ne permettait qu'on la vît. La réputation de beauté qu'avait Cornélia donnait grand désir aux deux amis de la voir, ne fût-ce qu'à l'église; mais toute la peine qu'ils se donnèrent fut perdue, et leur désir s'en alla en diminuant par l'impossibilité qui détruit l'espérance. Ainsi donc, livrés à l'amour de leurs études et à quelques honnêtes amusements, ils passaient une vie aussi gaie qu'exemplaire. Ils sortaient peu la nuit, et s'ils sortaient, c'était ensemble et bien armés.

Or, il arriva que, devant sortir un soir, Don Antonio dit à Don Juan : « Je veux rester encore pour réciter certaines oraisons; mais partez, et je vous suivrai bientôt. — C'est inutile, répondit Don Juan, je vous attendrai; et, si nous ne sortons pas cette nuit, qu'importe? — Non, par votre vie! répliqua Don Antonio; allez prendre l'air; je vous rejoindrai bientôt,

si vous passez par où nous avons coutume de passer ensemble. — Allons, faites à votre goût, reprit Don Juan ; si vous sortez, je ferai cette nuit les mêmes stations que les nuits précédentes. » Don Juan sortit en effet, et don Antonio resta.

L'heure était avancée, et la nuit obscure. Lorsque Don Juan eut parcouru deux ou trois rues, se voyant seul et n'ayant personne à qui parler, il résolut de retourner à la maison. En effet, il rebroussa chemin ; mais, en passant dans une rue bordée de galeries en marbre, il entendit que, d'une porte, on l'appelait tout bas du bout des lèvres. L'obscurité de la nuit et l'ombre que projetaient les galeries ne lui laissaient point voir d'où venait cet appel. Il s'arrêta, prêta toute son attention, et vit entr'ouvrir une porte. Il s'en approcha, et entendit qu'on lui disait à voix basse : « Êtes-vous Fabio, par hasard ? » Don Juan, sans trop savoir pourquoi, répondit : « Oui. — Eh bien, prenez, reprit-on du dedans ; mettez-le en sûreté, et revenez vite ; c'est important. » Don Juan étendit le bras, rencontra un paquet, et quand il voulut le prendre, vit qu'il fallait y mettre les deux mains. Dès qu'on l'eut laissé dans les siennes, on ferma la porte, et il se trouva dans la rue, chargé, sans savoir de quoi.

Mais, presque aussitôt, un enfant nouveau-né se mit à vagir, et Don Juan, aux cris qu'il poussait, resta aussi embarrassé que surpris, sans savoir que faire, ni quel parti prendre dans une telle aventure ; car il lui semblait qu'à revenir frapper à la porte c'était mettre en péril la mère de l'enfant, et, à le laisser là, l'enfant lui-même. D'une autre part, s'il

l'emportait chez lui, il n'y avait personne qui pût en prendre soin, et dans toute la ville il ne connaissait pas davantage quelqu'un à qui le confier. Enfin, voyant qu'on lui avait dit de mettre l'enfant en sûreté, et de revenir aussitôt, il se décida à le porter à sa maison, et à le laisser au pouvoir d'une gouvernante qui le servait, puis à revenir voir si son aide était nécessaire en quelque chose, car il s'était bien aperçu qu'on l'avait pris pour un autre, et que c'était par erreur qu'on lui avait remis l'enfant.

Finalement, sans faire plus de réflexions, il l'emporta chez lui, et rentra lorsque Don Antonio venait de sortir. Arrivé dans son appartement, il appela la gouvernante, découvrit l'enfant, et reconnut que c'était le plus beau qu'il eût jamais vu. Les langes dans lesquels il était enveloppé témoignaient qu'il était né de parents riches, et la gouvernante, les ayant écartés, trouva que c'était un enfant mâle. « Il faut, dit aussitôt Don Juan, donner à téter à cette petite créature ; voici comment nous allons faire : vous, gouvernante, vous lui ôterez ces riches enveloppes pour lui en mettre de plus humbles, et, sans dire que c'est moi qui vous l'ai remis, vous le porterez chez une sage-femme ; là, on trouve d'ordinaire des ressources contre semblables nécessités. Vous porterez de l'argent pour la satisfaire, et vous donnerez à l'enfant les parents qu'il vous plaira, afin de cacher la vérité et ne pas dire comment il m'est venu. » La gouvernante répondit qu'elle allait obéir, et Don Juan retourna en toute hâte voir si on l'appellerait une seconde fois. Mais un peu avant d'arriver à la maison où on l'avait appelé, il entendit un grand cliquetis d'épées, comme si plu-

sieurs personnes étaient aux prises. Il prêta l'oreille , et n'entendit aucune parole ; le combat se livrait à la sourdine. Mais , à la lumière des étincelles que jetait le pavé frappé par les épées, il put entrevoir que plusieurs hommes en attaquaient un seul , ce qui fut confirmé lorsqu'il l'entendit s'écrier : « Ah ! traîtres ! vous êtes plusieurs et je suis seul , mais cependant votre déloyauté ne vous servira de rien. » A cette vue et à ces mots , Don Juan , emporté par son cœur généreux , mit l'épée à la main , embrassa un bouclier qu'il portait , se jeta en deux sauts aux côtés de celui qui se défendait , et lui dit en langue italienne , afin de n'être pas reconnu pour Espagnol : « Ne craignez rien ; un secours vous arrive qui ne vous manquera qu'avec la vie ; jouez des mains , car les traîtres valent peu de chose , si nombreux qu'ils soient. — Tu en as menti , répondit à ce propos un des adversaires ; il n'y a point de traîtres ici , et la volonté de recouvrer l'honneur perdu autorise toute espèce de violence. » Il ne dit rien de plus , empêché par la hâte que se donnaient à frapper les ennemis , qui devaient être six , au compte de Don Juan. Ils serrèrent de si près son compagnon , qu'avec deux coups de pointe qu'ils lui portèrent à la fois , ils le jetèrent sur le carreau. Don Juan crut qu'ils l'avaient tué. Il se précipita bravement au devant de tous , et les fit reculer sous une pluie de coups d'estoc et de taille. Mais toute sa célérité n'aurait pu suffire pour attaquer et défendre , si la fortune ne l'eût heureusement aidé en faisant mettre aux fenêtres avec des lumières les habitants de la rue , qui appelaient à grands cris la justice. Voyant cela , les ennemis quittèrent la rue et s'enfuirent à toutes jambes.

Sur ces entrefaites, l'homme abattu s'était relevé, car les épées avaient rencontré une cuirasse dure comme le diamant. Dans la mêlée, le chapeau de Don Juan était tombé, et, le cherchant, il en trouva un autre, qu'il se mit au hasard sur la tête, sans regarder si c'était ou non le sien. Le cavalier tombé s'approcha de lui : « Seigneur gentilhomme, lui dit-il, qui que vous soyez, je confesse que je vous dois la vie, et je l'emploierai, en tout ce que je vau et tout ce que je puis, à votre service. Faites - moi la grâce de me dire qui vous êtes, ainsi que votre nom, afin que je sache à qui je dois me montrer reconnaissant. — Je ne veux pas être discourtois, répondit Don Juan, bien que j'aie agi sans intérêt. Pour faire, seigneur, ce que vous demandez, et pour vous complaire, je vous dirai seulement que je suis un gentilhomme espagnol, étudiant dans cette ville. S'il vous importait de savoir mon nom, je vous le dirais; mais enfin si vous vouliez, par hasard, vous servir de moi en quelque autre chose, sachez que je m'appelle Don Juan de Gamboa. — Vous m'avez rendu un service signalé, répondit son interlocuteur; mais pourtant, seigneur Don Juan de Gamboa, je ne veux pas vous dire qui je suis, ni mon nom seulement, car j'aurai un plaisir extrême à ce que vous l'appreniez d'un autre que de moi, et j'aurai soin qu'on vous en instruisse. » Don Juan lui avait demandé d'abord s'il était blessé, car il lui avait vu donner deux grands coups d'épée. « Non, avait répondu l'autre; après Dieu, une bonne cuirasse que je portais m'a garanti; mais, néanmoins, mes ennemis m'achevaient si je ne vous eusse trouvé à mes côtés. »

En ce moment, ils virent venir à eux une troupe

d'hommes, et Don Juan s'écria : « Si ce sont les ennemis qui reviennent, mettez-vous en garde, seigneur, et faites comme un homme de votre qualité. — A ce que je crois, reprit l'autre, ce ne sont pas des ennemis, mais des amis, qui viennent à nous. » C'était vrai, car ceux qui approchaient, et qui étaient au nombre de huit, entourèrent l'inconnu, et échangèrent avec lui quelques paroles, mais si bas et avec tant de mystère, que Don Juan ne put les entendre. Alors l'inconnu se tourna vers Don Juan, et lui dit : « Si ces amis ne fussent venus, je ne vous aurais nullement quitté, seigneur Don Juan, avant que vous n'eussiez achevé de me mettre en lieu sûr ; mais, à présent, je vous supplie avec instance de vous retirer, et de me laisser ici ; j'y ai grand intérêt. » En parlant ainsi, il porta la main à sa tête, et vit qu'il était sans chapeau. Se tournant alors vers ceux qui venaient de le rejoindre, il leur demanda un chapeau, disant que le sien était tombé. A peine eut-il achevé, que Don Juan lui remit celui qu'il avait trouvé dans la rue. L'inconnu le tâta, et le rendant aussitôt à Don Juan : « Ce chapeau, dit-il, n'est pas à moi. Par votre vie ! seigneur Don Juan, emportez-le pour trophée de la bataille, et gardez-le bien ; je crois qu'il est connu. » On lui donna un autre chapeau, et Don Juan, pour se rendre à son désir, après avoir échangé quelques compliments fort courts, le laissa, sans savoir qui il était, et revint à sa maison, sans vouloir s'approcher de la porte où on lui avait donné l'enfant nouveau-né, parce qu'il lui semblait que tout le quartier s'était ému et éveillé au bruit du combat.

Or, il arriva qu'en retournant à son logis, il ren-

contra son camarade Don Antonio de Isunza, et, dès qu'ils se furent reconnus, Don Antonio lui dit : « Revenez avec moi, Don Juan, jusqu'au-dessus de la rue, et je vous conterai en chemin une étrange aventure qui vient de m'arriver, telle que vous n'en aurez pas entendu raconter de semblable en toute votre vie. — Je pourrai vous conter une histoire de la même espèce, répondit Don Juan; mais allons où vous voulez, et contez-moi la vôtre. » Don Antonio se mit en marche, et dit : « Il faut que vous sachiez qu'un peu plus d'une heure après que vous eûtes quitté la maison, je sortis pour vous chercher; mais je n'avais pas fait trente pas, que je vis venir à moi une masse noire, une personne qui s'avancait en toute hâte, et, quand elle fut proche, je reconnus que c'était une femme enveloppée d'une longue robe à la religieuse. Elle me dit, d'une voix entrecoupée de soupirs et de sanglots : « Êtes-vous, seigneur, étranger ou de la ville? — Étranger et Espagnol, répondis-je. — Grâces au Ciel! dit-elle aussitôt; il ne veut pas que je meure sans sacrements. — Êtes-vous blessée, madame, répliquai-je, ou attaquée de quelque mal mortel? — Il pourrait se faire que celui que j'ai le fût en effet, reprit-elle, si l'on ne me secourt promptement. Par la courtoisie dont se piquent les gens de votre nation, je vous en supplie, seigneur Espagnol, tirez-moi de ces rues, et menez-moi à votre logis avec toute la célérité possible. Là, si vous le désirez, vous saurez le mal dont je souffre, et même qui je suis, fût-ce au prix de ma réputation. »

« Quand je l'entendis ainsi parler, reconnaissant qu'elle avait besoin de ce qu'elle demandait, sans ré-

pliquer davantage , je lui tendis la main , et gagnai notre logis par des rues détournées. Santisteban , le page , vint nous ouvrir ; je le fis retirer , et , sans qu'il la vît , je la conduisis dans ma chambre ; à peine entrée , elle se laissa tomber évanouie sur mon lit. Je m'approchai d'elle , et , lui découvrant le visage qu'elle cachait sous sa mante , je découvris la plus merveilleuse beauté qu'yeux humains eussent jamais vue. Elle peut avoir , à ce que je crois , dix-huit ans , plutôt moins que plus. Je restai d'abord stupéfait à la vue d'une telle beauté ; enfin , je courus chercher un peu d'eau pour lui en jeter sur le visage. Elle revint à elle , en poussant un douloureux soupir , et la première chose qu'elle me dit fut : « Me connaissez-vous , seigneur ? — Non , lui répondis-je ; je n'ai pas eu le bonheur d'avoir connu tant de beauté. — Ah ! malheureuse , reprit elle , celle à qui le Ciel en a fait le funeste présent ! Mais , seigneur , ce n'est pas le temps d'adresser des galanteries , c'est celui de secourir des infortunes. Par qui vous êtes , je vous supplie de me laisser enfermée ici , et de ne permettre à personne de me voir. Retournez bien vite à l'endroit où vous m'avez rencontrée , et voyez si quelques personnes se battent ; mais ne favorisez aucun de ceux qui seraient aux prises ; séparez-les , car quelque malheur qui arrive de l'un ou de l'autre côté , il ne ferait qu'accroître le mien. Alors , je l'ai laissée sous clef , et je viens séparer ces combattants. »

« N'avez-vous plus rien à dire , Don Antonio ? demanda Don Juan. — Vous semble-t-il que je n'en ai pas dit assez , répondit Don Antonio , puisque je vous ai dit que je tiens sous clef , et dans ma chambre , la

plus merveilleuse beauté qu'yeux humains eussent vue? — L'aventure est étrange, en vérité, reprit Don Juan; mais écoutez la mienne. » Et sur-le-champ il raconta à son ami tout ce qui lui était arrivé; comment l'enfant nouveau-né qu'on lui avait remis était chez eux, au pouvoir de la gouvernante, et comment il avait donné l'ordre qu'on changeât en plus pauvres les riches langes qui l'enveloppaient, et qu'on le portât où l'on pût l'élever, ou du moins remédier à la nécessité présente. « Quant au combat que vous venez chercher, ajouta-t-il, il est déjà fini, et la paix est faite; j'ai pris part à la mêlée, et, à ce que j'imagine, tous ceux qui s'y trouvaient sont gens de qualité et de grande valeur. »

Les deux amis furent fort étonnés de leur mutuelle aventure, et ils revinrent en toute hâte au logis pour voir ce dont pouvait avoir besoin la dame enfermée. En chemin, Don Antonio dit à Don Juan qu'il avait promis à cette dame de ne la laisser voir de personne, et que lui seul entrerait dans sa chambre, tant qu'elle ne permettrait pas autre chose. « N'importe, répondit Don Juan, je trouverai bien moyen de la voir, et j'en ai un désir extrême, tant vous m'avez vanté ses attraits. » Ils arrivèrent sur cela, et à la clarté d'une lumière qu'apporta l'un des trois pages qu'ils avaient, Don Antonio jeta la vue sur le chapeau que Don Juan portait, et vit qu'il était tout resplendissant de diamants. Don Juan se l'ôta, et reconnut que cet éclat venait de plusieurs brillants, formant une riche bourdaloue¹. Ils examinèrent tous deux ces brillants avec

¹ Tresse entourant la forme d'un chapeau.

attention, et conclurent que, s'ils étaient fins, comme ils le paraissaient, le chapeau valait plus de douze mille ducats. Ce fut alors qu'ils reconnurent que les combattants étaient gens de haut parage, principalement celui que Don Juan avait secouru, auquel il se rappelait avoir entendu dire : « Prenez ce chapeau et gardez-le, car il est connu. »

Ils firent retirer leurs pages, et Don Antonio, ouvrant sa chambre, trouva la dame assise sur le lit, la joue dans la main, versant d'abondantes larmes. Dans le désir de la voir, Don Juan s'approcha de la porte, et passa la tête. Aussitôt l'éclat des diamants frappa les regards de la dame éplorée, qui s'écria, en levant les yeux : « Entrez, seigneur duc, entrez; pourquoi voulez-vous me donner avec tant d'avarice le bonheur de votre vue? — Mais, madame, dit alors Don Antonio, il n'y a ici aucun duc qui fasse difficulté de vous voir. — Comment! s'écria-t-elle; celui qui se montre là maintenant est le duc de Ferrare. La riche parure de son chapeau ne lui permet pas de dissimuler. — En vérité, madame, reprit Don Antonio, ce n'est pas un duc qui porte le chapeau que vous avez vu. Si vous voulez vous désabuser en voyant qui le porte, donnez-lui la permission d'entrer. — Qu'il entre, j'y consens, dit-elle, bien que, si ce n'est pas le duc, mon malheur ne fera que s'en accroître. »

Don Juan avait entendu tous ces propos, et, voyant qu'il avait permission d'entrer, il se présenta dans la chambre, le chapeau à la main. Dès qu'il fut devant elle, et qu'elle reconnut que ce n'était pas celui qu'elle avait dit, elle s'écria, en balbutiant, et d'une voix troublée : « Ah! malheureuse que je suis! sei-

gneur, parlez vite, et sans me tenir davantage en suspens. Connaissez-vous le maître de ce chapeau? où l'avez-vous laissé? comment est-ce en votre pouvoir? est-il vivant, par bonheur? ou bien sont-ce les nouvelles de sa mort qu'il m'envoie? Oh! mon doux ami! qu'est-il donc arrivé? je vois ici tes bijoux; je me vois enfermée sans toi, au pouvoir d'inconnus, et si je ne savais pas que ce sont des gentilshommes espagnols, la crainte de perdre l'honneur m'aurait ôté déjà la vie. — Calmez-vous, madame, répondit Don Juan; le maître de ce chapeau n'est point mort, et vous n'êtes pas en un lieu où l'on vous fasse aucun outrage; nous ne pensons qu'à vous servir, autant que nos forces nous le permettent, jusqu'à risquer la vie pour vous défendre et vous secourir. Il serait mal à nous de tromper la foi que vous avez dans la loyauté des Espagnols; et puisque nous le sommes, ainsi que gens de qualité (cette espèce d'arrogance n'est pas déplacée ici), soyez certaine qu'on vous portera le respect que mérite votre personne. — Je le crois ainsi, répondit-elle; mais cependant, dites-moi, seigneur, comment ce riche chapeau est-il tombé en votre pouvoir? où se trouve son maître, qui n'est rien moins qu'Alphonse d'Est, duc de Ferrare? » Alors Don Juan, pour ne pas la tenir en suspens davantage, lui conta comment il s'était trouvé au milieu d'un combat, comment il y avait secouru un gentilhomme, qui, d'après ce qu'elle disait, devait être le duc de Ferrare. « Dans la mêlée, ajouta-t-il, j'ai perdu mon chapeau et trouvé celui-ci, et ce gentilhomme m'a dit de le garder, parce qu'il était connu. Le combat s'est terminé sans que nous fussions blessés ni le gentil-

homme ni moi ; puis ensuite quelques hommes sont arrivés , qui doivent être des serviteurs ou des amis de celui que je pense être le duc , lequel m'a prié de le laisser et de m'éloigner , en se montrant très-reconnaissant du service que je lui avais rendu. Voilà , madame , comment ce riche chapeau est venu en mon pouvoir ; et quant à son maître , si c'est le duc , comme vous le dites , il n'y a pas une heure que je l'ai quitté sain , sauf et bien portant. Que ce récit véritable serve à votre consolation , si vous en trouvez à savoir que le duc est hors de danger. — Afin que vous sachiez , ô seigneurs , reprit la dame , combien j'ai raison de m'informer de lui , prêtez-moi votre attention , et écoulez , je ne sais si je dois dire ma malheureuse histoire. »

Tout le temps qu'avait duré cet entretien , la gouvernante l'employa à graisser la bouche de l'enfant avec du miel , et à lui changer ses langes. Quand elle l'eut arrangé , elle voulut le porter chez une sage-femme , suivant l'ordre que lui en avait donné Don Juan. Mais comme elle passait avec l'enfant devant la chambre où se trouvait celle qui allait commencer son histoire , la petite créature se mit à pleurer , de façon que la dame l'entendit. Elle se leva tout debout , prêta l'oreille , et entendit plus distinctement les pleurs de l'enfant. « Quel est cet enfant , mes seigneurs , s'écria-t-elle ? on dirait qu'il est nouveau-né. — C'est un petit garçon , répondit Don Juan , qu'on a déposé cette nuit à la porte de notre maison , et la gouvernante va chercher quelqu'un qui lui donne à téter. — Qu'on me l'apporte ici , pour l'amour de Dieu , reprit la dame , et je ferai cette charité aux enfants d'autrui ,

puisque le Ciel ne veut pas que je la fasse aux miens propres. »

Don Juan appela la gouvernante, lui prit l'enfant, et le mit dans les bras de celle qui le demandait, en lui disant : « Voilà, madame, le présent qu'on nous a fait cette nuit, et ce n'est pas le premier, car peu de mois se passent sans que nous rencontrions de semblables trouvailles sur le seuil de nos portes. » La dame le prit dans ses bras, regarda attentivement son visage, et les langes pauvres mais propres qui l'enveloppaient; puis, sans pouvoir retenir ses pleurs, elle étendit sa coiffe de nuit sur son sein pour pouvoir le donner avec décence à l'enfant, lui approcha la bouche de sa mamelle, baissa son visage sur le sien, et tandis qu'elle le nourrissait de son lait, elle le baignait de ses larmes. Elle resta dans cette posture, sans relever la tête, tant que l'enfant ne voulut pas abandonner le sein. Cependant, tous quatre gardaient le silence. L'enfant tétait; mais il ne prenait point de lait, parce que les nouvelles accouchées ne peuvent donner le sein; aussi la dame, s'en étant aperçue, rendit l'enfant à don Juan. « En vain, dit-elle, je me suis montrée charitable; je suis trop neuve sur semblables matières. Faites, seigneur, qu'on arrose un peu la bouche de cet enfant avec du miel, mais ne permettez pas qu'on l'emporte à cette heure-ci par les rues. Laissez venir le jour, et qu'on me le rapporte avant de l'emmener; je trouve à le voir une grande consolation. »

Don Juan remit l'enfant à la gouvernante. Il lui recommanda d'en avoir soin jusqu'au jour, de lui remettre les riches langes dans lesquels il l'avait ap-

porté, et de ne point l'emmener sans l'en prévenir. Il rentra, et quand ils furent tous trois seuls, la belle Cornélia leur dit : « Si vous voulez que je parle, donnez-moi d'abord quelque chose à manger, car je me sens défaillir, et n'en ai que trop de raison. » Don Antonio courut ouvrir son secrétaire, et en tira plusieurs conserves, dont la dame évanouie mangea quelques bouchées. Elle but ensuite un verre d'eau froide, qui la fit revenir à elle, et, se trouvant plus tranquille, elle reprit : « Asseyez-vous, seigneurs, et écoutez-moi. » Ils obéirent ; alors, s'arrangeant sur le lit, et se couvrant bien avec les pans de sa robe, elle laissa tomber le long de ses épaules un voile qu'elle portait sur la tête, montrant, dans son visage découvert, la figure même de la lune, ou, pour mieux dire, du soleil lui-même quand il se lève pur et dans tout son éclat. Des perles liquides lui coulaient des yeux, qu'elle essuyait avec un mouchoir d'une extrême blancheur et des mains telles, qu'entre elles et le mouchoir il eût été difficile d'établir une différence. Finalement, après avoir laissé échapper bien des soupirs, après avoir essayé de calmer un peu sa poitrine oppressée, elle dit d'une voix faible et tremblante :

« Je suis, seigneurs, celle que vous aurez sans doute entendu nommer bien des fois dans cette ville, car, telle qu'est ma beauté, il y a peu de langues qui n'en publient la renommée. Je suis, en effet, Cornélia Bentibolli, sœur de Lorenzo Bentibolli, et peut-être m'aura-t-il suffi de dire cela pour avoir dit deux choses reconnues, ma noblesse et ma beauté. Toute jeune, je restai orpheline, au pouvoir de mon frère,

qui, dès l'âge le plus tendre, mit tous ses soins à ma garde, bien qu'il eût encore plus de confiance en mes sentiments d'honneur qu'en la sollicitude qu'il mettait à me garder. Finalement, entre les murs et dans la solitude, n'ayant pour compagnie que celle de mes femmes, j'allai grandissant, et en même temps que moi grandissait la renommée de ma gentillesse, divulguée dans le public par les serviteurs de la maison et par ceux qui me visitaient dans l'intimité, ainsi que par un portrait que mon frère fit faire à un peintre fameux, afin, disait-il, que le monde ne fût pas complètement privé de moi, si le Ciel me rappelait à une meilleure vie. Mais tout cela n'aurait servi que faiblement à hâter ma perdition, s'il n'était arrivé que le duc de Ferrare consentit à être le parrain des noces d'une de mes cousines, où mon frère me mena, en toute bonne intention, et pour faire honneur à ma parente. Là, je vis et je fus vue; là, si je ne m'abuse, je fis rendre des cœurs et conquis des volontés; là, je reconnus quel plaisir donnaient les louanges, même adressées par des langues menteuses; là, finalement, je vis le duc, et fus vue de lui, et cette vue mutuelle a été cause que je me vois maintenant comme je me vois. Je ne veux pas vous raconter, seigneurs, car ce serait à n'en jamais finir, les ruses, les artifices, les moyens de toutes sortes par lesquels le duc et moi nous parvînmes, au bout de deux ans, à satisfaire les désirs que cette noce avait fait naître. Ni reclusion, ni gardiens, ni remontrances, ni aucune diligence humaine, ne suffirent pour empêcher notre réunion, qui eut lieu, enfin, sous la parole qu'il me donna d'être mon époux, car, sans cette promesse, il ne lui eût

pas été possible de faire capituler la forteresse de mon honnête et valeureuse fierté. Mille fois je lui dis de demander publiquement ma main à mon frère , puis-qu'il était impossible que celui-ci la refusât , et que pour lui , il n'aurait aucune excuse à donner au vulgaire pour se disculper de la faute qu'on lui reprocherait de contracter une mésalliance, puisque la noblesse de la famille Bentibolli ne démentait en rien celle de la famille d'Est. A cela , il me répondit par des prétextes , que je trouvai justes et suffisants. Subjuguée et confiante, je le crus avec la foi de l'amour, et je livrai ma volonté à la sienne, par l'intermédiaire d'une de mes femmes, plus souple aux présents du duc que ne le méritait la confiance qu'avait mise mon frère en sa fidélité.

« Enfin, au bout de quelques jours, je me trouvai enceinte, et avant que mes vêtements ne publiassent mes libertés , pour ne pas leur donner un autre nom , je feignis d'être malade, mélancolique, et j'obtins de mon frère qu'il me conduisît chez cette cousine, dont le duc avait été parrain de noce. Là , je fis savoir au duc en quelle situation je me trouvais, le péril dont j'étais menacée et le peu de sécurité qui restait à ma vie, car j'avais quelques doutes que mon frère soupçonnait ma faute. Il demeura convenu entre nous qu'à l'entrée du dernier mois de ma grossesse je le ferais avertir, et qu'il viendrait me chercher avec d'autres amis pour m'emmener à Ferrare, où il se marierait alors publiquement avec moi. Cette nuit où nous sommes fut celle dont nous convinmes pour son arrivée, et, cette même nuit , tandis que je l'attendais, j'ouïs passer mon frère avec plusieurs autres hommes, armés,

sans aucun doute, puisque j'entendais le cliquetis des armes. La frayeur dont je fus saisie provoqua un accouchement subit, et je mis au monde un bel enfant. Celle de mes femmes qui était dans le secret de mon aventure, et en avait été l'intermédiaire, s'étant préparée pour l'événement, enveloppa la petite créature dans des langes autres que ceux que portait celle qu'on a déposée sur le seuil de votre maison ; puis, s'étant avancée à la porte de la rue, elle remit l'enfant, m'a-t-elle dit, à un serviteur du duc. Pour moi, peu de temps après, m'étant arrangée le mieux que je pus dans une si pressante nécessité, je quittai la maison, croyant que le duc était dans la rue. Je n'aurais pas dû sortir avant qu'il fût arrivé à la porte ; mais la frayeur que m'avait causée l'approche de la troupe armée de mon frère, duquel je croyais sentir l'épée sur ma gorge, ne me laissa pas réfléchir plus sagement. Hors de moi, insensée, je m'enfuis de la maison, et il m'arriva ce dont vous fûtes témoins. Maintenant, bien que je me voie sans mon enfant, sans mon époux, et menacée de plus grands maux, je rends grâces au Ciel de ce qu'il m'a conduite en votre pouvoir, vous de qui je me promets tout ce qu'on peut attendre de la courtoisie espagnole, de la vôtre surtout, que vous saurez relever par la noblesse qui vous est personnelle. » En achevant ces mots, elle se laissa tomber tout de son long sur le lit. Les deux amis accoururent, croyant qu'elle était évanouie ; mais ils virent qu'elle pleurait amèrement. Don Juan lui dit : « Si jusqu'ici, belle et noble dame, Don Antonio et moi avons eu pitié de vous, seulement parce que vous étiez femme, maintenant que nous connaissons

vosre qualité, cette pitié devient un devoir impérieux de vous servir. Reprenez courage, cessez de défaillir, et, quelque peu faite que vous soyez à de tels événements, vous prouverez d'autant mieux qui vous êtes, que vous les supporterez avec plus de fermeté. Croyez-moi, madame; j'imagine que ces événements étranges doivent avoir une heureuse fin. Les cieus ne permettront pas que tant de beauté se perde, que de si chastes intentions soient déçues. Couchez-vous, madame, et prenez soin de vosre santé; vous en avez besoin. Notre gouvernante viendra vous servir, et vous pouvez avoir en elle autant de confiance qu'en nous-mêmes. Elle saura aussi bien garder le silence sur vos disgrâces, que remédier à vos nécessités. — Celle où je me trouve, répondit la dame, est telle qu'elle me forcerait à des choses plus difficiles. Faites entrer, seigneur, qui vous voudrez. Envoyée par vous, cette femme ne peut manquer d'être bonne pour ce que j'attends d'elle. Mais toutefois, je vous en supplie, que personne ne me voie, autre que vosre gouvernante. — Vous serez obéie, » répondit Don Antonio; et les deux amis la laissèrent seule en quittant la chambre.

Don Juan dit à la gouvernante d'y entrer, et de porter l'enfant avec ses premiers langes, si elle les lui avait remis. La gouvernante répondit que l'enfant était comme il l'avait apporté. Elle entra donc, bien avisée de ce qu'elle devait répondre à ce que lui demanderait, au sujet de cet enfant, la dame qu'elle trouverait dans la chambre. En la voyant entrer, Cornélia lui dit : « Soyez la bienvenue, mon amie; donnez-moi cet enfant, et approchez cette lumière. »

La gouvernante obéit ; mais Cornélia n'ent pas plutôt pris l'enfant dans ses bras, qu'elle changea de visage, et le dévorant des yeux : « Dites-moi , dame gouvernante, s'écria-t-elle , cet enfant , et celui qu'on m'apporta tout à l'heure, est-ce le même?—Oui, madame, répondit la gouvernante. — Mais pourquoi ses langes sont-ils changés? répliqua Cornélia. En vérité, mon amie, ce ne sont pas les mêmes langes , ou ce n'est pas le même enfant. — Tout cela peut bien être , repartit la gouvernante. — Comment ! tout cela peut bien être ! s'écria la dame. Sainte Vierge ! que dites-vous là , gouvernante ? Ah ! le cœur me bondit dans la poitrine , jusqu'à ce que je sache d'où vient cet échange. Apprenez-le-moi, mon amie. Par tout ce que vous aimez le mieux , je vous en conjure , dites-moi d'où vous sont venus ces langes si riches ? il faut que vous sachiez qu'ils sont à moi , si la vue ne me trompe , ou si la mémoire ne m'abuse ; c'est dans ces langes , ou d'autres tout semblables , que j'ai remis à ma camériste le bijou chéri de mon âme. Qui les lui a ôtés, malheur à moi ! qui les a apportés ici ? »

Don Juan et Don Antonio, qui entendaient toutes ces plaintes , ne voulurent pas permettre que la pauvre dame les continuât davantage , et que l'erreur où l'avait jetée le changement des langes la tint plus longtemps en peine. Ils entrèrent , et Don Juan lui dit : « Ces langes et cet enfant vous appartiennent , madame. » Aussitôt, il lui conta de point en point comment il était la personne à qui sa camériste avait remis l'enfant, comment il l'avait apporté à la maison , ainsi que l'ordre qu'il avait donné à la gouvernante de changer ses langes, et à quel propos il avait

agi de cette façon. « Depuis le moment, ajouta-t-il, où vous nous avez conté les circonstances de votre accouchement, j'ai tenu pour certain que cet enfant était votre fils, et si je ne l'ai pas dit sur-le-champ, c'est que je craignais qu'après le doute où vous étiez de le reconnaître ne survînt trop tôt la joie de l'avoir reconnu. » Alors, les larmes de joie que versa Cornélia furent infinies, comme les baisers qu'elle donna à son fils, comme les actions de grâces qu'elle rendit à ses protecteurs, les appelant ses anges gardiens sur la terre, et leur donnant d'autres noms où éclatait toute sa reconnaissance.

Ils la laissèrent avec la gouvernante, en recommandant à celle-ci de veiller sur elle, de la servir avec tout le soin possible, et après lui avoir révélé la situation de l'étrangère, pour qu'elle lui donnât tous les secours utiles, puisque, femme, elle en savait plus long qu'eux sur ce point. Là-dessus, ils allèrent reposer le peu qui restait de la nuit, bien résolus à ne point entrer dans l'appartement de Cornélia, à moins de nécessité absolue, ou qu'elle ne les appelât elle-même. Le jour vint, et la gouvernante amena quelqu'un pour donner secrètement et en cachette à téter à l'enfant. Les jeunes gens s'informèrent des nouvelles de Cornélia ; la gouvernante répondit qu'elle reposait un peu. Ils allèrent aux écoles, et passèrent par la rue du combat, devant la maison d'où Cornélia était sortie, pour voir si son absence était déjà publique, et si l'on en caquétait dans le voisinage ; mais ils n'entendirent pas souffler mot, ni de la querelle, ni de la disparition de Cornélia. Leurs leçons prises, ils revinrent au logis. Cornélia les fit appeler par la gouvernante ;

ils répondirent qu'ils avaient résolu de ne pas mettre les pieds dans sa chambre pour mieux garder le respect qu'elle se devait à elle-même. Mais elle répliqua, les larmes aux yeux, qu'elle les priait en grâce de la venir voir, et que c'était la bienséance la plus convenable, sinon pour remédier à ses maux, du moins pour l'en consoler. Ils obéirent, et elle les reçut d'un visage riant, avec une extrême politesse. Elle leur demanda de lui faire la grâce de parcourir la ville, et de voir s'ils apprendraient quelque nouvelle de son aventure; ils répondirent qu'ils avaient déjà fait cette démarche avec tout le soin possible, et que rien ne se disait encore.

En ce moment, un des trois pages qu'ils avaient s'approcha de la porte de la chambre, et leur dit du dehors : « Un gentilhomme est à la porte de la rue avec deux valets, qui dit s'appeler Lorenzo Bentibolli, et demande mon seigneur Don Juan de Gamboa. » A ce message, Cornélia ferma ses deux poings, se les mit sur la bouche, et laissant échapper entre ses doigts une voix suffoquée et tremblante : « C'est mon frère, seigneurs, s'écria-t-elle, c'est mon frère. Sans doute, il doit savoir que je suis ici, et vient pour m'ôter la vie. Au secours, seigneurs, défendez-moi. — Calmez-vous, madame, lui dit Don Antonio, vous êtes en un lieu sûr et au pouvoir de gens qui ne vous laisseront pas faire le moindre outrage. Descendez, seigneur Don Juan, allez voir ce que veut ce gentilhomme. Je resterai ici pour défendre Cornélia, s'il en est besoin. » Don Juan, sans changer de visage, descendit aussitôt. Don Antonio fit apporter deux pistolets chargés, puis donna l'ordre aux pages de prendre leurs épées et de

se tenir prêts. La gouvernante, en voyant les préparatifs, tremblait de tous ses membres, et Cornélia, qui craignait quelque méchante affaire, n'était pas moins effrayée. Seuls, Don Antonio et Don Juan conservaient leur sang-froid, et s'occupaient avec calme de ce qu'ils avaient à faire.

Don Juan trouva Don Lorenzo à la porte de la rue, et dès que celui-ci l'eut aperçu, il lui dit : « Je supplie votre seigneurie (c'est la formule italienne) de vouloir bien entrer avec moi dans cette église qui est en face. J'ai à traiter avec votre seigneurie d'une affaire où il s'agit pour moi de la vie et de l'honneur. — Très-volontiers, répondit Don Juan; allons, seigneur, où il vous plaira. » Cela dit, et bras dessus, bras dessous, ils allèrent à l'église et s'assirent sur un banc à l'écart, de manière à n'être pas entendus. Lorenzo parla le premier. « Seigneur Espagnol, dit-il, je suis Lorenzo Bentibolli, sinon des plus riches, au moins des plus nobles gentilshommes de cette ville. La notoriété de ce fait servira d'excuse à la louange que je me donne moi-même. Je restai orphelin, il y a quelques années, et en mon pouvoir resta une sœur, si belle, que, si elle ne me touchait pas d'aussi près, les expressions et les hyperboles me manqueraient pour vous en faire l'éloge, car aucune ne saurait répondre dignement à sa beauté. De ce que l'honneur m'est cher, de ce qu'elle est jeune et belle, je mettais tous mes soins, toute ma sollicitude, à la garder. Mais l'humeur légère et hardie de ma sœur Cornélia, c'est ainsi qu'elle s'appelle, a trompé mes précautions et mes mesures. Finalement, pour abrégier et ne vous point fatiguer, car cette histoire pourrait être longue,

je me borne à dire que le duc de Ferrare, Alphonse d'Est, vainquit avec des yeux de lynx ceux d'Argus, et qu'il triompha de mon adresse, en triomphant de la vertu de ma sœur. Hier soir, il me l'enleva, en l'emmenant de la maison d'une de nos parentes ; on dit même qu'elle était récemment accouchée. Je le sus hier soir, et je sortis sur-le-champ à sa poursuite. Je crois même que je le rencontrai et l'attaquai l'épée à la main ; mais il fut secouru par quelque ange qui ne permit pas que je lavasse dans son sang la tache de mon outrage. Ma parente m'a dit, et c'est d'elle que je sais tout, que le duc a séduit ma sœur en lui donnant parole de la prendre pour épouse. Je ne crois point cela, parce que le mariage serait trop inégal quant aux biens de la fortune, car, quant à ceux de la nature, le monde connaît la qualité des Benti-bolli de Bologne. Ce que je crois, c'est que le duc s'y est pris comme s'y prennent tous les puissants qui veulent triompher d'une jeune fille timide et vertueuse ; il aura fait briller à ses yeux le doux nom d'époux, en lui faisant accroire que certaines considérations l'empêchaient de se marier sur-le-champ : mensonge facile à prendre pour la vérité, mais trompeur et coupable. Quoi qu'il en soit, je me vois sans sœur et sans honneur, bien que j'aie tenu jusqu'à présent toute cette aventure sous la clef du silence, et que je n'aie voulu confier à personne l'outrage que j'ai reçu, avant de voir si je puis le réparer en quelque façon. Dans ces affaires de déshonneur, il vaut mieux laisser le monde présumer et soupçonner que l'instruire complètement. Entre le oui et le non du doute, chacun peut incliner du côté qui lui plaît et

les deux opinions ont leurs défenseurs. Finalement, j'ai résolu d'aller à Ferrare pour demander au duc lui-même satisfaction de mon offense, et, s'il me la refuse, pour lui porter un défi. Ce ne sera point avec des escadrons armés, puisque je ne puis ni les réunir, ni les solder; mais ce sera d'homme à homme. Pour cela, je voudrais votre assistance, je voudrais que vous m'accompagnassiez dans ce voyage; et j'ai la confiance que vous ne me refuserez pas, étant Espagnol et gentilhomme, comme je m'en suis informé. D'ailleurs je ne veux confier mon dessein à aucun parent, à aucun ami, dont je n'attends que des conseils timides faits pour m'en dissuader, tandis que de vous, j'attends des avis sensés et honorables, que nul péril ne saurait influencer. Il faut, seigneur, que vous me fassiez la grâce de venir avec moi; menant un Espagnol à mes côtés, et tel que vous me paraissiez être, je compterai mener pour ma défense les armées de Xerxès. Je vous demande beaucoup, mais le devoir de répondre à ce que la renommée publie de votre nation exige encore davantage.

— Assez, seigneur Lorenzo, s'écria Don Juan, qui l'avait jusqu'alors écouté sans l'interrompre, n'allez pas plus loin. Désormais, je me constitue votre défenseur et votre conseiller, et je prends à ma charge la satisfaction ou la vengeance de votre affront. Ce n'est pas seulement parce que je suis Espagnol, mais parce que je suis gentilhomme, et que vous l'êtes aussi, noble comme vous l'avez dit, comme je le sais, et comme le sait tout le monde. Voyez, quand voulez-vous que nous partions? Le mieux est que ce soit sans retard, car il faut battre le fer tandis qu'il est

chaud ; d'ailleurs le feu de la colère allume le courage, et l'injure récente éveille la vengeance. » A ces mots, Lorenzo se leva et serra étroitement Don Juan dans ses bras : « Pour un cœur aussi généreux que le vôtre, seigneur Don Juan, lui dit-il, il n'est pas nécessaire de l'exciter en faisant valoir d'autre intérêt que celui de l'honneur à gagner en pareil cas. Cet honneur, je vous l'assure dès maintenant, si nous sortons heureusement de cette affaire, et je vous offre de plus tout ce que j'ai, tout ce que je puis, tout ce que je vaux. Notre départ aura lieu demain ; aujourd'hui je préparerai tout ce qui est nécessaire. — J'en suis d'accord, répondit Don Juan ; mais permettez-moi, seigneur Lorenzo, de confier cette aventure à un gentilhomme, mon camarade, dont vous devez vous promettre plus de valeur et de discrétion que de moi-même. — Seigneur Don Juan, répliqua Lorenzo, puisque vous avez pris, comme vous le dites, mon honneur à votre charge, disposez-en comme il vous plaira, parlez-en à qui et de la façon qu'il vous plaira. D'ailleurs, qui pourrait être votre camarade à moins d'être noble et bon ? » Sur cela, ils s'embrassèrent et prirent congé l'un de l'autre, après être tombés d'accord que le lendemain matin Lorenzo enverrait appeler Don Juan, pour monter à cheval hors de la ville, et suivre leur chemin sous un déguisement.

Don Juan revint aussitôt chez lui ; il rendit compte à Don Antonio et à Cornélia de ce qui venait de lui arriver avec Lorenzo et de l'engagement qu'il avait pris. « Sainte Marie ! s'écria Cornélia, votre courtoisie est grande, seigneur, ainsi que votre confiance. Comment ! vous vous êtes si vite et si témérairement

engagé dans une entreprise remplie d'obstacles ! mais que savez-vous, seigneur, si mon frère vous mène à Ferrare ou à quelque autre endroit ? Au reste, en quelque part qu'il vous mène, vous pouvez compter que la loyauté en personne vous accompagne. Pour moi, malheureuse, j'ai peur d'une ombre et je m'effraie d'un atome de lumière ; et comment voulez-vous que je ne tremble pas, quand la réponse du duc doit prononcer sur ma vie ou ma mort ? Sais-je même s'il répondra assez modérément pour que la colère de mon frère se contienne dans les limites de sa discrétion ? Si elle s'en échappe, croyez-vous qu'il ait un faible adversaire ? Ne dois-je pas, les jours que vous tarderez à revenir, rester dans l'inquiétude et dans l'effroi, en attendant les douces ou amères nouvelles du résultat de l'entreprise ? Est-ce que j'aime assez peu le duc ou mon frère, pour n'avoir pas à craindre le malheur de l'un comme de l'autre, et pour ne pas le sentir au fond de l'âme ? — Votre imagination va loin, madame Cornélia, dit Don Juan, et vos appréhensions sont excessives. Parmi tant de frayeurs, laissez quelque place à l'espérance, et fiez-vous à Dieu, à mon adresse, à mon bon désir, du soin de voir s'accomplir le vôtre avec bonheur. Le voyage de Ferrare ne peut s'éviter, et je ne puis me dispenser davantage de secourir votre frère. Jusqu'à présent, nous ne savons pas l'intention du duc, ni même s'il connaît votre fuite. Tout cela nous devons l'apprendre de sa bouche, et personne mieux que moi ne peut le lui demander. Comptez, madame, que le salut et la satisfaction de votre frère et du duc, je les porte, comme on dit, dans les prunelles de mes yeux.

— Ah ! seigneur Don Juan , répondit Cornélia , si le Ciel vous donne autant de pouvoir pour remédier aux maux que de grâce pour en consoler , je dois , au milieu de mes peines , me tenir pour bien fortunée. Je voudrais déjà vous voir aller et revenir , quelques dures émotions que me donnent en votre absence l'espérance et la crainte. »

Don Antonio approuva la résolution de Don Juan , et loua la noble manière dont il avait répondu à la confiance de Lorenzo Bentibolli. Il ajouta même qu'il voulait les accompagner , dans le cas où sa présence deviendrait utile. « Pour cela non , répondit Don Juan , tant parce qu'il serait mal de laisser seule madame Cornélia , qu'afin que le seigneur Lorenzo n'aille pas penser que je veux me prévaloir du bras d'autrui. — Le mien est le vôtre même , répliqua Don Antonio. Aussi , dussé-je garder l'incognito et vous suivre de loin , encore vous suivrai-je. Je sais que madame Cornélia n'en sera point fâchée. D'ailleurs , elle ne reste pas tellement seule , qu'elle n'ait personne pour la servir , la garder et lui faire compagnie. — Oh ! oui , reprit Cornélia , ce sera pour moi , seigneurs , une grande satisfaction de savoir que vous partez ensemble , ou du moins de façon que vous puissiez vous prêter mutuellement assistance , si le cas l'exigeait ; et , puisque l'entreprise me semble , à moi , périlleuse , faites-moi la grâce , seigneurs , de porter ces reliques avec vous. » En disant cela , elle tira de son sein une croix de diamant d'incalculable valeur , et un *agnus* d'or , aussi riche que la croix. Les deux amis examinèrent ces précieux bijoux , et les estimèrent plus haut encore qu'ils n'avaient estimé la

bourdaloue du chapeau ; mais ils les lui rendirent , et ne voulurent les accepter en aucune façon, disant qu'ils portaient des reliques sur eux, sinon aussi richement ornées , au moins d'une égale efficacité. Cornélia regretta vivement de ne pouvoir leur faire accepter les siennes ; mais enfin elle dut se rendre à leur volonté.

La gouvernante avait grand soin de Cornélia , et sachant le départ de ses maîtres, qui le lui apprirent, mais non où ils allaient , ni ce qu'ils allaient faire, elle se chargea de veiller si bien sur la dame , dont elle ne savait pas même le nom , qu'on ne s'apercevrait point de l'absence de leurs grâces.

Le lendemain , de grand matin , Lorenzo était à la porte. Don Juan s'était mis en habits de voyage, avec le précieux chapeau qu'il avait orné de plumes noires et jaunes, et dont il avait caché la bourdaloue sous une ganse noire. Il alla prendre congé de Cornélia , qui, sachant son frère si près d'elle, était saisie d'une telle frayeur qu'elle ne put venir à bout d'adresser une seule parole aux deux amis qui lui disaient adieu. Don Juan sortit le premier, et se rendit avec Lorenzo hors de la ville , où , dans un jardin écarté, ils trouvèrent deux bons chevaux avec deux valets qui les tenaient en main. Ils montèrent dessus , les valets prirent les devants , et par des sentiers peu battus ils cheminèrent du côté de Ferrare. Don Antonio les suivait, sur un bidet à lui, ayant changé de vêtement et dissimulant de son mieux ; mais il s'aperçut que Lorenzo le regardait avec défiance , et il résolut dès lors de suivre le grand chemin de Ferrare , bien sûr qu'il les retrouverait dans cette ville.

A peine les voyageurs eurent-ils quitté Bologne ,

que Cornélia raconta à la gouvernante toutes ses aventures ; elle lui avoua que cet enfant était à elle et au duc de Ferrare, et lui confia tous les détails de cette histoire qu'on a jusqu'à présent rapportés ; elle ne lui cacha pas davantage que le voyage de ses maîtres était à Ferrare, en compagnie de son frère, qui allait porter un défi au duc Alphonse. Quand la gouvernante eut entendu tout cela, comme si le démon lui en eût donné l'ordre pour embrouiller les choses et reculer la délivrance de Cornélia, elle lui dit : « Comment ! dame de mon âme, toutes ces choses vous sont arrivées, et vous êtes là, sans souci, couchée sur le dos ! ou vous n'avez point d'âme, ou vous l'avez comme un chiffon. Comment ! pensez-vous, par hasard, que votre frère va à Ferrare ? N'en croyez rien ; mais croyez et soyez sûre qu'il a voulu emmener mes maîtres d'ici et les éloigner de la maison, pour y revenir ensuite et vous ôter la vie. Il le peut faire, ma foi, comme boire un verre d'eau. Voyez un peu sous quelle garde nous restons, et qui nous avons pour nous défendre : trois pages qui ont plus à faire de se gratter la gale dont ils sont pleins, que de se mêler de choses qui ne les regardent pas. Pour moi, du moins, je puis dire que je n'aurai pas le courage d'attendre le ravage qui menace cette maison. Le seigneur Lorenzo, Italien, qui se confie à des Espagnols, qui leur demande aide et faveur ! Allons donc, qu'on me crève l'œil si j'en crois rien. » (Ce disant, elle se faisait à elle-même la figue en passant son pouce entre ses doigts.) « Mais si vous vouliez, ma fille, prendre mon conseil, je vous en donnerais un tel qu'il vous tirerait d'affaire. »

Cornélia était restée frappée de stupeur et d'effroi, en écoutant les propos de la gouvernante, qui parlait avec tant de feu et montrait une telle frayeur, que la pauvre dame crut que tout ce qu'elle disait était la vérité pure. Elle s'imagina que Don Juan et Don Antonio étaient morts peut-être, que son frère passait déjà la porte, et qu'il la perçait à coups de poignard. Elle répondit donc : « Et quel conseil me donneriez-vous, mon amie, qui fût salulaire, qui prévint cette prochaine catastrophe ? — Je vous le donnerai si bel et si bon, reprit la gouvernante, qu'on ne saurait le rendre meilleur. Moi, madame, j'ai servi anciennement le curé d'un village qui est à deux milles de Ferrare. C'est une bonne et sainte personne, qui fera pour moi tout ce que je lui demanderai, car il m'a plus d'obligation que celle de l'avoir servi. Allons-nous-en là ; je vais chercher quelqu'un pour nous y conduire, et quant à celle qui vient faire têter l'enfant, c'est une pauvre femme qui nous suivra au bout du monde. Enfin, madame, en supposant que vous deviez être retrouvée, il vaut mieux qu'on vous rencontre chez un bon curé de village, vieux et honnête, qu'au pouvoir de deux jeunes étudiants espagnols, lesquels, comme j'en suis chaque jour témoin, ne laissent point échapper l'occasion. Maintenant que vous êtes malade, ils vous portent respect ; mais si vous reprenez la santé étant dans leurs mains, Dieu fera bien de vous être en aide. Car, en vérité, si ma froideur et mes rebufades ne m'eussent bien gardée, ils auraient déjà mis mon honneur à l'envers. Tout ce qui reluit en eux n'est pas or. Ils disent blanc et font noir ; mais heureusement qu'ils ont affaire à

moi. Je suis fine , et sais bien où le soulier me blesse. Mais surtout je suis bien née, car j'appartiens à la famille des Cribelli de Milan, et je porte la question de l'honneur à dix mille pieds au-dessus des nuages. Par-là vous pouvez voir, madame, quels malheurs j'ai essuyés, puisqu'étant qui je suis, me voilà réduite à être gouvernante d'Espagnols. Toutefois, je n'ai pas à me plaindre de mes maîtres, car ce sont deux petits anges, quand ils ne sont pas en colère. »

Enfin, elle lui en dit tant et de tant de façons, que la pauvre Cornélia se disposa à suivre son avis. En moins de quatre heures, l'une se laissant faire, et l'autre disposant tout, elles se virent toutes deux dans un carrosse avec la nourrice de l'enfant; puis, sans être aperçues des pages, elles se mirent en chemin pour le village du curé. Tout cela se fit à la persuasion de la gouvernante et avec son argent, car ses maîtres lui ayant payé une année de gages, il ne fut pas nécessaire d'engager un joyau que lui donnait Cornélia. Comme elles avaient ouï dire à Don Juan que Lorenzo et lui ne se rendraient point à Ferrare par le droit chemin, mais par des sentiers détournés, elles voulurent prendre la grande route, et marcher doucement pour ne point les rencontrer. Le maître du carrosse fit à leur volonté, puisqu'elles le payaient suivant la sienne.

Laissons-les aller, puisqu'elles vont aussi bravement que bien dirigées, et sachons ce qui arriva au seigneur Lorenzo Bentibolli et à Don Juan de Gamboa. On dit qu'ils apprirent en chemin que le duc n'était point à Ferrare, mais à Bologne; ainsi donc, cessant de faire des détours et des circuits, il gagnè-

rent la grande route, considérant que c'était par là que reviendrait le duc au retour de Bologne. Un peu après qu'ils y furent arrivés, ayant jeté les yeux du côté de Bologne, pour voir si quelqu'un venait par là, ils aperçurent une grande troupe de gens à cheval. Alors Don Juan dit à Lorenzo de s'écarter du chemin, parce que, si par hasard le duc se trouvait au milieu de ces gens, il voulait lui parler avant qu'il rentrât à Ferrare, qui n'était qu'à une petite distance. Lorenzo approuva le conseil de Don Juan, et lui obéit. Dès qu'il se fut éloigné, Don Juan ôta la ganse noire qui couvrait la bourdaloue de diamant, non sans quelque imprudence, comme il l'avoua depuis.

En ce moment arriva la troupe des voyageurs. Parmi eux se trouvait une femme, montée sur un cheval pie, en habits de route, et le visage couvert d'un masque en taffetas, soit pour mieux se cacher, soit pour se garantir de l'air et du soleil. Don Juan arrêta son cheval au milieu du chemin, et resta, la figure découverte, attendant l'arrivée des voyageurs. Quand ceux-ci approchèrent, la bonne mine, le beau cheval, la riche parure du gentilhomme espagnol, et surtout l'éclat de ses diamants, attirèrent les regards de tous ceux qui venaient à lui, principalement du duc de Ferrare, qui se trouvait au milieu de la troupe. Dès que celui-ci eut jeté les yeux sur la bourdaloue, il imagina sur-le-champ que celui qui la portait était Don Juan de Gamboa, son libérateur dans le combat nocturne, et cette pensée lui parut si certaine, que, sans plus de réflexion, il poussa son cheval à Don Juan. « Je ne crois pas me tromper, lui dit-il, seigneur gentilhomme, si je vous appelle Don Juan de

Gamboa ; votre bonne mine et l'ornement de ce chapeau me le disent assez. — C'est vrai , répondit Don Juan , car jamais je n'ai su ni voulu cacher mon nom. Mais dites-moi , seigneur , qui vous êtes , afin que je ne commette point quelque impolitesse. — Ce serait impossible , répliqua le duc , car je tiens pour avéré que vous ne pourrez être en aucun cas impoli. Toutefois , seigneur Don Juan , je dois vous dire que je suis le duc de Ferrare , celui qui est tenu de vous servir tous les jours de sa vie , car il n'y a pas quatre nuits que vous la lui avez donnée. »

Le duc n'avait pas achevé de dire ce peu de mots , que Don Juan sauta de cheval avec une extrême promptitude , et courut baiser les pieds du duc. Mais , quelque hâte qu'il eût prise , le duc avait déjà quitté la selle , de façon qu'à la descente de l'étrier , Don Juan le reçut dans ses bras. Le seigneur Lorenzo , qui regardait de loin ces cérémonies , ne les attribuant point à la politesse , mais à la colère , lança aussitôt son cheval ; mais il le retint au milieu du premier élan , quand il vit serrés dans les bras l'un de l'autre le duc et Don Juan. Le duc aperçut Lorenzo par-dessus les épaules de Don Juan ; il le reconnut , et cette vue lui causant quelque émoi , il demanda à Don Juan , toujours serré sur sa poitrine , si Lorenzo Bentibolli , qui était là , venait ou non avec lui. « Écartons-nous d'ici , répondit Don Juan , et je conterai de grandes choses à votre excellence. » Le duc s'éloigna des siens , et Don Juan lui dit : « Seigneur , Lorenzo Bentibolli , que vous voyez là , a contre vous un grief , et non petit. Il assure qu'il y a quatre nuits , vous avez enlevé sa sœur , madame Cornélia ,

de la maison d'une de ses cousines , et que vous l'avez trompée , déshonorée. Il veut savoir de vous quelle satisfaction vous pensez lui donner , pour qu'il voie ce qu'il lui convient de faire. Il m'a prié d'être son médiateur et son second. Je me suis offert de bon cœur pour ce rôle , car , sur quelques détails qu'il me donna du combat , je reconnus que vous étiez , seigneur , le maître de cette bourdaloue , dont votre libérale courtoisie a voulu que je restasse possesseur. Voyant donc que personne mieux que moi ne pouvait s'entre-mettre en cette affaire , je lui offris mon assistance. Maintenant je voudrais , seigneur , que vous me dissiez ce que vous savez à ce sujet , et si Lorenzo a dit lui-même la vérité. — Ah ! mon ami , répondit le duc , c'est tellement la vérité , que je n'aurais pas l'audace de la nier , si j'en avais l'envie. Je n'ai point trompé Cornélia , bien que je sache qu'elle a disparu de la maison dont vous parlez ; je ne l'ai point trompée , car je l'ai prise pour mon épouse ; je ne l'ai point enlevée , car je ne sais ce qu'elle est devenue. Si je n'ai pas publiquement célébré nos noces , c'est parce que j'attendais que ma mère , qui est mourante , eût passé de cette vie à une vie meilleure , afin de ne pas contrarier le désir qu'elle a que j'épouse Livia , fille du duc de Mantoue , et à cause d'autres obstacles , peut-être encore plus puissants que ceux-là , mais qu'il ne convient pas de révéler à présent. Voici ce qui est arrivé : la nuit que vous m'avez secouru , je devais l'emmener à Ferrare , parce qu'elle était dans le mois où devait venir au monde le gage que le Ciel avait accordé à notre amour. Mais , soit à cause du combat , soit à cause de mon retard , quand j'arrivai à la mai-

son , je trouvai la confidente de nos secrets arrangements qui sortait. Je m'informai de Cornélia ; elle me répondit que sa maîtresse était déjà partie , après être accouchée cette nuit même d'un garçon , le plus beau du monde , et qu'elle l'avait remis à Fabio , l'un de mes gens. Cette femme est celle qui nous accompagne ; Fabio est également ici ; mais l'enfant ni Cornélia ne sont pas retrouvés. Je suis resté ces deux jours à Bologne , attendant et cherchant de toutes parts quelque nouvelle de Cornélia , mais je n'ai rien appris. — De façon , seigneur , interrompit Don Juan , que si Cornélia et son fils viennent à paraître , vous ne nierez point que l'une est votre épouse , et l'autre votre fils ? — Non certes , répondit le duc ; car , bien que je me pique d'être gentilhomme , je me pique encore plus d'être chrétien. D'ailleurs Cornélia est telle qu'elle mérite la couronne d'un royaume. Elle n'a qu'à paraître , et , que ma mère meure ou survive , le monde saura que , si je sus être amant , je sais aussi garder en public la parole que j'ai donnée en secret. — Vous direz donc volontiers , reprit Don Juan , ce que vous venez de me dire à votre frère le seigneur Lorenzo ? — Tout ce que je regrette , répondit le duc , c'est qu'il tarde tant à le savoir. »

A l'instant même , Don Juan fit signe à Lorenzo de mettre pied à terre , et de venir les rejoindre. L'autre obéit , bien éloigné de croire à la bonne nouvelle qui l'attendait. Le duc s'avança , les bras ouverts , pour le recevoir , et la première parole qu'il lui adressa fut de l'appeler frère. A peine Lorenzo put-il répondre à un accueil si courtois , à un salut si tendre. Tandis qu'il restait confondu , n'ayant pas encore

prononcé un mot, Don Juan lui dit : « Le duc , seigneur Lorenzo , confesse les rapports secrets qu'il a eus avec votre sœur, madame Cornélia ; il confesse aussi qu'elle est sa légitime épouse , et que , de même qu'il le dit ici , il le dira publiquement , quand le moment en sera venu. Il convient également qu'il alla , il y a quatre nuits , l'enlever de la maison de sa cousine pour la conduire à Ferrare , et attendre l'occasion favorable de célébrer ses noces , qu'il n'a retardées que par de très-justes motifs dont il m'a fait confidence. Il raconte encore le combat qu'il eut à soutenir contre vous , et que , lorsqu'il alla chercher Cornélia , il rencontra Sulpicia , sa camériste , qui est cette femme mêlée dans ce groupe , de laquelle il apprit que Cornélia était accouchée , il n'y avait pas une heure , qu'elle avait donné l'enfant nouveau-né à un serviteur du duc , et qu'aussitôt Cornélia , pensant que le duc était proche , s'était échappée de la maison , tout épouvantée , parce qu'elle croyait que vous connaissiez , seigneur Lorenzo , sa secrète intrigue. Sulpicia n'a point donné l'enfant à un serviteur du duc , mais à un antre à sa place ; Cornélia n'a point reparu ; le duc s'accuse de tout le mal , et dit qu'aussitôt que Cornélia sera retrouvée , il la reconnaitra pour sa légitime épouse. Voyez , seigneur Lorenzo , s'il y a quelque chose de plus à dire , ou quelque chose de plus à désirer , si ce n'est la découverte de ces deux êtres aussi chers qu'infortunés. »

Le seigneur Lorenzo répondit , en se jetant aux pieds du duc , qui s'efforçait de le relever : « De votre grandeur et de vos sentiments chrétiens , sérénissime seigneur et frère , nous ne pouvions , ma sœur et moi ,

espérer un moindre bienfait que celui dont vous nous comblez tous deux , elle , en l'égalant à vous , moi , en m'élevant au rang des vôtres. » En disant cela , les larmes lui venaient aux yeux , et le duc aussi sentait se mouiller les siens , attendris tous deux , l'un d'avoir perdu son épouse , l'autre d'avoir trouyé un si noble beau-frère. Mais s'apercevant qu'il y aurait faiblesse à témoigner leur attendrissement par des pleurs , ils parvinrent à les retenir , tandis que les yeux de Don Juan , plein d'allégresse , leur annonçaient en quelque sorte que Cornélia et son fils étaient retrouvés , puisqu'il les avait laissés dans sa propre maison.

Sur ces entrefaites , on aperçut Don Antonio de Isunza , que Don Juan reconnut d'assez loin à son cheval. Quand il se fut approché du groupe , il s'arrêta , et vit les chevaux de Lorenzo et de Don Juan , que les valets de pied tenaient par la bride à l'écart. Il reconnut Don Juan et Lorenzo , mais non le duc , et ne savait que faire , incertain s'il irait ou non rejoindre Don Juan. S'étant approché des gens du duc , il leur demanda , en montrant le duc lui-même , s'ils connaissaient ce gentilhomme qui était avec les deux autres. On lui répondit que c'était le duc de Ferrare , ce qui ne fit qu'accroître son embarras et sa perplexité. Enfin Don Juan l'en tira , en l'appelant par son nom. Don Antonio descendit de cheval , voyant qu'ils étaient tous à pied , et s'approcha d'eux. Le duc l'accueillit avec beaucoup de politesse , Don Juan lui ayant dit que c'était son camarade. Finalement , celui-ci conta à Don Antonio tout ce qui leur était arrivé avec le duc , jusqu'à ce qu'il les eût rejoints. Don An-

tonio s'en réjouit beaucoup, et dit à Don Juan : « Pourquoi, seigneur Don Juan, n'achevez-vous pas de porter à son comble la joie, le bonheur de ces gentilshommes, en leur annonçant que Cornélia et son fils sont retrouvés ? — Si vous n'étiez point arrivé, seigneur Don Antonio, répondit Don Juan, je l'aurais déjà fait ; mais annoncez-leur vous-même cette bonne nouvelle, je suis sûr qu'ils vous en sauront gré. » Comme le duc et Lorenzo entendirent parler de bonne nouvelle et de Cornélia retrouvée, ils demandèrent ce que cela voulait dire. « Rien autre chose, répondit Don Antonio, sinon que je veux faire aussi un personnage dans cette tragi-comédie ; ce sera le rôle de celui qui vient demander ses étrennes pour avoir retrouvé madame Cornélia et son fils. Ils sont tous deux dans ma maison. » Là-dessus, il se mit à leur conter en détail tout ce qu'on a jusqu'ici rapporté. Le duc et Lorenzo en éprouvèrent une joie si vive, que Lorenzo embrassa Don Juan, et le duc Don Antonio. Le duc promettait tout son état pour étrennes ¹, et Lorenzo, sa fortune, sa vie, son âme. Ils appelèrent la camériste qui avait remis à Don Juan l'enfant nouveau-né, laquelle, ayant reconnu Lorenzo, était toute tremblante. On lui demanda si elle reconnaissait bien l'homme à qui elle avait donné l'enfant. « Non, répondit-elle ; je lui demandai seulement s'il était Fabio, et comme il me répondit que oui, je lui livrai l'enfant sans concevoir aucun doute. — Cela est vrai, ajouta Don Juan ; et vous, madame,

¹ *Albricias*, cadeau qu'on fait à ceux qui apportent une bonne nouvelle.

vous avez aussitôt fermé la porte, en me disant de mettre l'enfant en sûreté, et de revenir sur-le-champ. — C'est cela même, seigneur, reprit la camériste éplorée. — Allons, ajouta le duc, les larmes ne sont plus de saison, mais bien l'allégresse et les réjouissances. En tout cas, je ne veux pas entrer à Ferrare, je veux retourner immédiatement à Bologne, car toutes ces joies ne sont que des ombres de bonheur, tant que la vue de Cornélia ne leur aura pas rendu la réalité. » Sans parler davantage, toute la troupe, d'un commun accord, reprit le chemin de Bologne.

Don Antonio prit les devants pour préparer Cornélia, afin que la vue soudaine du duc et de son frère ne lui causât pas une trop vive émotion. Mais, ne la trouvant point, et les pages ne pouvant lui dire ce qu'elle était devenue, il se trouva l'homme le plus triste et le plus embarrassé du monde. Quand il vit que la gouvernante avait également disparu, il imagina que c'était elle qui avait fait disparaître Cornélia. Les pages lui dirent que la gouvernante s'en était allée le jour même du départ de ses maîtres, et que, quant à la Cornélia dont il s'informait, ils ne l'avaient jamais vue. A cet événement inattendu, Don Antonio resta hors de lui, craignant que le duc n'allât les prendre pour des menteurs et des fourbes, ou n'imaginât même quelque chose de pire encore, qui compromît leur honneur et celui de Cornélia.

Il était plongé dans ces tristes pensées, quand le duc entra avec Don Juan et Lorenzo, lesquels, ayant laissé leurs gens hors de la ville, avaient gagné par des rues écartées la maison de Don Juan. Ils trouvèrent Don Antonio assis sur une chaise, la joue sur

la main, et pâle comme un mort ; Don Juan lui demanda aussitôt quel mal il avait, et où était Cornélia. « Quel mal voulez-vous que je n'aie point, répondit Don Antonio, puisque Cornélia est disparue ? Le jour même où nous sommes partis d'ici, elle est partie avec la gouvernante que nous avions laissée pour sa garde. » Peu s'en fallut, en recevant de semblables nouvelles, que le duc et Lorenzo n'expirassent de désespoir. Ils demeurèrent tous dans le trouble, la tristesse et la désolation. En ce moment, un des pages s'approcha de Don Antonio, et lui dit à l'oreille : « Seigneur, depuis le jour que vous êtes partis, Santisteban, le page du seigneur Don Juan, tient enfermée dans sa chambre une très-jolie femme. Je crois qu'elle s'appelle Cornélia, car je lui ai entendu donner ce nom. » Don Antonio se troubla de nouveau, et certes il aurait mieux aimé qu'on n'eût point retrouvé Cornélia (car il s'imaginait que c'était elle que le page tenait sous clef) que de la retrouver en un tel endroit. Toutefois, et sans répondre un mot, il monta à la chambre du page ; mais il trouva la porte fermée, car le page était sorti de la maison. Il s'approcha de la porte, et dit à voix basse : « Ouvrez, madame Cornélia, et venez recevoir votre frère et le duc votre époux, qui viennent vous chercher. — Est-ce qu'on se moque de moi ? répondit-on du dedans. En vérité, je ne suis ni si laide, ni si passée, que des ducs et des comtes ne puissent me chercher. C'est ce que mérite une personne qui fréquente des pages. » A ces paroles, Don Antonio reconnut que ce n'était point Cornélia qui répondait. Sur ces entrefaites, Santisteban le page revint à la

maison , et courut à sa chambre. Quand il trouva là Don Antonio , qui demandait qu'on lui apportât toutes les clefs de la maison pour voir si quelqu'une irait à la serrure , il se jeta à deux genoux , et s'écria , tenant la clef à la main : « L'absence de vos grâces , ou plutôt une tentation du diable m'a fait amener cette femme , qui a passé ces trois nuits auprès de moi. Je supplie votre grâce , seigneur Don Antonio de Isunza (puissiez-vous recevoir de bonnes nouvelles d'Espagne !) de ne rien dire , s'il ne sait rien , à mon seigneur Don Juan de Gamboa ; je vais la chasser à l'instant même. — Et comment s'appelle cette femme ? demanda Don Antonio. — Elle s'appelle Cornélia , » répondit le page. En ce moment , le page qui avait découvert la cachette , et qui n'était pas fort ami de Santisteban , descendit où se trouvaient le duc , Don Juan et Lorenzo , et se mit à dire , soit par simplicité , soit par malice : « Attrape , beau page ! Pardieu , on lui a fait rendre madame Cornélia. Il la tenait bien cachée , et n'aurait pas mieux demandé que les maîtres ne revinssent pas si vite , pour allonger le *gaudeamus* de trois ou quatre jours. » Lorenzo entendit ce propos : « Que dites-vous là , mon gentilhomme ? demanda-t-il ; où est Cornélia ? — En haut , » répondit le page. Le duc eut à peine entendu cette réponse qu'il partit comme un éclair , et monta l'escalier quatre à quatre pour voir Cornélia , s'imaginant qu'elle était retrouvée. Il se précipita dans la chambre où était Don Antonio , et dit en entrant : « Où est Cornélia ? où est la vie de ma vie ? — La voici , Cornélia , répondit une femme qui était roulée dans les draps du lit , le visage caché. Par sainte Marie ! est-ce

qu'il s'agit du vol d'un bœuf? est-ce une chose si nouvelle qu'une femme couche avec un page, pour qu'on en fasse tant de bruit et d'exclamations? » Lorenzo, qui se trouvait présent, tirant les draps par un coin, dans son dépit et sa colère, découvrit une femme, jeune et d'assez bonne mine, laquelle, toute honteuse, se mit les mains devant le visage, puis saisit ses vêtements qui lui servaient d'oreiller, et par lesquels on reconnut que c'était quelqu'une de ces femmes perdues qui courent le monde. « Est-il vrai, lui demanda le duc, que vous vous appeliez Cornélia? — Oui, répondit-elle; j'ai d'honnêtes parents dans la ville, et personne ne doit dire : Je ne boirai pas de cette eau. » Le duc fut si honteux, si confondu, qu'il se demanda presque si les Espagnols se moquaient de lui. Mais, pour ne pas donner accès à un si odieux soupçon, il tourna le dos, et sans mot dire, suivi de Lorenzo, il monta à cheval et s'en alla, laissant Don Juan et Don Antonio plus confondus encore qu'il ne l'était lui-même.

Ceux-ci résolurent de faire toutes les démarches possibles, et même impossibles, pour trouver Cornélia, et prouver au duc leur sincérité et la bonne volonté qui les animait. Ils congédièrent Santisteban, pour sa hardiesse, et mirent à la porte Cornélia la coquine. En ce moment, ils se souvinrent qu'ils avaient oublié de parler au duc du riche *agnus* et de la croix en diamants que leur avait offerts Cornélia. A ces enseignes, le duc aurait cru que Cornélia avait été en leur pouvoir, et que, si elle avait disparu, ce n'était pas leur faute. Ils sortirent aussitôt pour réparer cet oubli, mais ils ne trouvèrent point le duc

dans la maison de Lorenzo , où ils croyaient qu'il serait encore. Pour Lorenzo , il était chez lui , et il leur dit que , sans s'arrêter un instant , le duc était retourné à Ferrare , en lui laissant l'ordre de chercher sa sœur. Les deux amis lui dirent ce qui les amenait ; mais Lorenzo leur assura que le duc était très-satisfait de leur noble façon d'agir , et que tous deux avaient jeté la faute de Cornélia sur sa frayeur extrême , ajoutant que Dieu permettrait sans doute qu'elle reparût , puisque la terre n'avait pas dévoré elle , l'enfant et la gouvernante. Ces confidences les consolèrent tous. Ils ne voulurent pas faire de perquisitions par le moyen de bans publics , mais seulement de secrètes démarches , puisque personne , hormis sa cousine , ne savait la disparition de Cornélia. Parmi ceux qui ne connaissaient pas les intentions du duc , sa réputation eût couru grand risque , si on l'avait publiquement réclamée , et c'eût été un travail infini que d'effacer dans l'esprit de chacun les soupçons que leur aurait donnés une présomption puissante.

Le duc continua son voyage , et la bonne fortune , qui disposait tout maintenant pour son bonheur , le fit arriver au village du curé chez lequel étaient déjà réfugiés Cornélia , l'enfant , la nourrice et la conseillère. Ces femmes lui avaient raconté leur histoire , et demandé conseil sur ce qu'il y avait à faire. Le curé était fort ami du duc , tellement que , dans sa maison , arrangée à la manière d'un prêtre riche et amateur des beaux-arts , le duc venait souvent de Ferrare , pour se livrer à la chasse. Il aimait beaucoup la société de ce prêtre , tant à cause de son goût pour les choses curieuses , que de son esprit et de l'agrément

qu'il savait mettre à tout ce qu'il disait ou faisait. Le curé ne fut donc point surpris de voir le duc venir à son presbytère, puisque, ainsi qu'on l'a dit, ce n'était pas la première fois; mais ce qui le fâcha, ce fut de lui voir un visage triste; et il reconnut sur-le-champ que son cœur était agité de quelque passion. Pour Cornélia, ayant entr'ouï que le duc de Ferrare était là, elle fut saisie d'un trouble extrême, car elle ne savait point quelle intention l'amenait. Elle se tordait les mains, et courait de côté et d'autre comme une personne qui a perdu l'esprit. Cornélia aurait voulu parler au curé; mais il entretenait le duc, et l'on ne pouvait l'aborder. Le duc lui dit: « Je viens plein de tristesse, mon père, et ne veux point aujourd'hui rentrer à Ferrare; je serai votre hôte. Dites à ceux qui m'accompagnent de se rendre à Ferrare, et que Fabio reste seul avec moi. » Le bon prêtre obéit aussitôt, puis alla donner ses instructions pour qu'on reçût le duc convenablement. Ce fut pour Cornélia une occasion de lui parler; elle le prit par les mains, et lui dit: « Ah! mon père et seigneur, qu'est-ce que veut le duc? par amour de Dieu, touchez un mot de mon affaire, et tâchez de découvrir ses intentions; enfin, menez la chose du mieux qu'il vous semblera, et suivant les inspirations de votre grande habileté. — Le duc est triste, répondit le curé, et, jusqu'à présent, il ne m'a pas dit la cause de sa tristesse. Ce qu'il faut faire, c'est habiller et parer cet enfant. Mettez-lui, madame, tous les bijoux que vous aurez, principalement ceux que vous a donnés le duc; puis, laissez-moi faire; j'espère qu'aujourd'hui le Ciel nous donnera un heureux jour. » Cornélia l'em-

brassa, lui baisa la main, et s'en alla parer l'enfant.

Le curé revint entretenir le duc, en attendant l'heure du dîner; et dans le cours de la conversation, il lui demanda s'il serait possible de savoir la cause de sa mélancolie, car on reconnaissait d'une lieue qu'il était profondément affligé. « Il est vrai, père, répondit le duc, que la tristesse du cœur monte au visage, et qu'on lit dans les yeux ce que souffre l'âme. Le pire est que je ne puis à présent confier à personne le sujet de ma tristesse. — Eh bien! en vérité, seigneur, reprit le curé, si vous étiez en état de voir des choses précieuses et récréatives, je vous en montrerais une qui, j'en suis sûr, vous ferait grand plaisir. — Celui-là serait bien simple, répondit le duc, qui, lorsqu'on lui offre un soulagement à ses maux, refuserait de l'accepter. Par ma vie! père, montrez-moi ce que vous dites; ce doit être quelque'une de vos curiosités, qui sont toutes pour moi de grand agrément. » Le curé se leva, et alla trouver Cornélia, qui venait de parer son fils, en lui mettant ses plus riches bijoux, la croix et l'*agnus*, ainsi que trois autres pièces de joaillerie d'un grand prix, toutes données par le duc. Ayant pris l'enfant entre ses bras, le curé revint où le duc l'attendait; et lui disant de se lever pour s'approcher du jour que donnait une fenêtre, il lui mit l'enfant dans les bras. Quand le duc eut aperçu et reconnu les bijoux, quand il eut vu que c'étaient ceux-là mêmes qu'il avait donnés à Cornélia, il resta hors de lui; puis, regardant l'enfant de tous ses yeux, il lui sembla qu'il regardait son propre portrait. Dans sa surprise extrême, il demanda au curé quel était ce jeune enfant, qui semblait, à sa parure,

être le fils de quelque prince. « Je ne sais, répondit le curé ; tout ce que je puis dire, c'est qu'il y a je ne sais combien de jours qu'un gentilhomme de Bologne me l'apporta ici, en me chargeant d'en avoir soin et de l'élever ; il est, me dit-il, fils d'un père de haut rang et d'une mère aussi noble que belle. Le gentilhomme amena aussi une femme pour donner le sein à l'enfant. Quand je lui ai demandé si elle savait quelque chose touchant les parents du nourrisson, elle a répondu qu'elle n'avait rien ouï dire. Mais, en vérité, si la mère est aussi belle que la nourrice, ce doit être la plus admirable beauté de l'Italie. — Ne pourrions-nous la voir ? demanda le duc. — Si vraiment, répondit le curé. Venez avec moi, seigneur, et si la parure et la beauté de cet enfant vous étonnent, comme je m'en aperçois, je suppose que la vue de sa nourrice vous causera le même effet. »

Le curé voulait reprendre l'enfant au duc, mais celui-ci ne voulut pas s'en dessaisir ; au contraire, il le serra dans ses bras, et lui donna mille baisers. Le curé prit les devants, et dit à Cornélia de venir, sans aucun trouble, recevoir le duc. Elle obéit, mais l'émotion lui fit monter au visage de si fraîches couleurs, qu'elles lui donnèrent une beauté plus qu'humaine. Le duc, en la voyant, resta comme frappé de la foudre, tandis que, se jetant à ses genoux, elle voulait lui baiser les pieds. Sans dire un seul mot, le duc tendit l'enfant au curé, et, tournant les talons, il sortit de la chambre en grande hâte. A cette vue, Cornélia, s'adressant au curé : « Hélas ! mon bon seigneur, s'écria-t-elle, est-ce que le duc s'est effrayé de me voir ? est-ce qu'il me hait à présent ? est-ce

que je lui semble laide? a-t-il donc oublié les obligations qu'il a prises envers moi? ne me dira-t-il pas seulement un mot? Son fils le fatiguait-il déjà tellement qu'il dût ainsi le rejeter de ses bras?» A tout cela le bon curé ne répondait mot, tout surpris de la fuite du duc, car sa sortie paraissait plutôt une fuite qu'autre chose. Cependant le duc n'avait fait que sortir pour appeler Fabio. « Cours, ami Fabio, lui dit-il, retourne à Bologne en toute diligence, et dis à Lorenzo Bentibolli qu'à l'instant même, et sans nulle excuse, il se rende à ce village avec les deux gentilshommes espagnols Don Juan de Gamboa et Don Antonio de Isunza. Reviens, ami, sur-le-champ, mais ne reviens pas sans eux, car à les voir il y va de ma vie. »

Sans plus tarder, Fabio exécuta l'ordre de son seigneur. Le duc aussitôt retourna dans la chambre où Cornélia versait de ses beaux yeux d'abondantes larmes. Il la prit dans ses bras, et mêlant des pleurs à ses pleurs, il aspira mille fois la douce haleine de sa bouche. La joie leur paralysait la langue, et c'est dans un chaste et amoureux silence que les deux tendres amants, que les deux vrais époux jouissaient de leur mutuel bonheur. La nourrice de l'enfant et la Cribella, comme s'était appelée la gouvernante, qui avaient entrevu par la porte de la chambre tout ce qui se passait entre le duc et Cornélia, se frappaient de joie la tête contre les murs, au point qu'elles paraissaient avoir perdu la raison. Le curé couvrait de baisers l'enfant qu'il tenait dans ses bras, et de la main droite, qu'il avait dégagée, il ne cessait de jeter des bénédictions sur les deux époux embrassés. La

gouvernante du curé, qui ne s'était pas trouvée présente à l'événement, parce qu'elle était occupée à préparer le repas, entra, dès que le dîner fut prêt, pour prier les convives de se mettre à table. Son arrivée mit fin aux étroits embrassements. Le duc débarassa le curé de l'enfant, le prit dans ses bras, et l'y tint tout le temps que dura le repas, moins somptueux que propre et bien accommodé. Pendant qu'on mangeait, Cornélia raconta tout ce qui lui était arrivé jusqu'à ce qu'elle se fût réfugiée dans cette maison, sur le conseil de la gouvernante de ces deux gentils-hommes espagnols qui l'avaient servie, gardée et défendue avec tous les soins et le respect imaginables. Le duc lui raconta de son côté tout ce qu'il avait fait jusqu'à ce moment. Les deux gouvernantes se trouvèrent présentes à l'entretien, et reçurent du duc les plus favorables promesses. Enfin la joie fut générale à cet heureux dénouement, et l'on n'attendait plus, pour combler tous les désirs, que l'arrivée de Lorenzo avec Don Antonio et Don Juan. Ceux-ci vinrent au bout de trois jours, empressés de savoir si le duc avait appris quelque nouvelle de Cornélia, car Fabio, qui avait été les chercher, ne put pas leur dire, n'en sachant rien, qu'elle était retrouvée.

Le duc alla les recevoir dans une salle qui précédait celle où était Cornélia, et cela, sans aucun signe de joie, ce qui attrista les nouveaux venus. Le duc les fit asseoir, s'assit lui-même au milieu d'eux, et adressant la parole à Lorenzo, il lui parla de la sorte : « Vous savez bien, seigneur Lorenzo Bentibolli, que je n'ai jamais abusé votre sœur. Le Ciel et ma conscience m'en sont témoins. Vous savez aussi avec quel

empressement je l'ai cherchée, et le désir que j'avais de la trouver pour lui donner ma main, comme je lui en avais fait la promesse. Elle ne paraît plus, et ma parole ne peut être éternellement engagée. Je suis jeune, et pas assez revenu des choses de ce monde pour que je me prive des plaisirs qui me sont offerts à chaque pas. La même passion qui me fit promettre à Cornélia d'être son époux me fit aussi donner, avant cela, parole de mariage à une paysanne de ce village-ci. Je pensais la séduire, l'abandonner, puis me rendre aux charmes de Cornélia, bien que ce ne fût pas me rendre aux cris de la conscience, et certes ce n'était pas un faible témoignage d'amour. Mais enfin, puisque personne ne peut se marier avec une femme qui a disparu, et puisqu'il n'est raisonnable à personne de chercher la femme qui le fuit, crainte de trouver la haine pour l'amour, voyez, seigneur Lorenzo, quelle satisfaction je puis vous donner pour l'affront que je ne vous ai pas fait, puisque jamais je n'eus l'intention de le faire. Ensuite, je veux que vous me donniez pleine autorisation de tenir ma première parole, et d'épouser la paysanne, qui est déjà dans cette maison. »

Tandis que le duc parlait ainsi, Lorenzo changeait à chaque instant de visage, et il ne pouvait se tenir assis sur son siège, preuves évidentes que la colère s'emparait de tous ses sens. La même chose arrivait à Don Juan et à Don Antonio, qui résolurent aussitôt de ne pas laisser le duc exécuter son projet, dussent-ils lui ôter la vie. Lisant donc leurs sentiments sur leurs visages, le duc ajouta : « Calmez-vous, seigneur Lorenzo ; avant que vous me répondiez une seule parole, je veux que les attraites dont vous allez voir

qu'est pourvue celle que je veux prendre pour épouse vous obligent à me donner la permission que je vous demande. Sa beauté est telle, qu'elle peut excuser de plus grandes erreurs. » Cela dit, il se leva, et entra dans la chambre où se tenait Cornélia, richement parée de tous les bijoux qu'avait l'enfant et d'autres encore. Quand le duc tourna le dos, Don Juan se leva, et, posant les deux mains sur les deux bras du fauteuil où Lorenzo était assis, il lui dit à l'oreille : « Par saint Jacques de Galice, seigneur Lorenzo, par ma foi de chrétien et de gentilhomme, je laisserai le duc se passer sa fantaisie comme je me ferai Turc. Ici, ici, et sous mes mains, il perdra la vie, ou il tiendra la parole qu'il a donnée à votre sœur Cornélia. Du moins, il nous donnera le temps de la chercher, et, jusqu'à ce qu'on sache positivement qu'elle est morte, il ne se mariera point. — Je suis du même avis, répondit Lorenzo. — Eh bien ! ce sera encore celui de mon camarade Don Antonio, » répliqua Don Juan.

En ce moment, Cornélia parut à la porte de la salle, entre le duc et le curé, qui la tenaient chacun par la main. Derrière eux venaient Sulpicia, la camériste de Cornélia, que le duc avait envoyé chercher à Ferrare, la nourrice de l'enfant et la gouvernante des étudiants espagnols. Quand Lorenzo vit sa sœur, quand il eut achevé de la bien envisager et de la reconnaître (car d'abord l'impossibilité qu'il trouvait à un tel événement ne le laissait pas apercevoir la vérité), il alla, s'embarrassant dans ses propres jambes, tomber aux pieds du duc, qui le releva et le mit dans les bras de sa sœur. Cornélia le serra sur son cœur avec toutes les démonstrations possibles

de joie et de tendresse. Don Juan et Don Antonio dirent au duc que ç'avait été la plus discrète et la plus exquise plaisanterie du monde. Le duc prit l'enfant, que portait Sulpicia, et le donnant à Lorenzo : « Recevez, seigneur mon frère, lui dit-il, votre neveu, mon fils, et voyez s'il vous plaît de me donner permission pour que j'épouse cette paysanne, la première à qui j'aie donné promesse de mariage. »

Ce serait à n'en jamais finir, s'il fallait raconter ce que répondit Lorenzo, ce que demanda Don Juan, ce qu'éprouva Don Antonio, l'allégresse du curé, la joie de Sulpicia, le contentement de la conseillère, les réjouissances de la nourrice, l'étonnement de Fabio, et finalement la commune satisfaction de tout le monde. Bientôt le curé maria les deux amants, qui prirent pour parrain de noce Don Juan de Gamboa. Ils convinrent entre eux que ce mariage resterait secret jusqu'à ce qu'on sût comment finirait la maladie qui menait au tombeau la duchesse douairière, et qu'en attendant, Cornélia retournerait avec son frère à Bologne. Tout se fit ainsi. La duchesse mourut; Cornelia entra à Ferrare, réjouissant le monde par sa vue; les habits de deuil se changèrent en habits de fête; les gouvernantes furent enrichies; Sulpicia épousa Fabio. Pour Don Antonio et Don Juan, ils étaient charmés d'avoir rendu service au duc, qui leur offrit deux de ses cousines pour femmes, avec des dots considérables. Ils répondirent que les gentilshommes de la nation biscailienne se mariaient pour la plupart dans leur patrie, et qu'ainsi, non par dédain, ce qui n'était point possible, mais pour suivre cette louable coutume et la volonté de leurs pa-

rents, qui devaient sans doute les avoir déjà fiancés, ils n'acceptaient point une offre si brillante. Le duc admit cette excuse ; mais, par des moyens mutuellement honorables, et cherchant des occasions permises, il leur adressa plusieurs présents à Bologne, si riches quelques-uns et envoyés si bien à propos, que, bien qu'on eût pu les refuser pour ne point paraître recevoir un salaire, les époques où ils arrivaient rendaient leur acceptation facile : principalement ceux qu'il leur envoya au moment de leur départ pour l'Espagne, et ceux qu'il leur donna quand ils vinrent à Ferrare prendre congé de lui. Ils trouvèrent Cornélia mère de deux petites filles, et le duc plus amoureux que jamais. La duchesse donna la croix de diamant à Don Juan, et l'*agnus* à Don Antonio, qui furent, sans pouvoir s'en défendre, contraints cette fois de les accepter. Ils revinrent tous deux en Espagne, et dans leur pays, où ils épousèrent de riches, nobles et belles dames, et ils continuèrent toujours à entretenir correspondance avec le duc et la duchesse, ainsi qu'avec le seigneur Lorenzo Bentibolli, au grand plaisir des uns et des autres.

RINCONÈTE ET CORTADILLO.



RINCONÈTE ET CORTADILLO.

Un jour des plus chauds de l'été, se rencontrèrent par hasard à l'hôtellerie du Molinillo, qui est au bout de la fameuse plaine d'Alcudia, quand nous allons de la Castille à l'Andalousie, deux jeunes garçons de quatorze à quinze ans. Ni l'un ni l'autre n'en avait plus de dix-sept; tous deux de bonne mine, mais décousus, déchirés, en guenilles. De manteaux, ils n'en avaient pas; leurs culottes étaient en toile et leurs bas en chair. Il est vrai que les souliers relevaient leur toilette, car ceux de l'un étaient des sandales de corde¹ aussi usées que trainées, et ceux de l'autre sans semelles, de manière qu'ils lui servaient plutôt d'entraves que de souliers. L'un avait sur sa tête une *montera*² verte de chasseur; l'autre, un chapeau sans ganse, bas de forme et large d'ailes.

¹ Appelées *alpargates*.

² Espèce de casquette sans visière.

L'un portait sur le dos , et rattachée devant la poitrine , une chemise couleur de peau de chamois , toute roulée dans une manche ; l'autre avait les épaules libres et sans bissac ; mais on lui voyait sur l'estomac un énorme paquet que l'on sut depuis être un collet , de ceux qu'on appelle *wallonnes empesées* , lequel était empesé de graisse , et si effilé par les déchirures qu'il semblait un paquet de charpie. Dans ce collet était roulé et précieusement conservé un jeu de cartes de figure ovale , car , à force de servir , leurs coins s'étaient usés , et , pour les faire durer davantage , on les avait écornifflées et mises en cet état. Tous deux étaient brûlés du soleil , avec les ougles bordés de noir , et les mains peu nettes. L'un avait au côté un demi-estoc , l'autre tenait un couteau à manche de bois jaune , de ceux qu'on appelle *couteaux de vachers*.

Ces deux gaillards vinrent passer la sieste sous le porche ou auvent qu'il y a d'habitude à l'entrée d'une hôtellerie , et s'étant assis en face l'un de l'autre , celui qui semblait le plus âgé dit au plus jeune : « De quelle terre ¹ est votre grâce , seigneur gentilhomme , et de quel côté portez-vous vos pas ? — Ma terre , seigneur chevalier , répondit l'interrogé , je ne la connais point , ni pas davantage en quel lieu je me dirige. — Eh bien ! par ma foi , reprit l'ainé , votre grâce ne me semble pas venir du ciel , et comme cet endroit-ci n'est pas fait pour qu'on s'y fixe , il faut à toute force que vous alliez ailleurs. — Cela est vrai , répliqua le cadet , et pourtant j'ai dit la vérité en tout ce que j'ai

¹ Expression espagnole , pour dire de quel pays.

dit. En effet, mon pays n'est plus le mien, puisque je n'y ai plus qu'un père qui ne me regarde pas comme son enfant, et une belle-mère qui me traite en beau-fils. Quant à mon chemin, je vais à l'aventure, et je m'arrêterai où je trouverai quelqu'un qui me donne de quoi passer cette misérable vie. — Est-ce que votre grâce sait quelque métier? demanda le plus grand. — Je n'en sais autre, répondit le plus petit, sinon que je cours comme un lièvre, que je saute comme une chèvre, et que je découpe au ciseau fort délicatement. — Tout cela est très-bon, très-utile et très-avantageux, reprit le grand, car il se trouvera bien un sacristain qui donnera à votre grâce le pain d'offrande de la Toussaint pour qu'au jeudi de la semaine sainte vous lui découpiez des fleurons de papier pour le *Monument*¹. — Ce n'est pas ainsi que je découpe, répliqua le petit; mon père, par la miséricorde du Ciel, est tailleur et chaussetier; il m'a appris à découper de ces sortes de guêtres qui couvrent le devant de la jambe et l'avant-pied, et qu'on appelle de leur nom propre *polainas*. Je les coupe si bien, que je pourrais, en toute vérité, me faire examiner pour la maîtrise, si ma méchante étoile ne me laissait méconnu dans un coin. — Tout cela, et plus encore, arrive aux gens capables, répondit le grand, et j'ai toujours ouï dire que les beaux talents sont le plus tôt perdus. Mais votre grâce est d'âge à corriger sa mauvaise fortune. Toutefois, si je ne me trompe, et si votre œil ne ment pas, votre grâce a d'autres qualités secrètes,

¹ On appelle ainsi une espèce de théâtre élevé dans l'église, où l'on représente la Passion pendant la semaine sainte.

qu'elle ne veut pas déclarer. — Oui, j'en ai, répliqua le petit; mais elles ne sont pas de nature à se révéler publiquement, comme votre grâce l'a parfaitement observé. — Eh bien! repartit le grand, je puis vous assurer que je suis un des garçons les plus discrets qui se puissent trouver loin à la ronde. Pour obliger votre grâce à m'ouvrir son cœur, et à s'en reposer sur moi, je veux d'abord lui ouvrir le mien; j'imagine, en effet, que ce n'est pas sans mystère que le sort nous a réunis en cet endroit, et je pense que nous devons être amis intimes, depuis ce jour jusqu'au dernier de notre vie.

« Moi, seigneur Hidalgo, je suis natif de la Fuenfrida, lieu fort connu, et célèbre par les illustres voyageurs qui le traversent continuellement. Mon nom est Pedro del Rincon¹; mon père est homme de qualité, puisqu'il est ministre de la sainte-croisade, je veux dire qu'il est *buldero*, ou colporteur de bulles, comme dit le vulgaire². Je le servis quelque temps dans le métier, et fis si bien le compère que je ne m'en laisserais pas revendre, pour débiter des bulles, à celui qui se piquerait de mieux s'en tirer. Mais un jour, ayant pris goût à l'argent des bulles plus qu'aux bulles elles-mêmes, je pris un sac d'écus dans mes

¹ *Rincon* veut dire coin, lieu obscur et caché.

² Sous prétexte qu'ils sont toujours en guerre avec les infidèles, les rois d'Espagne font vendre des *bulles de la croisade* (*bulas de la cruzada*), auxquelles sont attachées certaines indulgences. Dans l'origine, le produit de ces bulles était affecté aux dépenses de la guerre contre les Mores; depuis la prise de Grenade, il se partage entre l'Eglise et l'État. Ces bulles sont colportées dans les villages par des commissaires appelés *bulderos*.

bras , et tombai , toujours le portant , au beau milieu de Madrid. Là , avec les facilités qu'on y trouve d'ordinaire , en peu de jours je tirai les entrailles du ventre de mon sac , et le laissai plié en plus de doubles qu'un mouchoir de nouveau marié. Celui qui était chargé de l'argent courut après moi ; on m'arrêta , je ne trouvai pas grande faveur ; cependant , voyant mon jeune âge , ces messieurs se contentèrent de me faire approcher du poteau , puis émoucher quelque peu les épaules , et de m'exiler pour quatre ans de la capitale. Je pris patience , je pliai les reins pour recevoir la volée correctionnelle , et me hâtai tellement d'exécuter la sentence d'exil , que je n'eus pas le temps de chercher une monture. J'ai pris de mes nippes ce que j'en pouvais emporter , et ce qui me parut le plus nécessaire , entre autres ces cartes (en même temps il montra celles qu'on a dit qu'il portait dans son collet) , avec lesquelles , en jouant au vingt-et-un , j'ai gagné ma vie , par les hôtelleries et les auberges qu'on trouve de Madrid jusqu'ici. Bien que votre grâce les voie si sales et si maltraitées , elles ont , pour celui qui sait s'en servir , une vertu merveilleuse : c'est qu'on ne coupe pas sans laisser un as par-dessous. Si votre grâce est versée dans la connaissance de ce jeu , vous verrez quel avantage c'est de savoir qu'on a sûrement un as pour la première carte , lequel peut servir tantôt d'un point , tantôt de onze. Avec cet avantage , quand le vingt-et-un est engagé , l'argent reste à la maison. Outre cela , j'ai appris du cuisinier d'un certain ambassadeur certains tours de quinola et de lansquenet , et , de même que votre grâce peut être examinée pour la coupe de ses guêtres , moi je puis me faire recevoir

maître dans la science académique. Avec cela, je suis sûr de ne pas mourir de faim, car je n'arriverais qu'à une ferme isolée qu'il se trouverait bien quelqu'un pour passer un moment à jouer. Nous n'avons qu'à en faire nous deux l'expérience. Tendons le filet, et voyons s'il n'y tombera pas quelque oiseau, des muletiers qui sont ici; je veux dire que nous jouions ensemble au vingt-et-un, comme si c'était tout de bon; et si quelqu'un veut faire le troisième, il sera le premier à laisser la pécune. — Très-volontiers, dit l'autre aussitôt; et je tiens à grande faveur celle que votre grâce m'a faite en me racontant sa vie. Vous m'avez obligé à ne pas vous cacher la mienne, et, pour la dire en peu de mots, la voici :

« Je suis né à Pedroso, village situé entre Salamanque et Medina del Campo. Mon père est tailleur; il m'apprit son métier, et de la coupe au ciseau, mon bon naturel aidant, je vins à couper les bourses. La vie mesquine du village m'ennuya, ainsi que les mauvais traitements de ma belle-mère. Je quittai le pays et vins à Tolède exercer mon état, où j'ai fait des merveilles, car il n'y a ni reliquaire pendu aux coiffes, ni poches si bien cachées que mes doigts ne visitent et que mes ciseaux ne coupent, les gardât-on avec des yeux d'Argus. En quatre mois que je restai dans cette ville, je ne fus ni pris entre deux portes, ni réveillé en sursaut, ni poursuivi de recors, ni dépisté de mouchards. A la vérité, il y a huit jours qu'un espion double¹ fit part de mon habileté au corrégidor, lequel, enchanté de mes petits talents, aurait désiré me voir

¹ Alguazil qui sert la justice et prévient les voleurs.

en personne. Mais moi, qui suis trop humble pour vouloir fréquenter de si graves personnages, je tâchai de ne pas le rencontrer, et pour cela, je sortis de la ville si précipitamment que je n'eus pas le temps de m'accommoder d'une monture, ni d'un carrosse de retour, ni même d'une charrette. — Effacez cela, reprit Rincon, et puisque nous nous connaissons déjà, il est fort inutile de faire les fiers. Confessons tout bonnement que nous n'avons ni sou ni maille, et pas même de souliers. — J'y consens, répondit Diego Cortado¹ (ainsi dit s'appeler le plus jeune), et puisque notre amitié, comme l'a très-bien dit votre grâce, seigneur Rincon, doit être éternelle, commençons à la consacrer par de saintes cérémonies. » Alors, se levant tous deux, Cortado embrassa Rincon, et Rincon Cortado avec tendresse et effusion ; puis, ils se mirent à jouer au vingt-et-un, avec les cartes ci-dessus dépeintes, quittes de droits de gabelle², mais non de graisse et de malice, et au bout de quelques parties, Cortado tournait aussi bien l'as que son maître Rincon.

En ce moment, un muletier se mit sur la porte pour prendre le frais, et leur demanda de jouer en troisième. Ils accueillirent très-volontiers sa proposition, et en moins d'une demi-heure, ils lui gagnèrent douze réaux et vingt-deux maravédís. C'était comme s'ils lui eussent donné douze coups de lance à travers le corps, et vingt-deux mille désespoirs. Le

¹ Cortado, nom dérivé de *cortar*, couper.

² L'expression espagnole, pour dire *quitté de tout droit*, est *net de poussière et de paille*.

muletier croyant, à les voir si jeunes, qu'ils ne sauraient pas bien le défendre, voulut leur reprendre son argent; mais les deux gaillards, mettant à la main, l'un son demi-estoc, l'autre son couteau à manche de bois, lui donnèrent si fort à faire, que le muletier, si ses compagnons ne fussent venus au bruit, eût passé un mauvais quart d'heure. Au même instant, passait par hasard sur le chemin une troupe de voyageurs à cheval, lesquels allaient faire la sieste à l'hôtellerie de l'Alcalde, qui est à une demi-lieue plus loin. Ceux-ci, voyant la bataille du muletier contre les deux petits garçons, les séparèrent, et dirent aux derniers que si, par hasard, ils allaient à Séville, ils n'avaient qu'à s'en venir avec eux. « Nous y allons justement, dit Rincon, et nous servirons vos grâces en tout ce qu'il leur plaira de nous commander. » Puis, sans plus d'hésitation, ils se mirent à sauter devant les mules, et s'en allèrent avec les voyageurs, laissant le muletier dépouillé et furieux, et l'hôtesse très-édifiée de la bonne éducation des deux vauriens, dont elle avait entendu tout l'entretien sans qu'ils s'en aperçussent. Quand elle rapporta au muletier qu'elle leur avait ouï dire que leurs cartes étaient fausses, le malheureux s'arrachait la barbe, et voulait courir après eux à l'autre hôtellerie pour rattraper son bien. C'était, disait-il, un mortel affront, une aventure déshonorante, que deux polissons eussent trompé un homme de sa taille et de son âge. Mais ses compagnons le retinrent, et lui conseillèrent de ne point aller à leur poursuite, ne fût-ce que pour ne pas publier sa maladresse et sa niaiserie. Enfin, ils lui donnèrent de telles raisons, que, sans le con-

soler pourtant, ils l'obligèrent à rester tranquille.

Pendant, Cortado et Rincon mirent tant de zèle à servir les voyageurs, que ceux-ci les prenaient en croupe presque tout le long du chemin ; et, bien que plusieurs occasions s'offrissent aux deux amis de palper les valises de leurs maîtres de rencontre, ils ne les mirent pas à profit, afin de ne pas perdre l'occasion, meilleure encore, de faire le voyage de Séville, où ils avaient grande envie de se voir arrivés. Néanmoins, lorsqu'ils entrèrent dans la ville, à l'heure de l'*angelus*, et par la porte de la Douane, à cause de la visite et des droits à payer, Cortado ne put se contenir, ni s'empêcher de fendre une valise que portait en croupe un Français de la compagnie. Avec son couteau jaune, il fit à cette valise une si large et si profonde blessure, qu'on lui voyait manifestement les entrailles. Il en tira fort subtilement deux bonnes chemises, une montre solaire et un livre de poche : toutes choses dont la vue ne l'enchantait pas beaucoup. Pensant que, puisque le Français portait cette valise en croupe, il devait l'avoir remplie d'objets plus pesants que ces prises légères, ils auraient bien voulu y remettre la main ; mais ils n'osèrent pas, imaginant qu'on se serait aperçu du dommage, et qu'on aurait mis le reste en sûreté. Ils avaient pris congé, avant de faire leur coup, de ceux qui les avaient nourris jusque-là, et le lendemain, ayant vendu les deux chemises au marché de friperie qui se tient à la porte de l'Arsenal, ils en tirèrent vingt réaux.

Cela fait, ils s'en allèrent voir la ville. La grandeur et la somptuosité de sa cathédrale les étonnèrent, ainsi que l'immense concours de gens travaillant au

port, car c'était le temps du chargement des flottes. Il y avait sur le fleuve six galères, dont la vue les fit soupirer, et craindre même le jour où leurs fautes les y feraient prendre domicile pour le reste de leur vie. Ils aperçurent aussi les nombreux portefaix qui allaient et venaient dans ces parages. Ils s'informèrent auprès de l'un d'eux de ce qu'était ce métier, si l'on y avait beaucoup de travail, et ce qu'on y pouvait gagner. Un portefaix asturien, auquel ils adressaient ces questions, leur répondit que le métier était fort doux. qu'on n'y avait point à payer de gabelle, que souvent il s'en tirait, au bout de la journée, avec cinq ou six réaux de profit, qu'avec cela il mangeait, buvait, s'amusait comme un roi, sans avoir besoin de chercher un maître à qui donner des garanties, et sûr de dîner quand il lui plaisait, car on trouvait à manger à toute heure dans le plus chétif cabaret de toute la ville, où il y en a tant et de si bons. La relation de l'Asturien ne déplut pas aux deux amis, ni le métier non plus, car il leur sembla que ce métier leur allait comme au moule pour pouvoir se livrer au leur en toute sécurité, à cause des facilités qu'il offrait d'entrer dans toutes les maisons. Ils résolurent aussitôt d'acheter les ustensiles nécessaires à l'exercice du métier, puisqu'ils pouvaient l'exercer sans examen. Ils demandèrent à l'Asturien ce qu'il fallait acheter. L'autre répondit qu'il leur suffirait d'avoir chacun un sac de toile, petit et propre, et trois cabas ou paniers de jonc, deux grands et un petit, pour y répartir la viande, le poisson et les fruits, tandis qu'on mettait le pain dans le sac. Il les conduisit où se vendaient ces objets, et de l'argent qu'a-

vait produit la défroque du Français, ils achetèrent tout leur bagage. Au bout de deux heures, ils auraient pu être gradués dans ce nouveau métier, tant ils portaient galamment et sans embarras les paniers et le sac. Leur guide les instruisit des endroits où ils devaient se tenir : le matin, à la boucherie et au marché Sau-Salvador ; les jours maigres, à la poissonnerie ; toutes les après-midi sur le quai, et les jeudis à la foire.

Ils retinrent bien par cœur toute cette leçon, et le lendemain, de grand matin, ils se plantèrent au milieu de la place San-Salvador. A peine furent-ils arrivés là, qu'ils se virent entourés par d'autres portefaix qui reconnurent aisément, à ce que les paniers et les sacs étaient tout neufs, que c'étaient deux apprentis dans le métier. Aux mille questions qui leur furent adressées, ceux-ci répondirent avec justesse et complaisance. Sur ces entrefaites, arrivèrent une espèce d'étudiant et un soldat, qui furent alléchés par la propreté des paniers neufs que portaient les deux novices. L'étudiant appela Cortado, et le soldat Rincon. « Que ce soit au nom de Dieu¹, dirent-ils tous deux à la fois ; — et que le métier tourne bien, ajouta Rincon, car votre grâce m'étrenne, mon bon seigneur. — L'étrenne ne sera pas mauvaise, répondit le soldat ; hier, au jeu, j'étais en veine, et je suis amoureux, de façon qu'aujourd'hui je régale d'un festin les amies de ma dame. — Eh bien ! reprit Rincon, que votre grâce me charge à sa fantaisie. J'ai des forces et du courage pour emporter sur mon

¹ Formule usitée quand on fait une chose pour la première fois.

dos tout ce marché. Et même, s'il est besoin que j'aide à la cuisine, je le ferai de très-bon cœur. » Le soldat fut charmé de la bonne grâce du jeune homme. « Si tu veux me servir, lui dit-il, je te tirerai de ce pauvre et bas métier. — Comme c'est le premier jour que je l'exerce, répondit Rincon, je ne veux pas le quitter sitôt, avant de voir au moins ce qu'il a de bon et de mauvais ; mais, dès que j'en aurai assez, je vous donne ma parole de vous servir par préférence à un chanoine. » Le soldat se mit à rire, le chargea de provisions, et lui montra la maison de sa dame, pour que Rincon la connût désormais, et qu'il n'eût plus besoin de l'accompagner, lorsqu'il l'y enverrait une autre fois. Rincon promit zèle et fidélité. Il reçut trois *cuartos*¹ du soldat, et revint d'un vol au marché, pour ne pas perdre une autre occasion. L'Asturien lui avait aussi recommandé cette diligence, et l'avait de plus averti que, lorsqu'il porterait du menu poisson, comme des goujons, des sardines ou des carrelets, il pouvait bien en prendre quelques-uns et en avoir l'étrenne, ne fût-ce que pour la dépense du jour ; mais que cela devait se faire avec beaucoup de prudence et de sagacité, afin de ne pas perdre la confiance, chose qui importait le plus dans ce métier-là.

Quelque hâte que mit Rincon à revenir, il trouva déjà Cortado à son poste. Celui-ci s'approcha de son camarade, et lui demanda comment la chance lui avait tourné. Rincon ouvrit la main, et montra les

¹ Le *cuarto* vaut quatre maravédís, à peu près les deux tiers d'un sou.

trois *cuartos*. Cortado mit la sienne dans son sein, et en tira une bourse, qui paraissait avoir été de fil d'ambre dans les temps passés. Elle était passablement enflée. « C'est avec cette bourse, dit Cortado, que m'a payé sa révérence l'étudiant, et avec ces deux *cuartos* de plus. Prenez-la, vous, Rincon, crainte de ce qui peut arriver. » A peine la lui avait-il secrètement glissée dans la main, que voici l'étudiant qui arrive, suant, haletant, mortellement troublé. Celui-ci n'eut pas plutôt aperçu Cortado qu'il lui demanda s'il avait vu, par hasard, une bourse de telles et telles enseignes, qui avait disparu avec quinze écus d'or en or, trois doubles réaux, et tant de maravédís en menue monnaie. « Me l'auriez-vous prise, ajouta-t-il, pendant que j'achetais avec vous par le marché? » Cortado répondit avec un sang-froid merveilleux, sans se troubler, sans changer de visage : « Ce que je puis dire de cette bourse, c'est qu'elle ne doit pas être perdue, à moins, pourtant, que votre grâce ne l'ait mise en de mauvaises mains. — C'est cela même, pécheur que je suis ! » répliqua l'étudiant ; il faut bien que je l'aie mise en de mauvaises mains, puisqu'on me l'a volée. — J'en dis tout autant, reprit Cortado ; mais il y a remède à tout, si ce n'est à la mort. Ce que votre grâce a de mieux à faire, c'est d'abord de prendre patience, car de moins Dieu nous a faits, et après un jour en vient un autre, et quand l'un donne l'autre prend ; il pourrait donc se faire qu'avec le temps, celui qui a pris la bourse vînt à se repentir, et la rendît à votre grâce avec les intérêts. — Des intérêts nous lui ferions bien grâce, répondit l'étudiant. — D'ailleurs, continua Cortado, il y a des lettres

d'excommunication¹ ; il y a aussi la bonne diligence, qui est mère de la bonne fortune. A la vérité, je ne voudrais pas être le filon de la bourse, car si votre grâce a reçu quelqu'un des ordres sacrés, il me semblerait que j'ai commis un inceste ou un grand sacrilège. — Comment donc, s'il a commis un sacrilège ! s'écria le plaignif étudiant. Bien que je ne sois pas prêtre, mais seulement sacristain de religieuses, l'argent de la bourse était le tiers du revenu d'une chapellenie que m'avait chargé de toucher un prêtre de mes amis. C'est de l'argent béni et sacré. — Que le filon mange son péché avec son pain, reprit alors Rincon ; je ne me fais pas saccaution. Il y a un jour du jugement dernier, où tout s'en ira, comme on dit, dans la lessive ; alors on verra quel est l'audacieux qui a osé prendre, voler et filouter le tiers du revenu de la chapellenie. Mais, dites-moi, je vous prie, seigneur sacristain, combien cette chapellenie rend-elle par année ? — Que le diable vous emporte ! s'écria l'étudiant étonnant de colère ; est-ce que je suis en état de vous dire ce qu'elle rend ? Dites-moi, frère, si vous savez quelque chose ; sinon, que Dieu vous conserve. Je veux faire publier ma bourse. — C'est un moyen qui ne me semble pas mauvais, reprit Cortado. Mais que votre grâce prenne garde à bien donner le signalement de la bourse, à indiquer bien ponctuellement l'argent qu'elle renferme. Si vous vous trompez d'une obole, la bourse ne paraîtra plus d'ici à la fin du monde.

¹ On appelait *paulinas* ces lettres d'excommunication expédiées par les tribunaux ecclésiastiques pour la découverte des choses que l'on croyait volées ou cachées méchamment.

C'est ce que je vous donne pour article de foi. — Quant à cela, il n'y a rien à craindre, répondit le sacristain. Je me souviens mieux du compte de l'argent que de sonner les cloches, et je ne me tromperai pas d'un atome.»

Ce disant, il tira de sa poche un mouchoir orné de grosse dentelle, pour essuyer la sueur qui lui coulait du visage comme d'un alambic. A peine Cortado eut-il vu ce mouchoir qu'il le marqua pour sien. Quand le sacristain s'en fut allé, Cortado le suivit, l'atteignit sur les marches de l'église, où il l'appela et le prit à part; là, il se mit à lui dire tant de balivernes, tant de gauseries, à propos du vol de la bourse, lui donnant de bonnes espérances, sans jamais finir un propos commencé, que le pauvre sacristain l'écoutait bouche ouverte; et comme il ne comprenait pas ce que l'autre lui disait, il le faisait recommencer deux ou trois fois la même chose. Cortado, cependant, le regardait fixement au visage, et n'ôtait pas les yeux de ses yeux. Le sacristain le regardait de la même manière, attentif et, comme on dit, pendu à ses paroles. Cet état d'extase permit à Cortado de finir sa tâche; il lui enleva subtilement le mouchoir de la poche, et, prenant congé du pauvre diable, il lui dit de faire tout son possible pour venir le retrouver le tantôt au même endroit, parce qu'il soupçonnait qu'un certain garçon, du même état et de la même taille que lui, un peu voleur de son métier, avait pris la bourse, et qu'il s'obligeait à tirer la chose au clair, en quelques ou en plusieurs jours.

Le sacristain, tant soit peu consolé par cette assurance, quitta Cortado, lequel vint retrouver Rincon,

qui avait tout vu de quelques pas à l'écart. Un peu plus loin se tenait un autre portefaix, qui vit aussi tout ce qui s'était passé, et au moment où Cortado donnait le mouchoir à Rincon, il s'approcha d'eux. « Dites-moi, seigneurs galants, vos grâces sont-elles ou non de mauvaise entrée ? — Nous n'entendons pas ce que cela veut dire, seigneur galant, répondit Rincon. — Comment, vous n'y êtes pas, seigneurs Murciens ? » répliqua l'autre. — Nous ne sommes ni de Murcie, ni de Teba, reprit Cortado. Si vous avez autre chose à dire, dites-la ; sinon, que Dieu vous conduise ! — Ah ! vous n'entendez pas la chose ! dit le portefaix. Eh bien ! je vais vous la faire entendre, et même vous la faire boire avec une cuillère d'argent. Je demande à vos grâces si vous êtes voleurs ; et je ne sais pourquoi je vous en fais la question, puisque je vois bien que vous l'êtes. Mais, dites-moi, comment n'êtes-vous point passé à la douane du seigneur Monipodio ? — Tiens, dit Rincon, est-ce qu'on paie dans ce pays patente de voleur, seigneur galant ? — Si l'on ne paie patente, répondit le portefaix, du moins on passe la visite devant le seigneur Monipodio, qui est le père à tous, le maître et le protecteur. Je vous conseille donc de venir avec moi lui rendre obéissance ; sinon, ne vous avisez pas de voler sans sa permission ; il vous en cuirait. — J'avais pensé, reprit Cortado, que le métier de voleur était un état libre, quitte d'octrois et de gabelle, et que, si l'on a des droits à payer, c'est sous le cautionnement de la gorge et des épaules. Mais, puisqu'il en est ainsi, et que chaque pays a sa

* *Murcio*, dans l'argot bohémien, veut dire voleur.

coutume, obéissons à celle de celui-ci. Puisque c'est le premier pays du monde, la coutume en sera la plus sage. Ainsi votre grâce peut nous conduire auprès de ce gentilhomme dont il est question. Je me figure déjà, d'après ce que j'ai ouï dire, qu'il est fort considéré, fort généreux, et de plus fort habile dans le métier. — Comment donc ! s'écria le portefaix, s'il est considéré, habile et propre à l'emploi ! C'est au point que, depuis quatre ans qu'il est chargé d'être notre supérieur et notre père, il n'y a que quatre de nous qui aient souffert au *finibus terræ*, une trentaine à *la main chaude*, et soixante-deux aux *gurapes* ¹. — En vérité, seigneur, interrompit Rincon, nous entendons ces mots comme le grec. — Commençons par marcher, reprit le portefaix ; en chemin, je vous les expliquerai, ainsi que plusieurs autres dont la connaissance vous est aussi nécessaire que le pain à la bouche. » En effet, il leur dit et leur expliqua successivement d'autres noms et paroles de ce qu'ils appellent l'*argot* ², pendant le cours de leur entretien, qui ne fut pas bref, car le chemin était long.

Pendant le trajet, Rincon dit à leur guide : « Êtes-vous, par hasard, voleur ? — Oui, répondit l'autre, pour servir Dieu et les honnêtes gens, bien que je ne compte point parmi les plus versés dans la pratique, car je suis encore dans l'année du noviciat. — C'est pour moi une chose nouvelle, reprit Cortado, qu'il y ait des voleurs au monde pour servir Dieu et les honnêtes gens. — Quant à moi, répondit le portefaix, je

¹ C'est-à-dire à la potence, au fouet et aux galères.

² La *germania* ou *gerigonza*.

ne me mêle point de théologie. Ce que je sais , c'est que chacun dans son métier peut fort bien louer Dieu, surtout d'après l'ordre qu'en a donné Monipodio à tous ses filleuls. — Sans doute, ajouta Rineon, cet ordre doit être saint et édifiant, puisqu'il fait que les voleurs servent Dieu. — Il est si saint et si édifiant, répliqua le portefaix, que je doute qu'on puisse jamais en établir un meilleur dans notre métier. Monipodio nous a donné l'ordre de prélever, sur tout ce que nous volons, quelque aumône pour l'huile de la lampe d'une très-dévote image qui est dans cette ville. Et en vérité, nous avons vu de grandes choses à la faveur de cet ordre. Ces jours passés, on a donné trois *angoisses* à un *cuatrero* qui avait *murcié* deux *braillards*, et, bien qu'il fût chétif et fiévreux, il les a souffertes sans *chanter*, comme si ce n'eût rien été du tout. Nous autres du métier, nous avons attribué cette constance à sa bonne dévotion, car ses forces n'étaient pas de taille à tenir bon contre le premier *crac* du bourreau. Et maintenant, comme je sais que vous allez me questionner sur quelques-uns des mots que j'ai dits, je veux me guérir en santé, et vous les expliquer avant que vous me le demandiez. Que vos grâces sachent donc que *cuatrero* est un voleur de bétail, *angoisses* la question, *braillards* les ânes, parlant par respect, *chanter* avouer le vol, et premier *crac* le premier tour de corde que donne le bourreau. Nous faisons plus; nous récitons notre chapelet en le divisant pour la semaine; plusieurs d'entre nous ne volent pas le vendredi, et le samedi, nous ne faisons la conversation avec aucune femme du nom de Marie. — Tout cela me semble d'or,

s'écria Cortado. Mais, dites-moi , je vous prie , fait-on quelque restitution , ou quelque autre pénitence de plus que celle-là ? — Quant à restituer , répondit le portefaix , il ne faut pas en parler , car c'est chose impossible , à cause des nombreuses parts qu'on fait des objets volés , de façon que chacun des agents et contractants ait la sienne. Ainsi , le premier voleur ne peut rien restituer. D'ailleurs il n'y a personne pour nous commander cette démarche , car nous ne nous confessons jamais. Si l'on publie des lettres d'excommunication , elles n'arrivent jamais à notre connaissance , parce que jamais nous n'allons à l'église pendant qu'on les lit , à moins que ce ne soit les jours de jubilé , à cause des profits que nous offre le concours de tant de monde. — Et seulement avec ce qu'ils font là , reprit Cortado , ces messieurs disent que leur vie est sainte et bonne ? — Et qu'a-t-elle donc de mauvais ? répliqua le portefaix. N'est-il pas pire d'être hérétique , ou renégat , ou de tuer père et mère , ou d'être solomite ? — Votre grâce veut dire sodomiste , interrompit Rincon. — Justement , reprit le portefaix. — Tout cela ne vaut rien , ajouta Cortado ; mais puisque notre étoile a voulu que nous entrassions dans cette confrérie , que votre grâce allonge un peu le pas , je meurs d'envie de me rencontrer avec le seigneur Monipodio , auquel on attribue tant de vertus. — Votre désir sera bientôt rempli , répondit le portefaix ; d'ici l'on aperçoit sa maison. Que vos grâces demeurent à la porte ; j'entrerai pour voir s'il est libre , car voici les heures où il a coutume de donner audience. — Que ce soit à la bonne , » repartit Rincon.

Le portefaix, prenant un peu les devants, entra dans une maison, non des plus somptueuses, mais, au contraire, de fort mauvaise apparence. Les deux amis restèrent à la porte en attendant. L'autre revint bientôt, les appela et les introduisit. Leur guide les fit attendre encore dans une petite cour ¹ carrelée en briques, si propre, si bien frottée, qu'elle semblait enduite du carmin le plus pur. D'un côté, était un banc à trois jambes; en face, une cruche ébréchée avec un pot dessus, en aussi bon état que la cruche; d'un autre côté, était jetée une natte de jonc, et, au milieu, se dressait un pot de basilic. Les nouveaux venus examinaient attentivement le mobilier de la maison pendant que le seigneur Monipodio descendait à leur rencontre. Voyant qu'il tardait à venir, Rincon se risqua à entrer dans l'une des deux petites salles basses qui donnaient sur la cour. Il y vit deux fleurets et deux boucliers de liège, pendus à quatre clous, un grand coffre, sans couvercle ni rien qui le bouchât, et trois autres nattes de jonc étendues par terre. Sur la muraille en face, était collée une image de Notre-Dame, de ces grossières estampes; un peu au-dessous, était suspendu un petit panier de paille, à côté d'une cuvette de faïence enchâssée dans le mur. Rincon en inféra que le panier servait de tronc pour les aumônes, et la cuvette de bénitier; ce qui était vrai.

Sur ces entrefaites, entrèrent dans la maison deux jeunes gens d'une vingtaine d'années, vêtus en étudiants; un peu après, deux portefaix et un aveugle,

¹ *Patio*, c'est la cour carrée qui forme le centre des maisons à Séville, et qui sert de salon d'été.

et, sans dire un seul mot, ils commencèrent à se promener en long et en large dans la cour. Bientôt entrèrent aussi deux vieillards habillés de serge noire, avec des lunettes sur le nez qui les rendaient graves et respectables, et chacun un chapelet de grains bruyants dans les mains. Derrière eux, vint une vieille à longue jupe; celle-ci, sans rien dire, entra dans la salle basse, et quand elle eut pris de l'eau bénite avec une grande dévotion, elle se mit à genoux devant l'image; puis, au bout d'un long recueillement, après avoir d'abord baisé trois fois la terre, et levé trois autres fois les bras et les yeux au ciel, elle se releva, jeta son aumône dans le petit panier, et vint rejoindre les autres dans la cour. Finalement, il s'y réunit en peu de temps jusqu'à quatorze personnes, de différents costumes et de différentes professions. Parmi les derniers, arrivèrent aussi deux braves et élégants gaillards, avec la moustache longue, le chapeau à large bord, le collet à la wallonne, les bas de couleur, les jarretières à grande rosette, les épées longues outre mesure, chacun un pistolet en guise de dague, et leurs boucliers pendus à la ceinture. A peine furent-ils entrés qu'ils jetèrent un regard de travers sur Rincon et Cortado, comme étonnés de les voir, ne les connaissant pas. Ils s'approchèrent d'eux, et leur demandèrent s'ils étaient de la confrérie. « Oui, répondit Rincon, et très-humbles serviteurs de vos grâces. »

Enfin arriva le moment où descendit le seigneur Monipodio, aussi attendu que bien accueilli par toute cette vertueuse compagnie. C'était un homme de quarante-cinq à quarante-six ans, haut de taille,

brun de visage, les sourcils joints, la barbe noire et très-épaisse, les yeux enfoués. Il venait en chemise, et, par la fente de devant, il laissait voir une forêt, tant il avait de poil sur la poitrine. Il était couvert d'un manteau de serge qui lui tombait presque jusqu'aux pieds, lesquels étaient chaussés de souliers mis en pantoufles. Des chausses en toile, longues, larges et plissées, lui couvraient les jambes jusqu'aux chevilles. Son chapeau était à la bravache¹, de forme renflée et de bords étendus. De ses épaules et sur sa poitrine descendait un baudrier de cuir, d'où pendait une épée large et courte, à la manière de celles du *petit chien*². Ses mains étaient courtes et velues, les doigts gros, les ongles épatés. On ne voyait pas ses jambes sous les chausses, mais ses pieds étaient d'une largeur démesurée, avec de gros os saillants. Finalement, il représentait le barbare le plus rustique et le plus difforme du monde.

L'introducteur des deux nouveaux venus descendit avec lui, et, les prenant par la main, il les présenta à Monipodio. « Voici, dit-il, les deux bons enfants dont j'ai parlé à votre grâce, seigneur Monipodio. Que votre grâce les désamine, elle verra comme ils sont dignes d'entrer dans notre congrégation. — Je le ferai très-volontiers, » répondit Monipodio. J'avais oublié de dire qu'au moment où Monipodio parut, tous ceux qui l'attendaient lui firent une longue

¹ *De los bravos de la lampa*, nom qu'on donnait aux bravi d'Andalousie.

² Ce petit chien était la marque d'un célèbre fourbisseur de Tolède, appelé Julian del Rcy, et Morisque de naissance.

et profonde révérence, à l'exception pourtant des deux braves, qui soulevèrent seulement un coin de leurs grands chapeaux, et continuèrent à se promener. Monipodio se promenait aussi d'un bout à l'autre de la cour; et, tout en marchant, il questionna les nouveaux venus sur leur métier, leur pays et leurs parents. A cela Rincon répondit : « Le métier, c'est déjà dit, puisque nous paraissions devant votre grâce; quant au pays, il ne me semble pas très-important de le déclarer, ni les parents non plus, puisqu'il ne s'agit pas de faire une enquête pour prendre l'habit dans quelque ordre noble. — Vous, mon fils, répondit Monipodio, vous êtes dans le sûr et dans le vrai; c'est une chose fort sensée de cacher ce que vous dites, car si la chance tournait autrement qu'elle ne doit, il n'est pas bon qu'on laisse inscrit sous paragraphe de greffier et sur le livre des entrées : un tel, fils d'un tel, habitant de tel endroit, fut pendu tel jour, ou fonetté, ou autre chose semblable, qui pour le moins sonne mal aux oreilles délicates. Je répète donc qu'il est d'un usage profitable de taire son pays, de cacher sa naissance, et de changer son nom propre. Entre nous, cependant, il ne doit rien y avoir de caché, et, pour le moment, je ne veux savoir que vos noms à tous deux. » Rincon dit le sien, et Cortado fit de même. « Eh bien, dorénavant, reprit Monipodio, je veux et ma volonté est que vous, Rincon, vous vous appeliez Rinconète, et vous, Cortado, Cortadillo. Ce sont des noms qui vont à merveille à votre âge et à nos règlements, lesquels obligent à savoir le nom des parents de nos confrères. En effet, nous avons coutume de faire dire chaque année

un certain nombre de messes pour le repos de l'âme de nos défunts et de nos bienfaiteurs, en prélevant pour le casuel du prêtre qui les dit une certaine partie de ce qui est *garbé*¹. Ces messes, ainsi dites et ainsi payées, font, dit-on, grand bien à ces âmes, par voie de naufrage. Sous le nom de nos bienfaiteurs, nous comprenons le procureur qui nous assiste, l'alguazil qui nous avertit, le bourreau qui prend pitié de nous, celui, enfin, qui, lorsque l'un de nous se sauve dans la rue, et qu'on le poursuit en criant au voleur, au voleur ! arrêtez, arrêtez ! se jette en travers et retient la foule qui se précipite aux trousses du fuyard, en disant : « Laissez ce pauvre diable, il est assez malheureux ; qu'il aille en paix et que son péché le punisse. » Nous comptons aussi pour bienfaitrices les entretenues qui nous entretiennent dans la *trena* ou dans les *guras*², et de même nos pères et mères qui nous mettent au monde, et enfin le greffier ; car, s'il est de bonne composition, il n'y a pas de crime qui ne soit faute, ni de faute qui soit bien punie. C'est pour tous ceux que je viens de nommer que notre confrérie fait chaque année son adversaire, avec le plus de poupe et de solitude³ que nous pouvons.

« — Assurément, reprit Rinconète, déjà baptisé et confirmé de ce nom, c'est là une œuvre digne du très-haut et très-profond esprit qu'à ce que nous avons ouï dire, seigneur Monipodio, votre grâce pos-

¹ Volé.

² La prison ou les galères.

³ En espagnol, *soledad* ressemble plus à *solemnidad* que *solitude* à *solennité*.

sède. Mais nos parents jouissent encore de la vie ; s'ils s'en vont avant nous , nous en donnerons sur-le-champ connaissance à cette très-heureuse et très-accréditée confraternité pour qu'on fasse à leurs âmes ce naufrage ou tempête, ou cet adversaire que vous dites, avec la solennité et la pompe accoutumées , à moins cependant que ce ne soit mieux avec la poupe et la solitude , comme votre grâce l'a fait entendre dans ses propos. — C'est ce qui se fera , répondit Monipodio , ou il ne restera pas morceau de moi-même. » Appelant alors l'introducteur, il lui dit : « Holà, Ganchuelo ¹, les postes sont-ils placés ? — Oui, reprit le guide, qui s'appelait, en effet, Ganchuelo, trois sentinelles sont aux aguets, et il n'y a pas à craindre qu'on nous prenne en sursaut. — Revenant donc à notre affaire, reprit Monipodio, je voudrais savoir, mes enfants, ce que vous savez faire, pour vous donner un emploi conforme à votre inclination et à votre habileté. — Moi, répondit Rinconète, je sais un peu la blague du badaud ; j'entends la réserve ; j'ai bonne vne pour la dépiste ; je joue bien de la seule, des quatre et des huit ; j'ai la tricherie plus aux mains qu'aux pieds ; j'entre dans la bouche du four comme dans ma maison ; je m'engage à ranger un régiment de tours mieux qu'un régiment de Naples, et à donner l'assaut au plus huppé mieux qu'à lui prêter deux réaux ². — Voilà des prin-

¹ Diminutif de *gancho*, crochet, et, par métaphore, raccolleur.

² Toutes ces expressions, autant qu'on pouvait les rendre en français, signifient, dans l'argot bohémien, divers tours de filouterie.

cipes, dit Monipodio; mais tout cela ne sont que de vieilles fleurs de coquelicots, si usées, si rebattues, qu'il n'y a pas un débutant qui ne les connaisse; elles servent tout au plus contre un niais assez blanc pour se laisser rafler après minuit. Mais le temps marchera, et nous nous reverrons. En échafaudant sur ce fondement une demi-douzaine de leçons, j'espère en Dieu que vous deviendrez un habile ouvrier, et peut-être maître à la fin. — Tout cela sera pour servir votre grâce et messieurs nos confrères, » répondit Rinconète.

« Et vous, Cortadillo, reprit Monipodio, que savez-vous? — Pour moi, répondit Cortadillo, je connais le tour qu'on appelle *mets deux et tire cinq*, et je sais sonder une poche avec beaucoup d'adresse et de ponctualité. — Savez-vous quelque chose de plus? dit Monipodio. — Hélas! non, pour mes grands péchés, répliqua Cortadillo. — Allons, ne vous affligez pas, mon enfant, repartit Monipodio, vous êtes arrivé à un port où vous ne vous noierez pas, et à une école d'où vous ne sortirez pas sans être bien pourvu de tout ce qu'il convient d'apprendre. Et quant au courage, comment cela vous va-t-il, enfants? — Comment cela pourrait-il nous aller, répondit Rinconète, si ce n'est très-bien? Du courage, nous en avons pour hasarder toute entreprise relative à notre art et à notre profession. — C'est fort bien, répliqua Monipodio; mais je voudrais aussi que vous en eussiez pour souffrir, s'il en est besoin, une demi-douzaine d'angoisses, sans desserrer les lèvres, sans dire cette bouche est à moi. — Nous savons déjà, seigneur Monipodio, reprit Cortadillo, ce qu'ici veut dire an-

goisses, et nous avons du courage pour cela comme pour autre chose ; car enfin nous ne sommes pas tellement ignorants que nous ne comprenions fort bien que ce que dit la langue, la gorge le paie, et le Ciel fait vraiment trop de grâce à l'homme hardi (pour ne pas lui donner un autre nom) lorsqu'il remet à sa langue sa vie ou sa mort, comme si un *non* avait plus de lettres qu'un *oui*. — Halte-là ! c'est assez, s'écria Monipodio. Cette scule réponse me persuade, me convainc, me force et m'oblige à ce que je vous couche sur-le-champ au rang des confrères de première classe, et que je vous exempte de l'année de noviciat. — Je suis de cette opinion, » dit un des braves. Et tous les assistants, qui avaient écouté l'examen, l'appuyèrent d'une voix unanime. Ils demandèrent à Monipodio d'accorder aux deux jeunes gens la jouissance immédiate des immunités de leur confrérie, disant que leur bonne mine et leur agréable conversation méritaient bien cet honneur. Monipodio répondit que, pour complaire à tout le monde, il leur accordait dès ce moment ces immunités ; mais il les avertit de tenir une telle faveur en grande estime, puisqu'elles consistaient à ne point payer la demi-annate sur le premier vol qu'ils feraient ; à ne point faire d'offices mineurs dans tout le cours de cette année, c'est-à-dire à ne point porter de commission à quelque frère majeur, à la prison ou chez lui, de la part de ses contribuants ; à humer le turc pur¹ ; à faire ripaille, où, quand et comme il leur plairait, sans demander permission au supérieur ; à entrer immédiatement en par-

¹ Boire le vin pur.

tage dans ce que les frères majeurs apporteraient à la masse, comme eux-mêmes; et, finalement, en plusieurs autres choses que les nouveaux venus tinrent à faveur signalée, et dont les autres leur firent compliment dans les termes les plus polis.

Sur ces entrefaites, entre en courant un jeune garçon, tout essoufflé, tout haletant. « L'alguazil des vagabonds, dit-il, vient en droiture à cette maison; mais il n'amène pas de *gurullade*¹ avec lui. — Que personne ne s'effraie, s'écria Monipodio; c'est un ami, et jamais il ne vient pour nous nuire. Remettez-vous, je vais aller lui parler. » Tous se remirent, en effet, car ils s'étaient un peu alarmés, et Monipodio, sortant sur le seuil de la porte, y trouva l'alguazil, avec lequel il resta quelques moments à causer. Bientôt Monipodio revint. « Qui était de garde aujourd'hui, demanda-t-il, à la place San-Salvador? — Moi, répondit l'introducteur. — Eh bien! reprit Monipodio, comment n'avez-vous pas signalé une bourse d'ambre qui, ce matin, dans cet endroit, a fait naufrage avec quinze écus d'or, deux doubles réaux, et je ne sais combien de maravédís? — Il est vrai, reprit le guide, qu'aujourd'hui cette bourse a disparu; mais ce n'est pas moi qui l'ai prise, et je ne puis imaginer qui a pu la prendre. — Pas de chansons avec moi, répliqua Monipodio; la bourse doit se trouver, puisque l'alguazil la demande et que c'est un ami, qui nous rend chaque année mille petits services. » Le portefaix jura de nouveau qu'il ne savait pas ce qu'elle était devenue. Mais Moni-

¹ Quadrille de recors ou de soldats de la maréchassée.

podio entra dans un tel accès de colère qu'il paraissait jeter feu et flammes par les yeux. « Que personne ne s'avise, s'écria-t-il, de violer le plus petit règlement de notre ordre; il lui en coûterait la vie. Que la *cica*¹ se trouve, et si quelqu'un la recèle pour ne pas payer les droits, je lui donnerai toute la part qui lui revient, et je mettrai le reste de ma poche, car il faut à tout prix que l'alguazil s'en aille content. » Le portefaix recommença pour la troisième fois son serment, l'accompagnant de malédictions sur lui-même, et disant qu'il n'avait ni pris ni vu prendre cette bourse.

Tout cela ne faisait qu'enflammer davantage la fureur de Monipodio, et l'assemblée entière s'en émut, voyant qu'on violait ses statuts et ses sages règlements. A la vue de ces dissensions et de ce tumulte, Rinconète s'imagina qu'il serait bon de calmer ses confrères et de donner satisfaction à leur supérieur, qui bouillonnait de rage. Il entra en conseil avec son ami Cortadillo, et étant tombés d'accord, il tira la bourse du sacristain. « Cessez tout ce tapage, mon seigneur, s'écria-t-il; voici la bourse, sans qu'il lui manque rien de ce qu'annonce l'alguazil. Aujourd'hui mon camarade Cortadillo l'a attrapée, avec ce mouchoir qu'il a pris au même maître par-dessus le marché. » Aussitôt Cortadillo tira de son sein le mouchoir, et le mit en évidence. A cette vue, Monipodio s'écria : « Cortadillo-le-Bon, car ce titre et ce surnom vous restera désormais, gardez le mouchoir, et je prends à ma charge le paiement de ce service. Quant à la bourse, l'alguazil va l'emporter, car elle

¹ La bourse.

appartient à un sacristain de ses parents, et il est juste d'accomplir à son égard le proverbe qui dit : « A celui qui te donne la poule entière, tu peux bien lui en donner une patte. » Ce bon alguazil laisse passer à nous plus de choses en un jour que nous ne pouvons, ni ne pensons lui en donner en cent. » Tous les assistants, d'un avis unanime, approuvèrent le procédé noble et délicat des deux nouveaux frères, ainsi que la sentence et la résolution de leur supérieur, lequel alla donner la bourse à l'alguazil. Pour Cortadillo, il fut confirmé avec le titre de *bon*, tout comme s'il se fût agi de Don Alonzo Perez de Guzman, surnommé le *bon*, qui jeta du haut des murs de Tarifa la dague pour égorger son fils unique ¹.

Au retour de Monipodio, deux filles entrèrent avec lui, le visage fardé, les lèvres couvertes de carmin et la gorge de blanc de céruse, des demi-mantes de camelot sur les épaules, libres, hardies, dévergondées. A de si claires enseignes, Rinconète et Cortadillo reconnurent au premier coup d'œil qu'elles étaient du métier galant, et certes ils ne se trompaient pas. Dès qu'elles furent entrées, elles allèrent toutes deux, les bras ouverts, l'une à Chiquinazque,

¹ En 1294, l'infant Don Juan de Castille, frère révolté de Sancho IV, assiégeait, avec une armée musulmane, la ville de Tarifa. Il apprit qu'un jeune fils du gouverneur Alonzo Perez de Guzman était en nourrice dans un village voisin. Il l'envoya prendre, le porta au pied des murailles, fit appeler Guzman, et le menaça, s'il n'ouvrait sur-le-champ les portes de la place, de faire périr son fils à ses yeux. Le père, pour toute réponse, détacha son épée et la jeta au prince, qui eut la barbarie d'en percer l'enfant.



l'autre à Maniferro : tels étaient les noms des deux braves , et celui de Maniferro lui avait été donné parce qu'il portait une main de fer , au lieu de l'une des siennes , qu'on lui avait coupée par autorité de justice. Ils embrassèrent joyeusement les deux donzelles , et leur demandèrent si elles apportaient de quoi humecter la maîtresse voie. « Comment donc ! cela pouvait-il manquer , mon brétailleur ? répondit l'une d'elles , qui s'appelait la Gananciosa ¹. Silvatillo , ton goujat ² , ne tardera pas à venir avec le panier à lessive , farci de ce qu'il plaira à Dieu. » Cette promesse n'était pas vaine , car à l'instant même entra un jeune garçon chargé d'un panier à lessive couvert avec un drap de lit. L'arrivée de Silvato mit tout le monde en belle humeur , et Monipodio donna sur-le-champ l'ordre d'apporter , de la chambre basse , une des nattes de jonc , et de l'étendre au milieu de la cour ; puis , il ordonna que tous les confrères s'assissent à la ronde , disant qu'après qu'on aurait coupé la colère , on parlerait de ce qui ferait plaisir. A cet ordre , la vieille qui avait récité son chapelet devant la sainte image s'approcha. « Mon fils Monipodio , dit-elle , je ne suis pas en train de fête aujourd'hui , car j'ai depuis deux jours une migraine qui me rend folle. D'ailleurs , avant qu'il soit midi , je dois aller faire mes dévotions et offrir mes petits cierges à Notre-Dame des Eaux et au saint crucifix de saint Augustin , ce que je ne manquerais pas de faire quand même il tomberait de la neige et du verglas. »

¹ La Gagneuse.

² En espagnol *trainel* , valet de rufian.

Ce qui m'amène ici, c'est qu'hier soir le Renégat et Centopiès¹ apportèrent chez moi un panier à lessive, un peu plus grand que celui-ci, tout plein de linge blanc; et en mon âme et conscience, ce panier avait encore toute sa eharée. Ces pauvres enfants n'avaient pas eu le temps de la jeter là; aussi suaient-ils à si grosses gouttes, que c'était une compassion de les voir entrer tout haletants et la figure ruisselant d'eau, si bien qu'ils semblaient de petits ehérubins. Ils me dirent qu'ils étaient à la poursuite d'un marchand de bétail qui avait fait peser quelques moutons à la bouherie, pour voir s'ils ne pourraient faire une caresse à un grand chat² plein de réaux que portait le marchand. Alors, ils ne comptèrent pas le linge, et ne l'ôtèrent point du panier, se fiant à la délicatesse de ma conscience; et aussi bien Dieu exauce mes bons souhaits et nous préserve tous de tomber au pouvoir de la justice, que je n'ai pas touché au panier à lessive, et qu'il est aussi intact qu'en venant au monde. — Nous n'en doutons pas, respectable mère, répondit Monipodio; gardez le panier là-bas, j'irai le chercher à la tombée de la nuit, j'en ferai l'inventaire, et je donnerai à chacun ce qui lui revient, bien et fidèlement, comme j'ai coutume de faire. — Qu'il en soit comme vous l'ordonnez, mon fils, répondit la vieille, et, puisqu'il se fait tard, donnez-moi à boire un coup, si vous avez de quoi, pour consoler ce pauvre estomac, qui tombe à chaque minute en défaillance. — Qu'à cela ne tienne,

¹ Cent pieds.

² Bourse en peau de chat.

s'il vous faut à boire, ma mère ! » s'écria la Escalanta (ainsi s'appelait la compagne de la Gananciosa) ; puis, découvrant le panier, elle mit en évidence une outre, à la façon de celles qu'on fait de deux peaux de bouc, pleine d'au moins trente pintes de vin, et une tasse en liège qui pouvait tenir paisiblement et sans effort jusqu'à deux bouteilles. La Escalanta remplit la tasse et la remit à la dévote vieille, qui la prit à deux mains, souffla un peu d'écume, et s'écria : « Tu en as versé beaucoup, ma fille Escalanta ; mais Dieu me donnera des forces ; » puis, appliquant la tasse à ses lèvres, d'un trait et sans reprendre haleine, elle se versa tout dans l'estomac. Quand elle eut fini : « Il est de Guadalcanal, dit-elle, ce petit monsieur, et même il empâte un peu la bouche. Dieu te console, ma fille, comme tu m'as consolée. Mais seulement j'ai peur qu'il ne me fasse mal, parce que je suis encore à jeun. — Non, mère, il n'en fera rien, reprit Monipodio, car il a pour le moins ses trois ans. — Je l'espère en la sainte Vierge, » répliqua la vieille. Puis, elle ajouta : « Voyez donc, petites filles, si vous auriez par hasard quelques maravedis pour acheter les cierges de ma dévotion ; je me suis si pressée d'apporter les nouvelles du panier à lessive, que j'ai oublié à la maison mon escarcelle. — Oni, j'en ai, dame Pipota (c'était le nom de la bonne vieille), répondit la Gananciosa ; tenez, voici deux *cuartos* ; avec l'un, je vous prie d'acheter un cierge pour moi, et de l'offrir au seigneur saint Michel ; si vous pouvez en acheter deux, vous mettrez l'autre au seigneur saint Blaise : ce sont mes avocats. Je voudrais encore que vous en missiez un autre à madame sainte Lucie,

car, à propos des yeux, je lui ai aussi grande dévotion ; mais je n'ai pas de monnaie ; un autre jour, nous nous mettrons en règle avec tout le monde. — Ce sera fort bien fait, ma fille, reprit la vieille ; allons, ne sois pas chiche ; il est bien important qu'on porte ses cierges devant soi avant l'heure de la mort, plutôt que d'attendre qu'ils soient offerts par les héritiers ou les exécuteurs testamentaires. — Bien dit, mère Pipota, » s'écria la Escalanta. Et, mettant la main dans sa poche, elle en tira un autre *cuarto* qu'elle donna à la vieille, en la chargeant d'offrir deux autres petits cierges aux saints qui lui sembleraient devoir être les plus avantageux et les plus reconnaissants. Sur cela, la Pipota partit, en disant : « Enfants, divertissez vous bien, maintenant qu'il en est temps pour vous ; la vieillesse viendra, et vous pleurerez, comme je les pleure, les moments que vous aurez perdus dans la jeunesse. Priez Dieu pour moi dans vos oraisons ; je vais faire de même, pour moi et pour vous, afin qu'il nous protège et nous conserve dans notre dangereux métier, sans alarmes de la justice. »

La vieille partie, tous les autres s'assirent à l'entour de la natte de jonc, sur laquelle la Gananciosa étendit le drap en guise de nappe. La première chose qu'elle tira du panier, ce fut une grosse botte de radis et deux douzaines d'oranges et de limons ; puis une grande casserole pleine de tranches de merluche frite ; puis un demi-fromage de Hollande, un pot d'excellentes olives, un plat de crabes et d'écrevisses avec leur sauce de câpres au piment, et deux miches de pain blanc de Gandul. Les convives du déjeuner étaient au nombre de quatorze ; chacun d'eux tira

son couteau à manche de bois, excepté pourtant Rinconète qui prit sa demi-dague. Les deux vieillards en serge noire et l'introducteur furent chargés de verser à boire dans la tasse de liége. Mais à peine les convives avaient-ils commencé à donner l'assaut aux oranges, que de grands coups frappés à la porte leur donnèrent l'alarme en sursaut. Monipodio leur ordonna de se tenir tranquilles; il entra dans la salle basse, décrocha un bouclier, mit l'épée à la main, et, s'approchant de la porte, demanda d'une voix creuse et formidable : « Qui frappe là ? — Personne ; ce n'est que moi, seigneur Monipodio, répondit-on du dehors. Je suis Tagarote ¹, la sentinelle de ce matin, et je viens vous dire que voici Juliana la Cariharta ² qui vient tout échevelée et tout éplorée, comme s'il lui était arrivé quelque désastre. » En ce moment, arriva, poussant des sanglots, celle qu'annonçait la sentinelle. Monipodio l'entendit, et lui ouvrit la porte. Il ordonna à Tagarote de retourner à son poste, et lui recommanda de donner désormais avis de ce qu'il verrait avec moins de bruit et de tapage; ce que l'autre promit de faire. Pendant ce colloque, était entrée la Cariharta, fille de la même espèce et du même métier que les autres; elle venait les cheveux au vent, la figure pleine de bosses et de contusions, et dès qu'elle entra dans la cour, elle se laissa tomber par terre, évanouie. La Gananciosa et la Escalanta s'empressèrent de lui porter secours, et lui ayant délacé sa robe, elles lui trouvèrent la poi-

¹ Escogriffe.

² La Joufflue.

trine noire et meurtrie. Elles lui jetèrent de l'eau au visage, et la pauvre fille revint à elle en s'écriant : « Que la justice de Dieu et du roi tombe sur ce voleur effronté, sur ce lâche filon, sur ce coquin pouilleux, que j'ai sauvé plus de fois de la potence qu'il n'a de poils dans la barbe ! Malheureuse que je suis ! voyez un peu pour qui j'ai perdu ma jeunesse et gâté la fleur de mes années, si ce n'est pour un vaurien dénaturé, scélérat et incorrigible. — Calme-toi, Cariharta, dit alors Monipodio, je suis ici pour te rendre justice. Conte-nous ton grief. Tu mettras plus de temps à le dire, que moi à t'en venger. Dis-moi, est-ce que tu as eu quelque démêlé avec ton porte-respect ? si cela est, et que tu veuilles une bonne vengeance, tu n'as qu'à ouvrir la bouche. — Quel porte-respect ? répondit Juliana. J'aimerais mieux me voir respectée dans les enfers, que de l'être de ce lion avec les brebis, de cet agneau avec les hommes. Est-ce que je voudrais plus longtemps manger avec lui pain sur nappe et coucher au même nid ? Ah bien oui ! je verrais plutôt manger du loup ces chairs qu'il m'a mises en l'état que vous allez voir. » Et retroussant aussitôt ses jupes jusqu'au genou, et même un peu plus haut, elle se fit voir toute couverte de boue et de meurtrissures. « Voilà, continua-t-elle, comment m'a arrangée cet ingrat de Repolido¹, qui m'a plus d'obligations qu'à la mère qui l'a mis au monde. Et pourquoi pensez-vous qu'il l'a fait ? Est-ce que je lui en ai donné le motif ? Non vraiment. Il l'a fait, parce qu'étant à jouer et à perdre, il m'envoya demander par Cabrillas,

¹ Pomponné, requinqué.

son goujat, trente réaux, et je ne lui en envoyai que vingt-quatre. Et je prie le Ciel que la peine qu'ils m'ont coûté à les gagner vienne un jour en déduction de mes péchés. Si bien qu'en récompense de cette courtoisie et de cette bonne œuvre, comme il crut que je lui soufflais quelque chose de ce qu'il se figurait en son imagination que je pouvais avoir, ce matin il m'a menée aux champs, plus loin que le Jardin du roi ; là , derrière des oliviers, il m'a déshabillée toute nue, et avec sa ceinture de cuir, sans' en ôter la boucle en fer (que ne puis-je le voir dans les fers et les chaînes !), il m'a donné tant de coups, qu'il m'a laissée pour morte. De cette véritable histoire, voilà des marques et des contusions qui sont de bons témoins. » Ici la fille recommença à demander justice, et Monipodio à la lui promettre, ainsi que tous les braves qui se trouvaient là.

La Gananciosa prit à tâche de la consoler. « Je donnerais bien volontiers , lui dit-elle, une de mes meilleures nippes, pour qu'il m'en fût arrivé autant avec mon bon ami ; car il faut que tu saches, ma sœur Cariharta, si déjà tu ne le sais, que celui qui aime bien châtie bien. Quand ces vauriens nous donnent des taloches et des horions, c'est qu'ils nous adorent. Sinon , dis la vérité, par ta vie : n'est-il pas vrai qu'après t'avoir battue et meurtrie, le Ripolido t'a fait quelque caresse ? — Comment quelqu'une ! répondit la pleureuse ; il m'en a fait cent mille. Il aurait donné un doigt de sa main pour que je le suivisse à son logis ; et je crois même que les larmes lui sont presque venues aux yeux après qu'il m'eut bien rossée. — Il n'en faut pas douter, repartit la Gananciosa.

ciosa ; il aura pleuré de la peine de voir en quel état il t'avait mise. Pour de tels hommes , et en de telles occasions , ils n'ont pas commis la faute , que déjà le repentir leur vient. Tu verras , sœur , s'il ne vient pas te chercher avant que nous sortions d'ici , et te demander pardon de tout le passé , humble et doux comme un agneau. — En vérité , s'écria Monipodio , ce lâche gredin n'entrera point par cette porte avant d'avoir fait une éclatante pénitence du crime qu'il a commis. Devait-il être assez osé pour mettre la main sur le visage de la Cariharta , et sur ses chairs , quand c'est une personne qui peut le disputer en propreté et en savoir-faire avec la Gananciosa elle-même , ici présente , ce qui est tout ce que je puis dire de plus fort ? — Hélas ! répondit la Juliana , que votre grâce , seigneur Monipodio , ne dise pas tant de mal de ce maudit ; tout méchant qu'il est , je l'aime comme l'enveloppe de mon cœur , et les propos que m'a dits en sa faveur mon amie la Gananciosa m'ont remis l'âme dans le corps. En vérité , si je m'en croyais , je l'irais chercher. — Non , c'est ce que tu ne feras point , par mon conseil , répliqua la Gananciosa , car autrement , il fera l'important , l'orgueilleux , et te travaillera comme un corps mort. Tiens-toi tranquille , sœur ; avant peu , tu le verras venir , aussi repentant que je te l'ai dit. S'il ne revient pas , nous lui écrirons un papier en couplets qui lui fera de la peine. — C'est cela même , dit la Cariharta , car j'ai mille choses à lui écrire. — Je serai le secrétaire , quand il en sera besoin , s'écria Monipodio , et quoique je ne sois guère poëte , cependant , si l'on retrousse ses manches , on vous défilera deux milliers de couplets en un tour de

main ; et si les couplets n'arrivent pas comme ils doivent , j'ai pour ami un barbier, grand poëte , qui nous enflera la mesure à toutes les heures du jour ; quant à celle d'à présent, achevons le déjeuner, et tout se fera plus tard. »

La Juliana se résigna et obéit à son supérieur. Alors ils se remirent tous à leur *gaudeamus*, si bien qu'ils virent promptement le fond du panier et sentirent la lie de l'outre. Les vieux avaient bu *sine fine*, les jeunes tout leur soûl, et les dames jusqu'à battre les murs. Les deux vieillards demandèrent la permission de s'en aller ; Monipodio la leur donna, mais en les chargeant de venir bien ponctuellement rendre compte de tout ce qu'ils verraient d'utile et de profitable à la communauté. Ils répondirent qu'ils n'y manqueraient pas, et s'en allèrent. Rinconète, qui était naturellement curieux, après avoir obtenu la permission de parler, demanda à Monipodio à quoi servaient dans la confrérie deux personnages si chauves, si graves et si compassés. « Ceux-ci, répondit Monipodio, s'appellent dans notre argot, ou façon de parler, les *frélons* ¹. Ils servent à fureter de jour par toute la ville, observant à quelle maison l'on peut donner assaut la nuit ; à suivre ceux qui reçoivent de l'argent au trésor ou à la monnaie, pour voir où ils l'emportent, et même où ils le cachent. Quand ils le savent, ils mesurent l'épaisseur de la muraille de cette maison, et marquent la place la plus convenable pour faire les *guzpataros*, c'est-à-dire les trous au mur, qui doivent faciliter l'entrée. Enfin, ce sont des gens aussi utiles qu'il y en

¹ *Abispones.*

ait dans toute la confrérie. Sur tout ce qu'on vole par leur moyen, ils prélèvent le cinquième, comme Sa Majesté sur les trésors découverts. Avec tout cela, ce sont des hommes d'une grande sincérité et de grande droiture, qui mènent une bonne vie et qui ont bonne réputation, craignant Dieu et leur conscience, au point que chaque jour ils entendent la messe avec une dévotion exemplaire. Il y en a parmi eux de si bien élevés, spécialement ces deux qui viennent de sortir, qu'ils se contentent de beaucoup moins que ce qui leur revient d'après nos tarifs. Il y en a deux autres qui sont crocheteurs; ceux-là, comme ils font chaque jour des déménagements, connaissent les entrées et les sorties de toutes les maisons de la ville, et savent celles qui sont bonnes à un coup de main, et celles qui ne le sont pas. — Tout cela me semble d'or, s'écria Rinconète, et je voudrais être de quelque utilité à une si fameuse confrérie.—Toujours le Ciel favorise les bons désirs, » répondit Monipodio.

Au milieu de ce dialogue, on frappa à la porte. Monipodio alla voir qui c'était, et quand il eut demandé qui est là? on lui répondit : « Ouvrez, sieur¹ Monipodio, ouvrez; je suis le Repolido. » Cariharta entendit cette voix, et, poussant la sienne jusqu'au ciel : « Ne lui ouvrez pas, s'écria-t-elle, seigneur Monipodio, n'ouvrez pas à ce matelot de la roche Tarpéienne, à ce tigre d'Ocaña². » Monipodio n'en

¹ *Sieur* est ici un diminutif de *seigneur*, pour rendre le mot espagnol *sor*, diminutif de *señor*.

² Pour d'*Hircania*. Ocaña est une ville à quinze lieues de Madrid.

ouvrit pas moins au Repolido. Mais la Cariharta, voyant qu'on lui ouvrait, se leva bien vite, et se précipita dans la chambre aux boucliers. Fermant la porte sur elle, elle disait du dedans à grands cris : « Qu'on emmène cette mine refrognée, ce bourreau d'innocents, cet épouvantail de pigeons pattus. » Maniferro et Chiquinazque tenaient le Repolido, qui voulait à toute force entrer auprès de la Cariharta. Comme on ne le lâchait point, il disait du dehors : « Allons, que ce soit fini, ma dépitée; par ta vie, calme-toi; que ne puis-je te voir aussi bien mariée ! — Mariée, moi, malin ! répondit la Cariharta. Voyez un peu quelle corde il touche. Tu voudrais l'être avec moi, hein ? Eh bien ! je le serais plutôt avec un squelette de mort qu'avec toi. — Allons, niaise, répliqua le Repolido, finissons-en, car il est tard ; prends garde de devenir trop fière en me voyant parler si doux et venir si humble, car, vive Dieu ! si la colère me monte au clocher, pire sera la rechute que la chute ! humilie-toi, et humilions-nous tous, et ne donnons pas à dîner au diable. — Je lui donnerais même à souper, répondit la Cariharta, pour qu'il t'emporte où jamais mes yeux ne te revoient. — Ne l'avais-je pas dit ? reprit le Repolido. Par Dieu, je flaire et je me figure, madame Lit-de-Sangle, qu'il faut tout mettre au plus haut, dût-on ne rien vendre jamais. — Holà ! s'écria Monipodio ; en ma présence, les choses ne doivent pas aller si loin. La Cariharta sortira, non par menaces, mais par amour pour moi, et tout s'arrangera pour le mieux. Les querelles entre gens qui s'aiment bien sont des occasions de plus grand plaisir, quand on fait la paix. Allons, Juliana, ma fille, ma Cariharta,

sors ici dehors, par amour de moi ; je ferai en sorte que le Repolido te demande pardon à genoux. — Ah ! s'il fait cela, s'écria la Escalanta, nous serons toutes de son côté, pour prier Juliana de sortir ici dehors. — Si cela doit se faire par voie de soumission qui sente le déshonneur de la personne, dit le Repolido, je ne me soumettrais pas à une armée de Suisses ; mais si c'est par voie de faire plaisir à la Cariharta, je ne dis pas que je me mettrai à genoux, mais que je me planterai un clou dans le front pour son service. » A ce propos, Chiquinazque et Maniferro se mirent à rire, ce qui fâcha tellement le Repolido, en lui faisant croire qu'on se moquait de lui, qu'il s'écria, dans un transport de rage : « Quiconque rira ou pensera rire de ce que la Cariharta contre moi, ou moi contre elle, nous avons dit ou dirons, je dis qu'il en a menti et qu'il en aura menti, autant de fois qu'il rira ou pensera rire. » Chiquinazque et Maniferro se regardèrent avec des yeux si courroucés que Monipodio vit bien que la chose allait mal tourner, s'il n'y portait remède. Se jetant aussitôt au milieu d'eux, il s'écria : « Halte-là, n'allez pas plus loin, gentilshommes ; qu'on cesse les gros mots, et qu'on les broie sous les dents, et puisque ceux qu'on a dits ne vont pas jusqu'à la ceinture, que personne ne les prenne pour soi. — Nous sommes bien sûrs, répondit Chiquinazque, que ce n'est pas pour nous qu'on a dit et qu'on dira de semblables monitoires, car si l'on s'imaginait que c'est à nous qu'on les dit, le tambour de basque est en mains qui sauraient bien en jouer. — Nous aussi, nous avons notre tambour de basque, sieur Chiquinazque, répliqua le Repolido, et, s'il en est besoin, nous saurons aussi jouer des

grelots. Et j'ai déjà dit que celui qui se raille en a menti, et s'il pense autre chose, qu'il me suive; avec une palme d'épée, l'homme fera que ce qui est dit soit dit. »

En parlant ainsi, il s'avancait vers la porte de la rue. La Cariharta l'écoutait de son gîte, et voyant qu'il s'en allait furieux, elle sortit en criant : « Tenez-le, tenez-le, qu'il ne s'en aille pas; il va faire des siennes. Ne voyez-vous pas qu'il est fâché, et que c'est un Judas Maccharée en fait de bravoure? Allons, reviens ici, bravache du monde et de mes yeux. » Se jetant alors sur lui, elle le saisit fortement par le manteau, et Monipodio accourant aussi, ils parvinrent à l'arrêter. Chiquinazque et Maniferro ne savaient s'ils devaient ou non se fâcher, et ils se tinrent cois en attendant ce que ferait le Repolido. Celui-ci, se voyant prié par Monipodio et la Cariharta, revint en disant : « Jamais les amis ne doivent fâcher les amis, ni se moquer des amis, surtout quand ils voient que cela fâche les amis. — Il n'y a point ici, répondit Maniferro, d'ami qui veuille fâcher un ami, ni se moquer d'un ami, et puisque nous sommes tous amis, donnons-nous les mains en amis. — Vous avez tous parlé comme de bons amis, dit Monipodio, et comme tels amis, donnez-vous les mains en amis. » Ils obéirent aussitôt, et la Escalanta, s'ôtant une pantoufle, se mit à en jouer comme d'un tambour de basque. La Gananciosa prit un balai de jonc qui se trouvait là par hasard, et grattant les brins avec l'ongle, elle en tira un son qui, bien qu'âpre et sourd, se mariait harmonieusement avec celui de la pantoufle. Monipodio cassa une assiette, et fit deux palets qui, ajustés entre les doigts

et frappés rapidement par les deux bouts, faisaient l'accompagnement de la pantoufle et du balai. Rinconète et Cortadillo s'émerveillèrent de la nouvelle invention du balai, car jusqu'alors ils n'avaient rien vu de semblable. Monipodio s'en aperçut, et leur dit: « Le balai vous étonne? Eh bien! vous avez raison d'être étonnés, car jamais musique plus commode, plus expéditive et moins coûteuse ne s'est inventée en ce monde. En vérité, j'ai ouï dire l'autre jour à un étudiant que ni l'Orfèvre qui tira son Insipide de l'enfer, ni le Marion qui monta sur un dauphin et sortit de la mer comme s'il fût venu à cheval sur une mule de louage, ni cet autre grand musicien qui bâtit une ville qui avait cent portes et autant de poternes, n'inventèrent jamais un genre d'instrument aussi facile à déprendre, aussi commode à jouer, et qui eût moins de touches, de chevilles, de cordes, et moins besoin d'être accordé. Et même, vive Dieu! on dit qu'il fut inventé par un galant de cette ville, qui se pique d'être un Hector en fait de musique. — Je le crois vraiment bien, répondit Rinconète; mais écoutons un peu ce que vont chanter nos musiciens, car il paraît que la Gananciosa crache; c'est signe qu'elle veut chanter. »

En effet, elle s'y préparait, parce que Monipodio l'avait priée de chanter quelques *seguidillas*, de celles qui étaient à la mode. Mais celle qui mit en train fut la Escalanta, laquelle commença d'une voix grêle et chétive :

« Pour un Sévillien, roux à la flamande, j'ai tout le cœur flambé. »

La Gananciosa continua en chantant :

« Pour un petit brun de couleur verte , quelle est la fougueuse qui ne se perd ? »

Aussitôt Monipodio , se donnant grande hâte à remuer ses morceaux d'assiette , ajouta :

« Deux amants se querellent et font la paix ; plus la fâcherie est grande , plus grand est le plaisir. »

Alors la Cariharta ne voulut pas goûter son plaisir en silence ; elle empoigna une autre pantoufle , se mit dans la danse , et accompagna les autres en disant :

« Arrête , courroucé , ne me rosse pas davantage ; car , si tu y regardes de près , tu frappes sur tes chairs. »

« Qu'on chante tout uniment , s'écria le Repolido , et qu'on ne joue pas d'histoires passées ; il n'y a pas de quoi. Que le passé soit passé , et qu'on prenne un autre chemin , et suffit. »

Ils faisaient mine de ne pas finir de sitôt le cantique commencé , quand ils entendirent frapper à la porte à coups redoublés. Monipodio courut voir qui c'était , et la sentinelle lui dit qu'au bout de la rue venait de paraître l'Alcalde de la justice criminelle , et que devant lui marchaient le Tordillo et le Cernicalo ¹ , deux recors neutres. Ceux dudedans entendirent le rapport , et furent tous pris d'une telle frayeur que la Cariharta et la Escalanta chaussèrent leurs pantoufles à l'envers. La Gananciosa jeta son balai , Monipodio ses castagnettes , et toute la musique se perdit dans un affreux silence. Chiquiznaque devint muet , le Repolido perdit la carte , et les cheveux dressèrent à Maniferro. Tous enfin , l'un d'un côté , l'autre d'un autre , s'enfuirent et disparurent , montant sur les toits et les terrasses

¹ Gris-pommelé et Crécerelle.

pour s'échapper par une autre rue. Jamais coup d'arquebuse inattendu, ni coup de tonnerre soudain, n'épouvanta une troupe confiante de pigeons, comme cette nouvelle de l'arrivée de l'Alcalde épouvanta et mit en désordre toute cette vertueuse compagnie de braves gens. Les deux novices, Rinconète et Cortadillo, ne savaient que faire, et se tinrent tranquilles, en attendant de quelle façon finirait ce subit orage, lequel finit tout simplement par le retour de la sentinelle, qui vint dire que l'Alcalde avait passé tout du long de la rue, sans donner la moindre marque d'aucun mauvais soupçon.

Tandis que Monipodio recevait cette nouvelle, un jeune gentilhomme s'approcha de la porte, en habits du matin. Monipodio le fit aussitôt entrer avec lui, et envoya chercher Chiquiznaque, Maniferro et le Repolido, en faisant dire aux autres que personne ne descendit. Comme Rinconète et Cortadillo étaient restés dans la cour, ils purent entendre toute la conversation qu'eurent Monipodio et le gentilhomme nouveau venu. Celui-ci demanda à Monipodio pourquoi l'on avait si mal fait ce qu'il lui avait tant recommandé. « Je ne sais pas encore ce qui s'est fait, répondit Monipodio; mais celui du métier qui a été chargé de l'affaire est justement ici : il rendra bon compte de lui-même. » Chiquiznaque descendit en ce moment, et Monipodio lui demanda s'il s'était acquitté de l'ouvrage qu'il lui avait commandé, la balafre à quatorze points¹. « Laquelle? répondit Chiquiznaque.

¹ Dans ce temps, où l'on recousait les lèvres d'une blessure, on en désignait l'étendue par le nombre de *points*.

Est-ce celle de ce marchand du coin de rue ? — Celle-là même, dit le gentilhomme. — Eh bien ! voici ce qui eu est, reprit Chiquiznaque : hier soir, je l'attendis devant la porte de sa maison ; il vint un peu avant l'*angelus* ; je m'approchai de lui, et lui marquai le visage avec les yeux ; mais je vis qu'il avait la figure si petite qu'il était tout à fait impossible d'y faire tenir une balafre à quatorze points. Alors, me trouvant dans l'impossibilité de tenir ma promesse, et de faire ce qu'ordonnait ma destruction... — C'est instruction que veut dire votre grâce, interrompit le gentilhomme, et non pas destruction. — Oui, c'est ce que j'ai voulu dire, reprit Chiquiznaque ; je dis donc qu'en voyant que sur l'étroitesse et le peu d'ampleur de ce visage le nombre de points indiqués ne pouvait pas tenir, pour n'avoir pas fait la course en vain, je fis la balafre à son laquais, et certes, celle-là peut passer pour être de première classe. — J'aurais mieux aimé, reprit le gentilhomme, que vous fissiez au maître une balafre à sept points qu'au domestique une à quatorze. Enfin, l'on n'a pas tenu ce qu'on avait promis ; mais n'importe, les trente ducats que j'ai donnés d'arrhes ne feront pas grande brèche à ma fortune. Je baise les mains à vos grâces. » Cela dit, il ôta son chapeau, et tourna les talons pour s'en aller. Mais Monipodio l'empoigna par le manteau bariolé qu'il portait sur le dos. « Que votre grâce s'arrête, lui dit-il, et tienne sa parole ; nous avons tenu la nôtre avec beaucoup d'honneur et beaucoup de profit. Il reste à payer vingt ducats, et votre grâce ne sortira pas d'ici sans les avoir donnés, ou des gages qui les vaillent. — Comment donc ! reprit

le gentilhomme , votre grâce appelle cela tenir sa promesse, faire la balafre au laquais, quand on devait la' faire au maître? — Que le seigneur est bien au fait de la chose! s'écria Chiquiznaque. On voit bien qu'il ne se souvient pas du proverbe qui dit : Qui aime bien Bastien , aime bien son chien. — Et à quel propos peut venir ce proverbe? répliqua le gentilhomme. — Comment ! continua Chiquiznaque, n'est-ce pas la même chose que de dire : Qui aime mal Bastien , aime mal son chien. Or donc , Bastien c'est le marchand ; vous l'aimez mal ; son laquais est son chien ; en frappant sur le chien , on frappe sur Bastien ; la dette est liquidée , et exécutée convenablement. Dès lors , il n'y a plus qu'à payer sur-le-champ, sans ajournement de conclusion. — C'est ce que je jure, pardieu ! ajouta Monipodio , et tu m'as ôté de la bouche , ami Chiquiznaque , tout ce que tu viens de dire. Ainsi donc , seigneur galant , que votre grâce ne se mette pas à vétiller avec ses serviteurs et amis. Prenez plutôt mon conseil , et payez d'emblée la besogne faite. Et s'il vous fait envie qu'on donne une autre estafilade au maître , du nombre de points que peut porter son visage, faites état qu'on lui panse déjà la blessure. — Pourvu qu'il en soit ainsi , répondit le galant , je paierai de très-bon cœur l'une et l'autre en entier. — N'en doutez pas plus que d'être chrétien , répliqua Monipodio. Chiquiznaque lui fera la balafre si bien ajustée , qu'elle aura l'air de lui être venue de naissance. — Eh bien donc , reprit le gentilhomme , sur cette promesse et sur cette assurance , recevez cette chaîne en gage des vingt ducats arriérés , et de quarante autres que j'offre pour la

balafre future. Elle pèse mille réaux, et il se pourrait bien qu'elle restât ici tout entière, car je me figure qu'avant peu il sera besoin de quatorze autres points. » En même temps, il s'ôta du cou une longue chaîne à petits anneaux, et la remit à Monipodio, qui reconnut bien au poids et au toucher qu'elle n'était pas de similor. Monipodio la reçut avec beaucoup de plaisir et de courtoisie, car il était parfaitement bien élevé. L'exécution fut confiée à Chiquiznaque, qui ne prit d'autre délai que l'arrivée de la nuit.

Le gentilhomme s'en alla fort satisfait, et Monipodio rappela aussitôt tous les confrères que la peur avait dispersés. Ils descendirent tous, et Monipodio, se plaçant au milieu d'eux, tira un livre de poche de la capuce de son manteau, puis le donna à Rinconète pour qu'il lût, car lui ne savait pas lire. Rinconète l'ouvrit, et il trouva ces mots à la première page :

« MÉMOIRE DES BALAFRES À FAIRE CETTE SEMAINE. *La première, au marchand du coin de rue. Prix, cinquante écus; trente ont été reçus à compte. Sécuteur¹, Chiquiznaque.* »

« Je crois qu'il n'y en a pas d'autres, mon fils, dit Monipodio; va plus loin, et cherche où il est dit : *Mémoire des coups de bâton.* » Rinconète tourna le feuillet, et vit qu'à la page suivante, il était écrit : *Mémoire des coups de bâton.* On lisait au-dessous :

« *Au cabaretier de la LUZERNE, douze coups de bâton de première volée, à un écu pièce. Huit sont payés à compte. Six jours de terme. Sécuteur, Maniferro.* »

¹ Pour exécuteur.

« On pourrait bien effacer cet article de compte, dit Maniferro, car cette nuit j'en apporterai quittance. — Y a-t-il autre chose, mon fils? demanda Monipodio. — Oui, répondit Rinconète, voici une autre note :

« *Au tailleur bossu, qui s'appelle par sobriquet le Silguero¹, six coups de bâton de première volée, à la demande de la dame qui a laissé son collier en gages. Sécuteur, le Desmochado².* »

« Je suis étonné, s'écria Monipodio, que cet article soit encore à faire. Sans aucun doute, le Desmochado est indisposé, puisqu'il y a deux jours que le terme est échu, et qu'il n'a pas encore entamé la besogne. — Je l'ai rencontré hier, dit Maniferro, et il m'a dit que ce qui l'avait empêché d'acquitter la dette, c'est que le bossu avait été retenu chez lui pour cause de maladie. — Je n'en doute pas, reprit Monipodio, car je tiens le Desmochado pour si bon ouvrier, qu'à moins d'un si juste empêchement, il aurait mis à bout de plus grandes entreprises. Y a-t-il autre chose, garçon? — Non, seigneur, répondit Rinconète. — Eh bien! passez plus loin, reprit Monipodio, et voyez l'endroit où il est dit : *Mémorial d'offenses communes*. » Rinconète chercha plus loin, et trouva sur une autre feuille :

« *Mémorial d'offenses communes, à savoir : coups de bouteille d'encre, taches de poix-résine, attaches de cornes et de san-benitos³, huées,*

¹ Ou *gilguero*, chardonneret.

² Le mutilé, le raccourci.

³ Le *san-benito* est la casaque à flammes peintes dont on habitait les condamnés du saint-office.

frayeurs, tapages, estocades simulées, publication de nibelles ¹, etc. »

« Qu'y a-t-il d'écrit au-dessous ? demanda Monipodio. — Il y a, reprit Rinconète : *Taches de poix-résine chez...* — Ne lisez pas l'adresse, s'écria Monipodio, je sais bien où c'est, et d'ailleurs, c'est moi qui suis le *tuautem* et l'exécuteur de cet enfantillage. On a déjà donné à compte quatre écus, et le total est de huit. — Justement, reprit Rinconète, tout cela s'y trouve écrit. Un peu plus bas il y a : *Attaches de cornes...* — Ne lisez pas non plus, dit Monipodio, ni le nom, ni l'adresse. C'est assez de leur faire l'outrage, sans le révéler en public; il y aurait à cela remords de conscience. Du moins, j'aimerais mieux clouer aux portes cent cornes et autant de *san-benitos*, pourvu qu'on me payât mon travail, que de le dire une seule fois, fût-ce à la mère qui m'a mis au monde. — L'exécuteur de ceci, reprit Rinconète, est le Nari-gueta ². — C'est déjà fait et payé, dit Monipodio : voyez s'il reste quelque autre chose; car, si j'ai bonne mémoire, il doit y avoir par là une frayeur de vingt écus. La moitié est déjà comptée, et l'exécuteur, ce sera toute la communauté; et le terme tout le mois où nous sommes; et la chose se fera au pied de la lettre, sans qu'il y manque une panse d'a, et ce sera une des plus belles choses qui soient depuis longtemps arrivées dans cette ville. Rendez-moi le livre, garçon, je sais qu'il n'y a rien de plus. Je sais aussi que le métier va bien doucement; mais, après ce temps, il

¹ Pour libelles.

² Le camus.

en viendra un autre, et nous aurons à faire plus que nous ne voudrions. La feuille d'arbre ne remue pas sans la volonté de Dieu, et nous ne pouvons pas faire que personne se venge par force. D'ailleurs, chacun a l'habitude d'être brave dans sa propre cause, et l'on n'aime pas à payer la façon de son ouvrage quand on peut le faire de ses propres mains. — Cela est vrai, dit alors le Repolido, Mais voyez un peu, seigneur Monipodio, ce que votre grâce peut avoir à nous ordonner, car il se fait tard, et le chaud vient plus vite qu'au pas. — Ce qu'il y a à faire, dit Monipodio, c'est que tout le monde s'en aille, chacun à son poste, et que personne n'en change jusqu'à dimanche. Nous nous réunirons en ce même endroit, et l'on fera la distribution de tout ce qui sera tombé, sans faire tort à personne. A Rinconète-le-Bon, et à Cortadillo, il leur est donné pour district, jusqu'à dimanche, depuis la tour de l'Or, en dehors de la ville, jusqu'à la poterne de l'Alcazar. Là, on peut travailler, à cheval sur un banc, avec ses fines fleurs ¹. J'en ai vu d'autres, beaucoup moins habiles qu'eux, revenir chaque jour avec plus de vingt réaux en monnaie, sans compter l'argent, n'ayant qu'un seul jeu de cartes, et qui avait même quatre cartes de moins. Ganchoso vous enseignera ce district, et quand même vous vous étendriez jusqu'à San-Sebastian et Santelmo, peu importe, bien qu'il soit de bonne justice que personne n'entre dans le domaine de personne. » Les deux jeunes gens lui baisèrent la main pour le remercier de la grâce qu'il leur accordait, et promirent de faire leur métier bien

¹ Tromper au jeu.

et fidèlement, avec toute diligence et toute précaution. Monipodio tira de la capuce de son manteau un papier plié où se trouvait la liste des confrères, et dit à Rinconète d'y inscrire son nom et celui de Cortadillo. Mais comme il n'y avait pas d'écritoire, il lui donna le papier à emporter, pour qu'il écrivît chez le premier apothicaire venu : « Rinconète et Cortadillo, confrères; aucun noviciat; Rinconète fleuriste ¹, Cortadillo basson ²; le jour, le mois et l'année, sans dire les parents et le pays. »

Sur ces entrefaites, entra un des vieux *frélons* qui dit : « Je viens dire à vos grâces que j'ai rencontré tout à l'heure sur les degrés Lobillo ³ de Malaga. Il m'a dit qu'il a fait tant de progrès dans son art qu'avec des cartes propres et nettes, il chipera l'argent à Satan lui-même. S'il n'est pas venu tout de suite passer à la visite et faire comme de coutume acte d'obéissance, c'est qu'il est tout déguenillé; mais dimanche il sera sans faute ici. — Je m'étais toujours fourré dans la tête, dit Monipodio, que ce Lobillo deviendrait unique en son art, car il a les meilleures mains et les plus propres à la besogne qui se puissent désirer; et pour devenir bon ouvrier dans son état, on n'a pas moins besoin de bons instruments pour l'exercer que d'un bon esprit pour l'apprendre. — J'ai aussi rencontré, reprit le vieux, dans un logis d'auberge de la rue de Tintorès, le Juif, en habit de prêtre, qui s'est allé loger là parce qu'il a eu connaissance que deux

¹ Escroc au jeu.

² Filou, coupeur de bourses.

³ Louveteau.

Péruviens¹ demeurent dans la même maison ; il voudrait voir si l'on peut entamer une partie avec eux, ne fût-ce qu'à petite ponte, parce qu'on pourrait de là passer à gros jeux. Il dit aussi que dimanche il ne manquera pas de paraître à l'assemblée, et qu'il rendra compte de sa personne. — Le Juif aussi, dit Monipodio, est un grand faucon, et possède de grandes connaissances ; mais il y a longtemps que je ne l'ai vu : c'est mal à lui. Pardieu, s'il ne se corrige, je lui ôterai sa couronne², car il n'a pas plus reçu d'ordres sacrés, le voleur, que n'en a reçu le Grand-Turc, et il ne sait pas plus de latin que ma mère. Y a-t-il quelque autre chose de nouveau ? — Non, répondit le vieillard, du moins que je sache. — Eh bien ! à la bonne heure, reprit Monipodio ; prenez, vous autres, cette misère, » et il répartit entre tous une quarantaine de réaux. « Que personne ne manque dimanche, ajouta-t-il ; rien ne manquera du butin. »

Tout le monde lui rendit grâce. Le Repolido et la Cariharta se prirent bras dessus, bras dessous ; ainsi que la Escalanta avec Maniferro, et la Gananciosa avec Chiquiznaque, en convenant que cette nuit, après avoir fait l'ouvrage de la maison, ils se verraient tous chez la Pipota, où Monipodio dit aussi qu'il irait pour l'inventaire du panier à lessive, avant d'aller expédier l'article de poix-résine. Il embrassa Rinconète et Cortadillo, et leur ayant donné sa bénédiction, il les congédia, en leur recommandant de n'avoir jamais de

¹ *Peruleros* ; on appelait ainsi les commerçants qui s'étaient enrichis en Amérique.

² Sa tonsure.

logis connu, ni de demeure fixe, parce que cette précaution importait au salut de tous. Ganchuelo les accompagna pour leur montrer leurs postes, et les fit souvenir qu'ils ne manquaient pas la réunion du dimanche; car, à ce qu'il croyait, Monipodio devait lire une leçon de concours sur les choses relatives à leur état. Sur cela, il s'en alla, laissant les deux camarades bien étonnés de ce qu'ils avaient vu.

Quoique fort jeune, Rinconète avait l'intelligence développée, et de plus, un bon naturel. Comme il avait souvent accompagné son père dans le métier de la vente des bulles, il savait un peu de beau langage, et se mourait de rire, rien qu'en pensant aux expressions dont il avait entendu se servir Monipodio et les autres confrères de la sainte communauté: par exemple, lorsque, pour dire *per modum suffragii*, il avait dit *par manière de naufrage*, ou bien quand la Cariharta dit que le Repolido était comme un matelot de la roche Tarpéienne, ou un tigre d'Ocaña, pour dire d'Hircania, ainsi que mille autres impertinences. Ce qu'il trouva surtout charmant, ce fut de lui entendre dire que le Ciel voulût bien prendre, à valoir sur ses péchés, la peine qu'elle avait eue à gagner les vingt-quatre réaux. Ce qui l'étonnait plus encore, c'était la sécurité de ces gens, et la confiance qu'ils avaient d'aller au ciel en ne manquant point à leurs dévotions, tandis qu'ils étaient si souillés de vols, d'homicides et d'offenses à Dieu; c'était de les voir rire de cette autre bonne vieille de Pipota, qui laissait bien caché dans sa maison le panier de lessive qu'on avait volé, et s'en allait allumer des cierges aux saints images, croyant ainsi gagner le paradis toute vêtue

et toute chaussée. Rinconète n'était pas moins surpris de l'obéissance et du respect que tous ces gens gardaient à Monipodio, lequel n'était qu'un être grossier, barbare et dénaturé ; il considérait ce qu'il avait lu dans le livre de poche , et les métiers où s'occupait toute cette bande ; finalement, il déplorait combien la justice était aveugle et négligente dans cette fameuse cité de Séville , puisqu'il y demeurait , presque à découvert , des gens si pernicious , si contraires à la nature même. Il se proposa , au fond du cœur , d'éclairer son camarade par ses conseils , et de ne pas mener longtemps cette vie si honteuse , si souillée , si inquiète et si dissolue. Toutefois , entraîné par sa grande jeunesse et son peu d'expérience , il s'y abandonna quelques mois , pendant lesquels il lui arriva des choses qui demandent un plus long récit. On remet donc à une autre occasion pour écrire l'histoire de sa vie et de ses miracles , avec ceux de son maître Monipodio , et d'autres aventures arrivées aux membres de cette infâme académie , qui seront toutes d'un grand intérêt , et qui pourront servir d'exemple à ceux qui les liront avec fruit.

L'AMANT GÉNÉREUX.



L'AMANT GÉNÉREUX.

« O lamentables ruines de la malheureuse Nicosie ¹, à peine sèches du sang de vos courageux et infortunés défenseurs ! Si, au lieu d'être insensibles, vous étiez à cette heure doués de sentiment, nous pourrions, dans la solitude où nous sommes, déplorer ensemble nos disgrâces, et peut-être que les partager allégerait nos tourments. Cette espérance peut vous être restée, tours et murailles injustement abattues ; car une autre fois, bien que non pour une si noble défense que celle où l'on vous abattit, vous pouvez vous voir relever. Mais moi, malheureux, quel bien puis-je espérer dans le comble de misère où je me trouve, quand même je reviendrais à l'état où j'étais avant celui où je me vois condamné ? Telle est mon infortune, que, dans la liberté, je fus privé du bonheur,

¹ Ville de l'île de Chypre, que les Turcs prirent sur les Vénitiens en 1570.

et que , dans la captivité , je ne l'ai ni ne l'espère. » Ainsi s'exprimait un captif chrétien , en regardant du haut d'une colline les murailles renversées de Nicosie conquise ; il leur parlait , et comparait leurs misères aux siennes , comme si elles eussent été capables de l'entendre : humeur naturelle aux affligés , qui , emportés par leur imagination en délire , font et disent des choses hors de tout bon sens et de toute raison.

En ce moment sortit d'une espèce de pavillon qui était dressé avec trois autres tentes dans la campagne , un jeune Turc bien fait et de bonne mine , lequel , s'approchant du chrétien : « Je gagerais , ami Ricardo , lui dit-il , que ce sont tes ordinaires pensées qui t'ont conduit en cet endroit. — Oui , sans doute , répondit Ricardo (tel était le nom du captif) ; mais qu'est-ce que je gagne , si , en quelque endroit que j'aille , je ne trouve à ces pensées ni repos ni trêve ? Au contraire , ces ruines qu'on découvre d'ici en ont encore augmenté l'amertume. — C'est de celles de Nicosie que tu parles ? reprit le Turc. — Eh ! desquelles pourrais-je parler , répliqua Ricardo , puisqu'il ne s'en offre aucune autre à la vue ? — Tu auras de quoi pleurer , dit le Turc , si tu te mets dans ces contemplations. En effet , celui qui a vu , il y a deux ans , cette riche et célèbre île de Chypre dans son repos et sa prospérité , lorsque ses habitants y jouissaient de tout ce que la félicité humaine peut accorder aux hommes , et qui les voit à présent ou bannis , ou captifs et misérables , comment pourrait-il s'empêcher de déplorer leur désastreuse infortune ? Mais laissons là ces choses , puisqu'elles n'ont pas de re-

mède, et venons aux tiennes, auxquelles je veux en chercher un. Je te prie donc, par ce que tu dois à la bonne volonté que je t'ai toujours montrée, par l'obligation que t'impose la pensée que nous sommes nés dans le même pays, et que nous avons passé ensemble notre enfance, de me dire la cause de ton excessive tristesse. Bien que la captivité soit suffisante pour attrister le cœur le plus enjoué du monde, j'imagine cependant que tes malheurs viennent de plus loin; car ce ne sont pas les cœurs généreux comme le tien qui se rendent et se laissent abattre sous les coups des disgrâces communes, au point de témoigner des regrets si douloureux. Pour croire cela, il me suffit de savoir que tu n'es pas si pauvre qu'il te manque de quoi payer quelque rançon qu'on te demande; et tu n'es pas non plus enfermé dans les tours de la mer Noire, comme un prisonnier d'État, qui n'obtient sa liberté que tard ou jamais. Ainsi donc, puisque le sort rigoureux ne t'a pas ôté l'espoir d'être libre, et que je te vois cependant réduit à laisser éclater misérablement ton affliction, il ne faut pas s'étonner si j'imagine que ta peine vient d'une autre cause que la perte de ta liberté, et cette cause, je te supplie de me la confier, en t'offrant tout ce que je puis, tout ce que je vau. C'est peut-être pour que je te rende service que la fortune a pris le détour de me faire revêtir ce costume que je déteste. Tu sais, Ricardo, que mon maître est le Cadi de cette ville, et que c'est la même chose que d'en être l'évêque; tu sais aussi combien il a de puissance, et combien j'en exerce sur lui; et tu n'ignores pas non plus le désir ardent que j'ai de ne pas mourir dans

ce culte que je semble professer, puisque, si je ne pouvais mieux faire, j'irais confesser et publier à haute voix la foi de Jésus-Christ, de laquelle m'éloignèrent mon âge si faible et ma raison plus faible encore, bien que je sache qu'une telle confession doit me coûter la vie; car, pour ne point perdre celle de l'âme, je donnerai volontiers celle du corps. De tout ce que j'ai dit, je veux que tu te persuades que mon amitié peut t'être de quelque utilité, et que, pour savoir quels remèdes ou quels soulagements peut avoir ta disgrâce, il faut que tu m'en fasses la confiance, de la même façon que le médecin a besoin de la relation du malade, et je t'assure que je la déposerai dans le plus impénétrable secret. »

A tous ces propos, Ricardo s'était tenu sans rien dire; mais, obligé par l'intention qui les dictait et par la nécessité, il répondit de la sorte :

« Si, aussi juste que tu as rencontré en ce que tu imagines de mon malheur, ô mon ami Mahâmud (ainsi se nommait le Turc), tu parvenais à en rencontrer le remède, je tiendrais ma liberté pour heureusement perdue, et je ne changerais pas mon infortune pour le plus grand bonheur qui se puisse imaginer; mais je sais qu'elle est telle que tout le monde pourra bien savoir de quelle cause elle vient, sans qu'il y ait une seule personne qui ose, je ne dis pas y trouver de remède, mais même de soulagement. Et pour que tu sois bien convaincu de cette vérité, je te conterai mon histoire en aussi peu de paroles qu'il me sera possible. Mais avant que je m'enfonce dans le dédale inextricable de mes maux, je veux que tu me dises pour quel motif Hassan-Pacha, mon

maître, a fait dresser dans cette plaine ces tentes et ces pavillons, au lieu d'entrer dans Nicosie, dont il vient d'être nommé vice-roi, ou pacha, comme les Turcs appellent les vice-rois.

« Je te satisferai brièvement, répondit Mahamud. Sache donc que, parmi les Turcs, la coutume est que ceux qui sont nommés vice-rois de quelque province n'entrent pas dans la ville où réside leur prédécesseur, avant que ce dernier en soit sorti et laisse celui qui vient le remplacer faire librement l'enquête de *résidence*¹. Tandis que le nouveau pacha s'en occupe, l'ancien reste dans la campagne, attendant ce qui résultera des charges portées contre lui dans l'enquête, qui se fait sans qu'il puisse y intervenir pour suborner les agents par des cadeaux ou par les démarches de ses amis, à moins qu'il ne l'ait fait à l'avance. L'enquête de résidence terminée, on la lui remet, transcrite sur un parchemin plié et scellé, avec lequel il se présente à la Porte du Grand-Seigneur, c'est-à-dire à la cour, devant le grand-conseil du Turc. Sur le vu de cette pièce, le visir-pacha et les quatre autres pachas inférieurs, qui sont, comme nous dirions, le président et les auditeurs du conseil royal, le récompensent ou le châtient, suivant le contenu de l'enquête. S'il y est blâmé et accusé, avec de l'argent il évite et rachète la punition; s'il n'est point accusé, et si pourtant on ne le récompense pas, ce qui est le cas le plus fréquent, il obtient par des

¹ Le sens de ce mot et de cet usage, que les Espagnols empruntèrent longtemps aux Arabes, va être expliqué dans le texte même.

présents et des cadeaux l'emploi qu'il convoite le plus. Là, en effet, les charges et les emplois ne se donnent pas pour prix du mérite, mais à prix d'argent; tout se vend, tout s'achète; les pourvoyeurs des emplois volent et dépouillent ceux qui en sont pourvus; et ceux-ci tirent la substance de l'office acheté pour en acheter un autre qui promette de plus grands bénéfices. Tout va comme je le dis, tout cet empire est fondé sur la violence, signe qu'il ne devait pas être durable; mais, à ce que je crois, et ce doit être la vérité, nos péchés le soutiennent en quelque sorte sur leurs épaules; je veux dire les péchés de ceux qui, sans pudeur et sans relâche, offensent Dieu, comme je le fais. Puisse-t-il se souvenir de moi dans sa bonté! C'est pour la raison que je viens de te conter, que ton maître Hassan-Pacha est resté quatre jours dans cette plaine; et si le pacha de Nicosie n'est pas sorti, comme il le devait, c'est qu'il a été très-malade. Mais il va mieux, et, demain ou après, il sortira, sans aucun doute, pour aller se loger dans des tentes qui sont derrière cette colline, et que tu n'as pas vues; alors ton maître entrera sur-le-champ dans la ville. Voilà ce que je puis t'apprendre sur ce que tu m'as demandé.

« Écoute donc à ton tour, reprit Ricardo. Mais je ne sais si je pourrai tenir ce que j'ai promis tout à l'heure, que je te conterais brièvement mes infortunes; car elles sont si longues, si démesurées, qu'elles ne peuvent se mesurer à aucun entretien. Cependant je ferai ce qui me sera possible et ce que permettra le temps. Avant tout, je te demanderai si tu connais dans notre ville natale de Trapani une

demoiselle à qui la renommée donnait le nom de la plus belle personne qu'il y eût dans toute la Sicile; une demoiselle, dis-je, dont les langues curieuses et les intelligences éclairées affirmaient également qu'elle était la femme douée de la plus parfaite beauté que possédèrent les âges passés, que possède l'âge présent et qu'espèrent posséder les âges à venir; une femme de qui les poètes disaient à l'envi, dans leurs vers, qu'elle avait des cheveux d'or, que ses yeux étaient deux soleils resplendissants, ses joues des roses purpurines, ses dents des perles, ses lèvres des rubis, sa gorge de l'albâtre; que les parties avec l'ensemble et l'ensemble avec les parties formaient une harmonieuse merveille, et que la nature avait sur tout cela versé à pleines mains une suavité de couleurs si naturelle et si parfaite, que jamais l'envie ne put lui trouver le plus léger défaut. Quoi! Mahamud, est-il possible que tu ne m'aies pas encore dit qui elle est, et comment elle se nomme? Je crois, en vérité, ou que tu ne m'écoutes pas, ou que, lorsque tu habitais Trapani, tu étais insensible.

« En vérité, Ricardo, répondit Mahamud, si celle que tu viens de peindre avec tant de charmes et des attraits si merveilleux n'est pas Léonisa, fille de Rodolfo Florencio, je ne sais qui ce peut être, car elle seule avait la réputation que tu dis.

« C'est elle, ô Mahamud, répliqua Ricardo, c'est elle, ami, qui est la cause principale de tout mon bonheur et de toute mon infortune; c'est pour elle, et non pour la liberté perdue, que mes yeux ont versé, versent et verseront des larmes sans nombre; pour elle, que mes soupirs enflamment l'air de près

et au loin , que mes plaintes fatiguent le Ciel qui les écoute et les oreilles qui les entendent ; pour elle enfin que tu m'as cru fou , ou jugé du moins sans vertu , sans courage. Cette Léonisa , pour moi lionne , et douce brebis pour un autre , est celle qui m'a réduit à ce misérable état. Il faut que tu saches que , dès nos plus tendres années , ou du moins dès que j'eus l'usage de la raison , non-seulement je l'aimai , mais je l'adorai , et je la servis avec autant de zèle et d'amour que si je n'avais eu , ni sur la terre ni dans le ciel , aucune autre divinité à qui consacrer mes services et mon adoration. Ses parents connaissaient mes désirs , et jamais ils ne témoignèrent qu'ils en fussent fâchés , considérant qu'ils étaient dirigés vers une fin honnête et vertueuse ; au contraire , je sais que maintes fois ils en parlèrent à Léonisa , connaissant ma qualité et ma noblesse , afin de la disposer à ce qu'elle m'acceptât pour époux. Mais elle avait jeté les yeux sur Cornélio , le fils d'Ascaïo Rotulo , que tu connais bien , jeune galant , toujours attifé , aux blanches mains , aux cheveux bouclés , à la voix miellense , aux paroles d'amour ; finalement , tout parfumé d'ambre et de pom-mades , tout chamarré de plumes et de brocards. Elle ne voulut plus tourner ses regards sur mon visage , moins délicat que celui de Cornélio ; elle ne voulut pas même agréer mes nombreux et continuels services , payant ma bonne volonté par ses dédains et sa haine. Mon amour arriva à cet excès , que j'aurais préféré avec empressement qu'elle achevât de me faire périr sous son ingratitude et ses mépris plutôt que de lui voir accorder ouvertement , bien qu'avec honnêteté , ses faveurs à Cornélio. Vois donc , lorsqu'aux tour-

ments que me causaient sa haine et ses dédains, s'unissaient les angoisses et la rage de la jalousie, en quel état devait être mon âme atteinte de ces deux maladies mortelles. Les parents de Léonisa feignaient de ne pas s'apercevoir des faveurs qu'elle accordait à Cornélio, croyant, comme il était raisonnable qu'ils le crussent, que le jeune homme, séduit par son incomparable beauté, la choisirait pour épouse, et qu'ils y gagneraient un gendre plus riche que moi. C'eût été possible, si les choses se fussent ainsi passées ; mais, soit dit sans arrogance, ce gendre n'aurait pas été de plus noble condition que moi, ni de sentiments plus élevés, ni d'une valeur mieux reconnue. Enfin, il arriva que, pendant le cours de mes poursuites amoureuses, je vins à savoir qu'un jour du mois de mai passé (il y a maintenant un an et trois jours), Léonisa et ses parents, Cornélio et les siens, avec leurs amis et leurs serviteurs, allaient se divertir au jardin d'Ascanio, qui est près de la plage, sur le chemin des salines.

« Je le sais bien, interrompit Mahamud, car, lorsque Dieu l'a permis, j'y ai fait plus de quatre bonnes parties de plaisir. — Continue maintenant, Ricardo.

« J'appris leur départ pour ce jardin, reprit Ricardo, et dès que j'en eus connaissance, une fureur, une rage, un enfer de jalousie s'empara de mon âme, avec tant de violence que j'en perdis la raison, comme tu vas le voir par ce que je fis aussitôt. Je courus au jardin où l'on m'avait dit qu'ils étaient, et je trouvai presque tout ce monde occupé paisiblement de ses plaisirs ; mais, sous un noyer étaient assis Cornélio et

Léonisa , bien qu'un peu éloignés l'un de l'autre. Ce qu'ils éprouvèrent à ma vue, je ne le sais pas ; mais de moi je puis dire que leur vue me fit un tel effet que je perdis celle de mes yeux, et que je restai comme une statue, sans voix, sans mouvement. Toutefois, le dépit ne tarda pas à réveiller le sang du cœur, et le sang la colère, et la colère les mains et la langue ; et si les mains furent enchaînées par le respect qui me semblait dû au divin visage que j'avais devant moi, la langue du moins rompit le silence, et s'exprima de la sorte : « Te voilà satisfaite, ô mortelle ennemie de mon repos, puisque tu as si paisiblement devant les yeux l'objet qui condamne les miens à de continuelles et douloureuses larmes. Approche-toi, cruelle, approche-toi davantage, et enlace ton lierre à ce tronc inutile qui t'appelle ; peigne et boucle les cheveux de ce nouveau Ganimède qui te sollicite nonchalamment ; achève de te livrer à la capricieuse jeunesse de cet adolescent où se sont portés tes regards, afin qu'en perdant l'espérance de te posséder, je perde aussi la vie que je déteste. Penses-tu, par hasard, fille orgueilleuse et inconsidérée, que pour toi seule vont changer et s'abolir les lois qui règnent dans le monde en cas pareils ? Penses-tu, veux-je dire, que ce jeune homme, fier de ses richesses, vain de sa bonne mine, présomptueux par sa naissance, et inexpérimenté par son peu d'âge, va vouloir ou savoir garder la constance dans ses amours, ni estimer ce qui est inestimable, ni connaître ce que connaissent seulement l'expérience et la maturité des années ? Ne le pense pas, si tu le penses, car le monde n'a de bon qu'une chose, c'est que tout s'y passe toujours de

la même manière, afin que personne ne soit trompé, si ce n'est par sa propre ignorance. Dans le peu d'années se trouve la grande inconstance ; chez les riches, l'orgueil ; chez les arrogants , la vanité ; chez les beaux garçons, le dédain , et chez ceux qui réunissent tout cela, l'ignorante sottise , qui est mère de tout mauvais résultat. Et toi, ô jeune homme, qui t'imagines remporter sans peine et sans péril le prix plutôt dû à mes généreux désirs qu'à ton oisive fantaisie , pourquoi ne te lèves-tu pas de ce lit de fleurs où tu es conché, et ne viens-tu pas m'arracher cette âme qui t'abhorre ? Et ce n'est point parce que tu m'offenses en ce que tu fais ; c'est parce que tu ne sais pas apprécier le bien qu'un heureux destin t'accorde, parce qu'on voit clairement que tu l'estimes peu , puisque tu ne veux pas t'émonvoir pour le défendre, crainte de courir le risque de déranger l'élégante symétrie de ton galant accoutrement. Si Achille avait eu ton humeur débonnaire, certes, Ulysse eût échoué dans son entreprise, bien qu'il eût montré à l'envi des armes luisantes et des cimenterres d'acier poli. Va-t'en ! va-t'en ! retourne jouer au milieu des femmes de ta mère, et prends-y soin de tes cheveux, ainsi que de ces mains, plus promptes à dévider des écheveaux de soie qu'à tirer l'épée du fourreau. »

A tous ces propos, Cornélio ne fit pas un mouvement pour se lever de la place où il était assis ; au contraire, il resta immobile , me regardant stupéfait et ébahi. Mais, au bruit de mes paroles prononcées à haute voix, tous les gens qui parcouraient le jardin s'approchèrent peu à peu, et se mirent à écouter d'autres insultes que j'adressai encore à Cornélio.

Celui-ci , prenant courage à l'arrivée de tout ce monde , qui n'était composé que de ses parents , de ses proches et de ses serviteurs , fit enfin mine de se lever. Mais avant qu'il se fût mis debout , j'avais mis l'épée à la main , et j'attaquai non-seulement lui , mais tous ceux qui se trouvaient présents. A peine Léonisa vit-elle luire mon épée , qu'elle tomba complètement évanouie , chose qui redoubla mon dépit et ma rage. Je ne saurais te dire si ceux dont je fus assailli ne cherchaient qu'à se défendre , comme on le fait d'un lion furieux , ou si mon heureuse étoile me protégea ainsi que mon adresse , ou si le Ciel voulait me réserver pour de plus grands maux , mais enfin je blessai sept ou huit de ceux qui se trouvaient le plus à portée. Pour Cornélio , son agilité lui vint en aide , car celle qu'il mit à fuir fut si grande , qu'il échappa de mes mains. Tandis que j'étais dans cet imminent péril , entouré d'ennemis , qui déjà , comme offensés , essayaient de tirer de moi une vengeance éclatante , la fortune m'envoya un secours , tel qu'il eût mieux valu que je perdisse la vie , plutôt que d'être amené , en la recouvrant par une voie si inattendue , à la perdre chaque heure mille et mille fois. Tout à coup une nuée de Turcs se précipitèrent dans le jardin ; ils sortaient de deux galiotes corsaires de Biserte , qui avaient jeté l'ancre dans une cale près de là , et étaient débarqués sans être aperçus par les sentinelles des tours de la marine , ni découverts par les garde-côtes. Dès que mes adversaires les aperçurent , ils m'eurent bientôt laissé seul pour s'enfuir à toutes jambes. De tous ceux qui se trouvaient dans le jardin , les Turcs ne purent s'emparer que de trois

personnes, et de Léonisa, qui était encore évanouie. Pour moi, ils me prirent, atteint de quatre larges blessures, après que ma main les eût d'abord vengées sur quatre Turcs, que de quatre autres coups je jetai sans vie à mes pieds. Les Turcs firent cette expédition avec leur diligence accoutumée, et, non fort satisfaits du résultat, ils se rembarquèrent aussitôt, levèrent l'ancre, et faisant force de rames et de voiles, ils eurent bientôt gagné la Fabiana. Là, ils firent un appel pour savoir qui leur manquait; et voyant que les quatre morts étaient quatre soldats de ceux qu'ils appellent Levantins, des meilleurs et des plus estimés, ils voulurent tirer vengeance de leur mort. L'arraëz de la capitane fit donc baisser la grande vergue pour qu'on me pendit.

Léonisa, qui venait de reprendre ses sens, regardait tout cela, et se voyant au pouvoir des corsaires, elle versait de ses beaux yeux d'abondantes larmes, tordait ses mains délicates, et, sans dire une parole, elle cherchait attentivement à comprendre ce que disaient les Turcs. Un des esclaves chrétiens de la chiourme lui dit en italien que l'arraëz allait faire pendre ce chrétien (en me montrant du doigt), parce qu'il avait tué en se défendant quatre des meilleurs soldats des galiotes. Quand elle eut entendu et compris cela, Léonisa, qui pour la première fois me témoignait de la pitié, dit au captif d'engager les Turcs à ne pas me pendre, parce qu'ils perdraient une grosse rançon, et qu'elle les priait de retourner à Trapani, où l'on me rachèterait sur-le-champ. Ce fut, dis-je, la première

¹ Commandant d'un navire turc.

action charitable, comme ce sera la dernière aussi, que Léonisa fit à mon égard; encore tourna-t-elle à mon plus grand mal. Quand les Turcs entendirent les propos que leur tenait le captif italien, ils le crurent facilement, et l'intérêt fit taire en eux la colère. Le lendemain matin, arborant un drapeau de paix, ils revinrent à Trapani. Je passai cette nuit dans la douleur qu'on peut imaginer, non pas tant de celle que me causaient mes blessures, que de la pensée du péril que courait parmi ces barbares ma cruelle ennemie. En arrivant à la ville, une des galiotes entra dans le port, hors duquel resta l'autre. Aussitôt les quais et tout le rivage se couronnèrent de chrétiens, et le gentil Cornelio se mit à regarder de loin ce qui se passait dans la galiote. Mon majordome accourut traiter de ma rançon; je lui dis qu'il ne s'occupât en aucune manière de ma délivrance, mais uniquement de celle de Léonisa, et qu'il donnât pour elle tout ce que valaient mes biens. Je lui ordonnai en outre de retourner à terre, et de dire aux parents de Léonisa qu'ils le laissassent traiter du rachat de leur fille, et qu'ils ne s'en missent point en peine. Cela fait, l'arraëz principal, qui était un renégat grec appelé Yzouf, demanda pour Léonisa six mille écus, et pour moi quatre mille, ajoutant qu'il ne donnerait pas l'un sans l'autre. Il demanda cette somme énorme, à ce que je sus depuis, parce qu'il était devenu amoureux de Léonisa, et qu'il ne voulait pas la céder sur rançon. Il aimait mieux me donner, pour le prix de quatre mille écus, à l'arraëz de l'autre galiote, qui avait droit de partager le butin par moitié, avec mille écus en argent, ce qui faisait cinq mille, et garder Léonisa pour cinq autres

mille écus. C'est pour cette raison qu'il nous estimait ensemble dix mille écus. Les parents de Léonisa, comptant sur la promesse que leur avait faite de ma part mon majordome, n'offrirent rien de leur côté, et Cornélio n'ouvrit pas la bouche en sa faveur. Enfin, après plusieurs allées et venues, mon majordome finit par offrir cinq mille écus pour Léonisa, et pour moi trois mille. Yzouf accepta cette offre, contraint par les remontrances de son camarade, et par ce que lui disaient tous ses soldats. Mais comme mon majordome n'avait pas en sa possession une telle quantité d'argent, il demanda trois jours de délai pour réunir la somme, dans l'intention de dilapider ma fortune autant qu'il le faudrait pour opérer notre rachat.

Yzouf se réjouit de ce retard, pensant qu'il y trouverait l'occasion de rompre le marché. Il retourna à l'île de la Fabiana, disant qu'à l'expiration du délai de trois jours, il reviendrait chercher l'argent. Mais l'ingrate fortune, qui ne se lassait point de me persécuter, ordonna qu'une sentinelle, que les Turcs avaient placée au plus haut point de l'île, découvrit six voiles latines à une grande distance en mer. Il comprit, comme c'était vrai, que ce devait être ou la flotte de Malte, ou quelqu'une des escadres de Sicile. Il vint, en courant, donner cette nouvelle. En un clin d'œil, tous les Turcs qui étaient à terre, l'un préparant son dîner, l'autre lavant son linge, sautèrent à bord, et, levant l'ancre avec une promptitude inouïe, ils jetèrent les rames à l'eau, mirent les voiles au vent, et, tournant la proue sur les côtes de Berbérie, en moins de deux heures ils perdirent de vue les galères. Cachés par l'île et par la nuit qui

s'approchait, ils revinrent bientôt de la peur qu'ils avaient eue.

Je te laisse à penser, ô Mahamud, quel devait être l'état de mon âme pendant ce voyage, si différent de celui que j'attendais. Ce fut bien autre chose quand, le lendemain, les deux galiotes, ayant abordé sur la côte méridionale de l'île Pantellaria, les Turcs sautèrent à terre pour faire, comme ils disent, du bois et de la viande, et quand je vis que les deux arraëz, étant aussi descendus à terre, se mirent à faire les parts de tout le butin qu'ils avaient enlevé. Chacune de ces actions fut pour moi une mort redoublée. Lorsqu'ils en vinrent au partage de moi et de Léonisa, Yzouf donna à l'arraëz de l'autre galiote, qui se nommait Fétallah, six chrétiens, à savoir quatre rameurs et deux beaux jeunes garçons de nation corse, et moi avec eux, pour garder Léonisa, ce qui satisfit pleinement Fétallah. Bien que je fusse présent à tout cela, et que je susse ce qu'ils faisaient, jamais je ne pus entendre ce qu'ils disaient, et je n'aurais pas non plus compris alors l'arrangement du partage, si Fétallah ne se fût approché de moi, et ne m'eût dit en italien : « Chrétien, tu es à moi ; je t'ai pris pour deux mille écus d'or : si tu veux être libre, il faut m'en donner quatre mille ; sinon, mourir ici. » Je lui demandai si la chrétienne était également à lui. Il me répondit que non, et qu'Yzouf la gardait dans l'intention de la faire musulmane et de l'épouser ensuite. C'était la vérité, comme me le dit un des captifs de la chiourme qui comprenait bien la langue turque, et qui avait entendu traiter la chose entre Yzouf et Fétallah. Je dis à mon maître qu'il fit en

sorte de garder pour lui la chrétienne, et que je lui donnerais, pour sa seule rançon, dix mille écus d'or en or. Il me répondit que c'était impossible, mais qu'il ferait savoir à Yzouf la grande somme d'argent que j'offrais pour la chrétienne, et que peut-être, ébloui par l'intérêt, celui-ci changerait d'avis et la laisserait racheter. Il tint parole, et donna l'ordre à tous les gens de sa galiote de se rembarquer aussitôt, parce qu'il voulait retourner à Tripoli de Berbérie, d'où il était. Yzouf résolut aussi de s'en aller à Biserte. Ils s'embarquèrent donc avec autant de célérité que lorsqu'ils aperçoivent des galères à craindre ou de petits bâtimens à voler. Ce qui les fit se hâter de la sorte, c'est que le temps changeait avec des symptômes de tempête.

« Léonisa était descendue à terre, mais dans un endroit où je ne pouvais la voir; ce ne fut qu'au moment de nous embarquer que nous nous trouvâmes ensemble sur le rivage. Son nouveau maître et plus nouvel amant la conduisait par la main; et, quand elle monta sur l'échelle qui allait de la terre à la galiote, elle tourna les yeux sur moi, et les miens, qui ne s'écartaient pas d'elle, la regardèrent avec un tel sentiment de tendresse et de douleur, que, sans savoir comment, un nuage se plaça devant eux, qui m'ôta la vue, et je tombai par terre sans connaissance. J'ai ouï dire, depuis, que la même chose était arrivée à Léonisa : on la vit tomber aussi de l'échelle dans la mer, et l'on vit Yzouf s'y jeter après elle et la ramener dans ses bras; c'est ce qui me fut conté dans la galiote de mon maître, où l'on m'avait porté sans que je m'en aperçusse. Mais quand je revins de mon

évanouissement, quand je me vis seul dans la galiote, et que l'autre navire, ayant pris une autre direction, s'éloignait de nous, emportant la moitié de mon âme, ou, pour mieux dire, mon âme tout entière, le cœur me faillit de nouveau ; de nouveau je maudis mon destin, et j'appelai la mort à grands cris. Les transports de ma douleur étaient si violents, que mon maître, impatienté de m'entendre, prit un gros bâton, et me menaça de m'en frapper si je ne me taisais. Je retins mes larmes, je réprimai mes soupirs, espérant que, par la violence que je leur faisais, ils ouvriraient, en éclatant, une issue à mon âme, qui désirait si ardemment abandonner ce misérable corps. Mais le sort impitoyable, non satisfait encore de m'avoir jeté dans une telle détresse, voulut achever de me perdre en m'enlevant toute ressource, toute espérance. En un instant, la tempête qu'on craignait se déclara, et le vent qui, soufflant du midi, nous frappait en poue, commença à devenir si violent, qu'il fallut lui tourner la poupe, et laisser courir le bâtiment par où le vent voulait l'emporter, au grand danger de ceux qui lui avaient confié le sort de leurs vies. L'arraëz avait dessein de doubler la pointe de l'île, et de se mettre à l'abri sur le rivage du nord : mais la chose tourna au rebours de sa pensée ; car, en moins de quatorze heures, nous franchîmes tout le trajet que nous avions fait en deux jours, et nous nous trouvâmes à six ou sept milles de la même île d'où nous étions partis, prêts à être jetés sans ressource à la côte, et non sur quelque plage, mais contre de hauts rochers qui s'offraient à notre vue, nous menaçant d'une mort inévitable. Nous vîmes à

côté de nous la galiote , notre conserve , où se trouvait Léonisa ; nous y aperçûmes tous les Turcs et tous les captifs faisant force de rames pour rester au large et ne point heurter aux rochers. Les gens de notre galiote firent de même , avec plus d'avantage et de succès , à ce qu'il paraît , que ceux de l'autre , lesquels , harassés de fatigue , vaincus par la force du vent et de la tempête , lâchèrent les rames , s'abandonnèrent aux flots , et se laissèrent emporter sous nos yeux contre les rochers , où la galiote heurta si violemment , qu'elle s'ouvrit et se brisa en pièces. La nuit commençait à tomber , et les cris de ceux qui se perdaient , ainsi que l'effroi de ceux qui , dans notre navire , craignaient de se perdre , furent si horribles , que rien de ce que commandait l'arrâz n'était entendu ni exécuté. On ne prenait garde qu'à ne point laisser échapper les rames des mains , essayant pour ressource de tourner la proue au vent et de jeter deux ancres à la mer , afin de reculer de quelques moments la mort qui semblait certaine. Bien que cette crainte de mourir fût générale et commune à tous , en moi , c'était tout le contraire ; car , avec l'espérance qui me berçait de revoir dans l'autre monde celle qui venait de quitter celui-ci , chaque instant que tardait la galiote à sombrer ou à toucher sur les roches était pour moi un siècle d'angoisses mortelles. Les vagues soulevées , qui passaient par-dessus le navire et par-dessus ma tête , me rendaient attentif à voir si elles n'apportaient pas le corps de l'infortunée Léonisa. Je ne veux point m'arrêter à présent , ô Mahamud , à te conter en détail les alarmes , les terreurs , les angoisses , les pensées de toutes sortes qui m'assaillirent dans cette

nuit longue et amère, pour ne pas manquer à ce que je m'étais d'abord promis, de te conter brièvement mes tristes aventures. Il suffit de dire que, si la mort fût venue en ce moment, elle aurait eu bien peu à faire pour m'ôter la vie.

« Le jour vint, offrant tous les signes d'une tempête plus affreuse que la précédente; mais nous trouvâmes que le bâtiment avait viré de bord, et que, s'éloignant des rochers à une assez grande distance, il était arrivé à la pointe de l'île. Se voyant si près de la doubler, les Turcs et les chrétiens prirent de nouvelles forces dans cette nouvelle espérance, et au bout de six heures, nous doublâmes le cap. Trouvant la mer moins agitée et moins furieuse, nous pûmes facilement faire usage des rames, et, abrités par l'île, les Turcs purent prendre terre pour aller voir s'il restait quelques débris de la galiote qui s'était perdue sur les rochers la nuit précédente. Mais le Ciel ne voulut pas même m'accorder la consolation que j'espérais trouver à tenir dans mes bras le corps de Léonisa; car, bien que mort et mis en pièces, j'aurais été ravi de le voir, afin de rompre l'insurmontable barrière qu'avait opposée mon étoile à ce que je m'unisse à lui, comme le méritaient mes bonnes intentions. Je priai donc un renégat, qui voulait descendre à terre, de le chercher avec soin et de voir si la mer l'avait jeté sur le rivage. Mais, comme je viens de le dire, le Ciel me refusa tout cela, car au même instant le vent reprit une telle violence que l'abri de l'île ne servit plus à rien. Voyant cela, l'étallah ne voulut pas lutter davantage contre la fortune qui le poursuivait avec tant d'acharnement; il fit hisser la vergue

au mât de trinquet et déployer un peu de voile , puis il tourna la proue à la mer et la poupe au vent. Prenant alors lui-même la charge du timon , il se laissa emporter en pleine mer , sûr qu'aucun obstacle ne lui barrerait le chemin. Les rames étaient étendues dans la coursie , et tout l'équipage assis sur les bancs et les menrtrières , sans qu'on aperçût dans toute la galiote d'autre personne que le comite qui , pour plus de sûreté , se fit attacher fortement au pilier de poupe. Le navire volait avec tant de rapidité , qu'en trois jours et trois nuits , passant à la vue de Trapani , de Melazzo et de Palerme , il enfila le détroit de Messine , au grand effroi de ceux qui se trouvaient dedans et de ceux qui , de la terre , les regardaient passer. Enfin , pour ne pas être aussi prolixe à te conter la tempête qu'elle fut elle-même longue et obstinée , je te dirai que harassés de fatigue et de faim , après un aussi long détour , qui avait embrassé presque toute la Sicile , nous arrivâmes à Tripoli de Berbérie , où mon maître , avant d'avoir fait avec ses Levantins le partage des prises , et donné le cinquième au roi , suivant l'usage , fut attaqué d'une fluxion de poitrine qui , en trois jours , l'emporta dans l'enfer.

« Aussitôt le dey de Tripoli s'empara de tous ses biens , ainsi que le Kaïd des morts qu'entretient là le Grand-Seigneur , qui est , comme tu sais , héritier de ceux qui n'en laissent point en mourant. Ces deux personnages prirent donc toute la fortune de mon maître Fétallah , et je tombai en partage au dernier , qui était alors vice-roi de Tripoli. Quinze jours après , il reçut le brevet de vice-roi de Chypre , et c'est de la sorte que je suis venu jusqu'ici , sans intention de

me racheter ; car, bien qu'il m'ait engagé maintes fois à traiter de ma rançon, puisque je suis homme de qualité, comme le lui ont dit les soldats de Fétallah, jamais je n'ai voulu me rendre à son offre ; au contraire, je lui ai dit qu'on l'avait trompé, en lui vantant mes moyens de fortune. Si tu veux, Mahamud, que je te dise toute ma pensée, sache que je ne veux point retourner aux lieux où, de quelque manière que ce soit, je puisse trouver la moindre consolation ; je veux que le souvenir et les regrets de la mort de Léonisa, qui ne me quittent jamais, s'unissant aux chagrins de la vie d'esclave, finissent par ne pas me laisser un moment de joie ou de repos. S'il est vrai que les douleurs continuelles doivent forcément, ou se détruire elles-mêmes, ou détruire celui qui les souffre, les miennes ne pourront manquer de le faire, car je pense leur donner carrière de façon qu'en peu de jours elles mettent un terme à la misérable vie que je traîne si fort contre mon gré. Voilà, mon frère Mahamud, le récit de mes tristes aventures ; voilà la cause de mes soupirs et de mes larmes. Vois maintenant, vois si elle est suffisante pour tirer les uns du fond de mes entrailles, pour engendrer les autres dans la sécheresse de mon cœur déchiré. Léonisa est morte, et avec elle mon espérance ; car bien que celle qui me restait de son vivant ne fût suspendue qu'à un cheveu, cependant, cependant... » A ce mot, la voix lui manqua ; il ne put ni prononcer une parole, ni retenir ses larmes, qui coulaient sur son visage en telle abondance qu'elles finirent par humecter le sol. Mahamud y joignit les siennes, et lorsque ce paroxysme, qu'avaient causé les souvenirs réveillés par

cette amère histoire, se fut passé, Mahamud essaya de consoler Ricardo par les meilleures raisons qu'il put trouver. Mais celui-ci l'arrêta : « Ce que tu dois faire, ami, lui dit-il, c'est de me conseiller comment il faut que je m'y prenne pour tomber dans la disgrâce de mon maître et de tous ceux avec qui j'aurai des relations, afin qu'étant détesté de lui et d'eux, les uns et les autres me maltraitent et me persécutent, de façon qu'ajoutant douleur à douleur et tourment à tourment, j'arrive bientôt au terme que je souhaite, celui de la vie.

« Maintenant, s'écria Mahamud, je viens de trouver vrai ce qu'on a coutume de dire, que ce qu'on sait sentir on sait l'exprimer, bien que quelquefois la vivacité du sentiment paralyse la langue. Mais quoi qu'il en soit, Ricardo, que ta douleur soit égale à tes paroles, ou que tes paroles surpassent ta douleur, sois sûr de trouver toujours en moi un véritable ami, ou pour aide ou pour conseil. Bien que ma grande jeunesse et la faute que j'ai commise en revêtant ces habits semblent crier qu'aux deux choses que je t'offre il ne faut ajouter aucune confiance, je ferai en sorte de démentir ce soupçon et de faire naître une opinion contraire. Bien que tu ne veuilles être ni conseillé, ni secouru, je ne laisserai pas néanmoins de faire ce qui te conviendra, comme on a coutume de faire à l'égard du malade qui demande ce qu'on ne lui donne pas et auquel on donne ce qui lui convient. Il n'y a personne dans cette ville qui ait autant d'autorité et de pouvoir que mon maître le Cadi ; le tien même, qui vient en qualité de vice-roi, ne saurait avoir la même puissance ; et puisqu'il en est ainsi, je peux dire que

c'est moi qui ai le plus d'autorité dans la ville, car, avec mon patron, je puis tout ce que je veux. Je dis cela, parce qu'il serait possible d'obtenir de lui que tu vinsses à lui appartenir. Alors, quand nous serons ensemble, le temps nous dira ce que nous avons à faire, toi pour te consoler, si tu veux et si tu peux trouver une consolation, moi pour passer de cette vie à une meilleure, ou du moins à un endroit où je puisse plus sûrement en changer.

« Je te sais gré, Mahamud, répondit Ricardo, de tes offres d'amitié, bien que je sois sûr que, quelques efforts que tu fasses, il ne peut rien en résulter qui tourne à mon avantage. Mais laissons cela maintenant, et retournons aux tentes, car, à ce que je vois, une foule de monde sort de la ville, et ce doit être l'ancien vice-roi qui se rend dans la plaine pour laisser mon maître entrer dans la ville et y faire résidence. — C'est vrai, dit Mahamud; viens donc, Ricardo, voir les cérémonies avec lesquelles ils s'abandonnent; je sais que tu auras plaisir à les voir. — Allons, je le veux bien, reprit Ricardo; peut-être aurai-je besoin de toi, si par hasard le gardien des captifs de mon maître s'est aperçu de mon absence; c'est un renégat, Corse de nation, et non de charitables entrailles. » Sur cela, ils cessèrent leur entretien, et arrivèrent aux tentes à l'instant où l'ancien Pacha s'approchait, et où le nouveau venait le recevoir à la porte de son pavillon.

Aly-Pacha (ainsi se nommait le gouverneur déposé) venait accompagné de tous ses janissaires formant la garnison de Nicosie depuis que les Turcs s'en étaient emparés, et qui pouvaient monter au nombre

de cinq cents. Ils marchaient en deux ailes , ou sur deux files , les uns avec des arquebuses , les autres avec des cimeterres nus. Ils arrivèrent à la porte du nouveau Pacha , Hassan , s'y rangèrent tous , et Aly-Pacha , pliant le corps en deux , fit un salut à Hassan , qui le lui rendit en s'inclinant aussi bas. Ensuite , Aly entra dans le pavillon d'Hassan , et les Turcs élevèrent celui-ci sur un puissant cheval richement harnaché ; puis ils le conduisirent à l'entour des tentes et dans une grande partie de la plaine , en criant à haute voix dans leur langue : « Vive le sultan Solyman , et vive Hassan-Pacha en son nom ! » Ils répétèrent plusieurs fois ces cris avec une force croissante ; après quoi ils ramenèrent Hassan dans la tente où était resté Aly-Pacha. Ils s'y enfermèrent tous deux seuls avec le Cadi pendant une heure entière. Mahamud dit à Ricardo qu'ils s'étaient enfermés ainsi pour conférer ensemble sur ce qu'il convenait de faire dans la ville à l'égard des ouvrages qu'y avait commencés Aly-Pacha. Peu de temps après , le Cadi parut sur la porte de la tente , et dit à haute voix , en turc , en arabe et en grec , que tous ceux qui voudraient demander justice contre Aly-Pacha , ou lui réclamer quelque chose , pouvaient entrer librement ; qu'ils y trouveraient Hassan - Pacha , envoyé par le Grand-Seigneur pour vice-roi de Chypre , et qui leur rendrait à tous justice et raison. Avec cette permission , les janissaires s'cloignèrent de la porte de la tente , et permirent d'entrer à tous ceux qui en avaient envie. Mahamud fit entrer avec lui Ricardo , qu'on ne refusa point d'admettre comme étant esclave d'Hassan-Pacha. Des Grecs chrétiens , ainsi que quelques

Turcs , se présentèrent pour demander justice , mais tous de choses si peu importantes que le Cadi dépêcha la plupart des réclamations sans ordonner de référé à la partie , sans actes de procédure , demandes ni répliques. Toutes les causes , à l'exception des matrimoniales , se jugent séance tenante et sur l'heure , plutôt à jugement de prud'homme que d'après aucune loi ; et parmi ces barbares (s'ils le sont en cela) le Cadi est le juge compétent pour tous les procès ; il les dépêche du bout du doigt , et les termine en un tour de main , sans qu'il y ait aucun appel de sa sentence devant un autre tribunal.

En ce moment entra une espèce d'alguazil ou d'huissier , lequel dit qu'il y avait à la porte un Juif qui amenait vendre une très-belle chrétienne. Le Cadi ordonna qu'on le fit entrer. L'alguazil sortit et revint presque aussitôt , précédant un vénérable Juif qui conduisait par la main une femme vêtue en costume de Berbérie , si bien mise et si bien parée , que la plus riche Moresque de Fez ou de Maroc n'aurait pu l'être mieux , et ce sont pourtant les femmes de ces deux villes qui l'emportent pour le bon goût de la parure sur toutes les Africaines , y compris celles d'Alger , malgré toutes leurs perles. Elle avait le visage couvert par un masque de taffetas cramoisi. Au-dessus des coudes-pieds , que sa robe laissait à découvert , se montraient deux *carcadj* , nom qu'on donne en arabe aux bracelets des jambes , qui semblaient d'or pur ; et sur les bras , qu'on apercevait aussi à travers une fine chemise de lin , elle portait d'autres bracelets semés de perles. Enfin , quant à l'accoutrement , elle était parée avec richesse et élégance. Étonnés et

ravis à son premier aspect, le Cadi et les deux Pachas, avant de dire ou de demander autre chose, ordonnèrent au Juif d'ôter le masque à la chrétienne. Il obéit, et découvrit un visage qui éblouit les yeux et réjouit les cœurs de tous les assistants, comme le soleil qui, perçant d'épaisses nuées, s'offre aux yeux de ceux qui désirent sa lumière : tant étaient grandes la beauté de la captive chrétienne, sa grâce et sa noblesse. Mais celui sur qui fit le plus d'effet la merveilleuse clarté qui s'était offerte aux regards, fut le déplorable Ricardo, comme étant celui qui la connaissait le mieux, puisque c'était sa cruelle et bien-aimée Léonisa, qui tant de fois et par tant de larmes avait été pleurée par lui pour morte et perdue à jamais. A l'aspect imprévu des rares attraits de la chrétienne, le cœur d'Aly fut percé et vaincu, et celui d'Hassan reçut la même blessure, sans que le trait amoureux épargnât celui du Cadi, lequel, plus stupéfait que les autres, ne pouvait ôter ses yeux des beaux yeux de Léonisa. Pour compléter la victoire de l'amour, il faut savoir qu'en ce même instant naquit dans l'âme de tous trois une ferme espérance de l'acquérir et de la posséder. Aussi, sans vouloir seulement savoir où, quand et comment elle était tombée au pouvoir du Juif, ils lui demandèrent le prix qu'il en voulait. L'avaricieux Israélite répondit quatre mille doubles, qui font deux mille écus. Mais à peine eut-il fait connaître son prix, qu'Aly-Pacha dit qu'il donnait quatre mille doubles pour elle, et que le Juif pouvait venir sur-le-champ se faire compter l'argent dans sa tente. Mais Hassan-Pacha, qui était résolu à ne point abandonner la chrétienne, dût-il y risquer la vie, s'écria : « Moi

aussi je donne de l'esclave les quatre mille doubles que demande le Juif, et je ne les donnerais pas, ni me mettrais en opposition avec ce qu'a dit Aly-Pacha, si je n'y étais obligé par un motif auquel lui-même trouvera qu'il est raisonnable que je cède. C'est que cette gentille esclave ne doit appartenir à aucun de nous, mais seulement au Grand-Seigneur. Je dis donc que je l'achète en son nom. Voyons maintenant : y aura-t-il quelqu'un d'assez hardi pour me l'enlever? — Moi, je le serai, répondit Aly, car je l'achète dans le même but. Et il me convient mieux de faire ce présent au Grand-Seigneur, pouvant l'emmener sur-le-champ à Constantinople, pour m'attirer ainsi les bonnes grâces de notre maître. Puisque je reste, comme tu le vois, Hassan, simple particulier et sans aucun emploi, j'ai besoin de chercher les moyens de m'en procurer un autre, chose dont tu es exempt pour trois années, puisque tu commences aujourd'hui à gouverner ce royaume de Chypre. Ainsi donc, par ces motifs et parce que j'ai le premier offert le prix demandé pour la captive, il est juste, ô Hassan, que tu me la laisses acheter. — On me sera d'autant plus obligé, reprit Hassan, si je la procure et l'envoie au Grand-Seigneur, que je l'aurai fait sans être mu par aucun intérêt, et, quant au moyen de la faire arriver à Constantinople, j'armerai, pour l'y conduire, une galiote avec ma cliourme et mes esclaves. »

A ces mots, Aly s'emporta ; il se leva debout, et portant la main à la poignée de son cimeterre : « Puisque j'ai, ô Hassan, s'écria-t-il, la même intention qui est de conduire et de présenter cette chrétienne

au Grand-Seigneur , et puisque j'ai été le premier acheteur , il est fondé en justice et en raison que tu me la laisses à moi ; et si tu penses autrement , ce cimetière que je saisis soutiendra mon bon droit , et châtierra ton audace. »

Le Cadi , qui était présent à toute cette scène , et qui ne brûlait pas moins que les autres du désir de posséder la chrétienne , imagina comment il pourrait faire pour apaiser la querelle furieuse qui venait de s'allumer , et garder en même temps la captive , sans donner aucun soupçon de son intention et de sa perfidie. Se levant de son siège , il se mit entre les deux Pachas qui étaient aussi debout , et leur dit : « Calme-toi , Hassan , et toi , Aly , reste en repos ; je suis ici , et je saurai bien arranger votre différend , de manière à ce que vous accomplissiez tous deux votre dessein , c'est-à-dire à ce que le Grand-Seigneur soit servi comme vous le désirez , et qu'il reste aussi reconnaissant envers l'un qu'envers l'autre. » Aux paroles du Cadi , ils obéirent aussitôt , et ils eussent fait de même , leur eût-il commandé autre chose plus difficile , tant est grand le respect que portent aux cheveux blancs de leurs magistrats les gens de cette secte maudite. Le Cadi continua donc de la sorte : « Tu dis , Aly , que tu veux cette chrétienne pour le Grand-Seigneur ; Hassan dit de même : tu allègues qu'ayant été le premier à offrir le prix , elle doit être à toi ; Hassan te le conteste , et bien qu'il ne sache pas fonder sa raison , je trouve qu'il a la même que toi ; c'est l'intention , qui dut naître en lui en même temps qu'en toi , de vouloir acheter l'esclave pour le même objet. Seulement tu as eu sur lui l'avantage de t'être

déclaré le premier, mais ce n'est pas un motif suffisant pour que son bon désir reste complètement frustré. Ainsi donc, il me semble bon que vous vous arrangiez de la manière suivante : que l'esclave soit à vous deux, et, puisque son usage doit rester à la volonté du Grand-Seigneur pour qui elle est achetée, c'est à lui qu'il appartient de disposer d'elle. En attendant, toi, Hassan, tu paieras deux mille doubles; toi, Aly, deux autres mille, et que la captive demeure en mon pouvoir, pour qu'au nom de tous deux je l'envoie à Constantinople, afin que je ne reste pas sans récompense, ne fût-ce que pour m'être trouvé présent. Je m'offre donc de l'envoyer à mes frais, avec la décence et la pompe dues à celui à qui on l'envoie, en écrivant au Grand-Seigneur tout ce qui vient de se passer, et la bonne volonté que vous avez montrée tous deux pour son service. »

Les deux amoureux Pachas ne surent ni n'osèrent le contredire, et bien qu'ils vissent que ce chemin ne menait pas au terme de leurs souhaits, ils furent contraints de céder à l'opinion du Cadi; toutefois chacun d'eux forma au fond de son âme une espérance qui, bien que douteuse, leur promettait encore l'accomplissement de leurs ardents désirs. Hassan, qui restait en qualité de vice-roi de Chypre, pensait faire tant de présents au Cadi, qu'il le touchât et l'obligeât à lui rendre la captive. Aly, de son côté, imagina un moyen de s'assurer la réussite de ce qu'il désirait, et chacun tenant son projet pour certain, ils consentirent volontiers à ce qu'exigeait le Cadi. D'un commun accord, ils lui remirent aussitôt l'esclave, et payèrent au Juif chacun deux mille doubles. Le Juif dit alors

qu'il ne pouvait la livrer avec les habits qu'elle portait, parce qu'ils valaient deux autres mille doubles. C'était la vérité, car, dans ses cheveux, dont une partie tombait et voltigeait sur les épaules, tandis que l'autre partie était attachée et tressée sur le front, brillaient quelques rangs de perles qui s'enchaînaient gracieusement avec les boucles de cheveux. Les bracelets des bras et des jambes étaient également garnis de grosses perles; son vêtement était une tunique moresque¹ en satin vert, toute brodée de petites tresses d'or. Enfin il parut à tous que le Juif n'était pas exigeant dans le prix qu'il demanda pour les habits de la captive, et le Cadi, pour ne pas se montrer moins libéral que les deux pachas, dit qu'il voulait les payer, afin que la chrétienne se présentât dans ce costume au Grand-Seigneur. Les deux compétiteurs en furent enchantés, croyant bien chacun que tout cela viendrait en son pouvoir.

Reste maintenant à dire ce qu'éprouva Ricardo en voyant son âme mise aux enchères, quelles pensées lui vinrent en ce moment, et quelles craintes l'assailirent, lorsqu'il vit qu'il n'avait retrouvé le cher objet de son amour que pour le perdre plus complètement. Il ne pouvait parvenir à s'assurer s'il était éveillé ou endormi, et n'ajoutait pas foi au témoignage de ses propres yeux, car il lui semblait impossible de voir si inopinément devant eux celle qu'il croyait avoir fermé les siens pour toujours. Il s'approcha de son ami Mahamud, et lui dit : « Ami, ne la connais-tu point ? — Non, je ne la connais point, répondit Mahamud. — Eh bien, sache, répliqua Ricardo, que c'est Léonisa.

¹ *Almalafa*.

— Que dis-tu là, Ricardo ? s'écria Mahamud. — Ce que tu as entendu, reprit Ricardo. — Tais-toi donc, dit Mahamud, et ne la découvre pas ; le sort arrange les choses pour que le tien soit heureux, car elle va passer au pouvoir de mon maître. — Te semble-t-il, reprit Ricardo, qu'il serait bon de me placer en un lieu d'où je pusse être vu ? — Non pas, répondit Mahamud, de peur que tu ne la troubles et que tu ne te troubles, et ne t'avise pas de donner le moindre indice que tu la connais ou que tu l'as vue ; cela pourrait tourner contre la réussite de mon projet. — Je suivrai ton avis, » repartit Ricardo. En effet, il mit tous ses soins à ce que ses yeux ne rencontrassent point ceux de Léonisa, laquelle, tandis que tout cela se passait, avait les siens cloués à terre, versant quelques larmes qui pouvaient le disputer en valeur aux perles de l'orient.

Le Cadis s'approcha d'elle, et, la prenant par la main, la remit à Mahamud, à qui il ordonna de la conduire à la ville, et de la remettre à sa femme Halima, en lui recommandant de la traiter comme une esclave du Grand-Seigneur. Mahamud obéit, et laissa seul Ricardo, qui suivit des yeux son étoile jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans le nuage des murs de Nicosie. Il s'approcha du Juif et lui demanda où il avait acheté et de quelle manière était venue en son pouvoir cette captive chrétienne. Le Juif répondit qu'il l'avait achetée dans l'île Pantelaria à des Turcs qui y avaient fait naufrage ; et comme il allait continuer l'histoire, il en fut empêché parce qu'on vint l'appeler de la part des Pachas qui voulaient lui demander ce que Ricardo désirait savoir. Il fut obligé de prendre congé de lui.

Dans le trajet qu'il y avait des tentes à la ville, Mahamud eut le temps de demander à Léonisa, en langue italienne, de quel pays elle était. Elle répondit, de la ville de Trapani. Mahamud alors lui demanda si elle connaissait dans cette ville un gentilhomme riche et noble, qui s'appelait Ricardo. A cette question, Léonisa poussa un grand soupir. « Oui, dit-elle, je le connais, et pour mon malheur. — Comment, pour votre malheur ? répliqua Mahamud. — Oui, reprit-elle, parce qu'il m'a connue pour le sien et pour le mien aussi. — Maintenant, continua Mahamud, avez-vous aussi connu dans la même ville un autre gentilhomme de bonne mine, fils de parents très-riches, et de sa personne très-vaillant, très-libéral et très-discret, qui s'appelait Cornélio ? — Oui, je le connais aussi, répondit Léonisa, et je puis dire, encore plus pour mon malheur que Ricardo. Mais qui êtes-vous, seigneur, vous qui les connaissez et vous informez d'eux ? — Je suis natif de Palerme, répondit Mahamud ; divers accidents m'ont amené à prendre ce costume, bien différent de celui que j'avais l'habitude de porter, et je connais ces deux gentilshommes parce que, il y a peu de jours, ils ont été tous deux en mon pouvoir. Cornélio fut fait captif par des Mores de Tripoli de Berbérie, qui le vendirent à un Turc, marchand à Rhodes, lequel l'amena dans cette île avec d'autres marchandises ; il confiait toute sa fortune à Cornélio. — Cornélio saura bien la garder, dit Léonisa, car il sait très-bien garder la sienne. Mais dites-moi, seigneur, comment et avec qui Ricardo est-il venu dans cette île ? — Il est venu, répondit Mahamud, avec un corsaire qui l'a-

vait enlevé tandis qu'il était dans un jardin sur le bord de la mer, à Trapani. Ce corsaire, à ce qu'il dit, avait enlevé avec lui une jeune fille dont il ne voulut jamais me dire le nom. Il est resté ici quelques jours avec son maître, lequel allait visiter le sépulcre de Mahomet, qui est dans la ville de Médine; mais, au moment du départ, Ricardo tomba malade. Son maître me le laissa, parce qu'il était de mon pays, pour que j'en prisse soin jusqu'à son retour, ou, s'il ne revenait point ici, pour que je le lui envoyasse à Constantinople, d'où il me donnerait avis quand il y serait arrivé. Mais le Ciel en a ordonné d'une autre façon, car l'infortuné Ricardo, sans éprouver aucun accident, finit en peu de jours une vie qu'il détestait, appelant toujours à voix basse une Léonisa, qu'il m'avait dit aimer plus que sa vie et que son âme. Cette Léonisa, me dit-il, s'était noyée dans une galiote qui avait fait naufrage sur la côte de l'île Pantellaria, et c'est cette mort qu'il pleurait et déplorait sans cesse, jusqu'à ce qu'elle l'eût réduit à perdre la vie, car je ne lui ai pas vu la moindre maladie dans le corps, mais seulement des signes de douleur dans l'âme. — Dites-moi, reprit Léonisa, cet autre jeune homme dont vous venez de parler, dans les conversations qu'il eut avec vous, et qui dûrent être nombreuses, étant tous deux du même pays, a-t-il nommé quelquefois cette Léonisa? a-t-il conté de quelle manière elle et Ricardo furent faits captifs? — Oui, répondit Mahamud, il l'a nommée, et m'a demandé s'il était venu dans cette île une chrétienne de ce nom, de telles et telles enseignes, qu'il serait bien aise de trouver pour la racheter, si

toutefois son maître s'était détrompé et avait cessé de la croire aussi riche qu'il le pensait, bien qu'il pût se faire qu'après l'avoir possédée il l'estimât moins; ajoutant que, pourvu qu'on n'en demandât pas plus de trois ou quatre cents écus, il les donnerait volontiers pour elle, lui ayant porté dans un temps quelque affection. — Elle devait être bien peu vive, reprit Léonisa, puisqu'elle n'allait pas au delà de quatre cents écus. Ricardo est plus libéral, plus vaillant et plus courtois; Dieu pardonne à qui fut la cause de sa mort! et c'est moi, car je suis l'infortunée qu'il a pleurée pour morte, et Dieu sait si je me réjouirais de ce qu'il fût encore vivant, pour le payer par le regret qu'il verrait que j'ai de ses malheurs, de celui qu'il a montré des miens. Oui, seigneur, comme je viens de vous le dire, je suis celle qu'a peu aimée Cornélio, et que Ricardo a bien aimée; divers événements étranges m'ont amenée au misérable état où je me trouve, et dans lequel, tout périlleux qu'il soit, j'ai pu, par la faveur du Ciel, conserver mon honneur dans toute sa pureté. Cette consolation me fait vivre contente dans ma misère. Maintenant je ne sais ni où je suis, ni qui est mon maître, ni où doit me porter le destin contraire. Aussi je vous supplie, seigneur, ne serait-ce que par le sang de chrétien qui coule dans vos veines, de me conseiller dans mes infortunes; car si celles que j'ai supportées en grand nombre m'ont rendue quelque peu prudente et avisée, il m'en survient de telles à chaque instant, que je ne sais plus comment les prendre et comment me conduire. »

Mahamud répondit qu'il ferait tout ce qu'il pour-

rait pour son service , en la conseillant de son intelligence et en l'aidant de ses forces. Il lui fit connaître le démêlé qu'avaient eu entre eux les deux Pachas à son sujet , et comment elle était restée au pouvoir du Cadi, son maître, qui l'enverrait en présent au Grand-Turc Sélim à Constantinople. Mais il ajouta qu'avant que ce projet fût effectué, il espérait que le vrai Dieu, auquel il croyait, quoique mauvais chrétien, en ordonnerait autrement. Enfin , il lui conseilla de se mettre bien dans l'esprit d'Halima, la femme du Cadi, son maître, au pouvoir de laquelle elle devait rester jusqu'à ce qu'on l'envoyât à Constantinople , et dont il lui peignit le caractère et l'humeur. A ces choses, il ajouta d'autres avertissements profitables, jusqu'à ce qu'il l'eût amenée à la maison et remise au pouvoir d'Halima, à laquelle il transmit la commission de son maître. La Moresque accueillit très-bien la captive, en la voyant si parée et si belle.

Pour Mahamud, il retourna aux tentes dans l'intention de conter à Ricardo ce qui venait de lui arriver avec Léonisa , et, l'ayant trouvé, il lui rapporta tout dans le plus grand détail. Quand il arriva aux regrets qu'avait montrés Léonisa en apprenant que Ricardo était mort , celui-ci sentit les larmes lui venir aux yeux. Mahamud lui dit qu'il avait imaginé l'histoire de la captivité de Cornélio pour voir ce qu'elle éprouvait, et lui fit part de la froideur et de la malice avec lesquelles elle avait parlé de Cornélio. Tout ce récit fut un baume salutaire pour le cœur affligé de Ricardo. « Je me rappelle, ami , dit-il à Mahamud, une histoire que me conta mon père, dont tu connaissais le goût pour les choses curieuses, et dont l'empereur

Charles-Quint récompensa honorablement les services militaires. Il me conta que lorsque l'empereur prit Tunis et la Golette, un jour qu'il était campé dans la plaine, on vint lui présenter sous sa tente une Moresque, comme un rare objet de beauté. Au moment où elle fut amenée, quelques rayons de soleil entraient par un côté de la tente et frappaient sur les cheveux de la Moresque, qui étaient assez blonds pour le disputer à ceux mêmes du soleil, chose nouvelle parmi les Moresques qui se vantent d'avoir toujours la chevelure noire. Dans la tente se trouvaient, parmi beaucoup d'autres, deux gentilshommes espagnols, l'un Andaloux et l'autre Catalan, tous deux gens d'esprit et tous deux poètes. A peine l'Andaloux l'eût-il aperçue qu'il commença, dans son admiration, à dire quelques vers, de ceux qu'on appelle strophes, avec des rimes très-difficiles, et s'arrêtant au cinquième vers de la strophe, il resta là, sans terminer ni la strophe, ni la pensée, faute de trouver sur-le-champ les rimes nécessaires. Mais l'autre gentilhomme, qui était à ses côtés et avait entendu les vers, le voyant embarrassé, comme s'il lui eût pris de la bouche l'autre moitié de la strophe, la continua et la finit avec les mêmes rimes, ce qui causa à l'empereur un très-grand plaisir. Cette même histoire me revint à l'esprit quand je vis entrer sous la tente du Pacha l'adorable Léonisa, qui aurait obscurci, non-seulement les rayons du soleil, s'ils l'eussent touchée, mais le ciel tout entier avec ses astres et ses étoiles. — Arrête, arrête, ami Ricardo, s'écria Mahamud; je crains à chaque pas que tu ne te laisses emporter si loin dans les louanges de ta belle et charmante Léonisa, que, cessant de

paraître chrétien, tu ne sembles idolâtre. Dis-moi, si tu veux, ces vers, ou strophes, ou comme tu les appelles ; ensuite nous parlerons d'autres choses qui soient de plus grand agrément, et peut-être aussi de plus grande utilité. — Volontiers, dit Ricardo ; mais je te rappelle que les cinq premiers vers furent dits par l'un et les cinq derniers par l'autre, tous inpromptu. Les voici ¹ :

« De même que, lorsque le soleil se montre au sommet d'une colline et nous surprend à l'improviste, sa vue dompte et éblouit notre vue,

« De même que le rubis balais, qui ne souffre pas de vermoulure, de même ton visage, Aja, cruelle lance de Mahomet, perce et déchire mes entrailles. »

— Ils me font plaisir à entendre, dit Mahamud, mais j'ai plus de plaisir encore à voir que tu es en état de dire des vers, Ricardo, car en dire ou en faire exige un esprit sans passion. — Cependant, reprit Ricardo, on pleure des élégies², tout comme on chante des hymnes, et c'est également dire des vers. Mais, laissant cela de côté, dis-moi, que penses-tu résoudre sur notre affaire ? Bien que je n'aie pu comprendre ce que les Pachas convinrent dans la tente, tout me fut conté, pendant que tu conduisais Léonisa, par un renégat de mon maître, Vénitien de naissance, qui se trouva présent, et qui entend bien la langue turque. Ce qu'il faut avant tout, c'est découvrir un moyen pour

¹ Ces vers, qui ne sont curieux que par la bizarrerie des rimes, ne peuvent manquer de sembler détestables dans une traduction littérale.

² *Eudechas*, chants funèbres.

empêcher que Léonisa n'aille aux mains du Grand-Seigneur. — Ce qu'il faut d'abord, répondit Mahamud, c'est que tu viennes au pouvoir de mon maître; cela fait, nous nous concerterons sur ce qui sera ensuite le plus convenable. » En ce moment vint le gardien des captifs chrétiens d'Hassan, qui emmena Ricardo. Le Cadi retourna à la ville avec Hassan, qui, en peu de jours, termina l'enquête de résidence d'Aly, et la lui donna scellée pour qu'il se rendit à Constantinople. Aly partit aussitôt, après avoir instamment recommandé au Cadi d'envoyer sans retard la captive, et d'écrire au Grand-Seigneur de manière à favoriser ses prétentions. Le Cadi lui en fit la promesse avec un cœur perfide, car il l'avait consumé d'amour pour la captive.

L'un des Pachas parti, plein de fausses espérances, et l'autre restant, aussi bien leurré, Mahamud s'arrangea de telle sorte que Ricardo vint au pouvoir de son maître. Cependant les jours s'écoulaient, et l'envie de voir Léonisa pressait tellement Ricardo qu'elle ne lui laissait pas un moment de tranquillité. Il changea son nom en celui de Mario, afin que le sien n'arrivât point aux oreilles de Léonisa avant qu'il la vit. Mais la voir était très-difficile, car les Mores sont extrêmement jaloux, et cachent à tous les hommes les visages de leurs femmes, bien qu'ils ne trouvent pas mauvais qu'elles se montrent aux chrétiens; peut-être parce qu'en les voyant captifs, elles ne les croient pas hommes complets.

Or, il arriva qu'un jour madame Halima vit son esclave Mario. Elle le vit et le regarda si bien qu'il lui resta présent à la mémoire et gravé dans le cœur; et

peu satisfaite peut-être des froids embrassements de son vieux mari, elle donna facilement accès à un désir coupable, et non moins facilement elle en fit confidence à Léonisa, qu'elle aimait déjà beaucoup à cause de son humeur aimable et de sa conduite prudente, et qu'elle traitait avec beaucoup de respect, comme bijou du Grand-Seigneur. « Le Cadi, lui dit-elle, a amené dans sa maison un captif chrétien, de si bonne mine et de si gracieuse tournure, qu'à mon goût je n'ai jamais vu un si bel homme en toute ma vie. On dit qu'il est *chilibi*, c'est-à-dire gentilhomme, et du même pays que Mahanud, notre renégat. Mais je ne sais comment lui faire entendre la bonne volonté que j'ai pour lui, sans que le chrétien ne prenne mauvaise opinion de moi pour la lui avoir déclarée. — Comment s'appelle le captif? demanda Léonisa. — Il s'appelle Mario, répondit Halima. — S'il était gentilhomme et du pays que l'on suppose, reprit Léonisa, je le connaîtrais certainement. Mais, du nom de Mario, il n'en est aucun à Trapani. Toutefois, fais en sorte, madame, que je le voie et que je lui parle; je te dirai qui il est, et ce qu'il faut attendre de lui. — Ce sera comme tu le désires, dit Halima. Vendredi, lorsque le Cadi fera la *azala'* dans la mosquée, je le ferai entrer ici dedans, où tu pourras l'entretenir tête à tête; et si l'occasion te semble bonne pour lui révéler mon désir, tu le feras du mieux qu'il te sera possible. »

Voilà ce que dit Halima à Léonisa. Deux heures ne s'étaient pas encore écoulées, que le Cadi appela Ma-

* Prière.

hamud et Mario , et avec non moins d'empressement qu'Halima avait ouvert son cœur à Léonisa , l'amoureux vieillard ouvrit le sien à ses deux esclaves , leur demandant conseil sur ce qu'il fallait faire pour posséder la chrétienne, sans manquer au Grand-Seigneur à qui elle appartenait , et disant qu'il aimait mieux mourir mille fois que la livrer une seule au Grand-Turc. Le religieux musulman peignit sa passion avec de tels transports , qu'il la communiqua au cœur de ses deux esclaves , lesquels pensaient tout le contraire de ce qu'ils disaient penser. Il demeura convenu entre eux que Mario , comme habitant de son pays , bien qu'il eût dit qu'il ne la connaissait point , prendrait en main le soin de la solliciter et de lui découvrir la volonté de son maître ; que si, de cette manière, on ne pouvait rien obtenir d'elle, le Cadi userait alors de violence , puisqu'elle était en son pouvoir, et qu'après cela , en disant qu'elle était morte, on s'excuserait de ne pas l'envoyer à Constantinople. Le Cadi fut enchanté de l'avis de ses esclaves , et dans la joie de son bonheur en expectative , il accorda sur-le-champ la liberté à Mahamud , et lui légua la moitié de ses biens. Il promit alors à Mario , s'il obtenait l'objet de ses désirs, la liberté et des richesses , avec lesquelles il retournerait dans son pays , riche , honoré et satisfait. S'il fut libéral dans ses promesses , ses captifs furent prodigues dans les leurs. Ils s'offrirent à lui amener la lune du ciel , et non pas seulement Léonisa , pourvu qu'il leur fournit toute facilité de l'entretenir. « Je la fournirai à Mario quand il le voudra , répliqua le Cadi. Je ferai en sorte qu'Halima s'en aille pour quelques jours chez ses parents , qui

sont chrétiens grecs , et , lorsqu'elle sera sortie , j'ordonnerai au portier de laisser entrer Mario dans la maison toutes les fois qu'il lui plaira d'y venir , et je dirai à Léonisa qu'elle peut causer avec son compatriote quand elle en aura l'envie. »

Ainsi le vent de la fortune de Ricardo commença à tourner et à souffler en sa faveur , ses maîtres eux-mêmes ne sachant plus ce qu'ils faisaient. Ayant donc ainsi pris tous ensemble cette résolution , la première personne qui la mit en œuvre fut Halima , en sa qualité de femme , car le naturel des femmes est prompt et audacieux en tout ce qui est de leur goût et pour leur plaisir. Ce jour-là même , le Cadi dit à Halima qu'elle pourrait , quand elle le voudrait , aller chez ses parents se divertir avec eux autant de jours qu'elle s'y trouverait bien. Mais comme elle était toute hors d'elle-même par les espérances que lui avait données Léonisa , non-seulement elle n'aurait point été chez ses parents , mais pas même au saint paradis de Mahomet. Elle répondit donc à son mari qu'elle n'avait pas cette volonté pour le moment , et que lorsqu'elle l'aurait , elle le ferait connaître , mais qu'elle voulait emmener avec elle la captive chrétienne. « Pour cela , non , répliqua le Cadi ; il n'est pas convenable que la future épouse du Grand-Seigneur soit vue de personne. D'ailleurs , on doit l'empêcher de converser avec des chrétiens , car vous savez fort bien qu'aussitôt qu'elle arrivera au pouvoir du Grand-Seigneur , on va l'enfermer dans le sérail , et la faire musulmane , de gré ou de force. — Pourvu qu'elle ne me quitte point , répondit Halima , il importe peu qu'elle vienne chez mes parents et qu'elle commu-

nique avec eux ; car moi , qui communique bien davantage , je ne laisse pas d'être bonne musulmane. D'ailleurs , je ne pense pas rester dans leur maison plus de quatre à cinq jours , car l'amour que je vous porte ne me permettra pas de rester plus longtemps absente et sans vous voir. » Le Cadi ne voulut rien répliquer, dans la crainte de lui donner quelques soupçons de ses projets.

Bientôt après arriva le vendredi , et le Cadi alla à la mosquée , d'où il ne pouvait sortir de quatre heures. Dès qu'Halima l'eût vu passer le seuil de la maison , elle fit appeler Mario ; mais un chrétien corse , qui servait de portier à la porte de la cour , ne l'aurait pas laissé entrer si Halima ne lui eût crié de lui livrer passage. Il entra donc , agité et tremblant comme s'il fût allé combattre une armée d'ennemis.

Léonisa , vêtue de la même manière que lorsqu'elle parut dans la tente du Païcha , était assise au pied d'un grand escalier de marbre qui menait aux galeries de l'étage supérieur. Elle avait la tête appuyée sur la paume de la main droite et le bras sur les genoux , les yeux tournés vers le côté opposé à la porte par où devait entrer Mario , de façon que , bien qu'il s'approchât de la place où elle était , elle ne le voyait pas venir. Lorsque Ricardo entra , il parcourut toute la maison du regard , et n'aperçut partout que le vide et le silence , jusqu'à ce qu'il eût jeté la vue sur l'endroit où était Léonisa. En un moment , tant de pensées assaillirent l'amoureux Ricardo , qu'elles l'arrêtèrent et le tinrent en suspens. Il se voyait à peine éloigné de vingt pas de sa joie et de sa félicité ; mais il se voyait captif , et l'objet de ses amours était au

pouvoir d'autrui. Ronlant ces idées dans sa tête, il s'avancait lentement, avec espoir et crainte, avec gaieté et tristesse, avec hardiesse et timidité. Il s'approchait ainsi du centre où était celui de tous ses sentiments, lorsque tout à coup Léonisa tourna la tête et jeta les yeux sur ceux de Ricardo qui la regardait fixement; mais, au moment où leurs regards se rencontrèrent, ils témoignèrent par des mouvements divers ce que leurs âmes avaient ressenti. Ricardo s'arrêta tout court, et ne put plus mettre un pied en avant. Pour Léonisa, qui d'après la relation de Mahamud croyait Ricardo mort, le voir vivant si à l'improviste la remplit de crainte et d'effroi. Sans ôter de lui ses yeux, et sans tourner le dos, elle recula quatre ou cinq marches d'escahier, puis, tirant de son sein une petite croix, elle la baisa à plusieurs reprises et se signa mainte et mainte fois, comme si un fantôme ou quelque objet de l'autre monde lui eût apparu tout à coup.

Ricardo revint de son extase, et comprit par les gestes de Léonisa la véritable cause de sa terreur. « Je regrette amèrement, lui dit-il, ô belle Léonisa, que la nouvelle que t'a donnée Mahamud de ma mort ne soit pas vraie; j'aurais évité la crainte que j'éprouve à présent de penser si tu conserves dans toute sa plénitude la rigueur dont tu as toujours usé à mon égard. Calme-toi, madame, et descends. Si tu oses faire ce que tu n'as jamais fait, t'approcher de moi, approche, et tu verras que je ne suis pas un être fantastique. Je suis Ricardo, Léonisa, Ricardo, celui qui pourrait être aussi heureux que tu voudrais qu'il le fût. » A ce moment, Léonisa mit le doigt sur sa bouche, d'où

Ricardo comprit que c'était un signe pour qu'il se tût ou parlât moins haut. Reprenant un peu de courage, il s'approcha d'elle assez près pour entendre ses propos. « Parle bas, Mario, c'est ainsi que tu t'appelles à présent, il me semble, et ne traite pas d'autres choses que de celles dont je traiterai moi-même. Prends garde que nous faire entendre pourrait suffire pour que nous ne nous revissions jamais. Halima, notre maîtresse, qui, je crois, nous écoute, m'a dit qu'elle t'adore; elle m'a chargée de te révéler son désir. Si tu veux y répondre, tu en tireras sans doute plus grand profit pour le corps que pour l'âme; mais quand même tu ne le voudrais pas, il faut que tu le feignes, ne serait-ce que parce que je te le demande, et pour ce qu'on doit à des désirs de femme déclarés. » Ricardo répondit : « Jamais je n'ai pensé ni pu croire, belle Léonisa, qu'une chose que tu me demanderais serait impossible à t'accorder; mais celle que tu me demandes m'a tiré de cette erreur. La volonté est-elle, par hasard, si légère qu'elle se laisse tourner et conduire où on veut la mener? ou convient-il à l'homme honnête et sincère de feindre en des choses de gravité? S'il te semble, à toi, que quelqu'une de ces choses se doive ou se puisse faire, fais ce qu'il te plaira, puisque tu es maîtresse de ma volonté. Mais je vois bien qu'en cela aussi tu me trompes, car jamais tu ne l'asconnue, cette volonté, et dès lors tu ne sais pas ce que tu peux faire d'elle. Toutefois, pour que tu ne dises pas qu'en la première chose que tu m'as commandée, tu n'as pas été obéie, je perdrai les droits que me donnent ma qualité et mon caractère pour satisfaire à ton désir et à celui d'Halima, en feignant, comme tu le

dis, de m'y rendre, si c'est ainsi qu'on peut obtenir le bonheur de te voir. Feins donc les réponses comme il te plaira ; dès à présent ma feinte volonté les signe et les ratifie. Mais en récompense de ce que je fais pour toi, et qui me semble tout ce que je pourrais jamais faire, quand même je te donnerais de nouveau l'âme que je t'ai déjà tant de fois donnée, je te prie de me conter brièvement comment tu t'es échappée des mains des corsaires, et comment tu es venue tomber dans celles du Juif qui t'a vendue.

« L'histoire de mes malheurs, répondit Léonisa, demanderait plus de temps et de loisir ; cependant je veux te satisfaire en quelque point. Tu sauras donc qu'un jour après que nous fûmes séparés, le navire d'Yzouf fut ramené par un vent violent contre l'île Pantellaria, où nous vîmes aussi votre galiote. Mais la nôtre, sans qu'on pût l'empêcher, alla heurter contre les rochers. Mon maître, voyant donc sa perte certaine, se hâta de vider deux grands barils pleins d'eau, puis il les boucha bien, et les attacha l'un à l'autre avec des cordes. Ensuite il se déshabilla, me plaça entre les deux barils, en prit un autre entre les bras, s'attacha au corps un cordeau qui aboutissait à mes barils, et, avec une intrépide résolution, il se jeta dans la mer, m'emmenant après lui. Moi, je n'eus pas le courage de me précipiter du bâtiment ; mais un autre Turc me poussa et me jeta derrière Yzouf, près duquel je tombai sans connaissance. Quand je revins à moi, je me trouvai à terre, entre les bras de deux Turcs, qui me tenaient la tête en bas pour me faire rendre la grande quantité d'eau que j'avais bue. J'ouvris les yeux, tout éperdue, et je vis à côté de

moi Yzouf, la tête en pièces, car, à ce que j'appris depuis, en abordant il frappa les rochers de sa tête et périt sur le coup. Les Turcs me dirent aussi qu'en tirant la corde ils m'avaient amenée au rivage à demi noyée. Huit personnes seulement s'étaient échappées de la malheureuse galiote. Nous restâmes huit jours dans l'île, les Turcs me gardant autant de respect que si j'eusse été leur sœur, et même davantage. Nous restions cachés dans une caverne, parce qu'ils craignaient que des soldats chrétiens ne descendissent d'un fort qui est dans l'île, et ne les fissent prisonniers. Ils se nourrirent du biscuit mouillé, provenant de la galiote, que la mer jetait sur le rivage, et qu'ils allaient recueillir la nuit. La fortune ordonna, pour mon plus grand malheur, que le fort se trouvât sans chef; le commandant était mort quelques jours auparavant, et il n'y avait pas dans la place plus de vingt soldats : c'est ce qu'on apprit d'un jeune garçon dont les Turcs s'emparèrent, et qui était descendu du fort pour ramasser des coquillages sur la grève. Au bout de huit jours, un navire moresque s'approcha de cette côte; les Turcs le virent et sortirent de leur retraite, faisant des signaux au bâtiment, qui se trouvait si près de terre, qu'il reconnut que c'étaient des Turcs qui appelaient. Ceux-ci racontèrent leurs malheurs, et les Mores les recueillirent dans leur bâtiment, où se trouvait un marchand juif, très-riche, car presque toute la cargaison du navire lui appartenait : c'étaient des bouracans, des manteaux, des tapis et d'autres objets qu'on porte de Berbérie dans le Levant, où les Juifs font ordinairement leur trafic. Sur ce même bâtiment, les Turcs gagnèrent Tripoli, et, dans le

trajet, me vendirent au Juif, qui donna pour moi deux mille doubles, prix excessif, si l'amour qu'il me découvrit bientôt ne l'eût rendu libéral. Après avoir laissé les Turcs à Tripoli, le bâtiment continua son voyage, et le Juif osa me solliciter effrontément. Je lui fis l'accueil que méritaient ses infâmes désirs, et se voyant sans espoir de les satisfaire, il résolut de se défaire de moi à la première occasion qui s'offrirait. Lorsqu'il apprit que les deux Pachas, Aly et Hassan, étaient dans cette île, où il pouvait aussi bien vendre ses marchandises qu'à Scio, où il pensait les porter, il vint ici avec l'intention de me vendre à l'un des Pachas. C'est pour cela qu'il m'habilla dans le costume où tu me vois à présent, afin de leur donner l'envie de m'acheter. J'ai su que c'est le Cadi qui m'a achetée pour m'envoyer en présent au Grand-Seigneur, ce qui me cause de vives alarmes. J'ai appris également ta mort supposée, et je puis te dire, si tu consens à le croire, que je l'ai déplorée au fond de l'âme, et que je t'ai porté plus d'envie que de compassion; non point que je te veuille du mal, car, à présent que je suis guérie de mon amour, je ne suis ni ingrate ni méconnaissante, mais parce que tu aurais terminé le triste drame de ta vie.

« Tu aurais raison, madame, répondit Ricardo, si la mort ne m'eût ôté le bonheur de te revoir. Maintenant, j'estime plus cet instant de félicité dont je jouis en te regardant, que tout autre bonheur (à l'exception de l'éternel) auquel mes désirs pourraient atteindre dans la vie ou dans la mort. Ceux du Cadi, mon maître, au pouvoir duquel je suis arrivé par des aventures non moins étranges que les tiennes, sont à

ton égard précisément les mêmes que ceux d'Halima à mon égard. Il m'a choisi pour interprète de ses pensées, j'ai accepté la commission, non pour lui faire plaisir, mais pour celui que me fournirait la facilité de t'entretenir. Vois, Léonisa, à quel excès nous ont réduits nos malheurs : toi, à être l'entremetteuse d'une chose que tu me demandes, la sachant impossible; moi, à l'être aussi de la chose que je pensais le moins, et telle que, pour ne pas l'obtenir, je donnerais la vie, que j'estime pourtant à cette heure autant que vaut le bonheur extrême de te voir.

« Je ne sais que te dire, Ricardo, répondit Léonisa, ni quelle issue trouver au labyrinthe où, comme tu le dis, nous a jetés notre mauvaise étoile. Seulement je puis te dire qu'il faut employer en cette conjoncture ce qu'on ne devrait point attendre de notre caractère, la feinte et la supercherie. Ainsi donc, de toi je porterai à Halima quelque réponse plus faite pour lui donner de l'espoir que pour la désespérer; de moi tu pourras dire au Cadi ce qui te semblera le plus convenable pour conserver à la fois mon honneur et son illusion; et puisque je remets mon honneur en tes mains, tu peux croire que j'ai su le garder intact et dans toute la pureté que pourraient faire mettre en doute tant de voyages que j'ai faits, tant de combats que j'ai soutenus. Nous parler deviendra facile, et sera pour moi d'un plaisir extrême, pourvu que tu ne me dises jamais un mot de choses qui toucheraient à l'amour que tu m'as déclaré. S'il t'arrivait de le faire, à l'instant même je te quitterais pour ne plus te revoir, car je ne veux pas te laisser penser que ma résistance soit si fragile que la captivité

puisse sur elle ce que n'a pu la liberté. Avec la faveur du Ciel, je dois être comme l'or, qui, plus on le passe au creuset, plus il se purifie. Contente-toi de ce que j'ai dit, que ta vue cessera de me déplaire. Je dois t'apprendre, Ricardo, que je t'ai toujours tenu pour vain et arrogant, que j'ai toujours cru que tu présumais de toi plus que tu ne devais. J'avoue aussi que je m'étais trompée, et qu'il pourrait arriver qu'en faisant maintenant l'expérience contraire, la vérité m'ouvrît les yeux, et qu'étant détrompée, je devinsse, sans être moins honnête, plus humaine. Va-t'en avec Dieu, car je crains qu'Halima ne nous ait écoutés; elle entend un peu la langue chrétienne, ou du moins ce mélange de langues dont on fait usage, et avec lequel nous nous comprenons tous¹.

« Tu as raison, madame, répondit Ricardo; je te sais un gré infini du reproche que tu m'as fait, et je l'estime autant que la grâce que tu m'accordes en me permettant de te voir. Comme tu le dis, peut-être l'expérience te fera-t-elle comprendre combien mon caractère est doux et simple, et combien il est humble, surtout pour t'adorer. Sans que tu nisses aucune condition, aucune limite à mes relations avec toi, elles auraient été si retenues, si respectueuses, que tu n'aurais pu les souhaiter autrement. Quant à entretenir l'espoir du Cadi, sois sans crainte; fais de même avec Halima; et pénètre-toi bien de l'idée que, depuis que je t'ai revue, il est né en moi une espérance telle qu'elle me

¹ La langue franque, mélange d'italien, d'espagnol, de français, et de presque tous les idiomes qui se parlent autour de la Méditerranée.

promet que nous devons bientôt recouvrer la liberté désirée. Maintenant , reste avec Dieu ; une autre fois je te conterai par quels détours la fortune m'a conduit à l'état où je me trouve, depuis que je me séparai de toi , ou plutôt qu'on m'en a séparé. » Sur cela , ils prirent congé l'un de l'autre. Léonisa demeura fort satisfaite de la franchise et de la modestie de Ricardo, et lui , ravi de joie d'avoir entendu de la bouche de Léonisa une parole sans dureté.

Halima était enfermée dans son appartement, adressant à Mahomet des prières pour que Léonisa lui rapportât une heureuse réponse de la mission qu'elle lui avait confiée. De son côté , le Cadi était à la mosquée , rendant à sa femme souhait pour souhait , et attendant avec inquiétude la réponse que devait lui donner son esclave , qu'il avait chargé de parler à Léonisa , car il savait que Mahamud lui en avait fourni l'occasion et le moyen, bien qu'Halima fût à la maison. Léonisa eut soin d'enflammer l'amour et les desirs d'Halima , en lui donnant de bonnes espérances que Mario ferait tout ce qui lui était demandé. Toutefois elle ajouta qu'il exigeait qu'on laissât passer deux lunes avant de se rendre à ce qu'il désirait beaucoup plus que sa maitresse elle-même , et qu'il demandait ce temps et ce délai parce qu'il était occupé à des neuvaines pour obtenir de Dieu sa liberté. Halima se contenta de l'excuse et du retour promis par son cher Mario , à qui elle aurait volontiers rendu la liberté avant le temps de ses dévotions , pourvu qu'il répondit à ses desirs. Elle pria donc Léonisa de l'engager à réduire ce temps et à abréger ces délais , lui offrant tout ce que le Cadi demanderait pour sa rançon.

Quant à Ricardo , avant de donner réponse à son maître , il tint conseil avec Mahamud sur ce qu'il devait répondre. Ils décidèrent entre eux qu'il fallait lui ôter tout espoir , et lui conseiller d'emmener son esclave aussitôt que possible à Constantinople , afin que , dans le trajet , il satisfît son désir de gré ou de force ; que pour parer à la nécessité de s'acquitter de son devoir envers le Grand-Seigneur , il n'y avait qu'à acheter une autre esclave , et feindre dans le voyage que Léonisa était tombée malade , puis , une belle nuit , jeter dans la mer la chrétienne achetée , en disant que Léonisa , la captive du Grand-Seigneur , s'était laissée mourir ; que cela pouvait se faire de façon que jamais la vérité ne fût découverte ; qu'ainsi il se trouverait excusé envers le Grand-Seigneur , tout en satisfaisant son envie , et qu'ensuite , pour la prolongation de son plaisir , on trouverait quelque autre ruse aussi bonne et non moins profitable.

Le pauvre vieux Cadi était si aveuglé par sa passion , que si on lui eût dit mille autres sornettes , pourvu qu'elles tendissent à l'accomplissement de ses espérances , il aurait tout cru et tout adopté. D'ailleurs il lui parut que ce que lui disaient les deux amis était fort raisonnable et promettait une heureuse issue. C'était vrai , réellement , si l'intention des deux conseillers n'eût pas été de soulever l'équipage du bâtiment contre lui , et de lui donner la mort pour prix de ses folles pensées. Une autre difficulté s'offrit au Cadi , la plus grande , à son avis , de toutes celles que pouvait présenter cette conjoncture : c'était de penser que sa femme Halima ne le laisserait point partir pour Constantinople , à moins qu'il ne l'emménât avec lui.

Mais il eut bien vite aplani cet obstacle en disant qu'au lieu de la chrétienne qu'il fallait acheter pour faire mourir à la place de Léonisa, il prendrait Halima, dont il désirait se débarrasser plus que de la mort. Avec autant de facilité qu'il eut cette pensée, Mahamud et Ricardo l'adoptèrent, et quand ils furent bien d'accord sur ce point, le Cadi prévint, le jour même, Halima du voyage qu'il pensait faire à Constantinople, pour y conduire la chrétienne du Grand-Seigneur, de la libéralité duquel il espérait qu'on le ferait grand Cadi du Caire ou de Constantinople. Halima approuva fort la résolution de son époux, croyant qu'on laisserait Mario à la maison ; mais lorsque le Cadi lui eut affirmé qu'il emmènerait avec lui son captif, et Mahamud également, elle changea brusquement d'avis, et se mit à le dissuader de ce qu'elle lui avait conseillé d'abord par les plus puissants motifs que pût lui suggérer sa passion ; enfin elle conclut en disant que, s'il ne l'emmenait pas également avec lui, elle ne le laisserait partir en aucune façon. Le Cadi consentit sans peine à ce qu'elle voulait, comptant secouer bientôt de ses épaules cette charge qui lui pesait si fort.

Pendant ce temps, Hassan-pacha ne cessait de solliciter le Cadi pour qu'il lui livrât l'esclave, lui offrant en retour des monts d'or, et, après lui avoir donné gratuitement Ricardo, dont il estimait la rançon à deux mille écus, il proposait, pour faciliter en retour la remise de la captive, la même ruse qu'avait imaginée le Cadi, celle de la faire passer pour morte quand le Grand-Turc l'enverrait chercher. Tous ces dons, toutes ces promesses, ne firent d'autre effet sur le Cadi que de le disposer à presser son départ. Ainsi

donc, poussé par son désir, non moins que par les importunités d'Hassan, et même par celles d'Halima, qui, de son côté, bâtissait en l'air mille vaines chimères, en vingt jours il arma un brigantin de quinze bancs de rames, monté d'un bon équipage de Mores et de quelques chrétiens grecs. Il y embarqua toutes ses richesses, et Halima de son côté ne laissa rien de précieux à la maison. Elle demanda à son mari de lui permettre d'emmener avec elle ses parents pour qu'ils vissent Constantinople. L'intention d'Halima était la même que celle de Mahamud : elle voulait, d'accord avec lui et avec Ricardo, s'emparer en chemin du bâtiment ; mais elle ne voulut pas leur déclarer son projet jusqu'à ce qu'elle se vît embarquée, avec la volonté de gagner un pays chrétien, d'y redevenir ce qu'elle avait d'abord été, et d'épouser Ricardo. Il était croyable en effet que, la voyant en possession de tant de richesses, et redevenue chrétienne, il ne manquerait pas de la prendre pour femme.

Vers ce temps, Ricardo eut un autre entretien avec Léonisa ; il lui fit connaître son intention, ses dessein, et Léonisa lui confia également ceux qu'avait Halima, qui ne lui en avait pas fait mystère. Ils se promirent mutuellement le secret, et se recommandant à Dieu, ils attendaient le jour du départ. Ce jour venu, Hassan sortit pour les accompagner jusqu'au rivage avec tous ses soldats, et ne les quitta point qu'ils n'eussent mis à la voile ; il suivit même le brigantin des yeux jusqu'à ce qu'il l'eût perdu de vue, et il sembla que le vent des soupirs que poussait l' amoureux More enflât avec plus de force les voiles qui lui emportaient l'âme. Mais, comme un homme

auquel depuis longtemps l'amour ne laissait pas de repos, et qui pensait sans cesse à ce qu'il devait faire pour ne pas mourir sous les coups de ses désirs impuissants, il mit aussitôt en œuvre ce qu'il avait préparé avec une mûre réflexion et une résolution inébranlable. Sur un navire de dix-sept bancs de rameurs, qu'il avait fait armer dans un autre port, il fit monter cinquante soldats, tous connus de lui, tous dévoués, qu'il s'était attachés par des dons et des promesses. Il leur donna l'ordre d'aller couper la route au bâtiment du Cadi, de le prendre avec toutes ses richesses, et de passer au fil de l'épée tous ceux qui s'y trouveraient, à l'exception de Léonisa la captive. Il ne voulait qu'elle seule pour sa part de butin dans tous les objets que le brigantin portait. Il leur ordonna aussi de couler bas le navire, afin qu'il ne restât aucun vestige de sa perte. L'amour du pillage leur mit des ailes aux pieds et du courage au cœur, bien qu'ils vissent quelle faible résistance ils devaient trouver dans les gens du brigantin, qui s'enallaient désarmés et sans nul soupçon d'une semblable attaque.

Il y avait déjà deux jours que le brigantin cheminait, et ces deux jours avaient paru autant de siècles au Cadi, qui aurait voulu dès le premier mettre en œuvre sa résolution ; mais ses esclaves lui conseillèrent de faire d'abord en sorte que Léonisa tombât ou parût malade, afin de colorer sa mort, ce qui ne pouvait se faire qu'après quelques jours de maladie. Pour lui, il aurait voulu dire simplement qu'elle était morte de mort subite, en finir de tout cela, dépêcher sa femme, et éteindre le feu qui lui consumait les entrailles ; mais il fut obligé de céder au conseil des deux amis.

Dans cet intervalle, Halima avait révélé son projet à Mahamud et à Ricardo, et ils avaient résolu de le mettre à exécution, après avoir doublé la pointe d'Alexandrie, ou à l'entrée des châteaux de la Natolie; mais le Cadi les pressait et les tourmentait si fort, qu'ils se proposèrent de saisir la première occasion favorable qui se présenterait. Un jour, au bout de six qu'ils avaient passés à naviguer, le Cadi, auquel il paraissait qu'on avait assez longtemps simulé la maladie de Léonisa, importuna ses esclaves pour que, dès le lendemain, ils en finissent avec Halima, et qu'ils la jetassent à la mer dans un linceul, en disant que c'était la captive du Grand-Seigneur. Mais au matin du jour qui, suivant l'intention de Mahamud et de Ricardo, devait voir l'accomplissement de leurs désirs ou le terme de leur vie, les gens du brigantin découvrirent un bâtiment qui, à la voile et à la rame, venait sur eux en leur donnant la chasse. Ils craignirent que ce ne fussent des corsaires chrétiens, desquels ni les uns ni les autres ne pouvaient espérer rien de bon; car, dans ce cas, il était à craindre que les Mores ne fussent faits esclaves, et que les chrétiens, bien que demeurant libres, ne restassent nus et dépouillés. Mahamud et Ricardo se seraient bien contentés de la délivrance de Léonisa et de la leur; mais, en dépit de cette pensée, ils craignaient l'insolence de cette race corsaire, car jamais ceux qui se livrent à un tel métier, de quelque nation et de quelque religion qu'ils soient, ne manquent d'avoir un cœur cruel et l'humeur insolente. Ils se mirent en défense, sans abandonner les rames, et faisant tout ce qu'ils pouvaient pour échapper. Mais peu d'heures se passèrent avant qu'ils vissent

que le navire de chasse les gagnait de vitesse, et tellement que bientôt il fut à portée de canon. Aussitôt ils carguèrent les voiles, lâchèrent les rames, prirent les armes et attendirent l'ennemi. Cependant le Cadi leur disait de ne rien craindre, parce que le navire était turc et ne leur ferait aucun mal; il ordonna de hisser sur-le-champ une blanche bannière de paix sur la vergue de la poupe, pour qu'elle fût aperçue de ceux qui, aveuglés par l'amour du butin, se jetaient avec furie à l'attaque du brigantin sans défense.

En ce moment, Mahamud tourna la tête, et vit venir du côté du couchant une galiote forte d'à peu près vingt bancs de rames. Il en informa le Cadi; quelques chrétiens qui ramaient à la chiourme ajoutèrent que le bâtiment qu'on apercevait était chrétien. Tout cela redoubla dans le brigantin la confusion et la frayeur, au point qu'ils restaient immobiles sans savoir que faire, attendant l'événement tel qu'il plairait à Dieu de le leur envoyer. Il me semble qu'en ce moment le Cadi aurait bien donné, pour se retrouver à Nicosie, toute l'espérance de son plaisir, tant son trouble était grand; mais bientôt le premier bâtiment l'en tira. Sans respect pour la bannière de paix et pour ce qu'il devait à sa religion, il heurta celui du Cadi avec tant de furie, qu'il fut sur le point de le couler à fond. Le Cadi reconnut aussitôt ceux qui l'attaquaient: il vit que c'étaient des soldats de Nicosie, et, devinant ce que ce pouvait être, il se crut perdu, se tint pour mort; et certes, si les soldats ne se fussent occupés d'abord plutôt à voler qu'à tuer, personne ne restait en vie. Mais tandis qu'ils mettaient le plus d'ardeur et d'attention à leur pillage, un Turc se mit

à crier : « Aux armes , soldats ; un navire chrétien nous attaque. » C'était vrai , car l'autre bâtiment qu'avait découvert le brigantin du Cadi portait des insignes et des bannières chrétiennes. Il s'élança avec une furie extrême sur le navire d'Hassan ; mais avant de l'atteindre , quelqu'un demanda de la proue en langue turque : « Quel est ce bâtiment ? — Celui d'Hassan-pacha , vice-roi de Chypre , répondit-on. — Eh mais ! répliqua le Turc , comment , étant musulmans vous-mêmes , avez-vous attaqué et volé ce navire , où nous savons que se trouve le Cadi de Nicosie ? » Les autres répondirent qu'ils ne savaient rien autre chose , sinon que le Pacha leur avait ordonné de prendre ce navire , et qu'en qualité de soldats soumis à son commandement , ils avaient exécuté ses ordres.

Satisfait de savoir ce qu'il voulait , le capitaine du second bâtiment , qui portait pavillon chrétien , abandonna l'attaque du navire d'Hassan et se jeta sur celui du Cadi. A la première décharge , il tua plus de dix Turcs parmi ceux qui s'y étaient introduits , et bientôt ses gens et lui sautèrent à l'abordage avec autant d'audace que de célérité. Mais à peine les nouveaux venus eurent-ils mis le pied sur le bâtiment , que le Cadi reconnut que celui qui l'attaquait n'était pas un chrétien , mais bien Aly-Pacha , l'amoureux de Léonisa , lequel , dans la même intention qu'Hassan , avait attendu son arrivée , et , pour n'être point reconnu , avait habillé ses soldats en chrétiens , de façon que , par cette ruse , son vol demeurât mieux caché. Le Cadi , qui reconnut les intentions des traîtres amants , se mit à leur reprocher à grands cris leur perfidie. « Que fais-tu , traître Aly-Pacha ? criait-il ; comment , étant

musulman , peux-tu m'attaquer et me dépouiller comme un chrétien ? Et vous , traitres soldats d'Hassan , quel démon vous a poussés à commettre un aussi grand crime ? Comment , pour assouvir l'infâme envie de celui qui vous envoie , osez-vous vous révolter contre votre seigneur naturel ? » A ces paroles , tous retinrent leurs armes , ils se regardèrent les uns les autres et se reconnurent ; car ils avaient tous été soldats du même capitaine , et avaient combattu sous le même drapeau. Confondus par les propos du Cadi et par le sentiment de leur propre faute , ils sentirent s'éteindre le fil de leur cimeterre et s'apaiser leur rage. Le seul Aly ferma les yeux et les oreilles , et s'élançant sur le Cadi , il lui porta un tel coup de fendant sur la tête , que , sans la défense qu'opposèrent cent aunes de turban qui l'enveloppaient , il la partageait en deux. Toutefois il renversa le Cadi entre les bancs de rames , et celui-ci dit en tombant : « O cruel renégat , ennemi de mon divin prophète , est-il possible qu'il n'y ait personne pour châtier ta cruauté et ton insolence ? Comment , maudit , oses-tu porter la main et faire tomber tes armes sur ton Cadi , sur un ministre de Mahomet ? » Ces paroles ajoutèrent une nouvelle force aux premières qu'il avait dites. Quand ils les entendirent , les soldats d'Hassan , craignant d'ailleurs que ceux d'Aly ne leur enlevassent le butin qu'ils avaient fait , résolurent de tout risquer. L'un commençant , et les autres faisant de même , ils se jetèrent sur les soldats d'Aly avec tant de rapidité , de vigueur et de rage , que , bien que les autres fussent beaucoup plus nombreux , ils les réduisirent bientôt à un petit nombre. Mais ceux qui restaient , revenant à eux ,

vengèrent si bien leurs camarades sur les soldats d'Hassan , qu'ils en laissèrent à peine quatre en vie , encore ceux-ci étaient-ils grièvement blessés.

Ricardo et Mahamud les regardaient , en passant de temps en temps la tête par l'écouille de la chambre de poupe , afin de voir où aboutirait ce grand bruit d'armes qui résonnait sur le pont. Quand ils virent que presque tous les Turcs étaient morts et les vivants blessés , et combien il était facile de les achever tous , Ricardo appela Mahamud , le père d'Halima , et deux de ses neveux qu'elle avait fait embarquer avec elle pour qu'ils aidassent à s'emparer du bâtiment. Saisissant les cimenterres des morts , ils sautèrent sur le pont , et aux cris de *liberté , liberté !* aidés des rameurs de l'équipage , qui étaient chrétiens grecs , ils vinrent aisément à bout , sans recevoir aucune blessure , d'égorger tous les Turcs. Passant ensuite sur la galiote d'Aly , qui se trouvait sans défense , ils s'en emparèrent facilement avec tout ce qu'elle contenait. Parmi ceux qui moururent dans le second combat , Aly-Pacha était tombé l'un des premiers ; un Turc , pour venger le Cadi , l'avait tué à coups de cimenterre. Aussitôt , sur le conseil de Ricardo , ils se mirent tous à transporter autant d'objets de prix qu'il y en avait dans le bâtiment du Cadi et dans celui d'Hassan sur la galiote d'Aly , qui était un plus grand navire , préparé pour toute espèce de charge et de voyage , et parce que les rameurs étaient chrétiens. Ceux-ci , satisfaits d'avoir recouvré la liberté et des nombreux présents que leur fit à tous Ricardo , s'offrirent à le mener jusqu'à Trapani , et même jusqu'au bout du monde , s'il l'eût exigé.

Cela fait , Ricardo et Mahamud , pleins de joie d'un si heureux succès , allèrent trouver la moresque Halima et lui dirent que , si elle voulait retourner à Chypre , ils lui armeraient son propre navire avec une bonne chiourme , et lui donneraient la moitié des richesses qu'elle avait embarquées. Mais Halima , qui , même au milieu de si grands désastres , n'avait point perdu l'amour qu'elle portait à Ricardo , répondit qu'elle aimait mieux les suivre dans un pays chrétien , ce qui causa une joie extrême à ses parents. Le Cadi reprit ses sens , et on le pansa aussi bien que les circonstances le permettaient. On lui dit aussi de choisir de deux choses l'une : ou se laisser conduire à un pays chrétien , ou retourner à Nicosie sur son propre bâtiment. Il répondit que , puisque la fortune l'avait réduit à une telle extrémité , il les remerciait de la liberté qui lui était rendue , et qu'il voulait aller à Constantinople se plaindre au Grand-Seigneur de l'insulte qu'il avait reçue d'Aly et d'Hassan ; mais , quand il sut qu'Halima l'abandonnait et voulait redevenir chrétienne , il fut sur le point de perdre l'esprit.

Finalement , on arma son propre navire , qu'on pourvut de toutes les choses nécessaires au voyage , et on lui donna même quelques sequins de ceux qui lui avaient appartenu. Quand il eut pris congé de tout le monde , avec l'intention de retourner à Nicosie , il demanda , avant de mettre à la voile , que Léonisa lui donnât un baiser , disant que cette faveur serait suffisante pour lui faire oublier toutes ses infortunes. Chacun alors supplia Léonisa d'accorder cette grâce à un homme qui l'avait tant aimée , puisqu'en cela elle ne ferait rien contre l'honneur et la décence. Léonisa

fit ce qui lui était demandé, et le Cadi la pria de lui poser les mains sur la tête pour qu'il emportât l'espérance de guérir de sa blessure. Léonisa le satisfit encore. Cela fait, et quand ils eurent percé le bâtiment d'Hassan pour le couler à fond, favorisés par un frais vent d'est qui semblait appeler les voiles pour s'y jouer, ils les lui livrèrent, et en peu d'heures ils perdirent de vue le bâtiment du Cadi. Celui-ci, les larmes aux yeux, restait à considérer comment les vents lui emportaient sa fortune, son bonheur, sa femme et son âme.

Avec des pensées fort différentes de celles du Cadi, Ricardo et Mahamud continuaient leur navigation. Aussi, sans vouloir prendre terre à aucun endroit, ils passèrent à toutes voiles en vue d'Alexandrie, et, sans avoir besoin de recourir aux rames, ils arrivèrent à l'île fortifiée de Corfou, où ils firent de l'eau; puis, sans s'arrêter, ils franchirent les écueils redoutés de la mer Ionienne, et, le second jour, découvrirent au loin Paquino, promontoire de la fertile Trinacria, entre laquelle et l'insigne île de Malte, ils passèrent en volant, car c'est avec cette rapidité que cinglait l'heureuse galiote. Finalement, ayant fait le tour de l'île, ils découvrirent au bout de quatre jours la Lampadosa¹, et bientôt après l'île où ils avaient fait naufrage². Sa vue fit trembler Léonisa en lui rappelant à la mémoire le péril qu'elle y avait couru. Le lendemain, ils aperçurent devant eux leur désirée et bien-aimée patrie. Alors la joie redoubla dans tous les

¹ Sans doute la petite île Linosa.

² La Pantellaria.

cœurs ; ils éprouvèrent les transports d'un bonheur nouveau , car l'un des plus grands qu'on puisse goûter en cette vie est celui de revenir, après un long esclavage, sain et sauf dans sa patrie. Si à ce bonheur un autre peut être égalé, c'est celui que donne la victoire remportée sur des ennemis¹. On avait trouvé dans le bâtiment une caisse remplie de banderoles et de flammes en soie de diverses couleurs, avec lesquelles Ricardo fit orner la galiote. A peine le jour venait de paraître, quand ils se trouvèrent à moins d'une lieue de la ville. Ramant alors de quart, et poussant de temps à autre de longs cris de joie, ils s'approchaient peu à peu du port, sur lequel parurent en un instant une foule de gens de la ville ; car en voyant ce navire si bien orné s'approcher si lentement de terre, il n'y eut personne en toute la ville qui manquât d'accourir au rivage.

Sur ces entrefaites, Ricardo avait prié et supplié Léonisa de se parer des mêmes habits qu'elle portait lorsqu'elle parut dans la tente des Pachas, parce qu'il voulait faire à ses parents une gracieuse plaisanterie. Elle y consentit, et ajoutant parures à parures, perles à perles et attraits à attraits, car la beauté s'accroît d'habitude par le contentement, elle se vêtit de telle sorte qu'elle excita de nouveau la surprise et l'admiration. Ricardo s'habilla aussi à la turque, de même que Mahamud et tous les chrétiens de la chiourme, qui trouvèrent à s'habiller ainsi avec les vêtements des Turcs tués dans le combat.

¹ Cervantès fait allusion à deux époques de sa vie, son retour après sa captivité en Afrique et la victoire de Lépante.

Quand ils arrivèrent au port, il pouvait être huit heures du matin, et la matinée se montrait si sereine et si belle qu'elle semblait attentive à regarder ce joyeux retour. Avant d'entrer dans le port, Ricardo fit tirer l'artillerie de la galiote, qui se composait d'un canon de course et de deux fauconneaux. La ville répondit par un même nombre de coups. Toute la foule attendait avec impatience et curiosité l'arrivée du brillant navire; mais quand on reconnut de près qu'il était turc, car on apercevait les turbans blancs de ceux qui semblaient des Mores, les gens de la ville, craignant quelque surprise, prirent aussitôt les armes. Tous les soldats de milice accoururent au port, et la cavalerie s'étendit le long du rivage. C'était justement ce que désiraient ceux qui s'approchaient peu à peu jusque dans l'intérieur du port, où jetant l'ancre tout près de terre, et lançant la planche sur le môle, ils lâchèrent les rames un à un, comme en procession. Ils descendirent sur la terre, qu'ils baisèrent à plusieurs reprises avec des larmes de joie, indice évident que c'étaient des chrétiens qui s'étaient soulevés et emparés de ce navire. A la suite de tout l'équipage, parurent le père et la mère d'Halima, ainsi que ses deux neveux, tous habillés à la turque. Pour terminer la marche, venait la belle Léonisa, le visage couvert d'un masque de taffetas cramoisi. Ricardo et Mahamud la conduisaient au milieu d'eux, et ce spectacle attira les regards de l'immense multitude qui les contemplait. En descendant sur la terre, ils firent comme les autres, et se prosternèrent pour la baiser. En ce moment arriva le gouverneur de la ville, qui reconnut aisément que c'étaient les princi-

paux d'entre tous les arrivants. Mais à peine se fut-il approché d'eux qu'il reconnut Ricardo et courut à lui les bras ouverts, faisant éclater une grande joie. Avec le gouverneur, étaient venus Cornélio et son père, ainsi que les parents de Léonisa et ceux de Ricardo, qui étaient tous les premiers personnages de la ville. Ricardo embrassa le gouverneur, et répondit à toutes les félicitations qui lui étaient adressées. Il prit par la main Cornélio, lequel, quand il le reconnut et vit qui le saisissait, perdit couleur et se mit à trembler d'effroi; puis, sans quitter la main de Léonisa : « Je vous supplie, seigneurs, dit Ricardo, de permettre par courtoisie qu'avant d'entrer dans la ville et d'aller au temple rendre les actions de grâces dues à Notre-Seigneur pour les faveurs dont il nous a comblés dans notre disgrâce, vous écoutiez certaines choses que je veux vous dire. » Le gouverneur répondit qu'il pouvait dire ce qui lui plairait, et que tout le monde l'écouterait avec plaisir et en silence. Aussitôt les principaux assistants l'entourèrent, et Ricardo, élevant un peu la voix, s'exprima de la sorte :

« Vous devez vous rappeler, seigneurs, le malheureux événement qui m'arriva, il y a quelques mois, dans le jardin des Salines, ainsi que la perte de Léonisa; vous n'avez point oublié non plus les soins que j'ai pris et les efforts que j'ai faits pour obtenir sa délivrance, puisque, sans penser à ma propre rançon, j'ai offert pour la sienne toute ma fortune. Néanmoins cette apparente générosité ne peut ni ne doit tourner à ma louange, puisque je donnais ma fortune pour la rançon de mon âme. Ce qui nous est arrivé depuis lors à tous deux exige, pour être conté, plus de temps

que n'en donne la circonstance, et une langue moins troublée que la mienne. Il suffit de vous dire, quant à présent, qu'après divers événements étranges, qu'après avoir perdu mille fois l'espérance de trouver un remède à nos malheurs, le Ciel miséricordieux, sans que nous eussions mérité cette grâce, nous a rendus à notre bien-aimée patrie, aussi comblés de richesses que de satisfaction. Ce n'est pourtant ni de ces richesses, ni de la liberté recouvrée, que naît le bonheur sans égal dont je suis pénétré ; c'est de celui qu'éprouve, à ce que j'imagine, cette femme, en paix et en guerre ma douce ennemie, tant de se voir libre que de voir devant elle le miroir de son âme. Je me réjouis encore de l'allégresse générale qu'éprouvent ceux qui ont été les compagnons de ma misère. Bien que les infortunes et les coups du sort aient coutume d'altérer les caractères et d'anéantir les plus fermes résolutions, il n'en a pas été ainsi pour celle que je nomme le bourreau de mes plus chères espérances ; car, avec plus de constance et de fermeté qu'on ne peut le dire, elle a supporté le naufrage des objets de son bonheur, et repoussé les attaques de mes ardentés autant qu'honnêtes importunités : ce qui prouve que ceux-là changent plutôt la volonté du Ciel que la pureté des mœurs, qui ont fait de cette pureté la condition de leur existence. De tout ce que j'ai dit je veux conclure que je lui ai offert ma fortune pour rançon, et que je lui ai donné mon âme par mes désirs ; que j'ai poursuivi le but de sa délivrance, et que, pour la sienne plus que pour la mienne, j'ai risqué la vie. Tous ces services, qui, dans un homme plus reconnaissant, pourraient être des obligations de

quelque poids, je ne veux point qu'ils le soient pour toi, Cornélio ; seulement je veux rendre telle l'obligation où je vais te mettre à présent. »

En disant cela , il éleva la main , et , avec une chaste délicatesse , il enleva le masque qui couvrait le visage de Léonisa , ce qui fut comme s'il eût enlevé le nuage qui couvre parfois la face éclatante du soleil ; puis il continua de la sorte : « Tu le vois , Cornélio , je te remets le bijou que tu dois estimer par-dessus toutes les choses qui sont dignes d'estime ; et toi , tu le vois aussi , belle Léonisa , je te donne à celui dont tu as toujours conservé le souvenir. Voilà ce que je veux qu'on appelle générosité , en comparaison de laquelle donner la fortune , la vie et l'honneur n'est plus rien. Prends-la , heureux jeune homme , prends-la ; et si ta connaissance va si haut , qu'elle atteigne à connaître une valeur si grande , estime-toi le plus heureux de la terre. Avec elle je te donnerai encore toute la part qui me reviendra dans ce que le Ciel a bien voulu nous départir , et qui , je crois , passera trente mille écus. De tout cela , tu peux jouir à ton aise , avec liberté , avec calme , avec confiance , et plaise au Ciel que ce soit pendant de longues et heureuses années. A moi , privé de bonheur , puisque je suis privé de Léonisa , il me plaît de rester pauvre. A qui Léonisa manque , la vie même est de trop. » Il se tut en achevant ces paroles , comme si sa langue se fût collée à son palais. Mais , au bout d'un moment , et avant que personne eût parlé , il s'écria : « O Ciel , à quel point les peines et les malheurs troublent l'intelligence ! Pour moi , seigneurs , dans le désir que j'ai de bien faire , je n'ai point pris garde à ce que je disais ; personne , en effet , ne peut se montrer

libéral du bien d'autrui. Quel pouvoir ai-je sur Léonisa pour la donner à un autre ? comment puis-je offrir ce qui est si loin d'être à moi ? Léonisa est à elle ; et si bien à elle , que , dans la privation de ses parents (puissent-ils vivre d'heureuses années !) , sa volonté ne trouverait plus aucun obstacle ; et si les obligations qu'en femme discrète et vertueuse elle pense avoir contractées envers moi pouvaient être invoquées , dès à présent je les efface , je les déchire ; je les déclare nulles et non avenues. Ainsi donc , de ce que j'ai dit , je me dédis , et je ne donne rien à Cornélio ; puisque je ne puis rien lui donner. Seulement je confirme la donation de ma fortune faite à Léonisa , sans vouloir d'autre récompense si ce n'est qu'elle tienne pour sincères mes honnêtes intentions ; et qu'elle croie bien que jamais elles n'ont eu d'autre but que celui qu'exigent son incomparable vertu , son grand courage et sa merveilleuse beauté. »

Ricardo se tut , après avoir ainsi parlé ; et Léonisa lui répondit de la sorte : « Si tu t'imagines , ô Ricardo , que j'ai accordé quelques faveurs à Cornélio dans le temps où tu te montrais à mon égard amoureux et jaloux ; crois bien aussi qu'elles furent toujours chastes et honnêtes ; puisqu'elles étaient autorisées et commandées par mes parents , qui , dans l'espoir que ces faveurs le décideraient à devenir mon époux , permettaient que je les lui accordasse. Si tu es satisfait sur ce point , tu ne le seras pas moins sur ce que t'a montré l'expérience à l'égard de mon honnêteté et de ma vertu. Je te dis cela , Ricardo , pour te faire entendre que j'ai toujours été à moi , sans m'assujettir à nulle autre personne qu'à mes parents , lesquels , à cette heure ,

je supplie humblement qu'ils veuillent bien me laisser la liberté de disposer de celle que m'ont rendue ta grande vaillance et ta grande libéralité. » Les parents de Léonisa dirent aussitôt qu'ils lui accordaient cette liberté, ayant assez de confiance en son esprit et en sa raison pour être sûrs qu'elle n'en ferait usage que dans son honneur et son intérêt. « Eh bien donc ! avec cette permission, poursuit la discrète Léonisa, je veux qu'on ne me blâme point de me montrer un peu hardie, à la condition de ne pas me montrer méconnaissante. Ainsi, ô vaillant Ricardo, ma volonté, jusqu'à présent retenue par le devoir et la sagesse, par le doute et l'incertitude, se déclare en ta faveur. Il faut que les hommes sachent que toutes les femmes ne sont point ingrates, en me montrant, moi du moins, reconnaissante. Je suis à toi, Ricardo, et serai à toi jusqu'à la mort, si nulle autre meilleure connaissance des choses ne te fait me refuser la main que je te demande comme à mon époux. »

A ces paroles, Ricardo demeura comme hors de lui-même, et ne sut faire d'autre réponse à Léonisa que se jeter à ses genoux et lui baiser les mains, qu'il lui prit de force à plusieurs reprises, en les baignant de tendres et amoureuses larmes. Cornélio versa des pleurs de dépit, les parents de Léonisa d'allégresse, et tous les assistants de joie et d'admiration. Parmi ces derniers, se trouva l'évêque ou archevêque de la ville; il leur donna sa bénédiction, les conduisit au temple, et leur accordant dispense des délais, il les maria sur-le-champ. L'allégresse se répandit par toute la ville; elle éclata dès le soir même en nombreuses illuminations, et pendant plusieurs jours, en fêtes,

en réjouissances, que firent à l'envi les parents de Ricardo et ceux de Léonisa. Mahamud et Halima se réconcilièrent avec l'Église; et celle-ci, dans l'impossibilité de satisfaire son désir et d'être femme de Ricardo, se contenta de devenir celle de Mahamud. Aux père et mère et aux neveux d'Halima, Ricardo, toujours libéral, donna sur sa part du butin de quoi vivre honorablement. Tous enfin demeurèrent satisfaits, libres et heureux; et la renommée de Ricardo, franchissant les limites de la Sicile, s'étendit par toute l'Italie et dans plusieurs autres contrées, sous le nom de *l'amant généreux*. Elle se conserve encore aujourd'hui parmi les nombreux enfants de Léonisa, qui fut un modèle rare de discrétion, de beauté et de vertu.

LA BOHÉMIENNE DE MADRID.

LA F. B. I. DE LA MICHIGAN

LA BOHÉMIENNE DE MADRID¹.

On dirait que les Bohémiens et les Bohémiennes ne sont venus au monde que pour être voleurs. Ils naissent de parents voleurs, ils s'élèvent parmi des voleurs, ils étudient pour devenir voleurs; et finale-

¹ Cervantès a peint, dans la présente Nouvelle, les mœurs de cette race étrange qu'on appelle *Gitanos* en Espagne, *Zingari* en Italie, *Gipsies* en Angleterre, et *Bohèmes* ou *Bohémiens* en France. On n'est pas d'accord sur leur origine, si ce n'est en un point, qu'ils vinrent d'Égypte. Les uns pensent que les premiers Bohémiens furent des prêtres et des prêtresses d'Isis et de Sérapis, qui cherchèrent un refuge en Europe quand Théodose eut détruit leurs temples, et qui attiraient les aumônes en faisant le métier de charlatans et de devins. Apulée, du moins, fait de ces prophètes ambulants un portrait tout semblable à celui des Bohèmes. D'autres pensent, au contraire, que ce furent des chrétiens égyptiens, chassés de leur pays par la conquête des musulmans. Voici comment Pasquier raconte leur première apparition en France : « Le 17 avril 1427, vinrent à Paris douze penanciers (pénitents), un duc, un comte, et dix hommes à cheval, qui se qualifièrent

ment ils sortent de là voleurs faits et parfaits en toute matière et à tout événement. Le goût de voler et le vol sont chez eux comme des accidents inséparables qui ne s'en vont qu'avec la vie. Or donc, une femme de cette nation, vieille Bohémienne qui pouvait être gratifiée de la vétéranee dans la science de Cacus,

« chrétiens de la Basse-Égypte, chassés par les Sarrasins ; qui ,
 « étant venus vers le pape confesser leurs péchés , recurent ,
 « pour pénitence, d'aller sept ans par le monde sans coucher en
 « lit. Leur suite était d'environ cent vingt personnes, reste de
 « douze cents qu'ils étaient à leur départ. On les logea à La
 « Chapelle, où on allait les voir en foule ; ils avaient les oreilles
 « percées, où pendait une boucle d'argent ; leurs cheveux
 « étaient très-noirs et crépus, leurs femmes, très-laidés, sorciè-
 « res, larronnières et diseuses de bonne aventure. L'évêque les
 « obligea à se retirer, et excommunia ceux qui leur avaient
 « montré leurs mains. Par ordonnance des États d'Orléans de
 « l'an 1560, il fut enjoint à tous ces imposteurs, sous le nom de
 « Bohémiens ou Égyptiens, de vider le royaume sous peine de
 « galères. » (*Recherches*, livre IV, chap. xix.)

On ne trouve plus de Bohémiens dans le reste de l'Europe, sinon quelques-uns en Angleterre, en Écosse et dans le midi de la France ; mais ils sont encore assez nombreux en Espagne. Sans compter les troupes errantes que l'on rencontre dans les Castilles, dans la Manche, et surtout dans l'Andalousie, certains quartiers de Valence et de Murcie, le grand faubourg de Triana, à Séville, et les environs de la porte de Terre, à Cadix, sont presque entièrement peuplés de Bohémiens. Ils s'occupent tous à des travaux manuels, ou à quelques branches de petite industrie, comme le maquignonage, la tonsure des mules, le colportage de la menue mercerie, etc. Ils ne se mêlent point à d'autres races ; aussi ont-ils un caractère de physionomie particulier : ce sont à peu près les traits des Juifs avec le teint des Éthiopiens.

Sur les Bohémiens, voir l'ouvrage de M. de Ségur, *l'Espagne*, tome I, page 100.

éleva, sous le nom de sa petite-fille, une jeune enfant qu'elle appela Preciosa, et à laquelle elle enseigna tous ses talents, tous ses tours de bohème. Cette petite Preciosa devint la plus admirable danseuse de toute la Bohémie, la plus belle personne et la plus spirituelle qui se pût trouver, non point parmi les Bohémiens, mais parmi les plus belles et les plus spirituelles dames dont la renommée publiât alors les louanges. Ni le soleil, ni le grand air, ni toutes les inclémences du ciel, auxquelles les Bohémiens, toujours vagabonds, sont plus sujets que les autres hommes, ne purent flétrir son visage, ni hâler ses mains. Bien plus, l'éducation grossière qu'elle recevait ne faisait découvrir en elle autre chose, sinon qu'elle était née avec des qualités plus relevées que celles d'une Bohémienne. Elle était, en effet, courtoise au dernier point, usant de bonnes façons et de bon langage; avec tout cela, un peu libre et hardie, mais non pourtant de manière à laisser voir la moindre déshonnêteté. Au contraire, toute badine qu'elle fût, elle était si retenue, si décente, qu'aucune Bohémienne, vieille ou jeune, n'osait chanter en sa présence de chansons obscènes, ni prononcer une parole équivoque. Finalement, la grand'mère connut bien le trésor qu'elle avait dans sa petite-fille, et, vieille aigle, elle résolut de faire voler loin du nid son aiglon, de lui apprendre à vivre de ses serres. Preciosa se mit en campagne, bien pourvue de couplets, de noëls, de sarabandes, de *seguidillas* et de toutes sortes de vers, principalement de *romances*, qu'elle chantait avec une grâce toute particulière. La rusée grand mère prévoyait bien que de tels agréments et de telles gentilleses, joints au peu

d'années et à la grande beauté de sa petite-fille, seraient de puissantes amorces et d'heureux appâts pour grossir son pécule. Aussi chercha-t-elle à se les procurer par tous les moyens possibles, et il ne manqua pas de poètes pour lui en fournir ; car il y a des poètes qui s'arrangent avec les Bohémiens et leur vendent leurs ouvrages, comme il y en a pour les aveugles, qui inventent des miracles et partagent le bénéfice. Il y a de tout dans le monde, et cette coquine de faim fait souvent faire aux beaux esprits des choses qui ne sont pas sur la carte. Preciosa passa son enfance en divers endroits de la Castille ; quand elle eut quinze ans, sa grand'mère putative la ramena à Madrid, c'est-à-dire à son ancien campement, dans la plaine de Santa-Barbara ; où les Bohémiens ont l'habitude de s'établir, pensant qu'elle vendrait bien sa marchandise à la cour¹, où tout s'achète et tout se vend.

La première apparition que Preciosa fit à Madrid, ce fut un jour de Sainte-Anne, patronne et avocate de la ville, dans un ballet où figuraient huit Bohémiennes, quatre vieilles et quatre jeunes, conduites par un Bohémien, grand danseur. Quoiqu'elles fussent toutes propres et bien requinquées, Preciosa était misc avec tant de goût et d'élégance, que, peu à peu, elle amouracha les yeux de tous ceux qui la regardaient. Du bruit que faisaient les castagnettes et le tambourin, et de l'ardeur de la danse, il s'éleva une rumeur d'éloges sur la beauté et la grâce de la jeune Bohémienne, si bien que les petits garçons accouraient la voir et les hommes l'admirer. Mais quand ils l'en-

¹ Le mot *corte* signifie la cour et la capitale.

tendirent chanter, car la danse était accompagnée de chant, ce fut bien une autre affaire. Pour le coup, la renommée de la Bohémienne grandit et s'étendit, et, de l'avis unanime des commissaires de la fête, on lui adjugea le bijou qui formait le prix de la meilleure danse. Quand on vint à faire la fête dans l'église de Sainte-Marie, devant l'image de la glorieuse sainte Anne; Preciosa, après avoir dansé son pas, prit un tambour à grelots, au bruit desquels, traçant un long cercle en légères pirouettes, elle chanta le *romance* suivant :

« Arbre précieux, qui tardas, à porter du fruit, des années qui pouvaient te couvrir de deuil,

« Et rendre les vœux de ton époux bien incertains, malgré son espérance,

« Retard duquel naquit ce démêlé qui chassa du temple le plus saint personnage,

« Sainte terre stérile, qui à la fin produisit toute l'abondance qui alimente le monde;

« L'ôtel de monnaie, où se forgea le coin qui donna à Dieu la forme qu'il eut comme homme;

« Mère d'une fille en qui Dieu voulut et put faire éclater des grandeurs surhumaines;

« Par vous et par elle, vous êtes, Anne, le refuge où nos infortunes vont chercher remède.

« Vous avez, je n'en doute pas, en certaine manière, un empire pieux et juste sur votre petit-fils.

« Étant commensale du palais céleste, mille parents seraient avec vous parfaitement d'accord.

« Quelle fille! quel gendre et quel petit-fils! Vous pourriez, à bien juste titre, chanter vos triomphes.

« Mais, humble vous-même, vous avez été l'école où votre fille a appris l'humilité.

« Et maintenant, à son côté, le plus rapproché de Dieu, vous jouissez d'une grandeur dont je me fais à peine l'idée. »

Le chant de Preciosa était fait pour étonner et ravir tous ceux qui l'écoutaient. Les uns disaient : « Quo Dieu te bénisse, la jeune fille ! » D'autres : « C'est grand dommage qu'elle soit Bohémienne ; en vérité, en vérité, elle méritait d'être la fille d'un grand seigneur. » Il y en avait d'autres, plus grossiers, qui disaient : « Laissez grandir la fillette, et vous la verrez faire des siennes. Par ma foi, elle va serrer les mailles d'un gentil filet pour pêcher des cœurs. » Un autre, plus épais de corps et d'esprit, la voyant danser avec tant de légèreté, lui cria : « Courage, ma fille, courage ; en danse, les amours, et frétille à perdre haleine. » Elle répondit, sans ralentir son pas : « Et je frétillerai sans perdre haleine ! »

Les vêpres et la fête de Sainte-Anne finies, Preciosa resta quelque peu fatiguée, mais avec une telle réputation de beauté, d'esprit, de malice et de talent pour la danse, qu'on faisait groupe pour parler d'elle dans toute la ville.

Quinze jours après, elle revint à Madrid, selon son

¹ Il y a dans l'original :*andad, amores, y pisad el polvito à tan menudito.* » *Y ella respondió sin dejar el baile : « Y pisarélo yo à tan menudo.* » Cette réponse renferme quelque malice dont il est fort difficile de deviner le sens aujourd'hui. N'ayant trouvé personne qui pût me l'expliquer, j'ai mis un équivalent dans les mots, et peut-être dans l'unique signification qu'il soit possible de leur donner par conjecture.

habitude, accompagnée de trois autres jeunes filles, avec des tambours à grelots et un nouveau ballet, toutes bien fournies de romances et de chansonnettes, gaies, mais décentes : car Preciosa ne permettait point que celles qui l'accompagnaient chantassent des chansons graveleuses ; et, pour elle, jamais elle n'en chanta. Bien des gens prirent garde à cette retenue, et l'en estimèrent davantage. La vieille Bohémienne ne s'éloignait jamais d'elle, s'étant faite son Argus, dans la crainte qu'on ne la dégourdit et qu'on ne la lui soufflât ; elle l'appelait sa petite-fille, et Preciosa la croyait sa grand'mère. Ses quatre compagnes se mirent à danser à l'ombre, dans la rue de Tolède, pour complaire à ceux qui les regardaient, et bientôt un grand cercle se fit à l'entour d'elles. Tandis qu'elles dansaient, la vieille demandait l'aumône aux spectateurs, et les *ochavos* et les *cuartos* pleuvaient sur elle comme des pierres sur un plancher de théâtre, car la beauté a aussi le privilège de réveiller la charité endormie. La danse achevée : « Si l'on me donne quatre *cuartos*, dit Preciosa, je chanterai toute seule un *romance*, joli au possible, qui raconte comment la reine Marguerite, notre dame, entendit la messe de relevailles à Valladolid, et alla à San-Llorente. Je dis que ce *romance* est fameux, et composé par un poète du métier, capitaine dans le bataillon. » A peine eut-elle dit cela, que presque tous ceux qui formaient le cercle répondirent à grands cris : « Chante-le, Preciosa, chante-le, voici mes quatre *cuartos*. » Et, en

* Le *cuarto* est la huitième partie d'un réal, environ trois liards; le *ochavo* est la moitié du *cuarto*.

effet, les *cuartos* tombaient sur elle comme la grêle, si bien que la vieille ne pouvait suffire à les ramasser. Quand elle eut fait sa moisson et sa vendange, Preciosa fit sonner ses grelots, et d'un ton coulant et folâtre, chanta le *romance* suivant :

« A la messe de relevailles va la plus grande reine d'Europe, riche et admirable bijou par le nom et par les vertus.

« De même qu'elle attire tous les yeux, elle attire toutes les âmes de ceux qui la regardent, et qui admirent sa dévotion et sa magnificence.

« Pour montrer qu'elle est une partie du ciel sur la terre, elle conduit d'un côté le soleil d'Autriche, de l'autre la tendre Aurore.

« Par derrière, la suit un astre, qui parut tout à coup la nuit du jour où pleurent le ciel et la terre.

« Si, dans le ciel, il y a des étoiles qui forment des chars brillants, sur d'autres chars, de brillantes étoiles ornent son ciel.

« Ici, le vieux Saturne peigne sa barbe et rajeunit ; quoique pesant, il marche avec légèreté, car le plaisir guérit la goutte.

« Le Dieu de l'éloquence se montre dans les langues flatteuses et amoureuses, et Cupidon dans les devises variées, brodées en perles et en rubis.

« Là, se montre le furieux Mars, dans la personne élégante d'une foule de jeunes galants qui s'effrayent de leur ombre.

« Près de la demeure du soleil se montre Jupiter ;

Margarita, perle.

il n'y a rien de difficile à la faveur fondée sur la puissance des œuvres.

« La lune se montre sur les joues de deux déesses sœurs, et Vénus chaste dans les attraits de celles qui composent le Ciel.

« Petits Ganymèdes vont, viennent, tournent et retournent, dans la ceinture galonnée de cette sphère merveilleuse.

« Pour que tout surprenne et cause l'admiration, il n'y a pas une chose qui ne soit plus que libérale, et qui ne touche à l'excès de prodigalité.

« Milan, avec ses riches étoffes, se montre là, en jouissant les yeux; les Indes, avec leurs diamants; l'Arabie, avec ses parfums.

« Chez les gens malintentionnés se montre l'envie mordante, et la bonté dans les cœurs de la loyauté espagnole.

« L'allégresse universelle, fuyant le sombre chagrin, court les rues et les places, en désordre et presque folle.

« Le silence ouvre la bouche à mille louanges muettes, et les enfants répètent ce qu'entonnent les hommes.

« L'un dit : « Vigne féconde, grandis, monte, embrasse ton heureux ormeau, et puisse-t-il te donner de l'ombre mille siècles,

« Pour la gloire de toi-même, pour le bien et l'honneur de l'Espagne, pour l'appui de l'Eglise, pour l'épouvante de Mahomet. »

« Une autre voix s'élève et dit : « Vis, ô blanche colombe, qui nous a donné pour petits des aigles à deux couronnes,

« Afin de chasser des airs les furieux oiseaux de proie, afin de couvrir de leurs ailes les vertus timides. »

« Une autre voix, plus discrète et plus grave, plus piquante et plus avisée, dit, en répandant l'allégresse par les yeux et par la bouche :

« Cette perle que tu nous as donnée, ô nacre d'Autriche, cette perle unique, que de machinations elle déjoue ! que de mauvais desseins elle coupe !

« Que d'espérances elle répand ! que de souhaits elle déconcerte ! que de frayeurs elle inspire ! que de secrètes trames elle fait avorter ! »

« Cependant la reine arrive au temple du Saint Phénix, qui fut brûlé à Rome, mais qui vit éternellement dans la renommée et la gloire céleste.

« Elle s'approche de l'image de vie, de la Reine du Ciel, de celle qui, pour avoir été humble, foule maintenant aux pieds les étoiles.

« A celle qui est mère et Vierge à la fois, à la fille et à l'épouse de Dieu, Marguerite, agenouillée, parle de la sorte :

« Ce que tu m'as donné, je te le donne, main toujours libérale, telle que, si ta faveur manque, la misère reste seule.

« Je t'offre, Vierge adorable, les prémices de mes fruits, tels qu'ils sont ; reçois-les, donne-leur tes regards, ton appui, ta grâce.

« Je te recommande leur père, qui, Atlas humain, plie sous le poids de tant de royaumes et de régions si lointaines.

« Je sais que le cœur du Roi repose dans les mains de Dieu, et je sais que tu peux avec Dieu tout ce que tu lui demandes pieusement. »

« Cette oraison terminée, des voix et des hymnes en entonnent une autre qui montre que sa gloire est sur la terre.

« Les offices achevés avec de royales cérémonies, ce ciel retourne à sa place avec sa sphère merveilleuse. »

A peine Preciosa eut-elle achevé son *romance*, que de l'illustre auditoire et du grave sénat qui l'écoutait, une voix formée de plusieurs s'écria : « Chante encore une fois, Preciosa ; les *cuartos* ne te manqueront pas plus que la terre. » Plus de deux cents personnes étaient réunies pour regarder la danse et écouter le chant des Bohémiennes. Au plus beau moment, un des lieutenants de la ville vint à passer par là. Voyant tant de gens assemblés, il demanda ce que c'était : on lui répondit qu'on faisait cercle autour de la belle Bohémienne qui chantait. Le lieutenant s'approcha, car il était curieux, et se mit un instant à écouter ; mais, pour ne point manquer à la gravité de son office, il n'écouta pas le *romance* jusqu'au bout. Toutefois, comme la petite Bohémienne lui avait semblé charmante, il chargea un de ses pages de dire à la vieille qu'elle vint le soir à sa maison, avec les jeunes filles, parce qu'il voulait les faire entendre à Doña Clara, sa femme. Le page fit la commission, et la vieille dit qu'elle ne manquerait point d'y aller.

La danse et le chant terminés, toute la troupe changea de place. En ce moment, un page fort bien équipé s'approcha de Preciosa, et lui donnant un papier plié : « Preciosita, lui dit-il, chante le *romance* qui est là-dedans ; il est fort bon, et je t'en donnerai d'autres de temps en temps, pour que tu acquières la réputation de la meilleure *romancière* du monde. — J'apprendrai

celui-là de très-bon cœur, répondit Preciosa, et prenez garde, seigneur, à ne pas manquer de me fournir les *romances* que vous dites, pourvu toutefois qu'ils soient honnêtes. Si vous voulez qu'on vous les paie, arrangeons-nous par douzaines : douzaine chantée, douzaine payée ; mais penser que je vous paierai à l'avance, c'est rêver l'impossible. — Que mademoiselle Preciosa me donne seulement pour le papier, reprit le page, et je serai content ; de plus, tout *romance* qui ne sera pas jugé bon et honnête n'entrera pas en ligne de compte. — Je fais le mien de les choisir, » répondit Preciosa.

Cela fait, les Bohémiennes continuèrent à monter la rue, et des gentilshommes les appelèrent d'une fenêtre basse. Preciosa s'approcha de la grille, et vit dans un salon très-frais et très-bien meublé plusieurs gentilshommes, dont les uns se promenaient, tandis que les autres jouaient à divers jeux. « Voulez-vous me donner des étrennes¹, zeigneurs ? » dit Preciosa, qui, en qualité de Bohémienne, prononçait les *s* en *z* (ce que font les femmes de cette race, non de nature, mais par artifice). A la voix et à la vue de Preciosa, les joueurs laissèrent leur jeu, et les promeneurs leur promenade, et les uns comme les autres accoururent à la fenêtre pour la voir, car ils avaient déjà ouï parler d'elle. « Entrez, dirent-ils, entrez, les Bohémiennes ; nous vous donnerons vos étrennes ici. — Ce serait les vendre, reprit Preciosa, si l'on nous y pinçait. — Non, foi de gentilhomme, répondit l'un d'eux ; tu

¹ *Barato*, gratification que donnent les joueurs gagnants à la galerie.

peux entrer, jeune fille, bien sûre que personne ne te touchera à la bordure du soulier. J'en réponds par l'ordre dont je suis revêtu ; » et il porta la main sur une croix de chevalier de Calatrava. « Si tu veux entrer, Preciosa, dit une des trois jeunes Bohémiennes qui l'accompagnaient, entre, à la bonne heure ; mais, moi, je ne pense pas entrer où il y a tant d'hommes. — Tiens, Cristina, répondit Preciosa, sais-tu de quoi tu dois te garder ? D'un homme seul, et seule avec lui, mais non de tant d'hommes ensemble ; au contraire, de ce qu'ils sont beaucoup, cela ôte la peur et l'appréhension d'en être offensée. Sois sûre d'une chose, ma bonne Cristina : c'est qu'une femme bien résolue à rester vertueuse peut l'être au milieu d'une armée de soldats. Il est bon, à la vérité, de fuir les occasions de chute ; mais ce doit être les occasions secrètes, et non les publiques. — Entrons, Preciosa, reprit sa compagne, tu en sais plus long qu'un savant. »

La vieille Bohémienne leur fit prendre courage, et toutes quatre entrèrent. A peine Preciosa fut-elle entrée, que le chevalier de Calatrava vit le papier qu'elle portait dans son sein ; il s'approcha d'elle, et le lui enleva. « Ah ! ne le prenez pas, seigneur, s'écria Preciosa ; c'est un *romance* qu'on vient de me donner à l'instant même, et que je n'ai pas encore lu. — Tu sais donc lire, ma fille ? dit l'un des gentilshommes. — Et écrire, répondit la vieille, car j'ai élevé cette enfant comme si elle eût été fille d'un robin. » Le gentilhomme ouvrit le papier, et vit qu'il y avait dedans un écu d'or. « En vérité, Preciosa, dit-il, cette lettre porte son port avec elle. Prends cet écu qui est enveloppé dans le *romance*. — C'est bien, dit

Préciosa, il paraît que le poëte m'a traitée en mendiant. Eh bien ! à coup sûr, il y a un plus grand miracle à ce qu'un poëte me donne un écu qu'à ce que je le reçoive. Si ses *romances* doivent m'arriver avec de tels noyaux, il fera bien de transcrire tout le *romancero general*¹, et de me les envoyer l'un après l'autre ; je leur tâterai le poids, et si je les trouve durs, je serai très-douce à les recevoir. » La surprise fut grande parmi tous ceux qui écoutaient la Bohémienne, et l'on n'admira pas moins son esprit que la grâce avec laquelle elle parlait. « Lisez, seigneur, dit-elle, et lisez haut ; nous verrons si le poëte est aussi spirituel qu'il est libéral. » Le gentilhomme lut ce qui suit :

« Jeune Bohémienne, que l'on peut saluer du nom de belle, c'est par ce que tu as de commun avec la pierre que le monde t'appelle Préciosa².

« Ce qui confirme cette vérité, c'est, comme tu le verras en toi-même, que jamais ne se séparent le dédain et la beauté³.

« Si tu continues à grandir en arrogance autant qu'en attrait et en valeur, je ne me fais plus caution du siècle où tu es née.

« Car, en toi s'élève un basilic qui tue de ses regards, et s'établit un empire qui, bien que doux, nous paraît tyrannie.

« Parmi des pauvres et des hordes errantes, com-

¹ Recueil des anciens *romances* du Cid, de Bernard del Carpio, etc.

² Il est inutile de faire remarquer que cette strophe contient un jeu de mots sur *pierre* et *précieuse*.

³ Les Espagnols disent proverbialement : *La belle femme se reconnaît au dédain*.

ment est née une telle beauté? Comment l'humble Manzanarès a-t-il produit un tel chef-d'œuvre?

« Pour cela il sera fameux à l'égal du Tage doré, et, pour Préciosa, apprécié plus que le Gange aux profondes eaux.

« Tu dis la bonne aventure, et tu la donnes toujours mauvaise, car ton intention et ta beauté ne suivent pas le même chemin.

« En effet, dans le péril imminent qu'on trouve à te voir, à te contempler, ton intention se dirige à te disculper, et ta beauté à donner la mort.

« On dit qu'elles sont sorcières, toutes les femmes de ta nation; mais tes sortilèges, à toi, sont plus forts et plus réels.

« Car, pour emporter les dépouilles de tous ceux qui te voient, tu fais, ô jeune fille, que les charmes soient dans tes yeux.

« Tu devances toutes les autres par la puissance des tiens; car tu nous émerveilles si tu danses, tu nous tues si tu nous regardes, tu nous enchantes si tu chantes.

« De cent mille façons tu ensorcelles; que tu parles, que tu te taises, que tu chantes, que tu regardes, que tu t'approches ou que tu t'éloignes, tu attises le feu de l'amour.

« Sur le cœur le plus indépendant tu étends ton pouvoir et ta seigneurie; témoin le mien, qui se soumet sans regret à ton empire.

« Précieux bijou d'amour, voilà ce que t'écrit humblement celui qui pour toi meurt et vit pauvre, quoique humble adorateur. »

— C'est en *pauvre* que finit le dernier vers, s'écria Préciosa; mauvais signe. Les amoureux ne doivent

jamais dire qu'ils sont pauvres ; car, dans le commencement, à ce que j'imagine, la pauvreté est très-ennemie de l'amour. — Qui t'apprend cela, petite fille ? dit un des assistants. — Eh ! qui a besoin de me l'apprendre ? répondit Preciosa. N'ai-je pas mon âme dans mon corps ? n'ai-je pas déjà mes quinze ans ? Oh ! je ne suis ni manchote, ni boiteuse, ni estropiée de l'entendement. Chez les Bohémiennes, l'intelligence ne va point du même pas que chez les autres gens ; toujours elle devance leurs années. Il n'y a pas de Bohémien lourdaud, ni de Bohémienne sotte. Comme ils n'ont d'autres moyens de gagner leur vie que d'être fins, adroits, rusés et fourbes, à chaque pas ils dégourdissent leur esprit, et ne le laissent moisir par aucun côté. Voyez-vous ces jeunes filles, mes compagnes, qui ne remuent pas les lèvres et semblent des niaises ? Eh bien ! mettez leur le doigt dans la bouche, et tâtez-leur les dents de sagesse, et vous verrez ce que vous verrez. Il n'y a pas de petite fille de douze ans qui n'en sache autant qu'une autre de vingt-cinq, parce qu'elles ont pour maîtres et précepteurs le diable et la pratique, qui leur enseignent en une heure ce qu'elles devraient apprendre en un an. » En parlant ainsi, la Bohémienne tenait bouche béante tous les assistants. Ceux qui jouaient lui donnèrent des étrennes, et même ceux qui ne jouaient pas. La vieille ramassa trente réaux dans sa tirelire, et plus riche, plus joyeuse qu'une Pâques-fleurie, elle poussa devant elle ses brebis, et gagna la maison du seigneur lieutenant, après avoir promis qu'elle reviendrait un autre jour avec son petit troupeau pour amuser ces gentilshommes si généreux.

Madame Doña Clara, femme du seigneur lieutenant, était déjà prévenue que les Bohémiennes devaient venir à sa maison. Elle les attendait comme la pluie de mai, avec ses femmes et ses duègnes, et avec celles d'une autre dame, sa voisine, car elles s'étaient toutes réunies pour voir Preciosa. A peine les Bohémiennes furent-elles entrées, que Preciosa parut resplendissante au milieu des autres, comme une torche allumée au milieu de petits cierges. Aussi, les dames et leurs suivantes coururent toutes à elle. Les unes l'embrassaient, les autres la regardaient avec de grands yeux; celles-ci la bénissaient, celles-là faisaient son éloge. Doña Clara disait : « Voilà ce qu'on peut nommer des cheveux d'or ! voilà ce qui s'appelle des yeux d'émeraude ! » La dame, sa voisine, épluchait la Bohémienne, la mettait en pièces, et faisait un abattis de ses membres et de leurs plus petits détails. Quand elle vint à louer une fossette que Preciosa avait au menton¹ : « Oh, quelle fossette ! s'écria-t-elle ; dans cette fossette doivent trébucher tous les yeux qui la voient. » Ce propos fut entendu par un écuyer de main de madame Doña Clara, qui se trouvait présent, homme à longue barbe et de longues années. « Vous appelez cela une fossette, madame ? dit-il à son tour ; ou je n'entends rien en fossette, ou celle-ci est une vraie fosse pour ensevelir les âmes toutes vivantes. Pardieu, la petite Bohémienne est si gentille, que, faite d'argent ou de pâte de sucre, elle ne le serait pas davantage. Sais-tu dire

¹ Le mot espagnol, comme le mot français, veut dire *petite fosse*.

la bonne aventure, ma fille? — De trois ou quatre manières, répondit Preciosa. — Cela aussi! s'écria Doña Clara. Par la vie du lieutenant, mon seigneur, tu vas me la dire, fille d'or, fille d'argent, fille de perles, fille d'escarboucles, fille du Ciel, ce qui est tout ce que je puis dire de plus. — Donnez la paume de la main à la petite fille, dit la vieille, ainsi que de quoi faire la croix, et vous verrez que de choses elle vous dit, car elle en sait plus qu'un docteur de médecine. » Madame la lieutenantante mit la main dans sa poche, et trouva qu'elle n'avait pas une obole. Elle demanda un *cuarto* à ses femmes, mais aucune d'elles n'en avait, ni la dame voisine non plus. Quand Preciosa vit cela : « Toutes les croix, dit-elle, en tant que croix, sont bonnes ; mais celles d'argent ou d'or sont meilleures. Il faut que vos grâces sachent que de faire la croix dans la paume de la main avec de la monnaie de cuivre, cela gâte la bonne aventure, la mienne au moins. Aussi, j'aime beaucoup mieux faire la première croix avec quelque écu d'or, ou quelque pièce de huit réaux, ou du moins un double réal. Je suis comme les sacristains ; quand l'offrande est bonne, je me frotte les mains. — Tu as de l'esprit, petite fille, en vérité, » s'écria la dame voisine ; et se tournant vers l'écuyer : « Vous, dit-elle, seigneur Contreras, n'auriez-vous pas sous la main une pièce de quatre réaux, donnez-la-moi ; quand le docteur, mon mari, sera de retour, je vous la rendrai. — Oui, j'en ai bien une, reprit Contreras ; mais elle est engagée pour vingt-deux maravédís, prix de mon souper d'hier soir. Donnez-les-moi, et j'irai dégager la pièce à vol d'oiseau. — Nous n'avons pas un *cuarto*

entre nous toutes, reprit Doña Clara, et vous nous demandez vingt-deux maravédís ! Allez, Contreras, vous n'avez jamais le sens commun. » Une des femmes présentes, voyant la stérilité de la maison, dit à Preciosa : « Fille, est-ce qu'on peut faire la croix avec un dé d'argent ? — Certes, répondit Preciosa, on fait les meilleures croix du monde avec des dés d'argent, pourvu qu'il y en ait beaucoup. — Moi, j'en ai un, reprit la suivante ; si c'est assez, le voilà, à condition que tu me diras aussi ma bonne aventure. — Tant de bonnes aventures pour un dé ! s'écria la vieille Bohémienne. Enfant, dépêche-toi, car il se fait nuit. » Preciosa prit le dé, puis la main de madame la lieutenant, et dit :

« Belle, belle, aux mains d'argent, ton mari t'aime plus que le roi des Alpuxarres.

« Tu es une colombe sans fiel ; mais quelquefois tu deviens terrible comme une lionne d'Oran, ou une tigresse d'Ocaña ¹.

« Mais, en un pif et paf, ton courroux se passe, et tu redeviens comme de la cire, ou comme une douce brebis.

« Tu querelles beaucoup, et tu manges peu ; tu te montres parfois un peu jalouse, car le lieutenant est badin, et il aime à déposer sa verge magistrale.

« Quand tu étais demoiselle, un beau garçon t'a aimée ; maudits soient les entremetteurs qui viennent déranger les inclinations !

¹ Ocaña est une ville de la Manche, à quinze lieues de Madrid. Cette manière plaisante de dire une tigresse d'Hircanie (de Hircania) se trouve déjà dans la nouvelle de *Rinconete et Cortadillo*.

« Si par hasard tu avais été religieuse , tu commanderais aujourd'hui dans ton couvent ; car d'une abbesse tu as plus de quatre cents qualités.

« Je ne voudrais pas te le dire , mais n'importe , allons : tu deviendras veuve une autre fois , et deux autres fois te remarieras.

« Ne pleure pas , madame , car nous autres Bohémiennes nous ne disons pas toujours l'évangile. Al-lons , madame , ne pleure pas.

« Pourvu que tu meures avant le seigneur lieutenant , ce sera assez pour éviter les inconvénients du ven-vage qui te menace.

« Tu hériteras , et promptement , d'une fortune abondante. Tu auras un fils chanoine , je ne sais dans quelle église ,

« Mais non à Tolède , c'est impossible. Tu auras une fille blonde et blanche , et si elle est religieuse , elle deviendra également abbesse.

« Si ton mari ne meurt pas avant quatre semaines , tu le verras corrégidor de Burgos ou de Salamanque.

« Tu as une envie ¹ , ah quelle jolie chose ! Jésus , quelle lune brillante ! quel soleil qui , là-bas aux Anti-podes , éclaire les sombres vallées !

« Pour le voir , plus de deux aveugles donneraient plus de quatre blancs. Maintenant , oui , c'est le cas de rire ; ah , que cette saillie a de grâce !

« Garde-toi des chutes , principalement sur le dos ; d'ordinaire elles sont dangereuses pour les dames de qualité.

¹ Une envie , un seing , s'appelle en espagnol *lunar* ; de là le jeu de mots qui va suivre.

« Il y a d'autres choses à te dire ; si tu m'attends le vendredi , tu les sauras ; elles sont fort plaisantes , mais quelques-unes annoncent des malheurs. »

Préciosa finit là sa bonne aventure , ayant allumé dans le cœur de toutes les assistantes le désir de savoir la leur. Toutes la lui demandèrent , mais elle les remit au vendredi prochain , après avoir reçu la promesse qu'elles auraient des réaux d'argent pour faire les croix. Sur ces entrefaites , arriva le seigneur lieutenant , auquel on conta des merveilles de la Bohémienne. Il la fit danser un peu , et confirma pour légitimes et bien placées les louanges données à Préciosa. Il mit la main dans sa poche , et après l'avoir épluchée , secouée et ratissée bien des fois , à la fin il retira la main vide. « Pardieu , dit-il , je n'ai pas une obole ; donnez , vous , Doña Clara , donnez un réal à Préciosa ; je vous le rendrai plus tard. — Certes , voilà qui est bon , seigneur , répondit Doña Clara ; oui vraiment , le réal est tout prêt. Nous n'avons pas trouvé entre nous toutes un *cuarto* pour faire le signe de la croix , et vous voulez que nous ayons un réal ? Donnez-lui donc quelque'un de vos rabats , ou quelque chose enfin ; un autre jour , Préciosa reviendra nous voir , et nous la régalerons mieux. — Eh bien ! reprit le lieutenant , pour que Préciosa revienne une autre fois , je ne veux rien lui donner aujourd'hui. — Au contraire , s'écria Préciosa ; si l'on ne me donne rien , je ne reviendrai jamais ici ; mais si , pourtant , je reviendrai pour servir de si nobles seigneurs ; seulement je me mettrai bien dans l'estomac qu'on n'a rien à me donner du tout , et je m'épargnerai la peine d'attendre. Vendez la justice , seigneur lieutenant , vendez la justice , c'est le moyen

d'avoir de l'argent ; si vous faites des modes nouvelles , vous êtes sûr de mourir de faim. Tenez , seigneur , j'ai ouï dire par ici , et , quoique jeunette , je comprends que ce ne sont pas de trop bons propos , qu'il faut tirer de l'argent des offices pour payer les condamnations de la résidence ' , et pour solliciter avec succès d'autres emplois. — C'est ce que disent et ce que font les gens sans âme , répliqua le lieutenant ; mais le juge qui rend bon compte de ses actions à sa résidence n'aura point à supporter de condamnation , et le bon usage qu'il aura fait de son emploi sera le protecteur qui lui en fera obtenir un autre. — Votre grâce parle comme un saint , seigneur lieutenant , répondit Preciosa : agissez de la sorte , et nous vous couperons des lambeaux d'habit pour en faire des reliques. — Tu sais bien des choses , Preciosa , reprit le lieutenant ; tais-toi , et je ferai en sorte que tu paraisses sous les yeux de leurs majestés , car tu es vraiment un morceau de roi. — Oh non , repartit Preciosa , ils me voudront pour jongleuse , je n'y entendrai rien , et tout sera perdu. S'ils me voulaient pour se divertir de mon esprit , à la bonne heure , je me laisserais conduire ; mais il y a des palais où les jongleurs réussissent mieux que les gens d'esprit. Moi , je me trouve bien d'être Bohémienne et pauvre , et que la chance tourne comme le Ciel voudra. — Allons , petite fille , dit alors la vieille Bohémienne , ne parle pas

A l'expiration de leurs charges , plusieurs employés de l'État étaient tenus de *résider* quelque temps dans le pays qu'ils avaient administré , pour répondre aux réclamations de leurs anciens subordonnés , devenus leurs égaux.

plus, tu as déjà beaucoup parlé, et tu en sais plus long que je ne t'en ai appris. Ne te fais pas si fine, tu te casseras la pointe; parle de ce que tes années te permettent de savoir, et ne t'envole pas si haut: il n'y a pas d'élévation qui ne menace de chute. — Ces Bohémiennes ont le diable au corps, » s'écria le lieutenant. Elles prirent alors congé de la compagnie, et, lorsqu'elles partaient, la suivante au dé dit à Preciosa: « Dis-moi la bonne aventure, Preciosa, ou rends-moi mon dé, je n'en ai pas d'autre pour coudre. — Madame la suivante, répondit Preciosa, figurez-vous que je vous l'ai dite, et pourvoyez-vous d'un autre dé, ou bien ne faites ni ourlet ni effilé jusqu'au vendredi où je reviendrai. Alors je vous dirai plus d'aventures que n'en contient un livre de chevalerie. » Les Bohémiennes s'en allèrent, et se réunirent à plusieurs paysannes qui ont coutume de quitter Madrid à l'heure de l'*Ave Maria* pour regagner leurs villages. De cette façon, elles étaient en nombreuse compagnie, et s'en retournaient bien en sûreté: c'est ce que souhaitait la vieille Bohémienne, qui vivait dans une continuelle frayeur qu'on ne lui enlevât par violence sa Preciosa.

Or, il arriva qu'un beau matin, lorsque la grand-mère et la petite-fille venaient à Madrid faire la récolte avec les autres Bohémiennes, dans une petite vallée qui est à cinq cents pas environ avant d'arriver à la ville, elles aperçurent un beau jeune homme, en riche équipage de route. Son épée et sa dague brillaient comme une châsse d'or, et il portait un chapeau orné d'une riche bourdaloue et de plumes de diverses couleurs. Les Bohémiennes s'arrêtèrent en le voyant,

et se mirent à le considérer avec attention , étonnées qu'à de telles heures un si beau jeune homme fût en un tel lieu , seul et à pied. Lui s'approcha d'elles , et s'adressant à la maîtresse Bohémienne : « Par votre vie , lui dit-il , faites-moi le plaisir , ma chère amie , d'entendre à l'écart , vous et Preciosa , deux mots qui seront tout à votre profit. — Pourvu que nous n'ayons pas à nous détourner beaucoup , ni à nous arrêter longtemps , répondit la vieille , à la bonne heure ; » puis , appelant Preciosa , ils s'éloignèrent tous trois ensemble à une vingtaine de pas. Là , debout comme ils se trouvaient , le jeune homme leur dit : « Je viens tellement épris des talents , de l'esprit et de la beauté de Preciosa , qu'après avoir fait bien des efforts pour éviter de descendre à cette extrémité , je me trouve à la fin plus réduit , plus subjugué que jamais , et dans l'impossibilité de m'en défendre. Je suis , mes dames , et c'est un nom que j'aurai toujours à vous donner si le Ciel favorise ma prétention , je suis chevalier , comme peuvent vous le prouver les insignes que je porte. » Alors , entr'ouvrant son manteau , il découvrit sur sa poitrine la croix d'un des ordres les plus qualifiés qu'il y ait en Espagne. « Je suis , ajouta-t-il , fils d'un tel (des motifs de convenance empêchent de déclarer son nom) , qui me tient sous sa tutelle et sa protection. Je suis fils unique , et , comme tel , j'attends un raisonnable majorat. Mon père est maintenant à la Cour , où il sollicite une charge importante qu'il est sur le point d'obtenir , étant déjà proposé. Bien que j'aie la qualité et la noblesse que je viens de vous indiquer , et dont vous devez déjà vous faire une exacte idée , je voudrais pourtant être tout à fait grand seigneur ,

pour élever à ma grandeur l'humilité de Preciosa, en la faisant mon égale et ma dame. Je ne la recherche pas pour la tromper, et mon amour est trop sérieux, trop profond, pour qu'il y ait place à nulle espèce de fausseté. Je veux seulement la servir de la manière qui lui conviendra le mieux ; sa volonté est la mienne. A son égard, mon âme sera de cire ; elle y pourra imprimer ce qui lui plaira, et pour conserver, pour garder ses ordres, ils ne seront pas comme imprimés sur la cire, mais comme gravés dans le marbre, dont la dureté résiste à l'action du temps. Si vous ajoutez foi à la vérité de mes paroles, mon espoir n'a pas à redouter de déception ; mais si vous ne me croyez pas, vos soupçons me tiendront dans une crainte perpétuelle. Voici mon nom (et il le lui dit) ; celui de mon père, vous le savez déjà ; la maison où il demeure est dans telle rue, elle a telles et telles enseignes ; il a des voisins près de qui vous pouvez prendre des informations, et vous pouvez même vous adresser à ceux qui ne sont pas ses voisins : car la qualité de mon père, son nom et le mien, ne sont pas si obscurs qu'on ne les connaisse dans les cours du palais, et même dans toute la capitale. J'apporte ici cent écus d'or, pour vous les donner en arrhes et en signe de ce que je pense vous donner ; car celui qui livre son âme ne peut refuser sa fortune. »

Tandis que le gentilhomme parlait ainsi, Preciosa l'examinait très-attentivement, et sans doute que ni sa mine ni ses propos ne lui semblèrent mal. Se tournant vers la vicille : « Pardonnez-moi, grand'mère, lui dit-elle, si je prends la permission de répondre à cet amoureux seigneur. — Réponds ce que tu vou-

dras, ma fille, répliqua la vieille. Je sais que tu as de l'esprit pour tout. » Preciosa reprit donc : « Moi, seigneur chevalier, quoique Bohémienne pauvre et humblement née, j'ai ici dedans un certain petit esprit fantastique qui me mène à de grandes choses. Ni les promesses ne m'émeuvent, ni les cadeaux ne me subjuguent, ni les soumissions ne me font plier, ni les galanteries ne m'épouvantent. Bien que j'aie à peine quinze ans, puisque d'après le compte de ma grand-mère je ne les ferai qu'à la Saint-Michel, je suis déjà vieille par la pensée, et je comprends plus de choses que ne le promet mon âge, moins par l'expérience que par mon heureux naturel. Mais enfin, par l'une ou par l'autre, je sais que, chez les nouveaux amants, les passions amoureuses sont comme des transports inconsidérés qui font sortir la volonté de ses gonds, laquelle, affrontant tous les obstacles, se précipite follement à la poursuite de son désir, et lorsqu'elle croit atteindre le paradis de ses visions, elle tombe dans l'enfer de ses peines. Si elle obtient ce qu'elle convoite, le désir décroît avec la possession de la chose désirée, et peut-être, les yeux de l'entendement s'ouvrant alors, on voit qu'il est juste de haïr ce qu'on adorait auparavant. Cette crainte fait naître en moi une telle réserve que je ne crois à aucune parole et que je doute de bien des œuvres. Je n'ai qu'un seul bijou, que j'estime plus que la vie : c'est celui de ma pudeur et de ma virginité. Je ne veux pas le vendre à prix de promesses et de cadeaux, car enfin il serait vendu, et s'il pouvait être acheté, il mériterait peu d'estime. Je ne veux pas non plus me le laisser ravir par des ruses et des perfidies. J'aime mieux l'emporter

à la sépulture, et plaise au Ciel qu'il en soit ainsi ! plutôt que de le mettre en danger d'être assailli, souillé, par des chimères et des fantaisies. C'est une fleur, celle de la virginité, qui devrait, s'il était possible, ne pas se laisser offenser même par l'imagination. Quand la rose est coupée du rosier, avec quelle vitesse elle se fane, et quelle facilité ! L'un la touche, l'autre la sent, celui-ci la défenille, et finalement elle périt entre des mains grossières. Si vous venez, seigneur, seulement pour ce bijou, vous ne l'obtiendrez qu'attaché par les liens du mariage : car si la virginité doit courber la tête, que ce soit du moins sous ce joug sacré. Alors, ce ne serait pas la perdre, mais l'employer en honnêtes marchés qui promettent d'heureux bénéfices. Si vous voulez être mon époux, je serai votre femme. Mais bien des conditions doivent précéder le mariage, et bien des vérifications. D'abord, je dois savoir si vous êtes qui vous dites. Ensuite, quand cette vérité sera reconnue, vous devrez abandonner la maison de vos parents, et la troquer contre nos tentes, après avoir pris le costume bohémien. Vous suivrez deux années de cours dans nos écoles, pendant lesquelles je m'assurerai de votre caractère, et vous du mien. Au bout de ce temps, si vous êtes content de moi, et moi de vous, je me livrerai à vous pour épouse. Jusque-là, vous devez me traiter en sœur, et moi vous servir humblement. Considérez que, pendant le temps de ce noviciat, il pourra se faire que vous recouvriez la vue, que vous avez perdue à présent, ou pour le moins troublée, et que vous reconnaissiez qu'il vous convenait de fuir ce que vous poursuivez aujourd'hui avec tant d'ardeur. Une fois que vous aurez recouvré

la liberté perdue, un beau repentir fait pardonner toute espèce de faute. Si vous voulez, sous ces conditions, entrer comme soldat dans notre milice, la chose est en votre main ; mais vous ne toucherez pas à un doigt de la mienne, pour peu que l'une de ces conditions vienne à manquer. »

Le jeune homme resta stupéfait aux propos de Preciosa, et se mit, comme un extatique, à regarder fixement la terre, faisant connaître qu'il réfléchissait profondément à ce qu'il devait répondre. En le voyant ainsi, Preciosa reprit la parole : « Ce n'est pas, dit-elle, une affaire si peu importante qu'elle puisse ni doive se résoudre en aussi peu de temps que nous en avons ici. Retournez, seigneur, à la ville, et pesez mûrement ce qui vous convient le mieux. Vous pourrez, dans ce même endroit, me parler tous les jours de fête, soit à l'aller soit au retour de Madrid. » A cela, le gentilhomme répondit : « Quand le Ciel ordonna que je t'aimasse, ma Preciosa, je résolu de faire pour toi tout ce que ta volonté s'aviserait de me demander. Jamais cependant il ne me vint à la pensée que tu me demanderais ce que tu me demandes ; mais puisque ton désir est que mon goût se règle et s'accommode au tien, compte-moi pour Bohémien dès aujourd'hui ; fais de moi toutes les expériences qu'il te plaira, sûre de me trouver toujours le même que je me montre à présent. Vois, quand veux-tu que je change de costume ? Moi, je voudrais que ce fût sur-le-champ. Sous le prétexte d'aller en Flandre, je tromperai mes parents, et je tirerai d'eux assez d'argent pour passer quelques jours. Je n'en demanderai que huit pour préparer mon départ, et quant aux gens qui devront

m'accompagner, je saurai les tromper de manière que ma résolution s'accomplisse. Ce que je te demande, si déjà je puis avoir assez d'audace pour te demander quelque chose, pour t'en supplier, c'est, après t'être informée aujourd'hui de ma qualité et de celle de mes parents, de ne plus retourner à Madrid; car je ne voudrais pas que quelqu'une des trop nombreuses occasions qui peuvent s'y rencontrer m'enlevât le bonheur qui me coûte si cher. — Oh! pour cela non, seigneur galant, répondit Preciosa. Sachez qu'avec moi la liberté doit marcher sans embarras, sans ennui, et ne doit être ni étouffée, ni troublée par les soupçons de la jalousie. Du reste, mettez-vous bien dans l'esprit que je ne la prendrai pas si excessive qu'on ne reconnaisse du plus loin que mon honnêteté égale ma hardiesse. La première charge que je veuille vous imposer, c'est celle de la confiance que vous devez avoir en moi. Les amants, voyez-vous, qui débntent par témoigner de la jalousie sont des simples ou des présomptueux. — Tu as Satan dans le corps, petite fille, s'écria en l'interrompant la vieille Bohémienne. Vois un peu, tu dis des choses que ne dirait pas un professeur de Salamanque. Tu t'entends en amour, en jalousie, en confiance; comment cela? En vérité, tu me rends folle, et je suis là à t'écouter, comme j'écouterai une personne possédée du démon, qui parle latin sans le savoir. — Taisez-vous, grand'mère, répondit Preciosa, et sachez que toutes les choses que vous m'entendez dire sont des sornettes et des enfautillages à côté de toutes celles plus sérieuses qui me restent dans la poitrine. »

Tout ce que disait Preciosa, tout l'esprit, toute la

discrétion qu'elle montrait, c'était jeter de l'huile sur le feu qui brûlait dans le cœur de l'amoureux gentil-homme. Finalement, ils tombèrent d'accord qu'à huit jours de là, ils se reverraient au même endroit ; que le jeune homme viendrait leur rendre compte de l'état où se trouvaient ses affaires, tandis qu'elles auraient eu le temps de vérifier l'exactitude de ce qu'il leur avait dit. Le jeune homme tira une bourse de brocart, qui contenait, leur dit-il, les cent écus d'or, et la remit à la vieille. Preciosa ne voulait point qu'elle les acceptât, mais la Bohémienne lui dit : « Tais-toi, petite fille ; la meilleure preuve qu'ait donnée ce seigneur qu'il est épris et soumis, c'est d'avoir rendu les armes, en signe de soumission. Donner, en quelque occasion que ce soit, fut toujours l'indice d'un cœur généreux, et rappelle-toi le proverbe qui dit : « Prier le Ciel, et donner du maillet ¹. » D'ailleurs, je ne veux point que, par ma faute, les Bohémiennes perdent le renom qu'elles ont acquis depuis bien des siècles, d'être cupides et ménagères. Tu veux que je refuse cent écus d'or, Preciosa ? cent écus que l'on peut porter cousus dans l'ourlet d'un jupon qui ne vaille pas deux réaux, et les garder là comme une rente perpétuelle sur les pâturages d'Estrémadure ? y penses-tu ? Mais si quelqu'un de nos fils, de nos petits-fils, ou de nos parents, tombait par quelque malheur dans les mains de la justice, y aurait-il une aussi bonne recommandation à faire arriver à l'oreille du juge ou du greffier que ces écus, s'ils arrivent à leurs bourses ? Trois fois, et pour trois délits différents, je me suis vue presque

¹ C'est notre proverbe : *Aide-toi, le Ciel t'aidera.*

montée sur l'âne pour être publiquement fouettée ; une fois, c'est un pot d'argent qui m'a délivrée ; une autre, un collier de perles ; une autre, enfin, quarante pièces de huit réaux, que je changeai contre de la monnaie de cuivre, en donnant vingt réaux de plus pour le change. Prends garde, ma fille, que nous exerçons un métier dangereux, plein d'encombres, de faux pas et d'occasions de chute. Il n'y a pas de défenses qui nous protègent plus vite et plus sûrement que les armes du grand Philippe. Il ne faut point dépasser son *plus ultra*¹. Avec un doublon à deux faces, la triste face du procureur se montre riante, et nous réjouissons celle de tous les ministres de la mort, qui sont des harpies pour nous autres Bohémiennes. Ils ont plus de plaisir à nous dépouiller, à nous écorcher, qu'à faire rendre gorge à un voleur de grand chemin. Jamais, quelque déchirées et déguenillées qu'ils nous voient, ils ne nous croient pauvres ; ils disent que nous sommes comme les pourpoints des *gabachos*² de Belmonte, pleins de graisse et de trous, mais pleins de doublons.

— Par votre vie, grand'mère, s'écria Preciosa, n'en dites pas davantage. Vous êtes en train d'alléguer tant de lois en faveur du droit de garder l'argent, que vous épuiserez toutes celles des empereurs. Allons, gardez ces écus, et grand bien vous en adviene ; mais plaise à Dieu que vous les enterriez dans une sépulture d'où ils ne revoient jamais la clarté du soleil, et d'où il ne

¹ Les monnaies espagnoles portent au revers les Colonnes d'Hercule, avec la fière devise : *Plus ultra*.

² Nom injurieux et populaire des Français.

soit pas nécessaire de les tirer ! A nos compagnes il faudra donner quelque chose, car il y a longtemps qu'elles nous attendent, et elles doivent commencer à se fâcher. — Bah ! répliqua la vieille, elles verront de cette monnaie d'or, comme elles voient le Grand Turc à présent. Ce bon seigneur verra s'il lui reste quelques pièces d'argent, ou quelques *cuartos*, et les partagera entre elles ; avec peu de chose, elles seront contentes. — Oui, j'en ai, » reprit le galant, et il tira de sa poche trois pièces de huit réaux, dont il fit présent aux trois jeunes Bohémiennes, ce qui les rendit plus gaies et plus contentes que ne l'est d'habitude un auteur de comédies¹, lorsque, étant en rivalité de quelque autre, on ajoute à son nom, sur les affiches au coin des rues, *victor, victor*. Enfin, il demeura convenu, comme on l'a dit, que le gentilhomme reviendrait à huit jours de là, et qu'il s'appellerait, lorsqu'il se ferait Bohémien, Andrès Caballero² ; car il y avait justement parmi eux des Bohémiens portant ce nom de famille. Andrès (c'est ainsi que nous l'appellerons désormais) n'osa point embrasser Preciosa ; au contraire, lui ayant envoyé son âme avec ses regards, privé d'elle, si l'on peut ainsi dire, il les quitta, et rentra dans Madrid, où elles le suivirent pleines de joie. Preciosa, un peu éprise, plus par bienveillance que par amour, de la bonne mine d'Andrès, sentait déjà le désir de s'informer s'il était ce qu'il avait dit.

¹ Auteur de comédies (*autor de comedias*) signifie en cet endroit directeur d'une troupe de comédiens ambulants.

² *Caballero* signifie chevalier, gentilhomme.

Elle entra dans Madrid, et quand elle eut traversé quelques rues, elle rencontra le page poète, celui du couplet et de l'écu. Dès qu'il la vit, il s'approcha d'elle : « Sois la bienvenue, Preciosa, lui dit-il. As-tu lu par hasard les couplets que je t'ai donnés l'autre jour? — Avant que je réponde un mot, repartit Preciosa, il faut que vous me disiez une vérité, par la vie de ce que vous aimez le plus. — En m'adjurant ainsi, répliqua le page, je ne refuserai nullement de la dire, dût-elle me coûter la vie. — Eh bien ! la vérité que je veux que vous me disiez, reprit Preciosa, c'est si par bonheur ¹ vous êtes poète. — Si je l'étais, repartit le page, ce serait forcément par bonheur. Mais il faut que tu saches, Preciosa, que ce nom de poète, bien peu de gens le méritent ; aussi ne le suis-je point, mais seulement un amateur de poésie. Toutefois, quand j'en ai besoin, je ne vais ni chercher ni mendier des vers d'autrui. Ceux que je t'ai donnés sont de moi, aussi bien que ceux que je te donne à présent ; mais je ne suis pas poète pour cela, à Dieu ne plaise ! — Est-il donc si mauvais d'être poète ? répondit Preciosa. — Mauvais, non, reprit le page ; mais être poète en cachette ne me semble pas très-bon. Il faut user de la poésie comme d'un bijou très-précieux, que son maître ne porte pas tous les jours, qu'il ne montre pas à toutes gens et en toute occasion, mais, au contraire, quand il est sage et raisonnable de le montrer. La poésie est une belle jeune fille, chaste, honnête, discrète, spirituelle, solitaire et retirée, qui

¹ *Por ventura*, c'est l'expression espagnole pour dire par hasard.

se retient dans les bornes de la plus stricte discrétion. Elle est amie de la solitude ; les ruisseaux la divertissent, les prairies la consolent, les arbres la désennuient, les fleurs la réjouissent, et, finalement, elle charme et instruit tous ceux qui la fréquentent. — Cependant, reprit Preciosa, j'ai ouï dire qu'elle est très-pauvre, et même quelque peu mendiante. — C'est tout au rebours, s'écria le page ; car il n'y a pas de poëte qui ne soit riche, puisqu'ils vivent tous contents de leur situation : philosophie à l'usage de peu de monde. Mais, qui t'a poussée, Preciosa, à me faire cette question ? — Ce qui m'y a poussée, répondit Preciosa, c'est que, tenant tous les poëtes, ou presque tous, pour pauvres, j'ai été émerveillée de cet écu d'or que vous m'avez donné roulé dans vos vers. Mais à présent que je sais que vous n'êtes pas poëte, mais seulement amateur de poésie, il se pourrait que vous fussiez riche. Toutefois, j'en doute, car, par ce goût qui vous tient de faire des couplets, doit s'en aller et se fondre toute la fortune que vous pouvez avoir. Il n'y a pas de poëte, à ce que l'on dit, qui sache conserver la fortune qu'il a, ni acquérir celle qui lui manque. — Eh bien ! je ne suis pas de ceux-là, répliqua le page : je fais des vers, et pourtant ne suis ni riche, ni pauvre. Sans le regretter et sans le décompter, comme font les Génois⁴ des diners qu'ils donnent, je puis bien donner un écu, et même deux, à qui me convient. Tenez, perle précieuse, prenez ce second

⁴ Les Génois, qui avaient beaucoup de comptoirs en Espagne, étaient renommés par leur avarice et leur rigidité commerciale.

papier, et ce second écu qu'il contient, sans vous mettre à chercher si je suis poëte ou non. Je veux seulement que vous croyiez que celui qui vous le donne voudrait avoir, pour vous les donner aussi, les richesses de Midas. » En disant cela, il lui remit un papier. Preciosa, l'ayant tâté, reconnut qu'il y avait dedans un écu. « Ce papier, lui dit-elle, devra vivre bien des années, puisqu'il renferme deux âmes : l'une, celle de l'écu ; l'autre, celle des vers, qui sont toujours pleins d'*âmes* et de *cœurs*. Mais il faut que le seigneur page apprenue que je ne veux pas tant d'âmes avec moi. S'il ne retire l'une, il n'y a de garde que j'accepte l'autre. C'est comme poëte que je l'aime, et non comme faiseur de cadeaux ; de cette façon nous aurons une amitié durable, car on peut plutôt se passer d'un écu, quelque fort qu'il soit, que de la façon d'un *romance*.— Eh bien ! Preciosa, répondit le page, puisque tu veux absolument que je sois pauvre, ne refuse pas du moins l'âme que je t'envoie dans ce papier. Rends-moi l'écu, et pourvu que tu le touches avec ta main, je le garderai comme une relique tant que la vie me durera. »

Preciosa ôta l'écu du papier, qu'elle garda, mais qu'elle ne voulut point lire dans la rue. Le page lui dit adieu, et s'en alla joyeux et triomphant, croyant déjà que Preciosa était à lui, puisqu'elle lui parlait avec tant d'affabilité. Pour elle, comme son intention était de chercher la maison du père d'Andrès, sans vouloir s'arrêter à danser nulle part, elle fut bientôt dans la rue indiquée, qu'elle connaissait parfaitement. Quand elle en eut parcouru la moitié, elle porta les yeux à des balcons de fer doré qu'on lui avait donnés

pour enseignes, et aperçut un gentilhomme d'une cinquantaine d'années, d'un aspect grave et vénérable, qui portait une croix rouge sur la poitrine. Celui-ci n'eut pas plutôt vu de son côté la Bohémienne qu'il s'écria : « Montez, jeunes filles, on vous fera l'aumône. » A sa voix, trois autres gentilshommes accoururent au balcon, et parmi eux l'amoureux Andrès, lequel, en apercevant Préciosa, perdit couleur, et fut sur le point de perdre connaissance, tant sa vue lui causait d'émotion. Toutes les Bohémiennes montèrent, à l'exception de la vieille, qui resta en bas pour s'informer auprès des domestiques de la vérité des propos d'Andrès.

Quand les Bohémiennes entrèrent dans la salle, le vieux gentilhomme disait à ses amis : « Ce doit être sans doute la belle Bohémienne, celle dont on parle dans tout Madrid. — Elle-même, répondit Andrès, et sans doute aussi c'est la plus belle créature qu'on ait jamais vue. — Voilà ce qu'on dit, reprit Préciosa, qui avait tout entendu en entrant; mais franchement on doit se tromper de la moitié du juste prix. Jolie, je crois bien l'être; mais aussi belle qu'on le dit, je n'en ai pas seulement la pensée. — Par la vie de Don Juanico, mon fils, s'écria le vicillard, vous êtes encore plus belle qu'on ne le dit, jolie Bohémienne. — Et quel est Don Juanico, votre fils? demanda Préciosa. — Ce galant qui est à côté de vous, répondit le gentilhomme. — En vérité, reprit Préciosa, je pensais que votre grâce avait juré par la vie de quelque marmouset de deux ans. Voyez un peu quel Don Juanico! quel petit bijou! m'est avis qu'il pourrait fort bien être marié, et suivant cer-

taines lignes qu'il a sur le front, trois ans ne se passeront pas sans qu'il le soit, et fort à son goût, à moins que d'iei-là on ne le perde ou ne le change. — Assez, dit un des assistants, la Bohémienne se connaît en lignes. »

Cependant, les trois jeunes Bohémiennes qui accompagnaient Preciosa se reculèrent dans un coin de la salle, et, se cousant l'une à l'autre, comme on dit, la bouche à l'oreille, elles se serrèrent bien pour ne pas être entendues. — Amies, dit la Cristina, voilà le gentilhomme qui nous a donné ce matin les trois pièces de huit réaux. — C'est vrai, répondirent-elles; mais n'en parlons pas, et ne lui disons rien, s'il ne nous parle le premier. Qui sait? peut-être veut-il qu'on ne le sache pas? » Tandis que cela se passait entre les trois jeunes commères, Preciosa répondait au sujet des lignes : « Ce que je vois avec les yeux, je le devine avec le doigt. A l'égard du seigneur Don Juanico, ce que je sais, et sans lignes, c'est qu'il est quelque peu prompt à s'aimer, impétueux, bouillant, et grand prometteur de choses qui paraissent impossibles. Et plaise à Dieu que, de plus, il ne soit pas menteur, ce qui serait le pire de tout. Il doit faire bientôt un voyage très-loin d'iei; mais une chose pense le bidet, et une autre celui qui le selle : l'homme propose et Dieu dispose; peut-être pensera-t-il se rendre à Oñez, et il ira tomber à Gamboa. — En vérité, Bohémienne, répondit Don Juan, tu as trouvé juste sur bien des points de mon caractère; mais quant à être menteur, tu vas bien loin de la vérité, car je me pique de la dire en toute rencontre. A l'égard du long voyage, tu as encore deviné juste :

car sans aucun doute, s'il plaît à Dieu, dans quatre ou cinq jours je partirai pour la Flandre, bien que tu me menaces d'être obligé de changer de chemin. Je ne voudrais pas, vraiment, qu'il m'arrivât quelque accident en route capable d'empêcher mon projet. — Taisez-vous, mon petit seigneur, répondit Préciosa, et recommandez-vous à Dieu; tout se fera pour le mieux. Sachez que je ne sais rien de ce que je dis, mais il n'est pas étonnant que, parlant beaucoup, à tort et à travers, je réussisse en quelque chose. Ce que je voudrais, c'est réussir à te persuader de ne point partir, mais, au contraire, de calmer ton ardeur et de rester avec tes parents, pour leur donner une heureuse vieillesse. Je n'aime pas ces allées et venues en Flandre, surtout pour les jeunes gens d'un âge aussi tendre que le tien. Laisse-toi grandir et grossir un peu, pour que tu puisses supporter les fatigues de la guerre. D'ailleurs, tu as bien assez de guerre chez toi; bien assez de combats amoureux se livrent dans ton cœur. Calme-toi, calme-toi, petit turbulent, et prends bien garde à ce que tu fais avant de te marier. Maintenant, donne-nous une aumône, au nom de Dieu et de qui tu es; car, franchement, je crois que tu es bien né, et si à cette qualité se joint celle d'être véridique, je chanterai victoire pour avoir deviné juste en tout ce que je t'ai dit.— Je t'ai déjà dit, jeune fille, répliqua Don Juan, celui qui devait devenir Andrés Caballero, que tu as deviné juste en toute chose, si ce n'est en la crainte que tu as que je ne sois pas très-sincère. En cela, tu te trompes assurément. La parole que je donne au milieu des champs, je la tiendrai à la ville, ou partout ailleurs, sans qu'on en réclame l'exécution, car

celui-là ne peut se piquer d'être gentilhomme qui trempe dans le vice du mensonge. Mon père te fera l'aumône pour Dieu et pour moi ; car , en vérité , j'ai donné ce matin tout ce que j'avais à certaines dames, de qui je n'oserais garantir, de l'une d'elles surtout, qu'elles sont aussi douces et tendres que belles. » Cristina , entendant ces mots , dit aux autres Bohémien-nes, avec autant de mystère que la première fois : « Hein , petites filles ; qu'on me tue s'il ne dit pas cela pour les trois pièces de huit réaux qu'il nous a don-nées ce matin. — Cela ne peut être , répondit une des deux autres , puisqu'il dit que c'étaient des dames ; nous ne le sommes pas , et s'il est véridique autant qu'il le dit , il ne pourrait mentir à ce point. — Oh ! ce n'est pas un si gros mensonge , reprit Cristina , que celui qui se fait sans nuire à personne , et au pro-ffit de celui qui le fait. Mais , avec tout cela , je m'aper-çois qu'on ne nous donne rien , et qu'on ne nous fait pas danser. »

La vieille Bohémienne monta dans ce moment : — Allons , ma fille , dépêche-toi , s'écria-t-elle ; il est tard , et nous avons beaucoup à faire , et plus encore à dire. — Qu'y a-t-il donc , grand'mère ? demanda Preciosa. Est-ce un fils ou une fille ? — Un fils , et très-joli , ma foi , répondit la vieille. Viens , Preciosa , tu entendras des merveilles véritables. — Plaise à Dieu que l'enfant ne meure pas avant les relevailles ! s'écria Preciosa. — On y donnera tous ses soins , répliqua la vieille. D'ailleurs , jusqu'à présent , les couches se sont bien faites , et l'enfant est comme un bijou d'or. — Est-ce que quelque dame est accouchée ? demanda le père d'Andrés Caballero. — Oui , seigneur , répondit

la Bohémienne, et l'accouchement est si secret, que personne n'en sait rien, si ce n'est Preciosa, moi et une autre personne. Aussi, nous ne pouvons dire qui c'est. — Nous ne voulons pas le savoir non plus, reprit un des assistants; mais, malheureuse celle qui dépose son secret sur vos langues, et qui confie son honneur à votre assistance! — Nous ne sommes pas toutes mauvaises, répondit Preciosa, et peut-être y en a-t-il quelqu'une parmi nous qui se pique d'être discrète et sincère autant que l'homme le plus fier et le plus huppé qu'il y ait dans cette salle. Allons-nous-en, grand'mère: ici l'on ne fait pas grand cas de nous; en vérité, pourtant, nous ne sommes pas des voleuses, et nous ne demandons rien à personne. — Ne vous fâchez point, Preciosa, reprit le père, car, de vous du moins, j'imagine qu'on ne peut rien présumer de mauvais; votre charmant visage suffit à vous accréditer, et se rend caution de votre bonne conduite. Par votre vie, Preciosa, dansez un peu avec vos compagnes; j'ai là un doublon d'or à deux faces, dont aucune ne vaut la vôtre, bien que ce soient deux faces de rois. »

A peine la vieille eut-elle entendu ces mots qu'elle s'écria : — Allons, petites filles, les pans dans la ceinture, et faites plaisir à ces seigneurs. » Preciosa prit le tambour à grelots, et les Bohémiennes, se mettant en danse, firent et défirent leurs pas entrelacés avec tant de légèreté et de grâce qu'elles emportaient à leurs pieds les yeux de tous ceux qui les regardaient, surtout ceux d'Andrès, qui fixait les siens entre les pieds de Preciosa, comme s'ils eussent trouvé là le centre de leur félicité. Mais le sort vint à la troubler

de façon qu'elle se changea en enfer. Il arriva que, dans la fougue de la danse, Preciosa laissa tomber le papier que lui avait donné le page, et, dès qu'il fut à terre, celui qui avait mauvaise idée des Bohémiennes le ramassa, et l'ouvrant aussitôt : « Bon ! s'écria-t-il, nous tenons un petit sonnet. Que le bal cesse, et qu'on écoute ; car, à en juger par le premier vers, il n'est pas du tout bête. » Preciosa s'en montra fâchée, ne sachant ce qu'il contenait ; elle pria qu'on ne le lût point, et qu'on le lui rendit. Mais tout l'empressement qu'elle mettait à le réclamer était des aiguillons qui stimulaient le désir qu'Andrès avait de l'entendre. Enfin, le gentilhomme lut le sonnet à haute voix ; le voici :

« Lorsque Preciosa touche le tambour de basque, et que son doux bruit frappe les airs insensibles, ce sont des perles qu'elle répand avec les mains, ce sont des fleurs qu'elle laisse échapper de sa bouche.

« L'âme reste en suspens, et la raison devient folle, aux doux mouvements surhumains dont la netteté, la grâce et la décence portent sa renommée jusqu'au ciel élevé.

« Elle traîne mille âmes attachées au moindre de ses cheveux, et, à la plante de ses pieds, l'amour rend humblement ses deux flèches.

« Elle aveugle et elle éclaire avec ses beaux soleils ; c'est par eux que l'amour maintient son empire, et il se croit même capable de plus grands prodiges. »

« Pardieu, s'écria celui qui lisait le sonnet, le poète qui a fait cela est vraiment gentil. — Ce n'est pas un poète, seigneur, dit Preciosa, mais un page fort galant et fort honnête homme. »

— « Prenez garde à ce que vous avez dit, Preciosa, et à ce que vous allez dire. Ce ne sont point là des éloges du page, mais des coups de lance qui percent de part en part le cœur d'Andrès qui les écoute. Voulez-vous en être sûre, jeune fille ? Eh bien, tournez les yeux, et vous le verrez évanoui sur sa chaise, pris d'une sueur de mort. Ne pensez pas, mademoiselle, qu'Andrès vous aime si peu sérieusement qu'il ne soit alarmé et blessé par la moindre de vos étourderies. Approchez-vous de lui, à la bonne heure, et dites-lui quelques paroles à l'oreille qui lui aillent droit au cœur, et qui le tirent de son évanouissement. Sinon, mettez-vous sur le pied de recevoir chaque jour des sonnets à votre louange, et vous verrez en quel état ils le mettront. »

Tout se passa comme on vient de le dire. Quand Andrès entendit le sonnet, mille visions jalouses le mirent en émoi. Il ne s'évanouit pas entièrement, mais il perdit couleur, au point qu'en le voyant, son père s'écria : « Qu'as-tu, Don Juan ? On dirait que tu vas t'évanouir, tant tu es devenu pâle. — Attendez, dit aussitôt Preciosa ; laissez-moi lui dire certaines paroles à l'oreille, et vous verrez qu'il ne s'évanouira point. » En effet, s'approchant de lui, elle lui dit, presque sans remuer les lèvres : « Beau courage pour un Bohémien ! Comment pourrez-vous, Andrès, supporter le tourment de la *toca* ¹, si vous ne pouvez souffrir celui d'un morceau de papier ? » Puis, lui faisant une demi-douzaine de signes de croix sur le

¹ Espèce de torture qui consistait à faire boire au patient des bandelettes de gaze avec de l'eau.

cœur, elle s'éloigna de lui ; alors Andrès reprit un peu haleine, et fit entendre que les paroles de Preciosa lui avaient fait du bien.

Finalement, le doublon à deux faces fut donné à Preciosa, qui dit à ses compagnes qu'elle le changerait, et le partagerait noblement avec elles. Le père d'Andrès lui demanda de lui laisser par écrit les paroles qu'elle avait dites à Don Juan, voulant en tout cas les savoir. « De très-bon cœur, répondit Preciosa, et soyez sûr, quoiqu'elles semblent une plaisanterie, qu'elles ont une vertu toute spéciale pour préserver du mal de cœur et des éblouissements. Voici ces paroles magiques :

« Petite tête, petite tête, tiens-toi bien, ne te laisse pas glisser, et mets-toi deux élançons de la patience bénie. Sollicite la gentille confiance ; ne descends point à de basses pensées ; tu verras des choses qui sentent le miracle, Dieu aidant et saint Christophe le géant ¹. »

« Avec la moitié de ces paroles, ajouta Preciosa, qu'on dira à la personne qui aurait des éblouissements, et six croix qu'on lui fera sur le cœur, elle redeviendra fraîche comme une pomme. » Quand la vieille Bohémienne entendit le charme ² et comprit la ruse, elle resta stupéfaite ; Andrès ne le fut pas moins, lui qui vit que tout cela était une invention de son esprit délié. Quant au sonnet, il resta à la compagnie, car

¹ *Dios delante y san Cristoval gigante*, expression populaire pour dire avec l'aide de Dieu.

² *Ensalmo*, paroles magiques pour guérir certaines maladies.

Préciosa ne voulut pas le réclamer pour ne pas donner une autre sueur froide à Andrès. Elle savait déjà, sans qu'on le lui eût appris, ce que c'était que donner des frayeurs et des soucis jaloux, que de mettre, comme on dit, martel en tête aux amants subjugués. Les Bohémiennes prirent congé de la compagnie, et au moment de partir, Préciosa dit à Don Juan : « Tenez, seigneur, tous les jours de cette semaine sont bons pour les départs; aucun n'est mauvais; hâtez-vous donc de partir le plus tôt que vous pourrez; une vie libre, large et fort agréable vous attend, si vous savez vous y accommoder. — Cependant, à mon avis, répondit Don Juan, celle du soldat n'est pas si libre qu'il n'y ait plus de sujétion que de liberté; mais, avec tout cela, je ferai comme je verrai faire. — Et vous verrez plus que vous ne pensez, repartit Préciosa; que Dieu vous conduise et vous mène à bien, comme le mérite votre bonne contenance. » Ces derniers mots rendirent Andrès tout content, et les Bohémiennes s'en allèrent plus contentes encore; elles changèrent le doublon, et se le partagèrent entre toutes également. Cependant la vieille gardienne prenait toujours une part et demie de ce qu'on ramassait, tant à cause de sa supériorité, que parce qu'elle était la boussole qui guidait les autres dans le *mare magnum* de leurs danses, de leurs badinages, et même de leurs tours et de leurs tromperies.

Enfin arriva le jour où Andrès Caballero apparut un matin dans l'endroit même de sa première apparition, monté sur une mule de louage, et sans aucun domestique. Il y trouva Préciosa et sa grand'mère, lesquelles, l'ayant reconnu, l'accueillirent avec beaucoup

de satisfaction. Il leur dit de le conduire au campement : avant que le soleil fût levé tout à fait , et qu'on pût reconnaître à la clarté du jour les détails de son signalement , si l'on était par hasard à sa recherche. Les deux femmes qui , averties d'avance , étaient venues seules , rebroussèrent chemin et arrivèrent peu de temps après à leurs baraques. Andrès entra dans la plus grande du campement , où accoururent aussitôt pour le voir dix à douze Bohémiens , tous jeunes , gaillards et bien faits , que la vieille avait informés déjà du nouveau compagnon qui allait leur arriver , et cela , sans avoir besoin de leur recommander le secret ; car , ainsi qu'on l'a dit , ils le gardent tous avec une sagacité et une exactitude incroyables. Ils jetèrent à l'instant l'œil sur la mule , et l'un d'eux dit sans plus tarder : « Cette bête pourra se vendre le jeudi à Tolède. — Oh ! pour cela non , s'écria Andrès , car il n'y a pas de mule de louage qui ne soit connue par tous les valets de muletiers qui circulent dans toute l'Espagne. — Pardieu , seigneur Andrès , reprit un des Bohémiens , quand même la mule aurait dans son signalement plus de signes qu'il n'y en aura pour annoncer le terrible jour du jugement dernier , nous saurons ici la transformer de manière qu'elle ne soit connue ni de la mère qui l'a mise au monde , ni du maître qui l'a élevée. — C'est égal , répondit Andrès ; pour cette fois il faut prendre et suivre mon avis ; cette mule doit être tuée , et enterrée où ses os même ne paraissent plus. — Grand péché ! s'écria un autre Bo-

¹ *Rancho* , baraques mobiles d'un *aduar* ou peuplade de Bohémiens.

hiémien ; faut-il ôter la vie à une innocente ? Que le bon Andrès ne dise pas un tel enfantillage , mais plutôt qu'il fasse une chose : qu'il regarde bien la bête à présent , de façon à ce que son signalement lui reste bien gravé dans la mémoire ; puis , qu'il me la laisse emmener. Si d'ici à deux heures il la reconnaît , qu'on me larde tout le corps comme un nègre fugitif. — Je ne consentirai nullement , répliqua Andrès , à ce que la mule ne meure pas , quelque assurance qu'on me donne de sa transformation ; je crains , moi , d'être découvert , si la terre ne la couvre pas. Mais si l'on veut la garder pour le profit qu'il y aurait à la vendre , je ne viens pas si nu , si déponillé , à cette confrérie , que je ne puisse payer de bienvenue plus que ne valent quatre mules. — Puisque le seigneur Andrès Caballero le veut ainsi , ajouta uu autre Bohémien , que la pauvre innocente meure donc ; et Dieu sait si je la regrette , tant pour sa jeunesse , puisqu'elle n'a pas encore cessé de marquer , chose fort rare parmi les mules de louage , que parce qu'elle doit avoir bonne allure , car elle n'a ni croûtes sur les flancs , ni plaies de coups d'éperon. »

On ajourna la mort jusqu'à la nuit , et pendant le reste du jour on fit les cérémonies suivantes pour la réception d'Andrès , en qualité de Bohémien. On débarrassa promptement une cabane , des meillenres du campement ; on l'orna de branchages , on la tapissa de joncs. Andrès s'étant assis sur un demi-tronc de liége , on lui mit entre les mains un marteau et des tenailles , puis , au son de deux guitares que grattaient deux Bohémiens , on lui fit faire deux cabrioles. Ensuite , on lui découvrit un bras , et , avec un ruban de soie neuve

attaché à un tourniquet ¹, on lui donna doucement deux tours de corde. A tout cela, Préciosa se trouvait présente, ainsi que plusieurs autres Bohémiennes, vieilles et jeunes, qui regardaient Andrès, les unes avec étonnement, les autres avec amour; car il avait si bonne mine que les Bohémiens eux-mêmes se prirent d'affection pour lui. Quand ces diverses cérémonies furent terminées, un vieux Bohémien prit par la main Préciosa, et, se plaçant devant Andrès, il lui dit : « Cette jeune fille, qui est la fleur et la crème
« de toute la beauté des Bohémiennes qui vivent à
« notre connaissance en Espagne, nous te la livrons,
« soit pour épouse, soit pour bonne amie, car en cela
« tu peux faire ce qui te conviendra le mieux. La vie
« libre et vagabonde que nous menons n'est pas sou-
« mise à beaucoup de délicatesse et de prudence. Re-
« garde-la bien; vois si elle t'agré, ou si tu trouves
« en elle quelque chose qui te déplaît. En ce cas,
« choisis parmi les autres jeunes filles que voici celle
« qui te plaira le plus, et nous te la donnerons; mais
« sache bien qu'une fois que tu l'auras choisie, tu ne
« devras plus la laisser pour une autre; tu ne devras
« plus t'entremettre et te faufiler ni avec les femmes,
« ni avec les filles. Nous gardons inviolablement la
« loi des liaisons; personne ne courtise la maîtresse
« d'un autre; nous vivons exempts de la peste amère
« de la jalousie. Parmi nous, bien qu'il y ait beau-
« coup d'incestes, il n'y a aucun adultère. Si une
« femme légitime ou une bonne amie commet la

¹ *Garrote*, tourniquet pour étrangler les gens condamnés au supplice de ce nom.

« faute d'infidélité, nous n'allons pas devant la justice
« demander son châtiement ; nous sommes nous-mêmes
« les juges et les bourreaux de nos épouses et de nos
« maîtresses : nous les tuons et nous les enterrons
« dans les montagnes et les déserts avec autant de fa-
« cilité que si c'étaient des animaux nuisibles. Il n'y
« a point de parents qui les vengent, ni de pères et
« mères qui nous demandent compte de leur mort.
« Avec la crainte et l'effroi d'un tel sort, elles trou-
« vent moyen d'être chastes, et pour nous, comme je
« l'ai dit, nous vivons tranquilles de ce côté. Il y a
« peu de choses parmi nous qui ne soient communes
« à tous, excepté la femme et la maîtresse ; nous vou-
« lons que chacune soit à celui qui l'a reçue en par-
« tage. Parmi nous, la vieillesse cause le divorce ,
« aussi bien que la mort. On peut, s'il en vient envie,
« quitter sa femme vieille, pourvu qu'on soit jeune,
« et en prendre une autre qui réponde au goût de
« ses années. Avec ces lois, ces statuts et d'autres
« semblables, nous conservons notre race et nous vi-
« vons gaicment. Nous sommes seigneurs des cam-
« pagnes, des champs cultivés, des forêts, des monts,
« des fontaines et des fleuves. Les montagnes nous
« offrent gratuitement du bois, les arbres des fruits ,
« les vignes des raisins, les potagers des légumes, les
« fontaines de l'eau, les rivières du poisson, les ré-
« serves du gibier, les rochers de l'ombre, les vallons
« de l'air frais et les cavernes des maisons. Pour nous,
« les tempêtes du ciel sont des zéphyrs, les neiges un
« doux rafraîchissement, les pluies un bain salulaire,
« les tonnerres de la musique et les éclairs des torches
« qui nous guident. Pour nous, les dures glèbes sont

« de doux lits de plume. Le cuir tanné de nos corps
« nous sert d'impénétrable harnais pour nous dé-
« fendre. Notre légèreté n'est ni entravée par des
« menottes aux pieds, ni arrêtée par des ravins, ni re-
« tenue par des murailles. Les cordeaux de la ques-
« tion ne plient point notre courage, ni la poulie ne
« le suspend, ni la coiffe de fer ne l'étouffe, ni le che-
« valet ne le dompte¹. Du *oui* au *non* nous ne fai-
« sons aucune différence, quand il y va de notre in-
« térêt, et toujours nous nous piquons plutôt d'être
« martyrs que confesseurs. C'est pour nous que les
« bêtes de somme s'élèvent dans les campagnes, et
« que les bourses se coupent dans les villes. Il n'y a
« point d'aigle, point de faucon, qui s'élance plus rapi-
« dement sur la proie offerte à ses regards, que nous
« ne nous élançons sur les occasions qui nous offrent
« quelque profit. En un mot, nous avons toutes sortes
« de talents qui nous promettent une heureuse fin.
« Dans la prison nous chantons, et sur le chevalet
« nous gardons le silence. Nous travaillons de jour et
« nous volons de nuit, ou, pour mieux dire, nous
« avertissons tout le monde de prendre garde où il
« met son bien. Nous ne sommes point tourmentés
« de la crainte de perdre l'honneur, ni éveillés par
« l'ambition de l'accroître. Nous ne formons point
« de partis, et ne nous levons pas avant le jour pour
« présenter des requêtes, faire la cour aux grands et
« solliciter des faveurs. Nous estimons ces baraques
« mobiles pour des lambris dorés, de somptueux pa-
« lais, et pour des tableaux de paysages flamands ceux

¹ Divers instruments de torture.

« que nous donne la nature dans ces rochers élevés,
« ces cimes blanches de neige, ces vastes prairies, ces
« bois épais, que nos yeux rencontrent à tout pas.
« Nous sommes de rustiques astronomes, car, dormant
« presque toujours à ciel découvert, nous savons à
« point nommé quelle heure il est du jour et quelle
« de la nuit. Nous voyons comment l'aurore chasse et
« balaye les étoiles du ciel, comment elle paraît, avec
« l'aube, sa compagne, réjouissant les airs, refroidis-
« sant les eaux et humectant la terre, et, sur ses pas,
« le soleil, *durant les cimes*, comme dit cet autre
« poète, *et frisant les montagnes*. Nous ne crai-
« gnons ni d'être gelés par son absence, quand ses
« rayons nous atteignent de biais, ni d'être brûlés,
« quand ils nous frappent perpendiculairement. Nous
« faisons le même visage au soleil qu'à la gelée, à
« la stérilité qu'à l'abondance. Finalement, nous
« sommes des gens qui vivons par notre industrie et
« notre bec, sans nous mêler en rien de l'antique
« proverbe : *église, ou mer ou palais* ¹. Nous avons ce
« que nous voulons avoir, puisque nous nous con-
« tentons de ce que nous avons. Je vous ai dit tout
« cela, généreux jenne homme, pour que vous n'i-
« gnoriez point quelle vie vous êtes venu mener, et
« quelle conduite vous avez à tenir. Je viens de vous
« les peindre en ébauche; peu à peu le temps vous y
« fera découvrir une infinité d'autres choses non
« moins dignes de considération que celles que vous
« venez d'entendre. »

¹ Dans la Nouvelle du *Capitaine captif*, Cervantès explique ce proverbe, qui signifie que, pour réussir, il faut se mettre dans l'église, dans le commerce, ou au service du roi.

L'éloquent et vieux Bohémien se tut, après avoir ainsi parlé, et le novice répondit qu'il se réjouissait beaucoup d'avoir appris de si louables statuts; qu'il pensait faire sur-le-champ profession dans cet ordre si bien établi sur la raison et sur des fondements politiques; que tout ce qui le chagrinait, c'était de n'avoir pas eu plus tôt connaissance d'une vie si gaie, si agréable; mais que désormais il renonçait à l'état de gentilhomme et à la vaine gloire de son illustre lignage, pour se mettre sous le joug, ou plutôt sous les lois qui réglaient la vie de ses nouveaux frères, puisqu'ils donnaient à son désir de les servir une aussi magnifique récompense que celle de lui livrer la divine *Préciosa*, pour laquelle il quitterait des couronnes et des empires, ou ne les désirerait que pour lui en faire hommage. *Préciosa* reprit à son tour : « Bien que ces seigneurs législateurs aient trouvé dans leurs lois que je t'appartiens, et qu'ils m'aient livrée à toi comme t'appartenant, moi j'ai trouvé dans la loi de ma volonté, qui est la plus forte de toutes, que je ne veux pas être à toi, si ce n'est sous les conditions dont nous sommes convenus ensemble avant que tu vinsses ici : tu as deux années à vivre en notre compagnie avant que tu jouisses de la mienne, afin que tu n'aies pas à te repentir comme inconstant, ni moi comme trop hâtée. Les conditions brisent les lois; tu sais maintenant celle que je t'impose; si tu les veux garder, il se pourra faire que je sois à toi et que tu sois à moi. Dans le cas contraire, la mule n'est pas encore tuée, tes vêtements sont intacts, il ne manque pas une obole à ton argent, et comme l'absence que tu as faite n'est pas encore d'un jour entier, tu peux em-

ployer ce qui reste de ce jour à bien examiner ce qui te convient le mieux. Ces seigneurs peuvent bien te livrer mon corps, mais pour mon âme, qui est libre et qui est née libre, elle doit rester libre autant qu'il me plaira. Si tu demeures, je ferai grand cas de toi ; si tu pars, je ne t'en estimerai pas moins ; car, à mon avis, les transports amoureux courent à bride abattue jusqu'à ce qu'ils rencontrent la raison ou le désabusement. Je ne voudrais pas que tu fusses avec moi comme le chasseur, qui, lorsqu'il atteint le lièvre qu'il poursuit, le prend, et le laisse pour en poursuivre un autre qui s'enfuit. Il y a des yeux trompés qui prennent à la première vue l'oripeau pour de l'or ; mais, peu d'instants après, ils reconnaissent la différence qu'il y a du fin au faux. Cette beauté, dont tu dis que je suis pourvue, que tu élèves au-dessus du soleil, que tu estimes au-dessus de l'or, que sais-je si, de près, elle ne te semblera pas ombre, si, en la touchant, tu ne t'apercevras pas qu'elle est de laiton ? Je te donne deux années de temps pour que tu mesures et que tu pèses bien ce que tu dois choisir, ce que tu dois rejeter. Quand il s'agit d'acheter un bijou, dont on ne peut plus, une fois acheté, se défaire que par la mort, il est bon d'avoir du temps, et beaucoup, pour le regarder, l'examiner, voir enfin les défauts et les qualités qu'il a. Je ne me gouverne pas selon la barbare et injurieuse licence que mes parents se sont donnée de quitter les femmes et de les châtier quand il leur en prend fantaisie, et comme je ne pense rien faire qui appelle sur moi le châtiement, je ne veux pas prendre un compagnon qui se débarrasse de moi pour son plaisir. »

— « Tu as raison, ô Preciosa, s'écria Andrès, et si tu veux que je chasse tes craintes et que j'éloigne tes soupçons, en te jurant que je ne m'écarterai pas d'une ligne des ordres que tu m'imposeras, vois quel serment tu veux que je fasse, ou quelle autre garantie je puis te donner; tu me trouveras prêt à tout. — Les serments et les promesses que fait le captif pour qu'on lui rende la liberté, répondit Preciosa, s'accomplissent bien rarement quand elle lui est rendue. C'est ainsi, à ce que j'imagine, que sont ceux de l'amant, qui, pour satisfaire son désir, promettra les ailes de Mercure et les foudres de Jupiter, comme me promit à moi certain poète, et jurera par le fleuve du Styx. Non, je ne veux point de serments, seigneur Andrès, je ne veux point de promesses; je veux m'en remettre sur toute chose à l'épreuve de ce noviciat, et quant au soin de me garder, je le prends à ma charge, s'il vous prenait fantaisie de m'offenser. — Qu'il en soit ainsi, répondit Andrès; je ne demande qu'une chose à ces seigneurs, mes compagnons : c'est qu'ils ne m'obligent pas à rien voler, au moins pendant l'espace d'un mois, car il me semble que je ne pourrai réussir à me faire voleur, si ce n'est après un grand nombre de leçons. — Tais-toi, fils, dit le vieux Bohémien; ici nous te dresserons de manière à ce que tu deviennes un aigle dans le métier, et, quand tu le sauras, tu y prendras goût jusqu'à t'y manger le bout des doigts. Est-ce que c'est une plaisanterie de s'en aller le matin les poches vides, et de revenir le soir les poches pleines au campement? — J'ai vu revenir à coups de fouet bien de ces gens à poches vides, reprit Andrès. — On

ne prend pas les truites à braies sèches, répliqua le vieillard. Toutes les choses de cette vie sont sujettes à des périls divers, et les actions du voleur au danger des galères, du fouet et de la potence. Mais parce qu'un navire essuie une tempête, ou coule bas, est-ce que les autres doivent cesser de naviguer? Il serait bon, parce que la guerre dévore les hommes et les chevaux, qu'il n'y eût plus de soldats. D'ailleurs, entre nous, être fouetté par la justice, c'est porter sur les épaules les insignes d'un saint ordre, qui siéent mieux que si on les portait sur la poitrine; toute l'affaire est de ne pas finir en battant l'air des pieds et des mains dans la fleur de notre jeunesse, et aux premiers délits; quant à avoir les épaules émouchées, ou à battre l'eau dans les galères, nous n'en faisons pas plus de cas que d'un grain de cacao. Mon fils Andrès, dormez d'abord dans le nid et sous nos ailes; le temps venu, nous vous ferons prendre votre vol, et dans des endroits où vous ne reveniez pas sans prise. Et ce qui est dit est dit : après chaque vol, vous vous lécherez les mains. — Eh bien, reprit Andrès, pour compenser ce que j'aurais pu voler pendant ce temps qu'on me donne de répit, je veux distribuer deux cents écus d'or entre tous les membres de ce campement. »

A peine Andrès eut-il dit cela, qu'une foule de Bohémiens se jetèrent sur lui, et l'élevant dans leurs bras et sur leurs épaules, ils criaient à tue-tête : « *Victor, victor*, le grand Andrès ! » en ajoutant : « Et vive, vive Préciosa, sa bien-aimée ! » Les Bohémiennes en firent de même avec Préciosa, non sans jalousie de Cristina et des autres jeunes filles qui se trouvèrent

présentes; car l'envie se loge aussi bien dans le campement des hordes barbares et dans les cabanes de bergers, que dans le palais des princes; et voir réussir le voisin auquel on ne trouve pas plus de mérite qu'à soi, c'est une grande fatigue. Cela fait, on dîna posément; l'argent promis fut réparti en toute équité et justice; on répéta les louanges d'Andrès, et la beauté de Preciosa fut portée au ciel. La nuit vint, on assomma la mule, et on l'enterra de manière à ce qu'Andrès fût hors de danger d'être découvert par elle. On enterra aussi ses harnais, comme la selle, la bride, les sangles, à la mode des Indiens, qui ensevelissent avec eux leurs plus riches bijoux.

De tout ce qu'il voyait et entendait, Andrés resta fort étonné, ainsi que de l'esprit des Bohémiens; mais il fit le propos de poursuivre et de mener à fin son entreprise, sans se mêler en rien à leurs mœurs et coutumes, ou du moins en s'en défendant par tous les moyens possibles. Il pensait échapper au devoir de leur obéir dans les choses injustes qu'ils lui commanderaient, aux dépens de sa bourse. Le lendemain, Andrés les pria de changer de place et de s'éloigner de Madrid, parce qu'il craignait, en restant là, d'être reconnu. Ils répondirent qu'ils avaient déjà résolu de s'en aller aux montagnes de Tolède, d'où ils pourraient explorer et écumer tout le pays circonvoisin. Ils levèrent donc le camp, et donnèrent à Andrés une ânesse pour faire le chemin. Mais lui n'en voulut pas; il aima mieux aller à pied, servant de laquais à Preciosa, qui était montée sur une autre bourrique: elle, enchantée de voir comment elle triomphait de son aimable écuyer, et lui non moins ravi de se voir près de

celle qu'il avait faite maîtresse de son libre arbitre. O force irrésistible de celui qu'on appelle le doux Dieu de l'amertume, titre que lui ont donné notre oisiveté et notre faiblesse ! comme tu nous domptes, comme tu nous maîtrises ! et que tu nous traites sans égards ! Andrès est gentilhomme, jeune, d'un esprit heureux et cultivé, presque toute sa vie élevé à la cour, choyé par ses riches parents ; et, depuis hier, il s'est fait un tel changement en lui, qu'il a trompé ses serviteurs et ses amis, frustré les espérances de ses parents, quitté le chemin de la Flandre, où il devait faire éclater la valeur de sa personne et accroître l'éclat de son lignage, pour venir se prosterner aux pieds, se faire le laquais d'une jeune fille, qui, toute belle qu'elle est, n'est enfin qu'une Bohémienne : privilège de la beauté qui traîne à ses pieds par les cheveux, et comme à rebrousse-poil, la volonté la plus indépendante.

Quatre jours après, ils arrivèrent à un village, à deux lieues de Tolède, où ils dressèrent leur camp, après avoir donné d'abord en gages quelques bijoux à l'alcalde du pays, pour garantie qu'ils n'y voleraient rien, ni dans tout son district. Cela fait, les Bohémiennes vieilles, quelques jeunes et tous les Bohémiens, se répandirent dans tous les villages à quatre ou cinq lieues à la ronde de celui où ils avaient planté leurs tentes. Andrès fut avec eux pour prendre sa première leçon de voleur ; mais, quoiqu'ils lui en donnassent un grand nombre dans cette campagne, aucune ne lui profita. Au contraire, répondant à son sang illustre, il se sentait arracher l'âme à chaque vol que commettaient ses maîtres. Quelquefois même, il paya de son argent les objets qu'avaient dérobés ses

compagnons, touché des larmes que versaient les gens volés. Les Bohémiens se désespéraient, disant que c'était contrevenir à leurs statuts et ordonnances, qui prohibent l'entrée de la charité dans leurs cœurs, car, si elle y pénétrait une fois, il faudrait cesser d'être voleurs, chose qui ne leur convenait en aucune façon. Quand Andrès vit cela, il dit qu'il voulait voler tout seul, sans aller en compagnie de personne, puisqu'il avait autant d'agilité pour échapper au péril que de courage pour le braver; qu'il voulait donc pour lui seul le prix ou le châtiment de ses entreprises. Les Bohémiens essayèrent de le dissuader de ce dessein, en lui disant qu'il pourrait arriver des occasions où la compagnie lui fût nécessaire, aussi bien pour attaquer que pour se défendre, et qu'une personne seule ne pourrait pas faire de grandes prises. Mais, quoi qu'on lui dit, Andrès voulut être voleur, seul, et pour son compte particulier : c'était dans l'intention de s'éloigner de la bande, d'acheter avec son argent quelque chose qu'il pût dire ensuite avoir volé, et, de cette manière, charger le moins possible sa conscience. Par le moyen de cet artifice, en moins d'un mois, il rapporta plus de profit à la société que ne lui en rapportaient quatre de ses plus huppés larrons; de quoi se réjouissait fort Preciosa, voyant son tendre amant devenir voleur si gentil et si réveillé. Néanmoins, elle était toujours en souci de quelque disgrâce, car elle n'aurait pas voulu le voir exposé au déshonneur pour tout le trésor de Venise, obligée qu'elle était par ses bons sentiments, par les services et les cadeaux sans nombre que lui faisait son Andrès.

Ils restèrent un peu plus d'un mois dans les environs

de Tolède, où ils firent leur moisson, bien que ce fût le temps des vendanges. De là ils passèrent en Estrémadure, parce que c'est une terre chaude et riche. Andrés avait avec Preciosa des entretiens honnêtes, sensés et amoureux; peu à peu elle allait s'affectionnant à l'esprit et à l'aimable société de son amant; pour lui, de la même manière, si son amour eût pu s'accroître, il se serait accru, tant étaient grandes l'honnêteté, la discrétion et la beauté de Preciosa. En quelque part qu'ils arrivassent, Andrés remportait le prix et les gageures à la course; il sautait mieux que personne; il jouait aux boules et à la paume admirablement; il jetait la barre avec une force extrême et une singulière adresse. Finalement sa réputation parcourut en peu de temps toute l'Estrémadure, et il n'y avait pas un village où l'on ne parlât de la gaillarde tournure du Bohémien Andrés Caballero, de ses qualités et de ses talents. A l'égal de cette renommée, se répandait celle de la beauté de la petite Bohémienne. Il n'y avait pas de ville, pas de bourg, pas de hameau, où on ne les appelât pour célébrer les fêtes patronales ou d'autres réjouissances particulières. De cette façon, le campement vivait dans la richesse, la prospérité et la joie, et les deux amants étaient heureux seulement de se voir.

Or, il arriva qu'ayant dressé leur camp dans un petit bois de chênes un peu écarté du grand chemin, ils entendirent une nuit, bien avant le jour, aboyer leurs chiens avec plus de violence et de ténacité que d'habitude. Quelques Bohémiens, et Andrés parmi eux, sortirent pour voir ce qui les faisait aboyer; ils aperçurent un homme vêtu de blanc qui se défendait

contre eux , et que deux chiens avaient empoigné par la jambe. Ils accoururent le dégager , et l'un des Bohémiens lui dit : « Qui diable vous amène ici , homme , à de telles heures , et si loin du chemin ? Venez-vous voler par hasard ? Vous auriez , ma foi , touché à bon port. — Je ne viens pas voler , répondit le mordu , et ne sais si je suis ou non loin du chemin , quoique je voie bien que je suis égaré. Mais dites-moi , seigneurs , est-ce qu'il y a par ici quelque hôtellerie ou quelque village où je puisse m'héberger cette nuit , et panser les blessures que vos chiens m'ont faites ? — Il n'y a , répondit Andrès , ni village , ni hôtellerie où nous puissions vous acheminer ; mais pour panser vos blessures et vous loger cette nuit , vous serez commodément dans nos baraques. Venez avec nous ; bien que nous soyons Bohémiens , nous ne le paraissions pas en fait de charité. — Que Dieu en use avec vous ! répondit l'homme ; et emmenez-moi où vous voudrez , car la douleur de cette jambe me fatigue beaucoup. »

Andrès s'approcha de lui avec un autre Bohémien charitable (car , même parmi les démons , il y en a de pires les uns que les autres , et parmi beaucoup d'hommes méchants , il peut s'en trouver quelques bons) , et entre eux deux ils l'emportèrent. La nuit était claire et la lune brillait , de façon qu'ils purent voir que cet homme était jeune , de belle taille et d'agréable visage. Il était entièrement vêtu de toile blanche , et portait devant la poitrine , et roulée sur l'épaule , une espèce de chemise ou de sac en toile. Ils arrivèrent à la baraque d'Andrès , où l'on alluma bien vite de la lumière et du feu. La grand'mère de Préciosa accourut panser le blessé , dont on lui avait

annoncé l'accident. Elle prit quelques poils des chiens, les fit frire dans l'huile, et après avoir d'abord lavé avec du vin deux morsures qu'il avait à la jambe gauche, elle y mit les poils avec l'huile, et par-dessus un peu de romarin vert bien mâché. Elle lui attacha fortement cet emplâtre avec du linge propre; puis, ayant fait le signe de la croix sur les blessures, elle lui dit : « Dormez, mon ami; avec l'aide de Dieu, ce ne sera rien. »

Tandis qu'on pansait le blessé, Preciosa se tenait en face de lui, et le regardait attentivement; lui faisait de même à son égard, de façon qu'Andrès s'aperçut de l'attention avec laquelle le jeune homme la regardait; mais il attribua cette circonstance à ce que la grande beauté de Preciosa attirait tous les regards. Enfin, après qu'on eut bien pansé ce jeune homme, on le laissa seul, couché sur un lit de foin sec, et on ne voulut lui rien demander pour lors ni de son voyage, ni d'autre chose.

A peine se fut-on éloigné de lui, que Preciosa prit Andrès à part, et lui dit : « Te rappelles-tu, Andrès, un certain papier que je laissai tomber dans ta maison, tandis que j'y dansais avec mes compagnes, et qui, je crois, te fit passer un mauvais moment? — Oui, je me le rappelle, répondit Andrès; c'était un sonnet à ta louange, et non mauvais vraiment. — Eh bien! sache, Andrès, reprit Preciosa, que l'auteur de ce sonnet est ce jeune homme mordu que nous avons laissé dans la cabane; je suis sûre de ne pas me tromper, car il me parla deux ou trois fois à Madrid, et même il me donna un fort joli *romance*. Il était alors vêtu en page, si je ne me trompe, non à la façon des

pages ordinaires, mais de ceux que favorise quelque prince. En vérité, je t'assure, Andrès, que le jeune homme est discret, de bon ton et singulièrement honnête; je ne sais qu'imaginer de son arrivée ici, et dans un tel équipage. — Que peux-tu imaginer, Preciosa, répondit Andrès, rien autre chose, sinon que la même puissance qui m'a fait devenir Bohémien l'a fait paraître meunier, et venir à ta recherche? Ah! Preciosa, Preciosa, comme on découvre enfin que tu veux te vanter d'avoir plus d'un amant à tes pieds! S'il en est ainsi, expédie-moi d'abord, ensuite tu tueras cet antre, mais ne veuille pas nous sacrifier ensemble sur l'autel de ta perfidie, pour ne pas dire de ta beauté. — Sainte Vierge! repartit Preciosa, que tu te montres délicat, Andrès, et que tu as attaché à un fin cheveu tes espérances et l'estime que tu me portes, puisque la pointe cruelle de la jalousie t'a si facilement percé l'âme? Dis-moi, Andrès: s'il y avait en cela quelque artifice ou quelque fourberie de ma part, est-ce que je ne saurais pas me taire et cacher qui est ce jeune homme? Est-ce que je suis assez sotte, par hasard, pour chercher à te donner occasion de mettre en doute ma sincérité et l'honnête but que je me propose? Tais-toi, Andrès, par ta vie, et demain fais en sorte de tirer du cœur de ce jeune homme, ton épouvantail, où il va, et ce qu'il vient faire. Il se pourrait que ton soupçon fût aussi peu fondé, que je suis assurée, moi, qu'il est ce que j'ai dit; mais, pour te donner une satisfaction plus grande encore, puisque je suis arrivée au terme de ne t'en point refuser, de quelque manière et avec quelque intention que ce jeune homme soit venu, donne-lui vite son congé, et fais qu'il s'en

aille ; tous ceux de notre penplade t'obéissent , et nul d'entre eux ne s'avisera , contre ta volonté , de lui donner asile dans sa lutte. S'il en était autrement , je t'engage ma parole de ne pas sortir de la mienne , et de ne pas me laisser voir par ses yeux , ni d'aucun de ceux dont tu ne voudras pas que je sois vue. » Puis, elle ajouta : « Écoute , Andrès , je n'ai pas de peine à te voir jaloux , mais j'en aurais beaucoup à te voir déraisonnable. — A moins que tu ne me voies fou , répondit Andrès , toute autre démonstration sera insuffisante pour te faire comprendre jusqu'où va et quel tourment cause l'amer ressentiment de la jalousie ; mais néanmoins je ferai ce que tu m'ordonnes ; je saurai , s'il est possible , ce que veut ce page poète , où il va , et ce qu'il cherche. Il pourrait se faire que , par quelque fil , et sans nous compromettre , je tirasse tout le peloton avec lequel il vient m'enlacer ¹. — Jamais , à ce que j'imagine , reprit Préciosa , la jalousie ne laisse l'entendement assez libre pour qu'il puisse juger les choses comme elles sont. La jalousie regarde toujours avec des lunettes d'approche , qui font les petites choses grandes , les nains des géants et les soupçons des vérités. Par ta vie et par la mienne , Andrès , procède en ceci , et en tout ce qui a rapport à nos arrangements , avec tact et discrétion. Si tu agis de la sorte , je sais que tu auras à m'accorder la palme de femme honnête , réservée et véridique au plus haut degré. » Sur cela , elle prit congé d'Andrès , qui resta seul , attendant le jour pour recevoir la confession du blessé. L'âme pleine de trouble et de mille rêveries contraires ,

¹ Allusion au proverbe : *Par le fil , on tire le peloton.*

il ne pouvait croire autre chose, sinon que ce page était venu là, attiré par les charmes de Preciosa; car le voleur pense que tout le monde est de son métier. D'une autre part, les satisfactions que Preciosa lui avait données lui semblaient si complètes et si fortes, qu'elles l'obligeaient à vivre en repos, et à remettre tout son bonheur aux mains de la vertu de sa maîtresse.

Le jour vint, après lui avoir paru plus tardif que d'habitude; il alla visiter le mordu et lui demander comment il s'appelait, où il allait, pourquoi il cheminait si tard et si hors du chemin, après lui avoir demandé, toutefois, comment il se portait, et s'il ne ressentait plus de douleur des morsures. A tout cela le jeune homme répondit qu'il se trouvait mieux et sans douleur aucune; qu'ainsi il pourrait se remettre en chemin. Quant à déclarer son nom et où il allait, il se borna à dire qu'il s'appelait Alonzo Hurtado, qu'il allait, pour certaine affaire, à Notre-Dame de la Roche de France, et que, pour arriver plus vite, il cheminait de nuit; que la veille au soir, il avait perdu son chemin, et s'était, par hasard, approché de ce campement, où les chiens de garde l'avaient mis dans l'état où on l'avait trouvé.

Cette déclaration ne parut pas à Andrés fort légitime, mais fort bâtarde au contraire. Ses soupçons revinrent de nouveau lui chatouiller l'ame, et il dit au blessé: « Frère, si j'étais juge, et que vous fussiez tombé sous ma juridiction pour quelque délit qui exigeât que je vous fisse les questions que je vous ai adressées, la réponse que vous m'avez faite obligerait à ce qu'on vous serrât la corde un peu plus fort.

Je ne veux pas savoir qui vous êtes , comment on vous appelle et où vous allez ; mais je vous avertis que , s'il vous convient de mentir à propos de votre voyage , vous ferez bien de mentir avec plus d'apparence de vérité. Vous dites que vous allez à la Roche de France , et vous la laissez à main droite , à trente lieues au moins en arrière du pays où nous sommes. Vous cheminez de nuit pour aller plus vite , et vous marchez hors de la grand'route , à travers des bois et des bruyères qui ont à peine des sentiers , et pas l'ombre d'un chemin. Ami , levez-vous , apprenez à mieux mentir , et allez à la garde de Dieu. Mais , pour le bon avis que je vous donne , ne me direz-vous pas une vérité ? Oh ! oui , vous me la direz , puisque vous savez si mal mentir. Dites-moi , seriez-vous , par hasard , un certain jeune homme que j'ai vu bien des fois dans la capitale , moitié page et moitié gentilhomme , qui avait la réputation d'être grand poète , le même qui fit un *romance* et un sonnet pour une petite Bohémienne qui courait ces jours derniers les rues de Madrid et passait pour avoir une beauté singulière ? Dites-le-moi , et je vous promets , par la foi de gentilhomme bohémien , de vous garder le secret autant que vous le jugerez convenable. Prenez garde que nier que vous soyez celui dont je parle n'aurait ni rime ni raison , car ce visage que je vois là , c'est le même que j'ai vu à Madrid ; et , en vérité , la grande réputation de votre esprit m'a fait plusieurs fois vous regarder comme un homme insigne et rare. Aussi votre figure m'est-elle si bien restée gravée dans la mémoire , que je vous ai sur-le-champ reconnu , bien que dans cet équipage si différent de celui où je

vous voyais alors. Ne vous troublez pas, prenez courage, et n'allez pas vous mettre en tête que vous êtes tombé dans une caverne de voleurs, mais bien dans un asile qui saura vous protéger et vous défendre de tout le monde. Écoutez ; j'imagine une chose, et si elle est telle que je l'imagine, vous avez, en me rencontrant, rencontré la bonne chance. Ce que j'imagine, c'est qu'épris de Préciosa, cette belle Bohémienne pour qui vous avez fait les vers, vous êtes venu la chercher ; et je ne vous en estimerai pas moins, mais au contraire bien davantage : car, tout Bohémien que je suis, l'expérience m'a fait voir jusqu'où s'étend l'irrésistible puissance de l'amour et les transformations qu'il fait faire à ceux qu'il prend sous son empire et sa juridiction. S'il en est ainsi, comme je le crois sans aucun doute, parlez, la Bohémienne est ici.

« Oui, elle y est, répondit le blessé ; je l'ai vue hier soir. » A ce propos, Andrès resta comme mort, croyant qu'il avait acquis enfin la confirmation de ses soupçons. « Je la vis hier soir, continua le jeune homme ; mais je n'osai pas lui dire qui j'étais, parce qu'il ne me semblait pas convenable de le faire. — De cette manière, reprit Andrès, vous êtes bien le poète que j'ai dit ? — Je le suis, en effet, répondit le jeune homme, et ne puis ni ne veux le nier. Peut-être pourrait-il se faire qu'où j'ai cru venir me perdre, je fusse venu me sauver, si l'on trouve fidélité dans les forêts et bon accueil dans les montagnes. — Oui, sans doute, seigneur, repartit Andrès, et de plus, parmi nous autres Bohémiens, la plus grande discrétion du monde. Dans cette confiance, vous pouvez m'ouvrir

vosre cœur, sûr de ne trouver dans le mien aucune duplicité. La jeune fille est ma parente, et soumise à ce qu'il me plaît de faire d'elle. Si vous la voulez pour épouse, tous ses parents et moi nous y consentirons volontiers. Si vous la voulez pour maîtresse, nous ne ferons pas plus de simagrées, pourvu que vous ayez de l'argent, car jamais la convoitise ne quitte un seul instant nos cabanes. — De l'argent ? répondit le jeune homme, j'en porte avec moi. Dans ces manches de chemise qui me ceignent la poitrine il y a quatre cents écus d'or. » Ce fut un autre coup mortel que reçut Andrès, croyant bien que l'autre n'apportait tant d'argent que pour conquérir ou acheter le bijou de son âme. « C'est une belle somme, dit-il d'une voix déjà troublée ; vous n'avez plus qu'à vous découvrir, et vite à l'ouvrage. La petite fille, qui n'est nullement sotte, verra combien il lui convient d'être à vous. — Hélas ! mon ami, s'écria le jeune homme, je veux que vous sachiez que ce qui m'a forcé de changer de costume, ce n'est pas l'amour dont vous parlez, ni le désir de posséder Préciosa. Madrid renferme assez de beautés qui peuvent dérober les cœurs, et qui savent soumettre les âmes aussi bien et mieux que les plus belles Bohémiennes ; je confesse, il est vrai, que la beauté de votre parente l'emporte sur toutes celles que j'ai vues ; mais ce qui m'a mis dans cet équipage, à pied et mordu par les chiens, ce n'est pas l'amour, c'est la fatalité qui me poursuit. »

A mesure que le jeune homme s'exprimait de la sorte, Andrès recouvrait peu à peu ses esprits, car il lui semblait que de tels propos signifiaient autre chose

que ce qu'il avait imaginé. Empressé de sortir du doute qui le tourmentait, il revint encore sur la sécurité avec laquelle l'autre pouvait se découvrir, et celui-ci reprenant son histoire : « J'étais à Madrid, dit-il, dans la maison d'un titulaire de Castille * que je servais, non comme un maître, mais comme un parent. Il avait un fils, son unique héritier, lequel, tant à cause de notre parenté que parce que nous avions le même âge et la même humeur, me traitait familièrement et avec une grande amitié. Il arriva que ce gentilhomme s'éprit d'amour pour une demoiselle de qualité, dont il eût fait bien volontiers sa femme, s'il n'eût, en bon fils, soumis sa volonté à celle de ses parents, qui aspiraient à un plus haut mariage. Il l'aimait, toutefois, et la servait en cachette de tous les yeux qui auraient pu avec la langue publier quel était l'objet de sa flamme. Les miens seuls étaient témoins de ses projets. Une nuit, que le malheur devait avoir choisie pour l'événement que je vais vous conter, passant tous deux dans la rue de la dame, nous vîmes appuyés contre sa porte deux hommes qui semblaient de bonne mine. Mon parent voulut les reconnaître, mais à peine s'avancait-il de leur côté, qu'ils mirent tous deux précipitamment l'épée à la main et le bouclier au bras, et qu'ils fondirent sur nous. Aussitôt, nous fîmes de même, et nous nous attaquâmes à armes égales. Le combat dura peu, car par deux coups d'épée que dirigèrent la jalousie de mon parent et la défense que je lui prê-

* *Titulo de Castilla*, noblesse qui vient immédiatement après la grandesse d'Espagne.

tais, nos adversaires perdirent la vie : cas étrange et bien rarement vu. Triomphant ainsi d'une autre façon que nous n'aurions voulu, nous revînmes à la maison, et prenant en secret tout l'argent que nous pûmes, nous allâmes au couvent de San-Géronimo attendre le jour qui devait découvrir l'aventure, et faire connaître sur qui tomberaient les présomptions du meurtre. Nous apprîmes d'abord qu'aucun indice ne s'élevait contre nous, et les prudents religieux nous conseillèrent de retourner à la maison, afin que notre absence n'éveillât aucun soupçon. Nous étions décidés à suivre leur avis, quand on nous informa que les alcaldes de cour avaient arrêté dans leur domicile les parents de la demoiselle, ainsi que la demoiselle elle-même, et que parmi les domestiques qu'on interrogea, une servante avait révélé que mon parent courtisait sa maîtresse de jour et de nuit. Nous apprîmes aussi que, sur cet indice, on était accouru nous chercher, et que, ne nous trouvant pas, mais trouvant au contraire plusieurs traces de notre fuite, on avait annoncé comme certain dans toute la capitale que nous étions les meurtriers de ces deux gentilshommes, car ils l'étaient, et de haute qualité. Finalement, d'après l'avis du comte mon parent et d'après celui des religieux, au bout de quinze jours que nous restâmes cachés dans le monastère, mon camarade, en habit de moine, et conduit par un autre moine, prit la route de l'Aragon, avec l'intention de passer en Italie, et de là en Flandre, pour attendre le résultat de l'aventure. Pour moi, je voulus diviser notre fortune, et faire que notre sort à tous deux ne courût pas les mêmes chances. Je suivis un autre chemin, et dans le costume de

frère lai, je partis à pied avec un religieux, qui me laissa à Talavera. Depuis cette ville, je suis venu seul, m'écartant de la grande route, lorsqu'hier soir j'atteignis ce petit bois, où il m'est arrivé ce que vous avez vu. Si j'ai demandé le chemin de la Roche de France, c'était pour répondre quelque chose aux questions qui m'étaient faites ; car, en vérité, tout ce que je sais de la Roche de France, c'est qu'elle est au delà de Salamanque. — Cela est vrai, interrompit Andrès, et vous la laissez à plus de vingt lieues sur votre main droite ; ainsi voyez comme vous preniez le droit chemin, si vous fussiez allé là. — Le chemin que je pensais prendre, reprit le jeune homme, n'était autre que celui de Séville. J'ai là un gentilhomme génois, ami intime du comte, mon parent, qui est dans l'usage d'envoyer à Gênes une grande quantité d'argent en lingots, et j'ai le projet de m'en aller avec ceux qui ont l'habitude de porter cet argent, comme si j'étais l'un d'eux. Au moyen de cette ruse, je pourrai sûrement passer jusqu'à Carthagène, et de là en Italie, car deux galères doivent arriver bientôt pour qu'on y embarque ces lingots d'argent. Voilà, mon bon ami, toute mon histoire ; voyez si je n'ai pas raison de dire qu'elle naît plutôt de malheur tout pur que d'amours mêlés d'eau. Si ces messieurs les Bohémiens voulaient m'emmener en leur compagnie jusqu'à Séville, dans le cas où ils iraient de ce côté, je leur paierais très-bien ce service. Je m'imagine, en effet, qu'en leur compagnie j'irais avec plus de sécurité, et sans la peur que je traîne avec moi. — Oui, certes, ils vous emmèneront, répondit Andrès ; et si ce n'est point par notre peuplade, car je ne sais

pas encore si elle va en Andalousie, vous y serez conduit par une autre que nous devons rencontrer dans deux ou trois jours. En leur donnant quelque peu des écus que vous portez, vous obtiendrez d'eux des choses plus difficiles.»

Andrès laissa le blessé; et alla rendre compte aux autres Bohémiens de ce qu'il lui avait conté et de ce qu'il sollicitait, ainsi que de l'offre qu'il faisait d'un bon paiement en récompense. Tous furent d'avis qu'il restât dans la peuplade. Preciosa seule eut un avis contraire, et la grand'mère dit que, pour elle, il lui était impossible d'aller à Séville, parce que, les années passées, elle avait joué un méchant tour à un bonnetier nommé Triguillos, très-connu dans le pays. Elle l'avait fait mettre dans un grand cuvier d'eau, jusqu'au cou, nu comme un ver, et avec une couronne de cyprès sur la tête, attendant le coup de minuit pour sortir du cuvier, prendre sa pioche et retirer un grand trésor qu'elle lui avait fait accroire être caché dans une certaine partie de sa maison. « Dès que le bon bonnetier, ajouta la vieille, entendit sonner matines, il se donna tant de hâte à sortir du cuvier, pour ne pas perdre la conjoncture, qu'il fit rouler par terre le cuvier et lui-même, se meurtrit, s'écorcha, et resta à nager dans l'eau qui se répandait sur le parquet, criant à tue-tête qu'il se noyait. Sa femme, ses voisins, accoururent aussitôt avec des lumières, et le trouvèrent qui faisait toutes les contorsions d'un nageur, soufflant, se trainant le ventre à terre, agitant les bras et les jambes en toute hâte, et criant de toutes ses forces : « Au secours, seigneurs, je me noie. » La peur le talonnait si fort,

qu'il pensait véritablement se noyer. On se jeta sur lui, on le tira de ce danger, il reprit connaissance, et conta le tour de la Bohémienne. Malgré cela, continua celle-ci, il alla piocher dans l'endroit désigné plus d'une toise en profondeur, bien que tout le monde lui assurât que c'était un tour de ma façon; et si un de ses voisins, de la maison duquel il atteignait déjà les fondations, ne l'en eût empêché, il piochait tant qu'il jetait les deux maisons par terre. L'histoire fut bientôt sue par toute la ville, et jusqu'aux petits garçons le montraient au doigt, racontant sa crédulité et mon espièglerie. » Tel fut ce que conta la vieille pour s'excuser d'aller à Séville.

Les Bohémiens, qui savaient déjà par *Andrés Caballero* que le jeune homme portait de l'argent en quantité, le reçurent très-volontiers dans leur compagnie, et s'offrirent à le garder et à le cacher tout le temps qu'il voudrait. Ils résolurent même, changeant de direction, de tourner à gauche, et d'entrer dans la Manche, puis dans le royaume de Murcie. Ils appelèrent le jeune homme et l'instruisirent de ce qu'ils pensaient faire pour son service. Il les en remercia cordialement, et leur donna cent écus d'or pour qu'ils en fissent le partage entre eux. Ce présent les rendit plus souples que des peaux de martes. *Préciosa* seule ne se montra pas fort satisfaite du séjour de *Don Sancho* : c'est ainsi que le jeune homme avait dit s'appeler; mais les Bohémiens changèrent son nom en celui de *Clément*, et l'appelèrent ainsi désormais. *Andrés* aussi rechigna quelque peu, et ne parut pas fort enchanté de voir *Clément* demeurer dans la peuplade, car il lui sembla qu'il avait, sur d'assez faibles mo-

tifs, abandonné son premier dessein. Mais Clément, comme s'il eût vraiment lu dans son intention, lui dit entre autres choses qu'il se réjouissait d'aller au royaume de Murcie parce qu'il serait plus près de Carthagène, d'où il pourrait plus facilement passer en Italie, si, comme il le pensait, des galères ne tardaient point à venir. Finalement, pour ne pas le perdre un instant de vue, pour surveiller ses actions et surprendre ses pensées, Andrès voulut que Clément devint son camarade, et celui-ci accepta son amitié comme une grande faveur qui lui était faite. Ils allaient toujours ensemble, dépensaient largement, faisaient pleuvoir les écus; ils couraient, sautaient, dansaient, jetaient la barré mieux qu'aucun autre de la bande. Les Bohémiennes les aimaient plus que médiocrement, et les Bohémiens leur portaient un grand respect.

Ils quittèrent donc l'Estrémadure, entrèrent dans la Manche, et gagnèrent peu à peu le royaume de Murcie. Dans tous les bourgs et villages où passait la troupe, il y avait des défis d'escrime et de panme, des défis de courir, de sauter, de jeter la barre, et d'autres exercices de force, d'adresse ou d'agilité, desquels Andrès et Clément sortaient toujours vainqueurs, comme on l'a dit précédemment d'Andrès tout seul. Pendant tout ce temps, c'est-à-dire plus d'un mois et demi, Clément n'eut jamais et ne chercha pas davantage l'occasion de parler à Preciosa, jusqu'à ce qu'un jour, elle et Andrès étant ensemble, il vint prendre part à la conversation, parce qu'on l'appela; Preciosa lui dit : « Dès la première fois que tu es arrivé dans notre peuplade, je t'ai reconnu, Clément, et je me suis

rappelé les vers que tu me donnas à Madrid ; mais je ne voulus rien t'en dire, ne sachant pas dans quelle intention tu venais à notre campement. Quand j'ai su ta disgrâce, je m'en suis affligée au fond de l'âme ; mais mon cœur s'est calmé, car il s'était troublé en pensant que, puisqu'il y a des Don Juan dans le monde qui se sont changés en Andrès, il pouvait y avoir des Don Sancho qui se changeassent en d'autres noms. Si je te parle de la sorte, c'est qu'Andrès m'a dit qu'il t'avait révélé qui il est, et dans quelle intention il est devenu Bohémien (Andrès lui avait, en effet, raconté toute son histoire, afin de lui faire confidence de sa pensée). Ne crois pas qu'il ne t'a servi de rien que je t'eusse reconnu ; car c'est par déférence pour moi, et par ce que j'ai dit sur ton compte, qu'on t'a reçu, qu'on t'a admis dans notre compagnie, où plaise à Dieu qu'il t'arrive tout le bien que tu puisses désirer. Pour prix de ce bon désir, je veux que tu ne fasses pas rougir Andrès de la bassesse de son dessein, que tu ne lui peignes pas combien il est mal à lui de persévérer dans cette condition. Car, bien que sa volonté, à ce que j'imagine, soit sous le cadenas de la mienne, je serais pourtant désolée de lui voir les moindres signes de repentir. — Ne pense pas, Preciosa unique, répondit Clément, que Don Juan m'ait découvert qui il était par légèreté d'esprit. Je l'ai reconnu d'abord, et d'abord mes yeux ont aperçu son dessein. D'abord je lui ai dit qui j'étais, et d'abord j'ai deviné que sa volonté est emprisonnée comme tu le dis ; et lui, m'accordant la confiance qu'il était juste qu'il m'accordât, confia son secret à ma discrétion. Il est là témoin, pour dire si j'approuvai sa résolution et son choix. Je

ne suis point, ô Preciosa, d'intelligence si bornée que je ne conçoive jusqu'où s'étendent les forces de la beauté; et la tienne, passant les limites les plus extrêmes des attraits et des charmes, est une suffisante excuse pour de plus grandes fautes, si l'on doit appeler fautes celles qui se font pour de si puissants motifs. Je te suis très-obligé de ce que tu as dit en ma faveur, et je pense reconnaître ce service en désirant que cette intrigue amoureuse ait un heureux dénouement, que tu possèdes ton Andrès et Andrès sa Preciosa, avec l'assentiment et le bon plaisir de ses parents, afin que nous voyions sortir d'un si beau couple les plus beaux rejetons que puisse former la bienfaisante nature. Voilà ce que je désire, Preciosa; voilà ce que je dirai toujours à ton Andrès, au lieu de détourner de toi ses désirs si bien placés. » Clément s'était exprimé avec tant de chaleur et d'affection, qu'Andrès resta dans le doute s'il avait ainsi parlé par amour ou par politesse; car l'inférieure maladie de la jalousie est si prompte à venir qu'elle se prend aux rayons du soleil, et que ceux qui touchent l'objet aimé tourmentent un amant et le désespèrent. Toutefois, sa jalousie n'eut pas de suite; il prit confiance en la fidélité de Preciosa plus qu'en son propre bonheur: les amants se croient toujours malheureux tant qu'ils n'obtiennent pas ce qu'ils désirent. Enfin, Andrès et Clément étaient camarades, amis intimes, et leur liaison se maintenait sans nuages, grâce à la bonne intention de Clément, grâce surtout à la prudence et à la réserve de Preciosa, qui ne donna jamais à Andrès l'occasion d'être jaloux.

Clément avait sa petite prétention de poète, comme

il le montra par les vers donnés à Preciosa ; Andrès aussi s'en piquait un peu, et tous deux aimaient la musique. Une fois donc que la peuplade avait campé dans un vallon, à quatre lieues de Murcie, il arriva qu'un soir, conviés par le silence de la nuit, Andrès et Clément, étant tous deux assis, l'un aux pieds d'un liège, l'autre au pied d'un chêne, et chacun une guitare à la main, Andrès commençant et Clément faisant la réponse, ils chantèrent les vers suivants¹ :

ANDRÈS.

« Regarde, Clément, le voile brodé d'étoiles avec lequel cette nuit fraîche le dispute au jour, tant le ciel est orné de belles lumières ; dans cette ressemblance, si ton divin esprit atteint jusque-là, se retrace ce visage où réside le comble de la beauté.

CLÉMENT.

« Où réside le comble de la beauté, et où l'honnêteté précieuse et belle s'unit avec le comble de la bonté dans une même personne. Qu'aucun esprit humain ne la loue, s'il ne se convertit en divin, en élevé, rare, grave et merveilleux.

ANDRÈS.

« En élevé, rare, grave et merveilleux style, et jamais employé, je voudrais que jusqu'au ciel, par un chemin doux au monde, ton nom, ô Bohémienne, causant la surprise et l'étonnement d'un prodige, je vou-

¹ La principale difficulté de ces strophes, c'est que le dernier vers de l'une doit servir de premier vers à l'autre.

drais de la renommée qu'elle le portât jusqu'à la huitième sphère.

CLÉMENT.

« Qu'elle le portât jusqu'à la huitième sphère serait convenable et juste ; ce serait donner aux cieux du plaisir, quand le bruit de son nom s'y entendrait ; ce serait causer sur la terre, où résonnerait ce doux nom, musique dans les oreilles , paix dans les âmes , volupté dans les sens.

ANDRÈS.

« Paix dans les âmes, volupté dans les sens, s'éprouvent quand la sirène chante, elle qui enchante et assoupit ceux qui sont le plus sur leurs gardes. Telle est ma Préciosa, dont la moindre qualité est d'être belle ; mon doux trésor, couronne de la grâce , honneur de l'agilité.

CLÉMENT.

« Couronne de la grâce , honneur de l'agilité , tu l'es, ô belle Bohémienne, fraîcheur du matiu, zéphyr caressant dans l'ardente canicule , foudre avec qui l'amour aveugle change en feu un cœur de neige , force qui surmonte toute force, qui tue mollement et avec délices. »

Les deux chanteurs, le libre et le captif, faisaient mine de ne pas finir de sitôt , s'ils n'eussent entendu derrière eux la voix de Préciosa, qui avait écouté leurs chants. A ce bruit, ils s'arrêtèrent, et, sans bouger de place , ils lui prêtèrent une merveilleuse attention. Pour elle , je ne sais si ce fut à l'improviste , ou

si on lui avait composé dans un autre temps les vers qu'elle chanta , et qui semblaient faits pour leur répondre ; mais, avec une grâce infinie , elle chanta ce qui suit :

« Dans cette entreprise amoureuse , où j'amuse l'amour, je tiens à plus grand bonheur d'être honnête que d'être belle.

« La plus humble plante, si elle pousse sa tige par grâce ou par nature, s'élève jusqu'aux cieux.

« Dans ce vil cuivre dont je suis faite , mais où l'honnêteté sert d'émail , il n'y a pas de bonne intention qui manque , ni de richesse qui ne soit de trop.

« Je n'éprouve aucune peine de n'être point aimée, point recherchée; car je pense me fabriquer moi-même mon sort et ma bonne aventure.

« Que je fasse ce qui est en moi , que je m'achemine à devenir vertueuse , et qu'ensuite le Ciel fasse et détermine ce qui lui plaira.

« Je veux voir si la beauté a de telles prérogatives, qu'elle m'exalte si haut , que j'aspire à plus grande hauteur.

« Si les âmes sont égales , l'âme d'un laboureur pourra égaler en mérite celles qui naissent impériales.

« Ce que je sens de la mienne m'élève au plus haut degré , car la majesté et l'amour n'occupent pas le même siège. »

Préciosa finit là son chant, et les deux amis se levèrent pour la recevoir. Une aimable et discrète conversation s'engagea entre eux, et Préciosa montra dans ses propos tant d'amabilité, de décence et d'esprit, que

le projet d'Andrès trouva cette fois une excuse dans l'esprit de Clément, qui ne l'avait pas jusqu'alors complètement excusé, le trouvant plutôt un coup de tête de jeune homme qu'une détermination raisonnable.

Le lendemain matin, la peuplade leva le camp et alla se loger dans un bourg du district de Murcie, à trois lieues de cette ville. Là, il arriva à Andrés un malheur qui le mit en péril de la vie. Après avoir donné pour garantie, selon l'usage, quelques vases et bijoux d'argent, Preciosa et sa grand'mère, Cristina et deux autres jeunes Bohémiennes, enfin Andrés et Clément, allèrent tous se loger dans une auberge appartenant à une veuve riche, laquelle avait une fille de dix-sept à dix-huit ans, un peu plus dévergondée que belle, et qui s'appelait, pour tout dire, Juana Carducha. Quand celle-ci eut vu danser les Bohémiens et les Bohémiennes, voilà que le diable la prit, et qu'elle s'amouracha si violemment d'Andrés, qu'elle résolut de le lui dire, et de le prendre pour mari, s'il y consentait, en dépit de tous ses parents. Elle chercha donc une occasion de lui parler, et le trouva dans une basse-cour, où Andrés était entré pour examiner deux ânon. Elle s'approcha de lui, et se hâtant, pour n'être point surprise : « Andrés, lui dit-elle, car elle savait déjà son nom, je suis fille et riche, ma mère n'a pas d'autre enfant que moi ; cette auberge est à elle, sans compter bon nombre de plants de vignes, et deux autres paires de maisons. Tu m'as plu ; si tu me veux pour femme, c'est une affaire faite, réponds-moi vite. Si tu es bien avisé, tu resteras, et tu verras quelle vie nous ferons. »

Andrès demeura fort étonné de la résolution de la Carducha, et avec la promptitude qu'elle exigeait, il lui répondit : « Mademoiselle, je suis déjà fiancé, et nous autres Bohémiens nous n'épousons que des Bohémiennes. Dieu vous garde pour la faveur que vous vouliez me faire, et dont je ne suis pas digne. » A cette verte réponse d'Andrès, la Carducha fut à deux doigts de tomber morte ; elle aurait répliqué si elle n'eût vu d'autres Bohémiennes entrer dans la cour. Elle s'échappa, toute confuse, toute troublée, et se serait vengée de bon cœur, si elle l'eût pu. En habile homme, Andrès résolut de prendre la clef des champs, et de fuir l'occasion que lui présentait le diable ; car il lut sans peine dans les yeux de la Carducha qu'elle se donnerait à lui sans les liens conjugaux, et il ne voulut pas se rencontrer dans ce champ clos tête à tête avec elle. Il pria donc les Bohémiens de décamper du bourg cette nuit même. Eux, qui lui obéissaient toujours, se mirent aussitôt à l'œuvre, et, ayant retiré leurs gages, partirent dès l'après-midi. La Carducha, qui vit qu'en s'en allant Andrès lui emportait la moitié de son âme, et qu'il ne lui restait pas assez de temps pour solliciter l'accomplissement de ses désirs, imagina de faire rester Andrès par force, puisqu'elle ne pouvait le retenir de bon gré. Dans ce dessein, avec l'adresse et le mystère que lui suggéra sa mauvaise pensée, elle glissa parmi les effets qu'elle reconnut pour être à Andrès un riche collier de corail, deux patènes d'argent, et quelques autres deses petits bijoux ; puis, à peine eurent-ils quitté l'auberge, qu'elle se mit à crier que les Bohémiens lui avaient volé et lui emportaient tous ses joyaux. A ses cris, la

justice accourut, et toute la population du bourg. Les Bohémiens firent halte, jurant tous qu'ils n'avaient rien volé, et qu'ils allaient ouvrir les sacs et le bagage de la peuplade. Cette offre affligea fort la vieille Bohémienne, qui avait peur que, dans cet inventaire, on ne découvrit les bijoux de Preciosa et les vêtements d'Andrès, qu'elle gardait avec grand soin. Mais la bonne Carducha eut bientôt tout arrangé. Au second paquet qu'on examina, elle dit de demander celui d'un certain Bohémien, grand danseur, qu'elle avait vu entrer deux fois dans sa chambre, et qui pourrait bien avoir fait le coup. Andrès comprit aisément qu'il s'agissait de lui, et se mettant à rire : « Mademoiselle, lui dit-il, voilà ma garde-robe et voilà mon âne ; si vous trouvez dans l'une ou sur l'autre ce qui vous manque, je vous le paierai avec dommages et intérêts, outre que je me sou mets au châ timent que la loi inflige au voleur. » Les gens de justice accoururent aussitôt dévaliser le baudet, et, en fouillant, trouvèrent bientôt le vol. Andrès en resta si stupéfait, si absorbé, qu'il ressemblait à une statue de pierre, muette et sans mouvement. « N'avais-je pas bien soupçonné ? s'écria la Carducha. Voyez sous quelle bonne mine se cache un si grand larron. » L'alcalde, qui était présent, se mit à dire force injures à Andrès et à tous les Bohémiens, qu'il appelait brigands publics et voleurs de grands chemins. A tout cela Andrès ne disait mot, pensif, abattu, et ne pouvant imaginer la trahison de la Carducha. En ce moment, un arrogant soldat, neveu de l'alcalde, s'approcha de lui. « Voyez-vous, dit-il, quelle mine fait ce chétif Bohémien, tout pourri de voler. Je parie qu'il va minauder, faire la sainte Ni-

touche, et nier le vol qu'on lui prend dans les mains. Pourquoi ne les envoie-t-on pas tous aux galères ? Est-ce que ce garnement n'y serait pas mieux à servir Sa Majesté, qu'à danser de village en village, et à voler de plaine en montagne ? Foi de soldat, il me prend envie de lui donner une taloche qui le jette à mes pieds. » Cela dit, et sans plus de façon, il lève la main et lui applique un tel soufflet, que, le faisant sortir de son extase, il le fait ainsi souvenir qu'il n'était pas Andrés Caballero, mais Don Juan, et gentilhomme. Celui-ci se jette sur le soldat, avec plus de colère encore que de promptitude, lui arrache sa propre épée du fourreau, et, la lui passant au travers du corps, l'étend mort sur la place.

Alors ce fut un cri général dans le pays ; alors se courrouça l'oncle alcalde ; alors Preciosa s'évanouit et Andrés s'émut de la voir évanouie ; alors tout le monde courut aux armes et à la poursuite du meurtrier. Pour secourir Preciosa dans son évanouissement, Andrés oublia de pourvoir à sa défense, et le malheur voulut que Clément ne se trouvât point à la sanglante scène, car il était déjà sorti du bourg avec les bagages. Finalement, tant de gens se jetèrent sur Andrés, qu'on l'arrêta, et qu'on le garrotta de deux fortes chaînes. L'alcalde aurait bien voulu le pendre tout de suite, s'il en eût eu le pouvoir ; mais il était tenu de livrer le coupable à Murcie, ville dont relevait sa juridiction. On n'y conduisit le prisonnier que le lendemain, et pendant le jour qu'il passa dans l'endroit, Andrés eut à souffrir bien des tourments et des outrages que le furieux alcalde, ses suppôts et tous les gens du pays lui firent endurer. L'alcalde fit arrêter aussi tous les

Bohémiens et Bohémiennes qu'il put attraper; mais la plupart s'enfuirent, et parmi eux Clément, qui eut peur d'être pris et découvert. Finalement, avec le procès-verbal de l'aventure et une longue procession de Bohémiens, l'alcalde et ses recors entrèrent à Murcie, accompagnés d'une grande troupe de gens armés, au milieu desquels marchaient Preciosa et le pauvre Andrès, enchaîné sur un mulet, avec les menottes aux mains, les fers aux pieds, et un carcan sous le menton. Tout Murcie sortit pour voir les prisonniers, car on y avait déjà connaissance du meurtre du soldat. Mais la beauté de Preciosa fut ce jour-là si incomparable, que personne ne la regardait sans la bénir. Le bruit de ses attraits vint jusqu'aux oreilles de madame la corrégidore, qui, par curiosité de la voir, obtint du corrégidor, son mari, l'ordre que cette jeune Bohémienne ne fût pas conduite, comme les autres, à la prison. Quant à Andrès, on le jeta dans un étroit cachot, dont l'obscurité, que n'éclairait point la lumière de Preciosa, lui fit tant d'effet, qu'il pensa bien ne plus sortir de là que pour la sépulture.

On mena Preciosa et sa grand'mère devant madame la corrégidore, qui s'écria en la voyant : « C'est avec raison qu'on vante sa beauté; » puis, s'approchant d'elle, elle l'embrassa tendrement, et ne pouvait rassasier ses yeux de la regarder. Elle demanda à la grand'mère quel âge avait cette enfant : « Quinze ans, répondit la Bohémienne, à deux mois de plus ou de moins. » — C'est précisément l'âge qu'aurait mon infortunée Constanza, s'écria la corrégidore. Ah! mes amies, la vue de cette jeune fille a renouvelé tous mes chagrins. » Preciosa prit les mains de la corrégidore,

les baisa plusieurs fois, et les baignant de ses larmes, elle lui disait : « Ah ! ma chère dame, le Bohémien qui est en prison n'est pas coupable, car il a été provoqué : on l'a appelé voleur, et il ne l'est pas ; on lui a donné un soufflet sur son visage, où se montre pourtant la bonté de son cœur. Au nom de Dieu, au nom de qui vous êtes, madame, faites-lui rendre justice ; faites que le seigneur corrégidor ne se hâte point d'exécuter sur lui la sentence dont les lois le menacent. Si ma beauté vous agréé quelque peu, conservez-la en conservant le prisonnier, car la fin de sa vie serait la fin de la mienne. Il doit être mon époux, et ce sont de justes, d'honnêtes empêchements qui ne nous ont point permis jusqu'à présent de nous donner la main. S'il faut de l'argent pour obtenir pardon de la partie adverse, tous les effets de notre peuplade se vendront aux enchères publiques, et l'on paiera plus même qu'il ne sera demandé. Ah ! madame, si vous savez ce que c'est que l'amour, si vous en avez eu dans un temps, si vous en avez encore pour votre époux, prenez pitié de moi, car j'aime le mien tendrement. »

Tout le temps qu'elle parla de la sorte, Preciosa ne lâcha point les mains de la corrégidore, et ne cessa de fixer ses regards sur les siens, en versant avec abondance d'amères et pieuses larmes. De son côté, la corrégidore la pressait dans ses bras, la regardant avec non moins d'attendrissement, et ne versant guère moins de pleurs. Sur ces entrefaites, le corrégidor entra ; trouvant sa femme et Preciosa si éplorées, si étroitement serrées l'une à l'autre, il s'arrêta tout surpris, autant des pleurs que de la beauté de la Bo-

hémiennne, et demanda quelle était la cause de cette scène de douleur. Pour lui répondre, Preciosa lâcha les mains de la corrégidore, et se jetant aux pieds du magistrat : « Miséricorde, seigneur, s'écria-t-elle, miséricorde ! Si mon époux meurt, je suis morte ; il n'est pas coupable ; mais s'il l'est, que ce soit moi qu'on punisse ; et si cela ne se peut, au moins qu'on retarde la cause tandis qu'on emploiera tous les moyens possibles de le délivrer. Peut-être qu'à celui qui n'a point péché par malice le Ciel enverra par grâce son salut. » Le corrégidor tomba dans une nouvelle surprise en écoutant les discrètes paroles de la Bohémienne, et sans la crainte de montrer trop de faiblesse, il eût mêlé ses larmes aux siennes.

Pendant que tout cela se passait, la vieille Bohémienne restait immobile, considérant autour d'elle une foule de choses diverses. Au bout d'un long espace de surprise et de rêverie : « Que vos grâces m'attendent un moment, mes chers seigneurs, s'écria-t-elle ; je vais faire que ces pleurs se changent en rires, dût-il m'en coûter la vie. » Et d'un pas agile, elle sortit de l'appartement, laissant tous les assistants fort étonnés de ce qu'elle avait dit. En attendant son retour, Preciosa ne cessa ni ses larmes, ni ses prières pour qu'on ajournât la cause de son époux, dans l'intention de prévenir le père d'Andrés pour qu'il vint s'y interposer. La Bohémienne revint avec un petit coffre sous le bras, et pria le corrégidor d'entrer avec elle et sa femme dans une pièce séparée, parce qu'elle avait de grandes choses à leur dire en secret. Le corrégidor, croyant qu'elle voulait lui découvrir quelque vol des Bohémiens pour se le rendre propice dans l'affaire du prisonnier,

se retira aussitôt avec elle et sa femme dans un cabinet de toilette, où la Bohémienne, se jetant à genoux devant eux, leur dit : « Si les bonnes nouvelles que je veux vous donner, seigneurs, ne méritaient de recevoir en étrennes le pardon d'un grand péché que j'ai commis, je suis prête à recevoir le châtimement qu'il vous plaira de m'infliger. Mais avant d'en faire l'aveu, je veux que vous me disiez d'abord si vous connaissez ces bijoux. » Découvrant alors un coffret où se trouvaient ceux de Preciosa, elle le remit dans les mains du corrégidor. Celui-ci, l'ayant ouvert, y vit des bijoux d'enfant, mais ne comprit point ce que cela pouvait signifier. La corrégidore les regarda aussi, sans deviner davantage. Elle dit seulement : « Ce sont les parures de quelque enfant au maillot. » — C'est vrai, reprit la Bohémienne, et l'écrit que contient ce papier plié dira de quel enfant. » Le corrégidor ouvrit le papier en tonte hâte, et lut ce qui suit : « *La petite fille s'appelait Doña Constanza de Acevedo y Menesès; sa mère, Doña Guiomar de Menesès, et son père, Don Fernando de Acevedo, chevalier de l'ordre de Calatrava. Je l'enlevai le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur, à huit heures du matin, l'année 1595. L'enfant portait les bijoux qui sont conservés dans ce coffre.* »

A peine la corrégidore eut-elle entendu la lecture du papier, qu'elle reconnut les bijoux, les porta à sa bouche, et leur donnant une foule de baisers, elle tomba évanouie. Le corrégidor accourut à son aide, avant de s'informer de sa fille auprès de la Bohémienne. La dame revint à elle, et s'écria : « Femme adorable, plutôt ange que Bohémienne, où est la

personne, où est l'enfant, dis-je, à qui appartient cette parure? — Où, madame? répondit la Bohémienne; vous l'avez chez vous; c'est cette jeune Bohémienne qui vous a tiré les larmes des yeux. Elle est votre fille, sans aucun doute; je l'ai volée à Madrid, dans votre maison, le jour et à l'heure que dit ce papier. » A ces mots, et toute hors d'elle, la dame jeta ses pantoufles, et revint en courant dans la salle où elle avait laissé Preciosa, qu'elle trouva entourée de ses femmes et de ses servantes, continuant à pleurer. Elle se jeta sur elle; puis, sans lui rien dire, elle lui délaça son corsage, et regarda si elle avait sous la mamelle gauche un petit signe, un petit seing blanc, avec lequel sa fille était née. Elle le trouva, en effet, mais plus grand, car l'âge l'avait étendu. Ensuite, avec la même promptitude, elle la déchaussa, découvrit un pied de neige, un pied de marbre fait au tour, et y trouva ce qu'elle cherchait, c'est-à-dire que les deux derniers orteils du pied droit se trouvaient réunis l'un à l'autre par une petite membrane de chair, qu'on n'avait point voulu lui couper, quand elle était enfant, pour ne pas lui causer de peine. Sa poitrine, son pied, ses bijoux, le jour du vol si bien désigné, la confession de la Bohémienne, enfin l'émotion et la joie qu'avaient éprouvées ses parents à sa vue, tout confirmait dans l'âme de la corrégidore que Preciosa était sa fille. Aussi, la prenant dans ses bras, elle retourna avec elle auprès du corrégidor et de la Bohémienne. Preciosa restait toute surprise, ne sachant à quel propos on avait fait sur elle toutes ces vérifications, et surtout se voyant emporter dans les bras de la corrégidore, qui lui donnait d'un baiser jusqu'à cent.

Enfin , Doña Guiomar arriva devant son mari avec sa précieuse charge , et la remettant de ses bras dans ceux du corrégidor , elle lui dit : « Recevez , seigneur , votre fille Constanza. C'est elle assurément , et n'en doutez , seigneur , en aucune façon , car la marque des orteils réunis et celle de la poitrine , je viens de les voir. D'ailleurs , le cœur me le dit depuis le moment où mes yeux l'ont vue. — Je n'en doute point , répondit le corrégidor , tenant dans ses bras Preciosa ; mon âme a ressenti les mêmes mouvements que la vôtre ; et comment , à moins d'un miracle , tant de circonstances pourraient-elles se trouver réunies ? »

Tous les gens de la maison restaient absorbés , et se demandaient les uns aux autres ce que ce pouvait être ; mais tous touchaient bien loin du but ; car qui pouvait imaginer que la petite Bohémienne fût la fille de leur seigneur ? Le corrégidor recommanda à sa femme , à sa fille et à la vieille Bohémienne de garder l'aventure secrète jusqu'à ce qu'il la découvrit lui-même. Il dit aussi à la vieille qu'il lui pardonnait le tort qu'elle lui avait fait en lui volant le trésor de son âme , puisqu'elle méritait une plus grande récompense pour le lui avoir rendu. Il regrettait seulement , ajouta-t-il , que , sachant la qualité de Preciosa , elle l'eût fiancée avec un Bohémien , et , de plus , avec un voleur et un meurtrier. « Hélas ! mon bon seigneur , s'écria sur-le-champ Preciosa , il n'est ni Bohémien , ni voleur ; et s'il est meurtrier , il l'a été de celui qui lui avait enlevé l'honneur. Il ne put faire autrement que de montrer qui il était , et de le tuer à l'instant. — Comment ! il n'est pas Bohémien , ma fille ? » s'écria Doña Guiomar. Alors la vieille Bohémienne raconta briève-

ment l'histoire d'Andrès Caballero, lequel était fils de Don Francisco de Carcamo, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, et s'appelait Don Juan de Carcamo, chevalier du même ordre, ajoutant qu'elle gardait ses habits depuis le jour où il les échangea pour ceux de Bohémien. Elle raconta aussi l'arrangement conclu entre Preciosa et Don Juan de faire deux années d'épreuve avant de se marier ou de se séparer; enfin, elle vanta convenablement l'honnêteté de tous deux, et l'aimable caractère de Don Juan. Le corrégidor et sa femme ne s'étonnèrent pas moins de cela que de la rencontre de leur fille, et envoyèrent la Bohémienne chercher les habits de Don Juan. Celle-ci obéit aussitôt, et revint avec un autre Bohémien qui les apportait.

En attendant son retour, les parents de Preciosa lui firent cent mille questions, auxquelles elle répondit avec tant d'esprit et de grâce, que, ne l'eussent-ils pas reconnue pour leur fille, elle les aurait rendus fous d'amour. Ils lui demandèrent si elle avait quelque affection pour Don Juan. « Pas plus, répondit-elle, que ne m'oblige d'en avoir la reconnaissance pour quelqu'un qui a voulu s'humilier jusqu'à se faire Bohémien pour moi. Mais désormais cette reconnaissance ne s'étendra pas au delà de ce que voudront mes parents et seigneurs. — C'est bien, ma Preciosa, reprit le père, car ce nom de Preciosa, je veux que tu le gardes en mémoire de ce que tu as été perdue et retrouvée; mais moi, comme ton père, je prends à ma charge de te trouver un parti qui ne démente point ta qualité. » Preciosa se mit à soupirer en entendant cela, et sa mère, en femme discrète, comprit qu'elle soupirait d'amour pour Don Juan. « Seigneur, dit-elle à

son mari, puisque Don Juan de Carcamo est de si bonne naissance, et qu'il aime tant notre fille, il ne serait pas mal de la lui donner pour épouse. — Comment, reprit-il; nous ne l'avons retrouvée que d'aujourd'hui, et vous voulez déjà que nous la perdions! Ah! jouissons-en quelque temps encore. Quand vous l'aurez mariée, elle ne sera plus à vous, mais à son mari. — Vous avez raison, seigneur, répliqua-t-elle; mais donnez ordre qu'on tire Don Juan de prison; il doit être enfermé dans quelque cachot. — Oh! sans doute, s'écria Preciosa; à un voleur, à un meurtrier, et surtout à un Bohémien, on n'aura pas donné meilleur logis. — Je veux aller le voir, répondit le corrégidor, comme si j'allais lui faire subir un interrogatoire, et je vous recommande encore une fois, madame, que personne ne sache cette histoire jusqu'à ce que je veuille la faire connaître. » Là-dessus, ayant embrassé Preciosa, il se rendit à la prison, et entra dans le cachot où était enfermé Don Juan, sans permettre que personne entrât avec lui.

Il le trouva les deux jambes dans un ceps, avec les menottes aux mains; on ne lui avait pas même ôté son carcan. Le cachot était entièrement obscur. Mais le corrégidor fit ouvrir en haut un petit soupirail par où entraient une faible lumière. Dès qu'il aperçut le prisonnier : « Comment va la bonne pièce? dit-il. Oh! je voudrais tenir ici, accouplés comme des chiens, autant de Bohémiens qu'il y en a dans l'Espagne, pour en finir avec eux le même jour, comme Néron voulait faire de Rome, sans avoir à donner plus d'un coup. Sachez, larron chatouilleux sur le point d'honneur, que je suis le corrégidor de cette ville, et je

viens savoir, de vous à moi, s'il est vrai qu'une jeune Bohémienne qui fait partie de votre bande soit votre épouse. » Quand il l'entendit parler ainsi, Andrès s'imagina que le corrégidor était devenu amoureux de Preciosa, car la jalousie est un corps subtil et délié qui entre dans les autres corps sans les ouvrir, sans les partager, sans les rompre. Il répondit cependant : « Si elle a dit que je suis son époux, c'est une grande vérité ; et si elle a dit que je ne le suis pas, c'est encore la vérité, car il est impossible que Preciosa dise un mensonge. — Elle est à ce point sincère ? » répondit le corrégidor. Ce n'est pas peu de chose pour une Bohémienne. C'est bon, jeune homme ; elle a dit, en effet, qu'elle était votre femme, mais qu'elle ne vous avait pas encore donné sa main. Ayant su que votre crime est tel qu'il doit vous faire perdre la vie, elle m'a demandé qu'avant votre mort, je vous mariasse avec elle, parce qu'elle veut se faire honneur de demeurer veuve d'un aussi grand voleur que vous. — Eh bien ! faites-le, seigneur corrégidor, comme elle vous en conjure, repartit Andrès. Pourvu que je l'épouse, je m'en irai content à l'autre vie, si je sors de celle-ci avec le nom de son époux. — Vous l'aimez donc beaucoup ? dit le corrégidor. — Tellement, répondit le prisonnier, que tout ce que j'en pourrais dire ne serait rien. Enfin, seigneur corrégidor, que mon procès s'achève. J'ai tué celui qui voulait m'ôter l'honneur ; j'adore cette Bohémienne ; je mourrai content si je meurs dans sa grâce, et je sais que celle de Dieu ne nous manquera pas, puisque nous avons tous deux honnêtement et fidèlement gardé la promesse que nous nous étions faite. — Eh bien, cette nuit je vous

enverrai chercher, reprit le corrégidor, et, dans ma maison, je vous marierai avec Preciosa. Demain, à midi, vous serez à la potence. De cette façon, j'aurai satisfait à ce qu'exige la justice, et à ce que vous désirez tous deux. »

Andrès lui témoigna toute sa reconnaissance, et le corrégidor, de retour chez lui, rendit compte à sa femme de ce qui venait de lui arriver avec Don Juan, ainsi que d'autres choses qu'il pensait faire. Pendant son absence, Preciosa avait raconté à sa mère toute l'histoire de sa vie, et comment elle avait toujours cru qu'elle était Bohémienne et petite-fille de cette vieille, mais que toujours elle s'était mieux respectée qu'on ne pouvait l'attendre d'une Bohémienne. Sa mère lui demanda de dire en toute vérité si elle aimait beaucoup Don Juan de Carcamo. Elle, toute honteuse, et les yeux baissés à terre, répondit que, s'étant tenue pour Bohémienne, et considérant combien elle améliorerait son sort en épousant un chevalier des ordres, aussi noble que Don Juan de Carcamo, qu'ayant d'ailleurs connu par expérience son bon caractère et sa vertueuse conduite, elle l'avait regardé quelquefois avec des yeux d'affection ; mais qu'enfin, et comme elle l'avait déjà dit, elle n'aurait d'autre volonté que celle que ses parents voudraient qu'elle eût.

La nuit vint, et quand il fut presque dix heures, on tira Andrès de sa prison, sans les menottes et le carcan, mais non sans une grande chaîne, qui lui ceignait le corps des pieds à la tête. Il arriva de cette façon à la maison du corrégidor, sans être vu de personne, si non de ceux qui l'amenaient, et qui le firent

entrer avec beaucoup de silence et de précaution dans un appartement où ils le laissèrent seul. Peu d'instant après entra un prêtre, qui lui dit de se confesser, parce qu'il allait mourir le lendemain. « Je me confesserai très-volontiers, répondit Andrès; mais pour quoi ne me marie-t-on pas d'abord? et si l'on me marie, en vérité, c'est un bien mauvais lit nuptial qui m'attend. » Doña Guiomar entendait tout cela; elle dit à son mari que les alarmes qu'il donnait à Don Juan étaient trop fortes, et qu'il ferait bien de les modérer, car le jeune homme pourrait y perdre la vie. Ce conseil parut bon au corrégidor. Il entra donc pour appeler le confesseur, et lui dit de marier d'abord le Bohémien avec Preciosa la Bohémienne; qu'ensuite le fiancé se confesserait, et qu'il ferait bien de se recommander du fond de l'âme à Dieu, qui fait souvent pleuvoir ses miséricordes dans le temps où les espérances sont le plus desséchées.

Finalement, Andrès passa dans une salle où se trouvaient seulement Doña Guiomar, le corrégidor, Preciosa, et deux serviteurs de la maison. Mais quand Preciosa vit Don Juan enveloppé et étreint d'une si longue chaîne, le visage décoloré et les yeux gonflés de larmes, le cœur lui manqua. Elle s'appuya sur le bras de sa mère, qui se trouvait près d'elle, et qui, la pressant dans ses bras : « Reviens à toi, mon enfant, lui dit-elle, tout ce que tu vois doit tourner à ton plaisir et à ton profit. » Elle, qui n'était point au fait de tout cela, ne savait comment se consoler. La vieille Bohémienne était toute troublée, et les assistants attendaient avec anxiété la fin de cette aventure. « Seigneur desservant, dit le corrégidor, ce

Bohémien et cette Bohémienne sont ceux que votre grâce doit marier. — Je ne pourrai le faire, reprit le desservant, si toutes les circonstances requises en pareil cas n'ont pas été remplies. Où ont été faites les publications de bans ? où est la licence de mon supérieur, pour que je fasse la cérémonie nuptiale ? — L'étourderie vient de moi, dit le corrégidor ; mais je ferai en sorte que le grand-vicaire donne la licence. — Eh bien ! jusqu'à ce que je la voie, reprit le desservant, qu'on veuille bien m'excuser. » Et sans ajouter un mot, crainte qu'il n'arrivât quelque scandale, il sortit de la maison, laissant tout le monde dans l'étonnement et l'embarras.

« Le Père a fort bien fait, s'écria le corrégidor. Peut-être est-ce une providence du Ciel pour que le supplice d'Andrès soit ajourné. En effet, il faut d'abord qu'il soit marié à Preciosa, et les bans doivent précéder ; pendant leur publication, l'on donnera, comme on dit, du temps au temps qui donne maintes fois une douce issue à d'amères difficultés. Toutefois, je voudrais bien savoir d'Andrès, au cas où le sort arrangerait ses affaires de façon que, sans alarmes et sans terreurs, il se trouvât l'époux de Preciosa, s'il se tiendrait pour complètement heureux, soit qu'il fût Andrès Caballero, soit qu'il fût Don Juan de Carcamo. » Dès qu'Andrès s'entendit appeler par son vrai nom, il s'écria : « Puisque Preciosa n'a point voulu se tenir dans les bornes du silence, et qu'elle a découvert qui je suis, je dirai que, quand même un tel bonheur me trouverait souverain du monde, il comblerait tellement mes desirs, que je n'oserais plus désirer d'autre bien que le ciel. — Eh bien ! seigneur Don Juan de Carcamo,

reprit le corrégidor, pour ce courage et cette dignité que vous avez montrés, je ferai en sorte, quand le temps en sera venu, que Preciosa soit votre légitime épouse, et dès à présent je vous la donne et vous la livre en espérance comme le plus riche bijou de ma maison, de ma vie et de mon âme. Estimez-la autant que vous le dites, car en elle je vous donne Doña Constanza de Meneses, ma fille unique, laquelle, si elle vous égale en amour, ne vous cède point en noblesse. »

Andrès tomba de son haut, en voyant la tendresse qu'on lui témoignait. Doña Guiomar lui raconta brièvement la perte de sa fille, enfin retrouvée, ainsi que les preuves évidentes que la vieille Bohémienne avait données de son vol, ce qui jeta Andrès dans une surprise et une stupéfaction plus grandes encore. Mais enfin, saisi d'une joie inexprimable, il embrassa son beau-père et sa belle-mère, les appela ses parents et ses seigneurs, et baisa les mains à Preciosa, qui lui demandait les siennes en pleurant.

Le secret se divulgua; la nouvelle de l'événement se répandit avec la sortie des domestiques qui s'étaient trouvés présents. En l'apprenant, l'alcalde, oncle du mort, vit bien que sa vengeance n'avait plus de chemins ouverts, puisqu'il ne pouvait invoquer toutes les rigueurs de la justice pour l'exercer sur le gendre du corrégidor. Don Juan mit les habits de voyage qu'avait apportés la Bohémienne. L'emprisonnement et les chaînes de fer se changèrent en liberté et en chaînes d'or, et la tristesse des Bohémiens arrêtés en allégresse, car le lendemain on les relâcha sous caution. L'oncle du mort accepta la promesse de deux mille

ducats pour retirer sa plainte et pardonner à Don Juan. Celui-ci, n'oubliant pas Clément, son camarade, le fit chercher partout ; mais on ne le trouva point, et l'on n'eut qu'au bout de quatre jours la nouvelle certaine qu'il s'était embarqué sur l'une des deux galères génoises qui avaient mis à la voile du port de Carthagène. Le corrégidor dit à Don Juan qu'il savait avec certitude que son père, Don Francisco de Carcamo, était pourvu de la charge de corrégidor dans cette dernière ville, qu'ainsi il serait bon de l'attendre pour que les noces se fissent avec son consentement. Don Juan répondit qu'il ne s'écarterait point de ce qui lui serait ordonné ; mais qu'avant toutes choses, il fallait le fiancer à Preciosa. L'archevêque accorda dispense pour qu'on ne fit qu'une seule publication de bans. Le jour des fiançailles, la ville fit des fêtes, car le corrégidor y était fort aimé. Il y eut des illuminations, des jeux de bague, des courses de taureaux. La vieille Bohémienne, qui ne voulut point se séparer de sa petite-fille Preciosa, resta dans la maison. Les nouvelles de l'événement et du mariage de la petite Bohémienne parvinrent à la cour. Don Francisco de Carcamo apprit ainsi que le Bohémien était son fils, et que Preciosa était la Bohémienne qu'il avait vue ; le souvenir de sa beauté excusa à ses yeux la coupable étourderie de son fils, qu'il croyait perdu, sachant qu'il n'était point allé en Flandre ; et d'ailleurs il reconnut combien il était avantageux à celui-ci d'épouser la fille d'un gentilhomme aussi noble et aussi riche que l'était Don Fernando de Acevedo. Il pressa son départ pour arriver vite auprès de ses enfants, et au bout de vingt jours, il était déjà rendu à Murcie. Avec

son arrivée, l'allégresse se renouvela, les noces se firent, les histoires furent contées, et les poètes de la ville, car il y en a quelques-uns, et de fort bons, prirent à tâche de célébrer cette étrange aventure, en même temps que la beauté sans égale de la Bohémienne. Entre autres, le fameux licencié Pozo l'écrivit de telle sorte, que la renommée de Preciosa durera dans ses vers autant que dureront les siècles¹. J'oubliais de dire comment l'amoureuse aubergiste découvrit à la justice qu'il n'y avait rien de vrai dans le prétendu vol d'Andrès le Bohémien, comment elle avoua son amour et sa faute, à laquelle, du reste, aucune peine ne correspondit; car, dans la joie d'avoir retrouvé les deux fiancés, la vengeance fut enterrée et la clémence ressuscita.

¹ Peut-être Cervantès a-t-il fait ici une plaisanterie, car cet immortel licencié Pozo n'est plus connu de nos jours.

LES DEUX JEUNES FILLES.





LES DEUX JEUNES FILLES.

A cinq lieues de la cité de Séville est un bourg appelé Castilblanco, et dans une des nombreuses auberges qu'il renferme, un jour, à la tombée de la nuit, entra un voyageur monté sur un beau cheval étranger. Il n'était suivi d'aucun valet, et sans attendre qu'on lui tint l'étrier, il sauta légèrement de la selle à terre. L'hôtelier accourut aussitôt, car c'était un homme diligent et soigneux ; mais il n'arriva pas si vite que le voyageur ne fût assis déjà sur un banc de pierre qui était devant la porte, et qu'ayant en toute hâte détaché les boutons de son pourpoint, il ne laissât tomber ses bras de l'un et de l'autre côté, en donnant tous les signes d'un évanouissement complet. L'hôtesse, qui était humaine et charitable, s'approcha de lui, et, lui aspergeant le visage avec de l'eau, le fit promptement revenir. Il montra quelque

¹ *Cuartago*, cheval de petite taille, poney.

dépît de ce qu'on l'eût vu dans cet état, reboutonna son pourpoint, et demanda qu'on lui donnât sur-le-champ un appartement où se retirer, et où il fût seul, s'il était possible. L'hôtesse répondit qu'il n'y avait qu'une seule chambre dans toute la maison, mais qu'elle avait deux lits, et qu'il serait nécessaire, si quelque hôte se présentait, qu'on le fit coucher dans l'un des deux. Le voyageur répondit à cela que, vint-il ou ne vint-il point d'autre hôte, il paierait les deux lits; puis, tirant de sa poche un écu d'or, il le donna à l'hôtesse, sous condition qu'on ne donnerait à personne le lit resté vide. L'hôtesse, satisfaite du paiement, promit de faire ce qui lui était demandé, quand même le doyen de Séville viendrait en personne passer la nuit dans sa maison. Elle lui demanda s'il voulait souper; le voyageur répondit que non, et qu'il désirait seulement qu'on eût grand soin de son cheval. Il prit la clef de la chambre, et emportant de grandes bourses en cuir, il y entra et ferma soigneusement la porte, contre laquelle, à ce qu'on reconnut ensuite, il appuya même deux chaises.

Dès qu'il se fut enfermé, l'hôtelier entra en conseil avec le garçon qui donnait l'orge aux bêtes, et deux voisins qui se trouvaient là par hasard, et tous se mirent à jaser sur le beau visage, sur l'élégante tournure du nouvel hôte, disant pour conclure qu'ils n'avaient jamais vu de beauté si parfaite. Ils évaluèrent son âge, et décidèrent qu'il aurait de seize à dix-sept ans; puis, comme on a coutume de dire, ils allèrent et vinrent, ils donnèrent et prirent, sur ce qui pouvait être la cause de l'évanouissement qu'il avait éprouvé; mais, ne parvenant point à la trouver, ils en restèrent à l'ad-

miration que leur causait sa gentillesse. Les voisins s'en retournèrent chez eux, l'hôtelier alla panser le cheval, et l'hôtesse se mit à préparer quelque chose à souper, pour le cas où de nouveaux hôtes lui arriveraient.

Il ne tarda pas, effectivement, à s'en présenter un autre, un peu plus âgé que le premier, mais non moins beau et de bonne mine. A peine l'hôtesse l'eut-elle aperçu qu'elle s'écria : « Qu'est-ce que cela ? sainte Vierge ! est-ce que par hasard des anges viennent cette nuit coucher dans ma maison ? — Pourquoi dame hôtesse parle-t-elle ainsi ? demanda le gentilhomme. — Ce n'est pas pour rien, seigneur, répondit l'aubergiste ; mais je prie seulement votre grâce de ne pas mettre pied à terre, car je n'ai point de lit à lui donner. Les deux que j'avais, un gentilhomme qui est dans cette chambre me les a pris, et me les a payés tous deux, bien qu'il n'ait besoin que d'un seul, pour que personne n'entre dans son appartement. Il doit sans doute aimer la solitude ; mais, en mon âme et conscience, je ne sais pourquoi, car il n'a pas une mine à se cacher, mais plutôt à ce que tout le monde le voie et le bénisse. — Il est à ce point joli, dame hôtesse ? répliqua le gentilhomme. — Comment, à ce point ? dit-elle, et à dix points de plus. — Tiens ici, garçon, s'écria le voyageur ; quand même il me faudrait dormir par terre, je veux voir un homme si vanté. » Et tendant l'étrier à un garçon de mulcs qui l'accompagnait, il mit pied à terre, puis demanda qu'on lui donnât sur-le-champ à souper, ce qu'on fit aussitôt.

Pendant qu'il soupait, un alguazil du pays entra, comme c'est l'usage dans les petites localités, s'assit

et lia conversation avec le gentilhomme, sans laisser, entre un propos et l'autre, d'avalier trois grands verres de vin et de ronger une carcasse de perdrix que lui donna le voyageur. L'alguazil paya son écot en lui demandant des nouvelles de la cour, et de la guerre de Flandre, et de la descente du Turc, sans oublier les affaires du Transylvain, que garde Notre-Seigneur. Le gentilhomme soupait et se taisait, parce qu'il ne venait pas d'un endroit à pouvoir répondre à ces questions. Pendant ce temps, l'hôtelier avait été donner la ration au cheval; il vint se mettre en tiers dans la conversation, et goûter son propre vin avec autant de plaisir que l'alguazil. A chaque coup qu'il avalait, il laissait tomber sa tête sur son épaule gauche, et louait les qualités du vin, qu'il portait aux nues, mais qu'il n'osait pas y laisser séjourner longtemps, de peur qu'il ne prît l'eau. De parole en parole, on revint aux louanges du voyageur enfermé, on conta son évanouissement, son soin de se mettre sous clef, son refus de manger quelque chose; on vanta l'apparence de sa bourse, la bonté de son cheval, la richesse de l'habit de voyage qu'il portait, toutes choses qui semblaient exiger qu'il ne vînt point sans un valet pour le servir.

Ces récits, ces exagérations, ajoutèrent au désir qu'avait le nouveau venu de voir l'autre gentilhomme. Il pria l'hôtelier de faire en sorte qu'il entrât coucher dans l'autre lit, promettant de lui donner un écu d'or. Bien que l'envie de gagner cet argent eût vaincu la résistance de l'hôtelier, il trouva qu'il était impossible de satisfaire le voyageur, parce que la chambre était fermée en dedans et qu'il n'osait point éveiller

celui qui y dormait après avoir si bien payé les deux lits. Mais l'alguazil rendit tout cela faisable et facile : « Voici, dit-il, comment il faut s'y prendre : je frapperai à la porte, en disant que je suis la justice, et que, par ordre du seigneur alcalde, je viens héberger ce gentilhomme dans cette auberge, où, puisqu'il n'y a pas d'autre lit, je commande qu'on lui donne celui-là. L'hôtelier répliquera qu'on lui fait violence, puisque ce lit est déjà loué, et qu'il n'est pas juste de l'ôter à celui qui l'occupe. De cette façon l'hôtelier sera sans reproche, et votre grâce satisfera son désir. »

Tout le monde trouva bonne la ruse de l'alguazil, à qui le curieux la paya quatre réaux. On la mit aussitôt en pratique, et finalement, tout en montrant une grande contrariété, le premier voyageur ouvrit à la justice. Le second, lui demandant pardon de la violence qui lui était faite, alla se coucher dans le lit inoccupé. Mais l'autre ne lui répondit pas un mot, et ne se laissa pas plus voir le visage ; car, à peine eut-il ouvert, qu'il regagna son lit, et, la figure tournée contre la muraille, pour ne pas répondre, il fit semblant de dormir. Le nouveau venu se coucha, espérant satisfaire son envie au matin, quand ils se lèveraient tous deux.

La nuit était des longues et paresseuses du mois de décembre, et le froid, ainsi que la fatigue de la route, obligeaient à ce qu'on fit en sorte de la passer avec calme et repos. Mais comme le premier voyageur n'avait ni l'un ni l'autre, un peu après minuit, il se mit à soupirer si amèrement, qu'à chaque soupir il semblait congédier son âme. Ce fut de telle façon que, bien que le second dormit, force lui fut de s'éveiller

aux accents lamentables de celui qui se plaignait. Étonné des sanglots qui accompagnaient les soupirs de son compagnon, il se mit à écouter attentivement ce qu'il semblait murmurer tout bas. La salle était obscure, et les lits fort éloignés. Cependant il ne laissa pas d'entendre que, parmi beaucoup d'autres propos, le triste voyageur disait d'une voix faible et tremblante : — Hélas ! hélas ! où m'entraîne la force irrésistible de ma destinée ? quel chemin est-ce que je suis ? et quelle issue espéré-je dans le labyrinthe inextricable où je me trouve ?... Oh ! jeunesse inexpérimentée, incapable de toute sage réflexion, de tout sage parti ! Quelle fin doit avoir ce voyage que j'entreprends à l'insu de tout le monde ?... Oh ! honneur méprisé ! amour payé d'ingratitude ! égards pour de bons et honorables parents, foulés aux pieds ! Malheur à moi, une et mille fois, qui me laissai si follement emporter par mes désirs !... ô paroles menteuses, qui m'avez trop réellement contrainte à vous répondre par des œuvres !... Mais de qui puis-je me plaindre ? n'est-ce pas moi qui ai voulu me tromper ? n'est-ce pas moi qui ai pris le couteau de mes propres mains pour couper et mettre en pièces ma réputation, celle qu'avaient de ma vertu mes vieux et tendres parents ? O perfide Marco-Antonio ! comment est-il possible que, dans les douces paroles que tu m'adressais, fût mêlé le fiel de tes dédains et de ta trahison. Où es-tu donc, ingrat ? où t'es-tu enfui ? où restes-tu caché ? réponds-moi, je te parle ; attends-moi, je te suis ; soutiens-moi, je tombe ; paie enfin ce que tu me dois, et secours-moi, puisque tant de motifs t'en font un devoir. »

Après ces mots, le voyageur se tut, mais laissant

deviner, par les soupirs et les sanglots qui lui échappaient, que ses yeux versaient aussi des larmes amères. L'hôte dernier venu avait écouté tout cela dans un profond silence, et compris, aux propos qu'il avait entendus, que c'était sans nul doute une femme qui se plaignait : chose qui redoubla son désir de la connaître. Il résolut à plusieurs reprises de s'approcher du lit de celle qu'il croyait bien être femme, et il l'eût fait certainement, si, à cet instant, il ne l'eût entendue se lever. Elle ouvrit la porte de la chambre, et appela l'hôtelier pour qu'il sellât son cheval, disant qu'elle voulait partir. Après s'être laissé appeler un bon quart d'heure, l'hôtelier lui répondit de rester tranquille, puisque minuit n'avait pas encore sonné, et que l'obscurité était si grande qu'il y aurait de la témérité à se mettre en route. Cette réponse l'arrêta ; elle referma la porte, et se jeta sur le lit de tout son poids, en poussant un profond soupir. Il parut alors à celui qui écoutait qu'il ferait bien de lui parler et de lui offrir ses services, afin de l'obliger par-là à se découvrir et à lui conter sa lamentable histoire. — « Assurément, seigneur gentilhomme, lui dit-il, si les soupirs que vous exhalez et les paroles que vous avez dites ne m'avaient fait compatir aux maux dont vous vous plaignez, je croirais manquer de toute sensibilité naturelle, je croirais que mon âme est de pierre et mon cœur de bronze. Si cette compassion que je vous porte, et le dessein que j'ai conçu d'exposer ma vie à votre service, pour peu qu'il y ait quelque remède à votre mal, méritent un peu de courtoisie, je vous supplie de me l'accorder en retour, en me découvrant, sans rien cacher, la cause de votre douleur. »

« Si elle ne m'eût privé de toute connaissance, répondit la personne qui se plaignait, j'aurais dû me rappeler que je n'étais pas seul en cette chambre, j'aurais mis un frein à ma langue et fait trêve à mes soupirs. Mais, pour me punir d'avoir manqué de mémoire où il m'importait tant de la conserver, je veux bien faire ce que vous demandez. En répétant l'amère histoire de mes malheurs, il se pourrait qu'une nouvelle affliction mit un terme à ma vie. Mais si vous voulez que je fasse ce que vous avez demandé, il faut d'abord me promettre, par la bienveillance que vous m'avez témoignée dans vos offres, et me jurer par qui vous êtes (si l'on en croit vos paroles, vous promettez beaucoup), que, quelque chose que vous entendiez dans le cours de mon récit, vous vous engagez à ne pas quitter votre lit, à ne pas vous approcher du mien, à ne me rien demander de plus que je ne voudrai vous dire. Si vous faisiez le contraire, au moment où je vous entendrai remuer, avec une épée qui est sous mon chevet, je me percerai la poitrine. » L'autre, qui aurait promis cent choses impossibles pour être informé de ce qu'il désirait tant savoir, répondit qu'il ne s'écarterait pas en un seul point de ce qui lui était prescrit, appuyant sa promesse de mille serments. « Sous cette garantie, reprit le premier, je ferai ce que je n'ai pas encore fait jusqu'à présent, je raconterai ma vie. Écoutez-moi donc.

« Il faut que vous sachiez, seigneur, que moi, qui suis entrée dans cette auberge, comme on vous l'aura dit, sans doute, en habits d'homme, je suis une malheureuse fille, ou, du moins, je l'étais il n'y a pas huit jours, et j'ai cessé de l'être par inadvertance, par

folie, pour m'être laissé prendre aux paroles dorées et trompeuses d'hommes perfides. Mon nom est Téosia ; ma patrie, une des bourgades de cette Andalousie, dont je tais le nom, parce qu'il ne vous importe pas tant de le savoir qu'à moi de le cacher. Mes parents sont nobles et plus que médiocrement riches. Ils eurent un fils et une fille, l'un pour le soutien et l'honneur de leur vicillesse, l'autre, hélas ! pour le contraire. Ils envoyèrent leur fils étudier à Salamanque, tandis qu'ils me gardèrent dans leur maison, où ils m'élevaient dans la retraite et la sagesse qu'exigeaient leur noblesse et leur vertu. Sans nul regret, sans nul ennui, je leur fus toujours obéissante, mesurant ma volonté sur la leur, et ne m'en écartant pas d'un point, jusqu'à ce que ma mauvaise étoile, ou ma pire inclination, offrit à mes yeux le fils d'un de nos voisins, plus riche et non moins noble que mes parents. La première fois que je le regardai, je ne sentis autre chose qu'une certaine satisfaction de l'avoir vu, et ce n'était pas étonnant, car son élégance, sa gentillesse, sa figure et ses manières sont de celles qu'on louait et qu'on estimait le plus dans le pays, ainsi que sa courtoisie et l'agrément de son esprit. Mais à quoi me sert-il de vanter mon ennemi, et d'allonger par d'inutiles propos ma triste aventure, ou, pour mieux dire, le commencement de ma folie ? Que dirais-je enfin ? Il me vit une et bien des fois d'une fenêtre qui se trouvait en face de la mienne. De là, à ce qu'il me semblait, il m'envoya son âme par les yeux ; et les miens, bien que par une autre sorte de contentement, se plurent d'abord à le regarder, et me forcèrent ensuite à croire pour autant de pures vé-

rités tout ce que je lisais dans ses gestes et sur son visage. Le regard fut l'intercesseur et le médiateur de la parole, la parole trouva moyen de déclarer son désir, et son désir d'enflammer le mien, en m'y faisant ajouter foi. A tout cela vinrent se joindre les promesses, les serments, les larmes, les soupirs, tout ce que peut, j'imagine, employer un amant fidèle pour faire comprendre la constance de son cœur et la fermeté de sa passion. Sur moi, pauvre malheureuse, qui ne m'étais jamais vue en semblable péril, chaque parole était un coup de canon qui faisait brèche dans la forteresse de mon honneur; chaque larme, un brandon qui embrasait mon honnêteté; chaque soupir, un vent violent qui augmentait l'incendie, de telle sorte qu'il acheva de consumer une vertu qui jusque-là n'avait reçu nulle atteinte. Finalement, par la promesse d'être mon époux, en dépit de ses parents qui le destinaient à une autre femme, il renversa par terre ma réserve et mes scrupules; et, sans savoir comment, je me livrai à son pouvoir, en secret de mes parents, sans autre témoin de ma faute qu'un page de Marco-Antonio : tel est le nom de celui qui a troublé le repos de ma vie. A peine eut-il pris de moi la possession qu'il voulut, que, deux jours après, il disparut du pays, sans que ses parents ni aucune autre personne pussent dire ou imaginer ce qu'il était devenu. En quel état je restai, le dise qui aura la force de le dire; pour moi, je ne sus et ne sais encore que le sentir. Je châtai mes cheveux, comme s'ils eussent été coupables de ma faute; je martyrisai mon visage, parce qu'il me sembla qu'il était l'unique cause de mon infortune; je maudis mon sort; j'accusai ma pré-

cipitation ; je versai des larmes infinies ; je me sentis presque étouffée entre mes pleurs et les soupirs qui sortaient de ma poitrine déchirée ; je me plaignis au Ciel en silence ; je discours dans mon imagination sur les moyens de découvrir quelque route, quelque sentier, qui m'acheminât au remède de mon malheur. Le seul que je trouvai fut de m'habiller en homme, de fuir la maison de mes parents, et d'aller à la recherche de ce second Énée le trompeur, de ce cruel et perfide Bireno¹, de celui qui a si cruellement déçu mes tendres pensées et mes légitimes espérances. Ainsi donc, sans approfondir beaucoup mon dessein, et profitant de l'occasion que m'offraient un habit de voyage à mon frère et un cheval de mon père que je sellai moi-même, je sortis de la maison, par une nuit très-obscurc, avec l'intention d'aller à Salamanque, où l'on avait cru, depuis, que Marco-Antonio pouvait s'être rendu ; il est, en effet, étudiant à cette université, et camarade du frère que je vous ai dit avoir. J'eus soin aussi de prendre une forte somme en pièces d'or, pour tout ce qui pourrait m'arriver dans ce voyage inopiné. Ce qui me tourmente le plus, c'est de penser que mes parents vont me suivre et me trouver par le signalement de mes habits et de mon cheval ; et quand même je n'aurais pas cette crainte, je dois craindre mon frère, qui est à Salamanque. S'il me reconnaît, on peut juger du péril que courra ma

¹ Bireno est un personnage de l'Arioste, qui abandonna son amante Olympe dans une île déserte. (*Orlando Furioso*, canto X^e.) Dans ses adieux à Don Quichotte (seconde partie, chap. LVII), la belle Altisidore lui donne aussi les noms d'Énée et de Bireno.

vie ; car , en supposant même qu'il écoute mes excuses , le moindre cri de son honneur parlera plus haut que toutes celles que je pourrais lui donner. Néanmoins , ma résolution irrévocable , dussé-je perdre la vie , est de chercher mon époux dénaturé ; il ne peut nier qu'il le soit , sans être démenti par les gages qu'il a laissés en mon pouvoir , c'est-à-dire une bague de diamants , avec des caractères qui signifient : « Marco-Antonio est époux de Téodosia. » Si je le trouve , je saurai de lui ce qu'il a découvert en moi qui l'ait poussé à m'abandonner si vite. En un mot , je l'obligerai à remplir sa parole , à tenir la foi promise , ou , sinon , je lui ôterai la vie , me montrant aussi prompte à la vengeance que je fus facile à l'outrage. Là noblesse du sang que mes parents m'ont transmis réveille en moi un courage qui me promet , soit le remède , soit la vengeance de l'affront que j'ai reçu. Voilà , seigneur gentilhomme , la triste et véridable histoire que vous désiriez connaître ; ce sera une suffisante excuse des soupirs et des paroles qui vous ont éveillé. Ce que je vous prie et vous supplie de faire , c'est , ne pouvant me donner de remède à mon malheur , de me donner au moins des conseils pour fuir les dangers qui m'arrêtent , pour tempérer la crainte que j'éprouve d'être découverte , pour me procurer enfin les moyens d'atteindre au résultat dont j'ai si grand désir et si grand besoin. »

Un grand espace de temps s'écoula sans que celui qui avait écouté l'histoire de l'amoureuse Téodosia lui répondit un seul mot , tellement qu'elle crut qu'il s'était endormi , et qu'il n'avait rien entendu du tout. Pour s'assurer de ce qu'elle soupçonnait , elle lui dit :

« Dormez-vous , seigneur ? il n'y aurait aucun mal à ce que vous dormissiez , car lorsqu'on raconte avec passion ses peines à qui ne les ressent pas , il est juste qu'elles causent en celui qui les écoute plutôt du sommeil que de la pitié. — Non , je ne dors pas , répondit le gentilhomme ; au contraire , je suis si éveillé , et je ressens si bien votre infortune , que peut-être dois-je dire qu'elle m'afflige et me tourmente autant que vous-même. Par ce motif , l'appui que vous me demandez ne doit pas se borner seulement à vous donner des conseils , mais à vous aider et secourir en tout ce que pourront mes forces. Bien que , dans la manière dont vous avez conté vos aventures , se soit montrée dans tout son jour la rare intelligence dont vous êtes douée , et qu'en conséquence , votre propre volonté , troublée par l'amour , ait dû vous tromper plus que les discours de Marco-Antonio , cependant , je veux bien prendre pour excuse de votre faute vos tendres années qui ne comportent point l'expérience de toutes les perfidies des hommes. Calmez-vous , madame , et dormez , s'il vous est possible , le peu qui reste de la nuit ; quand le jour viendra , nous prendrons conseil ensemble , et nous verrons quelle issue peut se trouver à vos malheurs. »

Téodosia lui témoigna sa reconnaissance du mieux qu'elle sut le faire , et essaya de reposer un peu pour laisser dormir le gentilhomme. Mais celui-ci ne put se calmer un moment ; au contraire , il commença à se tourner et se retourner dans son lit , et à soupirer de manière que Téodosia se vit obligée de lui demander ce qu'il avait , ajoutant que si c'était quelque tourment auquel elle pût porter remède , elle le ferait.

avec autant de bonne volonté qu'il lui en avait montré à elle-même. — Bien que vous soyez, madame, répondit le gentilhomme, la cause du trouble que vous avez remarqué, ce n'est pas vous qui pouvez y porter remède; car, si c'était vous, je n'aurais plus aucune peine. » Téodosia ne put comprendre ce que signifiaient ces propos confus; mais elle soupçonna néanmoins qu'il était tourmenté de quelque passion amoureuse, et pensa même qu'elle en était l'objet. On pouvait effectivement le soupçonner et le penser, car l'arrangement de la chambre, la solitude, l'obscurité, outre qu'il savait qu'elle était femme, pouvaient bien avoir éveillé chez lui quelque mauvaise pensée. Dans cette crainte, elle s'habilla en grande hâte et en grand silence, ceignit son épée et sa dague, et, de cette manière, assise sur son lit, elle attendit le jour, qui, à peu de temps de là, annonça sa venue par la lumière qui entrait à travers les fentes nombreuses qu'ont toujours les chambres d'auberge. Le gentilhomme avait fait la même chose que Téodosia, et dès qu'il vit l'appartement éclairé des premiers rayons du jour, il sauta du lit, en disant : — Levez-vous, madame Téodosia, je veux vous accompagner dans votre expédition, et vous garder à mon côté, jusqu'à ce que vous ayez au vôtre, comme légitime époux, Marco-Antonio, ou jusqu'à ce que lui ou moi perdions la vie. Vous verrez alors quelle bonne volonté, quel devoir de vous servir m'a imposé votre disgrâce. » Cela dit, il ouvrit les fenêtres et les portes de l'appartement.

Téodosia désirait vivement la clarté du jour, pour voir quelle taille et quel aspect avait celui qui s'était

toute la nuit entretenu avec elle ; mais , quand elle l'eut regardé et reconnu , elle aurait voulu que le soleil ne se fût jamais montré , et que ses yeux se fussent fermés dans une nuit perpétuelle : car , à peine le gentilhomme , qui désirait aussi la voir , eut-il tourné les yeux pour la regarder , qu'elle reconnut que c'était son frère , dont elle avait une si grande frayeur. A sa vue , elle perdit presque celle de ses yeux ; elle resta immobile , muette et le visage décoloré. Mais trouvant des forces dans son effroi , et de la présence d'esprit dans le danger , elle tira sa dague , la prit par la pointe , et alla se mettre à genoux devant son frère , en lui disant d'une voix troublée : — Tiens , cher frère et seigneur , prends ce fer pour me punir et satisfaire ton courroux ; car , pour une aussi grande faute que celle que j'ai commise , il est juste qu'aucune miséricorde ne me protège. Je confesse mon péché , et ne veux pas chercher d'excuse dans mon repentir. Tout ce que je te demande , c'est que le châtiment se borne à m'ôter la vie , et qu'il n'aille pas jusqu'à m'ôter l'honneur. Bien que je lui aie fait courir un manifeste péril , en fuyant la maison de mes parents , cependant il pourra rester intact , si le châtiment que tu m'infligeras reste secret. »

Son frère la regardait fixement , et , quoique la conduite légère et déréglée de sa sœur l'excitât à la vengeance , les paroles si tendres et si pénétrantes par lesquelles elle avouait sa faute l'adoucirent de telle sorte et émurent tellement ses entrailles , qu'avec un visage serein et un geste de paix , il la releva de terre ; après quoi , il la consola du mieux qu'il lui fut possible , lui disant , entre autres propos , que ne trouvant pas de

châtiment égal à sa folie , il le suspendait quant à présent ; qu'ainsi , pour ce motif , et parce qu'il lui semblaît que la fortune n'avait pas encore fermé complètement les portes au remède à sa disgrâce , il aimait mieux chercher à se le procurer par tous les moyens possibles , que de tirer vengeance de l'outrage qui rejaillissait sur lui.

Ces paroles rendirent à Téodosia ses esprits éperdus , la couleur lui revint au visage , et elle sentit renaître ses espérances évanouies. Don Rafaël (ainsi s'appelait son frère) ne voulut pas discourir davantage sur son aventure. Il lui dit seulement de changer son nom de Téodosia en celui de Téodoro , et qu'ils allaient sur-le-champ retourner ensemble à Salamanque pour y chercher Marco-Antonio. « Toutefois , ajouta-t-il , je suppose bien qu'il n'y est pas : car , étant mon camarade , il m'aurait parlé sans doute ; mais il se pourrait que l'outrage qu'il m'a fait l'eût rendu muet à mon égard , et lui eût ôté l'envie de me rendre visite. »

Le nouveau Téodoro s'en remit à tout ce que voulut son frère , et , sur ces entrefaites , entra l'hôtelier , auquel ils commandèrent de leur donner quelque chose à déjeuner , disant qu'ils voulaient partir aussitôt.

Tandis que le palefrenier sellait les montures , et qu'on apportait le déjeuner , entra dans l'auberge un hidalgo en habits de voyage , que Don Rafaël reconnut aussitôt. Il n'était pas moins connu de Téodoro , qui , pour n'être point vu , n'osa pas sortir de sa chambre. Après s'être embrassés , Don Rafaël demanda au nouveau venu quelles nouvelles il y avait

au pays. L'autre répondit qu'il venait du port de Santa-Maria, où il avait laissé quatre galères prêtes à mettre à la voile pour Naples, et que, sur l'une d'elles, il avait vu s'embarquer Marco-Antonio Adorno, le fils de Don Léonardo Adorno. Cette nouvelle réjouit beaucoup le frère de Téodosia, auquel il parut que, puisqu'il recevait si à l'improviste des nouvelles de ce qu'il lui importait tant de savoir, c'était signe que l'aventure aurait une heureuse fin. Il pria son ami de changer contre le cheval de son père, de lui bien connu, la mule que montait celui-ci, lui disant, non pas qu'il venait de Salamanque, mais qu'il y allait, et qu'il ne voulait pas emmener un si bon cheval pour une si longue route. L'autre, qui était courtois et de ses amis, accepta l'échange, et se chargea de ramener le cheval au père de Rafaël. Ils déjeunèrent ensemble, et Téodoro seul de son côté. Quand le moment fut venu de se mettre en chemin, l'ami prit la route de Cazalla, où il avait un riche héritage. Rafaël ne partit point avec lui, ayant dit, pour éviter de lui faire compagnie, qu'il était obligé de retourner le jour même à Séville. Dès qu'il le vit partir, les montures étant prêtes, le compte fait et l'hôte payé, lui et sa sœur, après avoir dit adieu, sortirent de l'auberge, laissant tous ceux qui s'y trouvaient dans l'admiration de leur bonne mine ; car, pour un homme, Don Rafaël n'avait pas moins de grâce, de tournure et de belles façons, que sa sœur d'élégance et de beauté.

A peine éloignés, Don Rafaël raconta à sa sœur les nouvelles qu'il avait reçues de Marco-Antonio : « Il me semblé, ajouta-t-il, qu'il faut prendre en toute

diligence le chemin de Barcelone , où ont l'habitude de s'arrêter quelques jours les galères qui vont en Italie ou qui reviennent en Espagne. Si elles ne sont pas arrivées, nous pourrons les attendre, et là, sans aucun doute , nous trouverons Marco-Antonio. » Sa sœur lui répondit de faire tout ce qui lui semblerait bon , puisqu'elle n'avait plus d'autre volonté que la sienne. Don Rafaël dit au garçon muletier qu'il menait avec lui de prendre patience , parce qu'il lui convenait d'aller jusqu'à Barcelone; mais il lui promit un salaire à sa convenance, pendant tout le temps qu'ils feraient route ensemble. Le garçon , qui était des plus joyeux du métier, et qui connaissait déjà la libéralité de Don Rafaël, répondit qu'il l'accompagnerait et le servirait jusqu'au bout du monde.

Don Rafaël demanda de plus à sa sœur combien d'argent elle emportait. Elle répondit qu'elle ne l'avait pas compté , que tout ce qu'elle savait , c'est qu'elle avait mis la main sept ou huit fois dans le secrétaire de son père, et qu'elle l'avait chaque fois retirée pleine d'écus d'or. D'après ce compte , Don Rafaël calcula qu'elle pouvait avoir emporté cinq cents écus ; et avec deux cents autres qu'il avait dans sa bourse, ainsi qu'une chaîne d'or qu'il portait au cou, il lui sembla qu'il pouvait commodément faire le trajet, étant persuadé d'ailleurs qu'il trouverait Marco-Antonio à Barcelone.

Dans cet espoir, ils se mirent à cheminer en toute hâte, sans faire halte un seul jour ; et, sans nulle encombre, sans nul obstacle, ils arrivèrent à deux lieues d'un bourg qui est à neuf lieues de Barcelone , et qu'on appelle Igualada. Ils avaient appris en chemin

qu'un gentilhomme, qui se rendait à Rome en qualité d'ambassadeur, se trouvait à Barcelone, attendant les galères qui n'étaient point encore arrivées. Cette nouvelle leur causa une grande satisfaction, et ils s'acheminèrent tout joyeux jusqu'à l'entrée d'un petit bois qui se trouvait sur la route, duquel ils virent tout à coup sortir un homme qui courait à toutes jambes et regardait derrière lui avec épouvante. Rafaël l'arrêta et lui dit : « Pourquoi fuyez-vous, brave homme, et que vous est-il arrivé qui vous cause tant de frayeur et vous rende si léger? — Eh ! ne voulez-vous pas que je coure vite et que j'aie peur, répondit l'homme, si j'ai échappé par miracle à une troupe de bandits qui occupent ce bois? — Tant pis, s'écria le garçon muletier, tant pis, vive Dieu ! des bandits à cette heure ! par mon saint patron, ils nous laisseront nus comme la main. — Ne vous affligez pas, frère, reprit l'homme ; les bandits sont déjà partis, laissant attachés aux arbres de ce bois plus de trente passagers qu'ils ont mis en chemise. Ils n'ont laissé qu'un homme libre pour qu'il détachât les autres, après qu'ils auraient franchi une petite colline. C'est le signal qu'ils lui ont donné. — S'il en est ainsi, reprit Calvète (ainsi se nommait le garçon muletier), nous pouvons passer en assurance, car à l'endroit où les bandits font leur coup, ils ne reviennent pas de quelques jours. Je puis en parler sagement, comme quelqu'un qui est tombé deux fois dans leurs mains, et qui connaît sur le bout du doigt leurs mœurs et leurs habitudes. — Cela est vrai, » ajouta l'homme.

Après avoir entendu cette conversation, Don Rafaël résolut de marcher en avant. Au bout d'un court

trajet , ils tombèrent , lui et sa sœur , au milieu des gens attachés , dont le nombre passait quarante , et que déliait l'un après l'autre celui que les handits avaient mis en liberté. C'était un étrange spectacle à voir : les uns entièrement nus , les autres couverts des habits déguenillés des bandits ; les uns pleurant d'être volés , les autres riant de voir le singulier accoutrement de leurs voisins ; celui-ci racontait par le menu tout ce qu'on lui emportait ; celui-là disait qu'il regrettait plus une boîte d'*agnus* rapportée de Rome que les choses infinies qui lui étaient prises. Finalement , on n'entendait de tous côtés que les plaintes et les gémissements des malheureux dépouillés. Les deux frères regardaient tout cela , non sans une vive douleur , et rendaient grâces au Ciel de ce qu'il les eût délivrés d'un péril si grand et si voisin. Ce qui leur causa le plus de compassion , surtout à Téodoro , ce fut de voir attaché au tronc d'un chêne un jeune garçon d'environ seize ans , n'ayant que sa chemise et des chausses de toile , mais si beau de visage qu'il invitait et forçait tout le monde à le regarder.

Téodoro mit pied à terre pour le détacher , et le jeune homme le remercia courtoisement de ce service. Afin de le rendre plus complet , Téodoro demanda à Calvète , le garçon muletier , de lui prêter son manteau jusqu'à ce qu'ils pussent , au premier village , en acheter un autre pour ce gentil enfant. Calvète le donna , et Téodoro en couvrit le jeune homme , en lui demandant d'où il était , d'où il venait , et où il pensait aller. Le jeune homme répondit , devant Rafaël qui se trouvait présent , qu'il était d'Andalousie et d'un pays que les deux frères reconnurent au seul nom

pour n'être distant du leur que de trois lieues. Il ajouta qu'il venait de Séville, et que son dessein était de passer en Italie, pour courir fortune dans le métier des armes, comme avaient coutume de faire beaucoup d'autres Espagnols; mais que le sort s'était montré cruel à son égard en lui faisant rencontrer ces bandits, qui lui emportaient une bonne somme d'argent et des habits tels qu'il n'en retrouverait pas d'aussi bons pour trois cents écus; que cependant il pensait poursuivre sa route, parce qu'il ne venait pas d'une race où la première mésaventure dût geler l'ardeur d'un généreux dessein.

Les expressions choisies du jeune homme, jointes à cette circonstance qu'il était né si près de leur pays, et surtout à la lettre de recommandation que lui donnait sa beauté, excitèrent chez les deux frères la bonne intention de lui prêter faveur en tout ce qu'ils pourraient. Après avoir distribué quelque argent entre ceux qui leur semblaient en avoir le plus besoin, surtout entre des moines et des prêtres, qui étaient au nombre d'au moins huit, ils firent monter le jeune homme sur la mule de Calvète, et, sans s'arrêter davantage, ils arrivèrent en peu d'heures à Igualada. Là, ils apprirent que les galères étaient arrivées la veille à Barcelone, et qu'elles partiraient sous deux jours, si même le peu de sécurité de la rade ne les y forçait plus tôt. Ces nouvelles les firent lever le lendemain avant le soleil, bien qu'ils n'eussent pas dormi toute la nuit, du moins les deux frères, qui l'avaient passée dans une agitation imprévue. Leur trouble venait de ce qu'étant à table, où s'était assis avec eux le jeune homme qu'ils avaient détaché, Téodoro avait

tenu constamment les yeux sur son visage, et, l'examinant avec curiosité, il s'était aperçu que leur convive avait les oreilles percées. Cette circonstance, et une sorte de honte qu'il avait dans le regard, fit soupçonner à Téodoro que c'était une femme. Il attendit la fin du souper pour éclaircir son doute sans témoins. Après le repas, Don Rafaël demanda au jeune homme de qui il était fils, ajoutant qu'il connaissait toutes les personnes de qualité qui habitaient son pays, si c'était bien l'endroit qu'il avait nommé. A cela, le jeune homme répondit qu'il était fils de Don Enrique de Cardenas, gentilhomme bien connu. « Je connais fort bien, en effet, Don Enrique de Cardenas, reprit Don Rafaël, mais je sais aussi et je suis sûr qu'il n'a point d'enfant. Mais si vous avez fait cette réponse pour ne pas découvrir qui sont vos parents, n'importe, je ne vous en ferai plus la question. — Il est vrai, répliqua le jeune inconnu, que Don Enrique n'a point d'enfant, mais il a des neveux, fils d'un de ses frères appelé Don Sancho. — Celui-ci, reprit Don Rafaël, n'a pas de fils non plus. Il n'a qu'une fille, et encore dit-on que c'est une des plus belles personnes qu'il y ait dans toute l'Andalousie. Mais je ne le sais que par ouï-dire; car, quoique j'aie été bien des fois dans son pays, je ne l'ai jamais vue. — Tout ce que vous dites, seigneur, est la vérité, repartit le jeune homme; Don Sancho n'a qu'une fille, mais moins belle que ne la fait sa réputation. Si je vous ai dit que j'étais fils de Don Enrique, c'était, seigneur, pour que vous me crussiez de noble naissance; mais je ne le suis point : je suis fils d'un majordome de Don Sancho, qui le sert depuis longues années. Je

suis né dans sa maison , et pour certains sujets de mécontentement que j'ai donnés à mon père , j'ai voulu , comme je vous l'ai dit , après lui avoir pris une assez forte somme , m'en aller en Italie , et suivre la carrière des armes , par laquelle , à ce que j'ai vu , peuvent devenir illustres même les hommes d'obscur extraction. »

Toutes ces explications et la manière dont elles étaient données ne faisaient que confirmer Téodoro dans ses doutes. Quand le souper fut fini et le couvert enlevé , tandis que Don Rafaël se déshabillait , Téodoro , après lui avoir communiqué ce qu'il soupçonnait , après lui avoir demandé son avis et sa permission , prit le jeune homme à part sur le balcon d'une large fenêtre qui donnait sur la rue. Là , tous deux appuyés sur la rampe , Téodoro lui parla de la sorte :

« Je voudrais , seigneur Francisco (c'est le nom qu'il s'était donné) , vous avoir rendu tant de services que vous ne puissiez plus rien me refuser de ce que je pourrais ou voudrais vous demander. Mais le peu de temps passé depuis que nous nous connaissons ne me l'a point permis. Peut-être que , dans l'avenir , vous reconnaîtrez ce que mérite mon désir , et s'il ne vous plaît pas de satisfaire à celui que je vous témoigne , je n'en serai pas moins votre serviteur , comme je l'étais avant de vous le découvrir. Sachez que , bien que je sois aussi jeune que vous , j'ai plus d'expérience des choses de ce monde que n'en promet ma jeunesse ; car cette expérience m'a fait soupçonner que vous n'êtes pas homme , comme l'indique votre costume , mais femme , et femme aussi bien née que l'annonce

hautement votre beauté, peut-être aussi malheureuse que le fait entendre ce changement de costume, car jamais de telles transformations n'arrivent pour le bien de celui qui les fait. Si ce que je soupçonne est la vérité, dites-le-moi ; je vous jure, foi de gentil-homme, de vous aider et servir en tout ce qui me sera possible. Que vous soyez femme, vous ne pouvez persister à le nier, car les trous dont vos oreilles sont percées laissent voir cette vérité bien clairement, et vous avez été bien étourdie de ne les avoir pas bouchés avec de la cire couleur de chair, car il pouvait arriver qu'une autre personne, aussi curieuse et moins réservée que moi, mit au grand jour ce que vous saviez si mal cacher. N'hésitez point à me dire qui vous êtes, dans la persuasion que je vous offre mon assistance, et que je vous promets le secret autant que vous voudrez qu'il soit gardé. »

Le jeune homme avait écouté très-attentivement tout ce que lui disait Téodoro ; quand il vit que celui-ci se taisait, avant de lui répondre un mot, il lui prit les mains, les approcha de ses lèvres, les lui baisa de force, et les baigna même de larmes abondantes qui coulaient de ses beaux yeux. Cette étrange affliction ~~en~~ éveilla une si vive dans l'âme de Téodoro, qu'il ne put s'empêcher de mêler ses larmes aux siennes. C'est la condition propre et naturelle des femmes de qualité de s'attendrir sur les peines et la douleur des autres. Après avoir, non sans difficulté, retiré sa main des lèvres du jeune homme, elle prêta toute son attention à ce qu'il allait lui répondre. Celui-ci, poussant un gémissement profond, entrecoupé de soupirs, lui dit enfin :

« Je ne veux ni ne puis nier davantage, seigneur, que votre soupçon ne soit fondé. Oui, je suis femme, et la plus malheureuse que les femmes aient mise au monde. Puisque les services que vous m'avez rendus et les offres que vous me faites m'obligent à vous obéir en tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner, écoutez ; je vous dirai qui je suis, si le récit de malheurs étrangers ne vous importune pas. — Que j'y sois condamné pour toujours, reprit Tédoro, si le plaisir de les apprendre n'égale pas la peine de savoir qu'ils sont les vôtres ; car je les ressens déjà comme s'ils étaient les miens propres. » En parlant ainsi, Tédoro le serra de nouveau dans ses bras, lui répéta ses offres sincères, et le jeune homme, un peu calmé, s'exprima de la sorte :

« En ce qui touche ma patrie, je vous ai dit la vérité ; en ce qui touche mes parents, je ne vous l'ai point dite. Ce n'est pas Don Enrique qui est mon père, il n'est que mon oncle, c'est son frère Don Sancho. Je suis cette fille infortunée de Don Sancho, si célèbre par sa beauté, au dire de votre frère, mais dont la réputation trompeuse se reconnaît au peu d'attraits que je possède. Mon nom est Léocadie. Quant au motif de mon changement de costume, vous allez l'apprendre :

« A deux lieues de mon pays est une autre bourgade, des plus riches et des plus nobles de l'Andalousie. Là demeure un gentilhomme de haute naissance, qui tire son origine de la noble et ancienne famille des Adorno de Gênes. Ce gentilhomme a un fils, et, si la renommée ne ment pas dans ses louanges comme dans les miennes, il est certainement un des

plus beaux cavaliers qui se puisse souhaiter. Celui-ci, tant à cause du voisinage des deux bourgs que parce qu'il est, comme mon père, très-adonné au plaisir de la chasse, venait quelquefois dans notre maison, et y passait cinq ou six jours, bien que mon père et lui en restassent la plus grande partie, et même des nuits entières, dans la campagne. C'est de là que prit occasion la fortune, ou l'amour, ou mon imprudence, pour me précipiter du faite de mes honnêtes pensées à la bassesse de la situation où je me vois réduite. Après avoir regardé, plus qu'il n'était permis à une fille bien élevée, les grâces de corps et d'esprit que possédait Marco-Antonio, considérant la noblesse de sa race et la grande quantité des biens, qu'on appelle de fortune, dont son père est comblé, il me sembla que, si je l'obtenais pour époux, c'était toute la félicité que pouvait embrasser mon désir. Dans cette pensée, je commençai à le regarder avec plus d'attention, et ce fut sans doute avec moins d'attention sur moi-même, car il vint à s'apercevoir que je le regardais. Le traître n'eut pas besoin d'une autre issue pour pénétrer dans le secret de mon cœur, et me dérober les plus précieux trésors de l'âme. Mais je ne sais pourquoi je me mets à vous conter, seigneur, tous les menus détails de mes amours, puisqu'ils ont si peu d'importance; mieux vaut vous dire en une seule fois ce qu'en bien des fois et bien des soins il finit par obtenir de moi. Ce fut qu'ayant reçu sa foi et sa parole d'être mon époux, donnée sous les serments à mes yeux les plus solennels et les plus chrétiens, je consentis à ce qu'il disposât de moi suivant sa volonté. Mais cependant, non satisfaite encore de ses serments

et de ses promesses , dans la crainte que le vent ne les emportât , je les lui fis écrire sur une cédule , qu'il me donna signée de son nom , tellement circonstanciée et si fortement conçue , qu'elle dut me satisfaire. Une fois en possession de la cédule , je préparai tout pour qu'il vînt , une nuit , de son pays au mien , et qu'il entrât par le mur d'un jardin dans ma chambre , où il pourrait sans alarme cueillir le fruit à lui seul réservé. Cette nuit vint enfin , cette nuit par moi tant souhaitée... »

Jusqu'à ce moment , Téodoro avait écouté en silence. Il tenait son âme attachée aux paroles de Léocadie , qui , par chacune d'elles , lui perçait le cœur , surtout quand il entendit nommer Marco-Antonio , qu'il vit la ravissante beauté de Léocadie et qu'il considéra les grandes qualités dont elle était douée , ainsi que la rare discrétion dont elle donnait bien la preuve par la manière de conter son histoire. Mais quand il l'entendit prononcer ces mots : « Enfin vint la nuit par moi tant souhaitée , » il perdit toute patience , et , sans pouvoir se contenir , il l'interrompit brusquement : « Eh bien ! s'écria-t-il , que fit-il quand arriva cette heureuse nuit ? eut-il le bonheur d'entrer ? fûtes-vous à lui ? confirma-t-il de nouveau la cédule ? se borna-t-il à obtenir de vous ce que vous disiez être à lui ? votre père sut-il l'aventure ? Enfin , où aboutirent de si sages et de si honnêtes débuts ? — Hélas ! répondit Léocadie , ils aboutirent à m'amener dans l'état où vous me voyez , car nous ne fîmes pas l'un à l'autre , et il ne vint pas même au rendez-vous convenu. »

Cette réponse laissa respirer Téodosia , et rappela

ses esprits qui commençaient à l'abandonner, combattus et pressés par la rage contagieuse de la jalousie, qui pénétrait peu à peu jusqu'à la moelle de ses os pour prendre d'elle entière possession. Toutefois elle n'en fut pas si pleinement délivrée, qu'elle pût entendre sans trouble et sans effroi ce que Léocadie avait encore à dire. Celle-ci continua de la sorte : « Non-seulement il ne vint point, mais, au bout de huit jours, j'appris d'une manière certaine qu'il s'était enfui de son pays, après avoir enlevé de chez ses parents une demoiselle de la même ville, appelée Téodosia, fille d'un homme de qualité, qu'on disait d'une beauté parfaite et d'un esprit rare. Comme elle appartenait à de si nobles parents, l'enlèvement se sut dans mon pays, et le bruit en parvint bientôt à mes oreilles. Avec lui m'atteignit la froide et poignante lance de la jalousie, qui me traversa le cœur, et m'alluma dans l'âme un feu si dévorant qu'il mit mon honneur en cendres, qu'il consuma ma bonne renommée, qu'il dessécha ma patience et détruisit ma raison. Infortunée que je suis ! je me figurai aussitôt, dans mon imagination, Téodosia plus belle que le soleil, plus spirituelle que l'esprit même, et surtout plus heureuse que moi, qui n'ai point de bonheur. Je relus aussitôt le texte de la cédule ; je la trouvai formelle et valable, et ne pouvant manquer au témoignage qu'elle rendait. Mais, bien que tout mon espoir s'y réfugiât, comme dans un sanctuaire, en songeant à la dangereuse compagnie que Marco-Antonio emmenait avec lui, je perdis les dernières lueurs de l'espérance. Je maltrai mon visage, j'arrachai mes cheveux, je maudis mon sort, et ce qui me causait le

plus d'ennui, c'était de ne pouvoir faire ces sacrifices à toute heure, à cause de la présence obligée de mon père. Enfin, pour achever de me plaindre sans obstacle, ou, ce qui est plus sûr, pour achever de vivre, je résolus de fuir la maison de mes parents; et comme on dirait que, pour mettre en œuvre une coupable pensée, l'occasion s'offre d'elle-même et les difficultés s'aplanissent, je dérobai sans aucune crainte les habits à un page de mon père, et à mon père une grande somme d'argent; puis, une nuit, couverte par son obscurité, je quittai la maison, et, cheminant quelques lieues à pied, j'arrivai à une ville qu'on appelle Osuna; je m'y pourvus d'une voiture, et deux jours après je gagnai Séville, ce qui était arriver à toute la sécurité possible pour n'être pas découverte par ceux mêmes qui m'auraient cherchée. Là, j'achetai d'autres habits, ainsi qu'une mule, et faisant route avec quelques gentilshommes qui se rendaient en toute hâte à Barcelone, pour ne pas perdre l'occasion des galères qui passaient en Italie, je parvins jusqu'à l'endroit où m'arriva, hier, ce que vous savez. Les bandits m'ont enlevé tout ce que je portais, et, entre autres choses, le bijou qui soutenait ma santé et allégeait la charge de mes peines, la cédule de Marco-Antonio. Je pensais me rendre avec elle en Italie, trouver Marco-Antonio, la lui présenter pour témoignage de son manque de foi, pour gage de mon extrême fidélité, et faire en sorte qu'il accomplit sa promesse. Mais en même temps j'ai considéré que celui-là pourrait facilement nier les paroles écrites sur le papier, qui nie les obligations qu'il doit avoir gravées dans l'âme. Il est clair que, s'il est accompagné de la sans-pareille Téodosia, il ne

voudra pas même regarder l'infortunée Léocadie. Et pourtant, je pense mourir ou me présenter devant eux, pour que ma vue trouble leurs tranquilles plaisirs. Que cette ennemie de mon repos ne pense pas jouir si paisiblement de ce qui m'appartient ; je la chercherai, je la trouverai, et, si je puis, je lui ôterai la vie. »

« Mais quelle est la faute de Téodosia, interrompit Téodoro, si peut-être elle fut elle-même trompée par Marco-Antonio, comme vous-même l'avez été? — Cela ne peut être, reprit Léocadie, puisqu'il l'a emmenée avec lui. Quand deux personnes qui s'aiment sont ensemble, quelle tromperie peut-il y avoir? aucune assurément; ils sont satisfaits, puisqu'ils sont ensemble, fussent-ils, comme on dit, dans les déserts brûlants de la Libye ou dans les solitudes glacées de la Scythie. Elle est à lui, sans doute, en quelque part qu'ils soient; elle seule doit payer ce que j'aurai souffert jusqu'à ce que je la trouve. »

« Il serait possible que vous fussiez dans l'erreur, repartit Téodosia; je connais très-bien celle que vous dites votre ennemie, et je sais, d'après sa naissance, sa conduite et sa vie retirée, qu'elle ne se hasarderait jamais à fuir la maison de ses parents, ni à céder à la volonté de Marco-Antonio; mais cela fût-il, ne vous connaissant pas, et ne sachant rien de ce qui s'était passé entre vous et lui, elle ne vous a fait aucune offense. Or, où l'offense manque, la vengeance est mal placée. — De conduite sage et de vie retirée, reprit Léocadie, il ne faut point me parler, car j'étais aussi recluse, aussi honnête, que puisse l'être aucune fille, et cependant j'ai fait ce que vous venez

d'entendre. Qu'il l'ait enlevée, il n'y a nul doute; qu'elle ne m'ait point offensée, je le confesse, regardant la chose sans passion. Mais le tourment que m'a fait souffrir la jalousie me la représente incessamment comme une épée que je porte au travers des entrailles. Il n'est pas étonnant que j'essaie d'en arracher cet instrument de douleur, et que je veuille le mettre en pièces. Il y a d'ailleurs de la prudence à éloigner de nous les choses qui nous nuisent, et c'est un sentiment naturel que haïr celles qui nous font du mal ou qui nous privent du bien. »

« Qu'il en soit comme vous le dites, madame Léocadie, répondit Téodosia; je vois bien, puisque la passion qui vous agite ne vous laisse pas faire de plus raisonnables discours, qu'il n'est pas temps encore de vous adresser de salutaires conseils. De moi, je puis vous répéter ce que je vous ai déjà dit, que je vous aiderai et favoriserai en tout ce qui sera juste et possible. De mon frère, je vous en promets autant, parce que son caractère et sa noblesse ne lui laisseraient point faire autre chose. Nous nous rendons en Italie; s'il vous plaît d'y venir avec nous, déjà vous connaissez à peu près comment vous serez en notre compagnie. Ce que je vous demande, c'est la permission de dire à mon frère ce que je sais de votre condition et de vos aventures, pour qu'il vous traite avec les égards et le respect qui vous sont dus, et pour qu'il s'engage, comme il est juste, à veiller sur vous. Dans tous les cas, il me semble qu'il ne convient pas que vous changiez de costume. S'il y a moyen dans ce pays, je vous achèterai demain matin les meilleurs habits qui se trouveront, et qui vous

iront le mieux. Quant au reste de vos projets, laissez faire le temps ; c'est un grand maître pour trouver remède aux cas les plus désespérés. »

Léocadie remercia tendrement Téosodia, qu'elle croyait être Téodoro, de toutes ses offres de service. Elle lui permit de dire à son frère tout ce qu'il voudrait, et le supplia de ne point l'abandonner, puisqu'il voyait à combien de périls elle serait exposée si elle était reconnue pour femme.

Cela dit, ils prirent congé l'un de l'autre, et allèrent se coucher, Téodoro dans la chambre de son frère, et Léocadie dans une autre qui était à côté. Don Rafaël ne s'était point encore endormi, attendant le retour de sa sœur pour savoir ce qui s'était passé entre elle et le jeune homme qu'elle pensait être femme. Dès qu'elle entra, avant de la laisser mettre au lit, il le lui demanda. Celle-ci alors lui rapporta mot pour mot tout ce que lui avait conté Léocadie, de qui elle était fille, ses amours, la cédule de Marco-Antonio et le projet qu'elle nourrissait. Don Rafaël s'étonna, et dit à sa sœur : « Si elle est ce qu'elle dit, je puis vous assurer, sœur, que c'est une des principales femmes de qualité de son pays, et l'une des plus nobles dames de toute l'Andalousie. Son père est bien connu du nôtre, et la renommée de sa beauté répond bien à ce que nous en voyons sur son visage. Ce que je conclus de tout cela, c'est que nous devons agir avec prudence, de manière qu'elle ne parle point avant nous à Marco-Antonio. Cette cédule qu'il lui a faite, à ce qu'elle dit, me donne quelque souci, bien qu'elle l'ait perdue. Mais calmez-vous et couchez-vous, sœur ; nous chercherons remède à toute chose. »

Téodosia obéit à son frère , quant à se coucher. Mais, quant à se calmer, ce ne fut pas en son pouvoir, car déjà la furieuse fièvre de la jalousie s'était emparée de son âme. Oh ! comme elle se représentait dans son imagination, et bien plus grandes qu'elles n'étaient, la beauté de Léocadie et la déloyauté de Marco-Antonio ! Combien de fois elle lisait ou croyait lire la cédula qu'il lui avait donnée ! Que de paroles et de formules elle y ajoutait pour la rendre plus positive et plus valable ! Combien de fois cessa-t-elle de croire qu'elle fût perdue ! et combien d'autres fois imaginait-elle que, sans ce papier, et sans se rappeler la promesse qui l'engageait à elle, Marco-Antonio remplirait celle qu'il avait faite à sa rivale !

C'est ainsi qu'elle passa la plus grande partie de la nuit, sans fermer l'œil ; et Don Rafaël, son frère, ne la passa point d'une façon plus tranquille. En effet, dès qu'il eut ouï dire qui était Léocadie, son cœur fut embrasé d'amour pour elle, comme si, de longue main, il l'eût intimement connue. C'est le privilège de la beauté d'allumer en un instant le désir de qui la regarde et l'apprécie. Si elle promet, si elle laisse entrevoir quelque moyen d'être possédée, elle enflamme avec une puissance invincible l'âme de qui la contemple, de la même manière et avec la même facilité que la poudre sèche et préparée s'enflamme à la moindre étincelle qui la touche. Don Rafaël ne se la représentait point attachée à l'arbre, et en méchant habit d'homme, mais avec ses vêtements de femme, dans la maison de ses parents, de race noble et riche comme ils l'étaient ; il n'arrêtait et ne voulait point arrêter sa pensée sur la cause qui la lui avait fait connaître ; il dé-

sirait que le jour parût afin de continuer son voyage et de chercher Marco-Antonio, moins encore pour en faire l'époux de sa sœur que pour l'empêcher d'être l'époux de Léocadie. L'amour et la jalousie le possédaient déjà de telle sorte, qu'il aurait consenti volontiers à voir sa sœur privée de la réparation qu'elle poursuivait, et Marco-Antonio privé de vie, à condition de ne pas perdre l'espérance de posséder Léocadie. Cette espérance lui promettait déjà un heureux dénouement à ses désirs, soit par le moyen de la force, soit par celui des présents et des assiduités, puisque le temps et l'occasion ne lui manqueraient ni pour l'un, ni pour l'autre. Dans la pensée de ce résultat, qu'il se promettait à lui-même, il se calma quelque peu. Bientôt après, le jour se laissa voir, et les lits furent quittés. Don Rafaël, appelant alors l'hôtelier, lui demanda s'il était possible, dans ce village, d'habiller un page que les bandits avaient dépouillé. L'hôtelier répondit qu'il avait justement à vendre un fort bon habit. Il l'apporta, et l'habit se trouva bien aller à Léocadie. Don Rafaël le paya, et la jeune fille le mit aussitôt; puis elle ceignit une épée et une dague avec tant de grâce et de résolution, que, dans ce costume même, elle ravit tous les sens de Don Rafaël, et redoubla la jalousie chez Téodosia. Calvète sella les mules, et, à huit heures du matin, ils partirent tous pour Barcelone, sans vouloir monter pour cette fois au fameux monastère de Montserrat, laissant cette visite pour l'époque où il plairait à Dieu qu'ils revinssent plus paisiblement dans leur patrie.

On ne saurait facilement conter quelles pensées agitaient le frère et la sœur, et avec quels sentiments

opposés ils regardaient Léocadie, Don Rafaël lui souhaitant la vie, Téodosia, la mort, tous deux pleins de jalousie et de passion ; Téodosia cherchant des défauts à lui reprocher, pour ne pas voir évanouir toute son espérance, Don Rafaël lui trouvant des perfections nouvelles, qui, de minute en minute, l'obligeaient à l'aimer davantage. Toutefois, ils n'en hâtèrent pas moins leur voyage, de façon qu'ils arrivèrent à Barcelone un peu avant le coucher du soleil. Ils admirèrent la magnifique situation de la ville, qu'ils estimèrent pour la fleur des belles cités du monde, pour l'honneur de l'Espagne, l'effroi des ennemis voisins ou éloignés, les délices de ses habitants, le refuge des étrangers, l'école de la noblesse, le modèle de la loyauté, et la réunion de tout ce que peuvent désirer d'une ville grande, fameuse, riche et bien située, la curiosité et le bon goût.

En entrant à Barcelone, ils entendirent un grand tapage, et virent courir une foule de monde en grand émoi. Ayant demandé la cause de ce bruit et de ce mouvement, on leur répondit que les gens des galères qui étaient dans la rade s'étaient soulevés et pris de querelle avec ceux de la ville. A cette nouvelle, Don Rafaël voulut aller voir ce qui se passait, bien que Calvète cherchât à l'en dissuader, lui disant qu'il n'était pas raisonnable de s'engager dans un si manifeste péril, et qu'il savait bien ce qu'en rapportaient ceux qui se mêlaient à ces querelles, fort communes dans cette ville, quand il y arrivait des galères. Le bon conseil de Calvète ne put retenir Don Rafaël, et tous furent obligés de le suivre.

En arrivant à la marine, ils virent un grand nombre

d'épées hors de leurs fourreaux, et une foule de gens qui se frappaient d'estoc et de taille sans nulle compassion. Malgré cela, et sans mettre pied à terre, ils s'approchèrent si près, qu'ils voyaient distinctement le visage de ceux qui combattaient, car le soleil n'était pas encore caché. Les gens qui accouraient de la ville étaient en nombre infini, et fort nombreux aussi ceux qui débarquaient des galères, bien que leur commandant, qui était un gentilhomme de Valence, appelé Don Pédro Vique, menaçât de la poupe de sa galère capitane ceux qui s'étaient embarqués dans les esquifs pour aller secourir leurs camarades. Mais, voyant que ses cris ni ses menaces ne faisaient rien, il fit tourner les proues des galères du côté de la ville, et tirer un coup de canon sans boulet, pour indiquer que, si on ne s'éloignait pas, le second coup ne serait pas à poudre. Cependant Don Rafaël regardait attentivement la cruelle et opiniâtre mêlée; il aperçut et remarqua que, parmi ceux qui se signalaient davantage du côté des galères, se conduisait bravement un jeune homme d'environ vingt-deux ans, vêtu d'habits verts, avec un chapeau de la même couleur, orné d'une riche bourdaloue qui semblait de diamants. L'adresse avec laquelle combattait le jeune homme et l'élégance de son costume attiraient les yeux de tous ceux qui regardaient la bataille; et de telle façon le regardèrent les yeux de Léocadie et de Téod'osia, que toutes deux s'écrièrent en même temps : « Sainte Vierge ! ou la vue me manque, ou cet homme habillé de vert est Marco-Antonio. » En disant cela, elles sautèrent précipitamment de leurs mules, et mettant au poing leurs épées et leurs dagues, elles se jetèrent intrépidement

au milieu de la foule, et se placèrent, l'une à droite, l'autre à gauche, aux côtés de Marco-Antonio, qui était effectivement le jeune homme en habits verts. « Ne craignez rien, seigneur Marco-Antonio, s'écria Léocadie en se plaçant auprès de lui, vous avez quelqu'un à votre côté qui vous fera un bouclier de sa propre vie pour défendre la vôtre. — Qui en doute ? repartit Téodosia ; ne suis-je point ici ? »

Don Rafaël, qui vit ces actions et entendit ces paroles, les suivit aussitôt et se rangea de leur parti. Quant à Marco-Antonio, occupé à parer et à porter des coups, il ne prit point garde aux propos que lui avaient adressés les deux femmes ; au contraire, échauffé par le combat, il faisait des choses qui semblaient incroyables. Mais, comme les gens de la ville augmentaient de nombre à chaque instant, force fut à ceux des galères de se retirer jusqu'à se mettre dans l'eau. Marco-Antonio reculait de mauvais gré, et au même pas que lui reculaient à ses côtés les deux vaillantes et nouvelles Bradamante et Marphise, ou Hippolyte et Pentésilée.

En ce moment accourut un gentilhomme catalan, de l'illustre famille des Cardona, monté sur un puissant cheval, et, se jetant au milieu des deux partis, il faisait retirer ceux de la ville qui lui portaient respect en le reconnaissant ; mais quelques-uns d'eux jetaient de loin des pierres à ceux qui se réfugiaient dans l'eau. Un malheureux hasard voulut qu'une de ces pierres atteignît Marco-Antonio à la tempe avec tant de violence, qu'elle le renversa dans l'eau où il était entré jusqu'aux genoux. A peine Léocadie le vit-elle chanceler, qu'elle le saisit par le corps et le

retint dans ses bras , tandis que Téosodia faisait de même. Don Rafaël était alors un peu écarté, cherchant à se défendre d'une pluie de pierres qui tombait sur lui , et voulant accourir à l'aide de sa bien-aimée , ainsi que de sa sœur et de son beau-frère, lorsque le gentilhomme catalan se jeta au-devant de lui : « Calmez-vous , seigneur , lui dit-il , par votre devoir de bon soldat , et faites-moi la grâce de vous mettre à mon côté ; je vous délivrerai de l'insolence de cette foule ameutée. — Ah ! seigneur, répondit Don Rafaël , laissez-moi passer , car je vois en péril extrême les objets que j'aime le plus en ce monde. » Le gentilhomme lui fit passage ; mais Don Rafaël n'arriva point assez vite pour qu'on n'eût déjà recueilli dans l'esquif de la galère capitane Marco-Antonio et Léocadie qui le tenait toujours enlacé dans ses bras. Vainement Téosodia avait voulu s'embarquer avec eux ; soit excès de fatigue, soit peine d'avoir vu Marco-Antonio blessé ou de voir que sa plus grande ennemie l'accompagnait , elle n'eut pas la force de monter dans l'esquif, et sans doute elle serait tombée dans l'eau , évanouie , si son frère ne fût arrivé assez à temps pour la secourir. Quant à lui, qui avait aussi reconnu Marco-Antonio , il ne sentit pas moins de douleur en voyant Léocadie s'en aller avec lui, que n'en avait éprouvé sa sœur.

Le gentilhomme catalan , attiré par la bonne mine de Don Rafaël et de sa sœur qu'il prenait pour un homme , les appela de la rive , et les pria de s'en venir avec lui. Eux , cédant à la nécessité et à la crainte que les gens de la ville , non pacifiés encore , ne leur fissent quelque outrage ou un mauvais parti , durent

accepter l'offre qui leur était faite. Le gentilhomme mit pied à terre, et, les prenant à son côté, il passa, l'épée nue à la main, à travers la foule agitée, priant et obtenant qu'on lui fit passage. Don Rafaël regarda de tous côtés pour voir s'il apercevrait Calvète avec les mules; mais il ne le vit point, parce que ce garçon, dès que ses maîtres eurent mis pied à terre, rassembla ses bêtes, et gagna une auberge où il avait coutume de descendre.

Le gentilhomme arriva à sa maison, qui était une des principales de la ville, et demanda alors à Don Rafaël sur quelle galère il était venu. — « Sur aucune, répliqua celui-ci; car j'arrivais dans la ville à l'instant même où commençait la dispute, et pour avoir reconnu au milieu de la mêlée le gentilhomme qu'on a emporté dans l'esquif, blessé du coup de pierre, je me suis jeté dans ce péril; mais je vous supplie, seigneur, de faire en sorte qu'on ramène à terre le blessé: il y va de mon bonheur et de ma vie. — Très-volontiers, reprit le gentilhomme, et je suis sûr de me le faire remettre par le général, qui est homme de qualité et mon parent. » Puis, sans attendre davantage, il retourna à la galère, et trouva qu'on pensait Marco-Antonio. Sa blessure était dangereuse, car elle était à la tempe gauche, et le chirurgien déclarait qu'il y avait danger de la vie. Le gentilhomme obtint du général de la flotte qu'on lui confiât le blessé pour qu'il le fit soigner à terre, et on l'emmena, déposé avec de grandes précautions dans l'esquif, sans que Léocadie l'eût quitté, car elle s'embarqua auprès de lui comme à la poursuite du nord de sa boussole d'espérance. Dès qu'ils eurent touché

terre, le gentilhomme fit amener de sa maison une chaise à porteur pour y conduire le blessé, et pendant que cela se passait, Don Rafaël avait envoyé chercher Calvète, qui était à l'auberge, en grand souci de savoir ce qu'étaient devenus ses maîtres. Quand il apprit qu'ils se portaient bien, il se réjouit de tout son cœur et vint retrouver Don Rafaël.

En ce moment, arriva le maître de la maison, suivi de Marco-Antonio et de Léocadie, et il logea tout le monde chez lui avec beaucoup d'affabilité et de magnificence. Il fit aussitôt appeler un fameux chirurgien de la ville, pour qu'il pansât une seconde fois Marco-Antonio. Mais celui-ci étant venu ne voulut faire de pansement que le lendemain, disant que les chirurgiens des armées et des flottes sont toujours très-expérimentés, à cause du grand nombre de blessés qui leur passent par les mains. Ce qu'il ordonna, ce fut qu'on mit Marco-Antonio dans une chambre bien close, où on le laissât reposer. Dans ce moment, le chirurgien des galères arriva, et rendit compte à celui de la ville, tant de la blessure elle-même, que de la manière dont il l'avait pansée, et du danger de mort qu'à son avis courait le blessé. Cette relation acheva de convaincre le chirurgien de la ville que le pansement avait été bien fait, et en même temps lui fit exagérer le péril de Marco-Antonio. Leur conversation fut entendue de Léocadie et de Téodosia, avec autant d'affliction que si elles eussent entendu leur sentence de mort ; mais, pour ne pas laisser voir leur douleur, elles la réprimèrent et se turent. Quant à Léocadie, elle résolut de faire sans délai ce qui lui semblait nécessaire à la satisfaction de son honneur.

Dès que les chirurgiens furent partis, elle entra dans la chambre de Marco-Antonio, et devant le maître de la maison, Don Rafaël, Téodosia et quelques autres personnes, elle s'approcha du chevet du blessé, et, le prenant par la main, lui parla en ces termes :

« Vous n'êtes pas, seigneur Marco-Antonio Adorno, dans une situation où l'on puisse ni où l'on doive employer avec vous beaucoup de paroles. Ainsi, je voudrais seulement que vous en entendissiez quelques-unes qui conviennent, sinon à la santé de votre corps, au moins au salut de votre âme. Mais, pour que je vous les dise, il faut que vous m'en donniez la permission, et que vous m'assuriez que vous êtes en état de les entendre. Il ne serait pas juste qu'ayant toujours tâché, dès le premier moment où je vous ai connu, de ne point m'écarter de ce qui vous faisait plaisir, en ce moment, que je crois le dernier, je fusse pour vous une cause de chagrin. »

Ces propos firent ouvrir les yeux à Marco-Antonio ; il les fixa attentivement sur Léocadie, et l'ayant presque reconnue, plutôt par le timbre de la voix que par les traits, il lui répondit d'une voix faible et dolente : « Dites, seigneur, ce qu'il vous plaira ; je ne suis pas si près de ma fin que je ne puisse vous écouter, et cette voix ne m'est pas si désagréable qu'il me soit pénible de l'entendre. »

Téodosia donnait toute son attention à ce dialogue ; chaque parole que disait Léocadie était une flèche qui lui traversait le cœur, et en même temps l'âme de Don Rafaël, qui l'écoutait avec la même perplexité. Léocadie poursuivit alors : « Si le coup que vous avez reçu à la tête, dit-elle, ou plutôt qui m'a

frappée dans l'âme, ne vous a point enlevé de la mémoire, seigneur Marco-Antonio, l'image de celle que vous nommiez, il y a peu de temps, votre ciel et votre gloire, vous devez vous rappeler ce qu'est Léocadie, et quelle parole vous lui avez donnée, dans une cédule écrite et signée de votre main. Vous n'avez pas oublié non plus la qualité de ses parents, sa réputation de modestie et de sagesse, et l'obligation où vous êtes à son égard pour l'avoir fait consentir à tout ce qu'il vous a plu d'exiger d'elle. Si cela n'est point sorti de votre souvenir, bien que vous me voyiez dans un costume si différent, vous reconnaîtrez sans peine que je suis cette Léocadie, qui, tremblante que de nouveaux accidents et de nouvelles occasions ne lui enlevassent ce qui est si justement à elle, dès qu'elle sut que vous aviez quitté votre pays, résolut, en passant par-dessus tous les inconvénients et les obstacles, de vous suivre sous ces habits, dans l'intention de vous chercher par toute la terre, jusqu'à ce qu'elle vous eût trouvé. Cela ne doit pas vous surprendre, si vous avez éprouvé quelquefois jusqu'où va la puissance d'un amour véridique, et la fureur d'une femme trompée. J'ai souffert quelques peines et quelques fatigues dans l'exécution de mon dessein ; mais je les juge et les tiens toutes pour les douceurs du repos, puisqu'en me faisant vous revoir, elles m'ont procuré la satisfaction que je poursuivais : car, bien que vous soyez dans l'état où vous êtes, s'il plaît à Dieu de vous emmener de cette vie à une meilleure, pourvu qu'avant le départ vous fassiez ce que vous vous devez à vous-même, je me tiendrai pour plus qu'heureuse, vous promettant, comme je vous le promets, de mener une telle

vie après votre mort, qu'il se passe bien peu de temps avant que je ne vous suive dans ce dernier et inévitable voyage. Je vous supplie donc, d'abord pour Dieu, vers qui se dirigent mes désirs et mes desseins, ensuite pour vous, qui devez beaucoup à votre sang et à votre nom, enfin pour moi, à qui vous devez plus qu'à nulle autre personne du monde, de me recevoir, ici et sur-le-champ, pour votre légitime épouse, sans attendre que la justice fasse ce que vous commandent le devoir et la raison. »

Léocadie n'ajouta rien de plus, et, tant qu'elle parla, tous ceux qui se trouvaient dans l'appartement gardèrent un merveilleux silence, qu'ils ne troublèrent point ensuite, attendant la réponse de Marco-Antonio.

« Je ne puis, madame, dit-il, nier que je vous connaisse; votre voix et les traits de votre visage ne me le permettraient pas. Je ne puis nier davantage les grandes obligations que je vous ai, ni la haute qualité de vos parents, ni surtout l'incomparable pureté de votre conduite. Je n'ai point et n'aurai jamais mauvaise opinion de vous pour ce que vous avez fait en venant me chercher dans un costume si différent du vôtre. Au contraire, je vous estime et vous estimerai au plus haut degré qu'il soit possible. Mais puisque mon étoile ennemie m'a conduit à ce moment que je crois, comme vous le dites, le dernier de ma vie, et puisqu'en des moments si critiques les vérités se révèlent, je veux vous dire une vérité, qui, si elle ne vous est pas agréable à présent, pourra vous être bien profitable dans la suite. Je confesse, belle Léocadie, que je vous aimai et que vous m'aimâtes; je

confesse également que la cédule que je vous donnai fut écrite plutôt pour satisfaire votre désir que le mien : car, avant de la signer, il y avait bien des jours que j'avais livré ma volonté et mon âme à une autre demoiselle de ma propre ville, que vous connaissez bien, appelée Téodosia et fille d'aussi nobles parents que les vôtres. Si je vous ai donné, à vous, une cédule signée de ma main, à elle je lui ai donné cette main, en ratifiant notre union devant de tels témoins et par de telles œuvres que je restai dans l'impossibilité absolue de m'engager à nulle autre personne au monde. Les amours que j'eus avec vous ne furent qu'un jeu et un passe-temps ; je n'en obtins rien autre chose que les petites faveurs de galanterie que vous savez bien, lesquelles ne vous ont offensée et ne peuvent vous offenser en quoi que ce soit ; tandis que de Téodosia, j'obtins la dernière faveur qu'elle pût m'accorder, et que je voulus qu'elle m'accordât, sous la promesse solennelle d'être son époux, comme je le suis. Si j'abandonnai elle et vous en même temps, vous incertaine et abusée, elle poursuivie de mille craintes et se croyant déshonorée, je le fis avec l'irréflexion et l'étourderie de mon âge, pensant que toutes ces choses étaient de peu d'importance, et que je pouvais agir ainsi sans aucun scrupule. D'ailleurs d'autres pensées me vinrent alors, et me poussèrent à ce que je projetais d'exécuter, c'est-à-dire à me rendre en Italie, à y passer dans le métier des armes quelques années de ma jeunesse, puis à revenir voir ce que Dieu aurait fait de vous et de ma véritable épouse ; mais le Ciel, prenant pitié de moi, a permis sans doute que je fusse mis dans l'état où vous me voyez,

pour qu'en confessant ces vérités, nées de mes fautes nombreuses, je paie ma dette en cette vie, et pour qu'une fois détrompée, vous restiez libre de faire ce qui vous semblera bon. Si jamais Téodosia apprend ma fin prématurée, elle saura de vous et de ceux qui sont présents ici, que j'ai tenu à la mort la parole que je lui avais donnée en la vie. Si pendant le peu de temps qui m'en reste, je puis, ô Léocadie, vous servir en quelque chose, parlez, pourvu que ce ne soit pas de vous prendre pour épouse, ce que je ne puis faire, je ne refuserai rien autre chose de ce qui me sera possible pour vous contenter. »

Tandis que Marco-Antonio répondait de la sorte, il avait la tête appuyée sur sa main et son coude; quand il eut fini, il laissa tomber son bras avec tous les symptômes d'un évanouissement. Don Rafaël accourut aussitôt, et le serrant étroitement dans ses bras : « Revenez à vous, mon cher seigneur, lui dit-il, et embrassez votre ami, devenu votre frère, puisque vous voulez bien qu'il le soit; reconnaissez Don Rafaël, votre camarade, qui sera le véridique témoin de vos volontés et de la grâce que vous voulez faire à sa sœur en la recevant pour votre épouse. » Marco-Antonio revint à lui, et, reconnaissant aussitôt Don Rafaël, il l'embrassa tendrement, le bâisa au visage, et lui dit : « Maintenant, mon frère et seigneur, l'extrême joie que j'ai ressentie en vous voyant ne peut manquer d'amener un grand chagrin pour compensation, puisqu'on dit qu'après le plaisir vient la tristesse; mais, quel que soit ce chagrin, je le tiendrai pour bienvenu en échange de la satisfaction que j'ai eue à vous revoir. — Eh bien ! répartit Don Ra-

faël, je veux vous la rendre plus douce et plus complète en vous présentant ce bijou, qui est votre épouse bien-aimée. » Cherchant aussitôt Téodosia, il la trouva qui pleurait derrière tout le monde, agitée, éperdue, et partagée entre la peine et la joie par ce qu'elle voyait et ce qu'elle entendait dire. Son frère la prit par la main, et, sans faire aucune résistance, elle se laissa conduire où il voulut ; ce fut auprès de Marco-Antonio, qui la reconnut et la prit dans ses bras, versant avec elle de tendres et amoureuses larmes.

Tous les assistants étaient frappés de surprise à la vue d'un si étrange événement ; ils se regardaient les uns les autres, sans dire une parole, attendant quelle serait l'issue de tout cela. Mais la triste et désabusée Léocadie, qui vit de ses propres yeux ce que faisait Marco-Antonio, qui vit celui qu'elle croyait être frère de Don Rafaël dans les bras de celui qui était son époux, voyant à la fois ses espérances déçues et ses désirs anéantis, échappa aux regards de tous les assistants, qui les fixaient avec attention sur le malade embrassant le page, et sortit de l'appartement ; puis, elle gagna précipitamment la rue, dans l'intention de s'en aller en désespérée par le monde, où personne ne la revît plus. Mais à peine était-elle arrivée dans la rue, que Don Rafaël s'aperçut de son absence ; et, comme si l'âme lui eût manqué, il s'informa d'elle ; mais personne ne peut lui dire ce qu'elle était devenue. Sans attendre davantage, il sortit, plein de désespoir, pour la chercher, et courut d'abord à l'auberge où on lui dit qu'était descendu Calvète, dans la crainte qu'elle y fût allée prendre une monture

pour s'enfuir. Ne l'ayant point trouvée en cet endroit, il courait comme un fou par les rues, la cherchant de côté et d'autre ; puis, pensant tout à coup qu'elle pourrait être retournée vers les galères, il se rendit à la marine, et, un peu avant d'arriver sur la plage, il entendit que, de terre, on demandait à grands cris l'esquif de la capitane. C'était la belle Léocadie, qui, appréhendant quelque surprise et entendant des pas derrière elle, mit l'épée à la main, et attendit sur ses gardes l'arrivée de Don Rafaël. Elle le reconnut aussitôt, et s'affligea de ce qu'il l'eût rencontrée, surtout dans un endroit si solitaire, car elle s'était aperçue à plus d'un signe que Don Rafaël n'était pas insensible à ses charmes, mais qu'au contraire, il l'aimait tellement qu'elle se serait trouvée bien heureuse d'être autant aimée de Marco-Antonio.

Comment pourrais-je rapporter à présent tous les propos qu'adressa Don Rafaël à Léocadie, pour lui déclarer l'état de son âme ? Ils furent si longs et si passionnés que je n'ose point essayer de les redire. Mais, puisqu'il faut de toute nécessité en reproduire quelques-uns, voici, entre autres choses, le langage qu'il lui tint : « Si, avec le bonheur qui me manque, l'audace me manquait aussi, ô belle Léocadie, pour vous découvrir en ce moment les secrets de mon âme, il faudrait ensevelir dans un perpétuel oubli la plus ardente et la plus pure volonté qui soit née et qui puisse naître en un cœur amoureux. Mais, pour ne pas faire cette offense à mon juste désir, je veux, madame, et quoi qu'il m'en arrive, vous faire observer, si votre passion vous le permet, qu'en aucune chose Marco-Antonio ne l'emporte sur moi, si ce n'est dans

le bonheur d'être aimé de vous. Mon sang est aussi noble que le sien , et quant aux biens qu'on appelle de la fortune, je ne lui cède pas beaucoup. Pour ceux de la nature , il ne convient pas que je me loue moi-même, surtout si, à vos yeux, ceux que je possède ne sont de nulle estime. Je vous dis tout cela , ô femme qu'aveugle la passion , pour que vous saisissiez l'unique ressource que vous offre le sort dans le comble de votre disgrâce. Vous voyez bien que Marco-Antonio ne peut être à vous, puisque le Ciel l'a donné à ma sœur; et ce même Ciel, qui, aujourd'hui, vous a enlevé Marco-Antonio, veut en revanche me donner à vous, moi qui ne désire plus d'autre bien en cette vie que celui d'être votre époux. Prenez garde que le bonheur frappe maintenant à la porte du malheur qui vous a jusqu'à présent poursuivie; et ne pensez pas que la témérité que vous avez commise en courant après Marco-Antonio puisse être un motif pour que je ne vous estime pas autant que vous le mériteriez, si vous n'aviez jamais pris ce parti; à l'heure où je me détermine, où je veux m'égalier à vous, en vous choisissant pour ma dame perpétuelle, à cette heure même j'oublierai, ou plutôt j'ai oublié déjà tout ce que j'ai su, tout ce que j'ai vu sur ce sujet. Je sais très-bien que la même violence qui m'a contraint d'une façon si brusque et si irrésistible à vous adorer, à me livrer à vous, cette même violence vous a conduite à l'état où vous êtes; ainsi donc , il ne sera pas besoin de chercher d'excuse, là où il n'y eut aucune faute. »

A tout ce que lui disait Don Rafaël, Léocadie gardait le silence; seulement, de temps à autre, elle

poussait de profonds soupirs , tirés du fond de ses entrailles. Don Rafaël eut la hardiesse de lui prendre une main, qu'elle n'eut pas la force de lui retirer, et, la couvrant de baisers, il lui disait : « Achevez, ô dame de mon âme¹, achevez d'en prendre entièrement possession à la vue de ces cieux étoilés qui nous couvrent, de cette mer paisible qui nous écoute, de ces sables humides qui nous soutiennent. Accordez-moi ce *oui*, qui convient, certes, autant à votre honneur qu'à mon contentement. Je vous répète que je suis gentilhomme, comme vous le savez, que je suis riche, et que je vous aime, ce que vous devez le plus estimer; j'ajoute qu'au lieu de vous trouver seule, en cet équipage si différent de celui qu'exige votre honneur, loin de la maison de vos parents et de votre famille, sans personne pour vous fournir ce qui vous est nécessaire, sans espérance d'obtenir ce que vous étiez venue chercher, vous pouvez retourner dans votre patrie sous le costume qui vous honore et qui vous appartient, accompagnée d'un époux égal à celui que vous aviez su choisir, riche, contente, estimée, servie et louée même de tous ceux à qui viendra la connaissance des événements de votre histoire. S'il en est ainsi, et vous en convenez, je ne sais ce qui peut vous faire hésiter. Achevez donc, dis-je encore une fois, de me relever de l'abîme de ma misère jusqu'au ciel du bonheur de vous mériter. En cela, vous travaillerez pour vous-même, et vous obéirez aux lois de la courtoisie et du

¹ Le mot *señora*, en espagnol, a plus de force que notre mot *dame*; il indique une autorité, un commandement : c'est le féminin de *seigneur*.

bon discernement, en vous montrant à la fois reconnaissante et bien avisée.

« — Allons donc ! s'écria l'incertaine Léocadie ; puisque le Ciel en ordonne ainsi, puisqu'il n'est ni en mon pouvoir, ni en celui d'aucun être vivant, de s'opposer à ce qu'il a résolu, que sa volonté soit faite, et la vôtre aussi, mon seigneur ! Ce même Ciel sait bien avec quelle honte je viens de me rendre à votre volonté, non par faute de comprendre tout ce que je gagne en vous obéissant, mais parce que je crains qu'en cédant à votre désir, vous ne me regardiez avec des yeux autres que ceux qui peut-être vous ont jusqu'à présent trompé. Mais, quoi qu'il arrive, à la fin ce nom de femme légitime de Don Rafaël de Villavicencio ne se pourra plus perdre, et avec ce titre seul, je vivrai contente. Si la conduite que vous me verrez tenir lorsque je vous appartiendrai mérite que vous m'accordiez quelque estime, je rendrai grâce au Ciel de m'avoir conduite à travers de si étranges détours et de si grands malheurs au bonheur d'être à vous. Donnez-moi, seigneur Don Rafaël, donnez-moi la main ; voici la mienne que je vous donne ; et prenons à témoins ces objets que vous dites, le ciel, la mer, le rivage, et ce silence qui n'est interrompu que par mes soupirs et vos prières. »

Après cette réponse, elle se laissa donner un baiser, puis elle tendit la main à Don Rafaël, qui lui donna la sienne, sans que ces nocturnes et nouvelles fiançailles fussent célébrées autrement que par les larmes qu'en dépit des chagrins passés, la joie tirait de leurs yeux. Ils retournèrent aussitôt à la maison du gentilhomme, qui était dans un grand souci de leur absence,

ainsi que Marco-Antonio et Téodosia, lesquels venaient d'être mariés par la main d'un prêtre; car, sur les instances de Téodosia, qui craignait que quelque accident fâcheux ne lui enlevât le bien qu'elle avait retrouvé, le gentilhomme avait envoyé sur-le-champ chercher quelqu'un pour leur donner la bénédiction nuptiale. Aussi, lorsque Don Rafaël et Léocadie rentrèrent, et que Don Rafaël conta ce qui venait de lui arriver avec Léocadie, il augmenta la joie de ses hôtes comme s'ils eussent été ses proches parents. C'est une qualité propre à la noblesse catalane de savoir accueillir comme amis et favoriser les étrangers qui ont à réclamer d'elle quelques services. Le prêtre, qui était encore présent, ordonna que Léocadie changeât de costume et reprit celui de son sexe. Le gentilhomme y pourvut avec empressement, en habillant les deux jeunes filles avec deux riches vêtements de sa femme, qui était une dame de qualité, de la famille des Granolles, ancienne et fameuse dans ce royaume. Il fit avertir le chirurgien, qui se désolait, en homme charitable, de ce qu'on fit tant parler le blessé, au lieu de le laisser seul; aussi la première chose qu'il commanda, en arrivant, ce fut qu'on gardât le silence autour de lui. Mais Dieu, qui en avait ordonné autrement, Dieu qui prend pour instrument de ses œuvres, quand il veut faire éclater quelque miracle à nos yeux, des moyens qu'ignore la nature elle-même, voulut que la joie et l'agitation de Marco-Antonio eussent précisément pour effet d'améliorer son état, de manière que le lendemain, lorsqu'on le pausa, on le trouva hors de danger, et, quatorze jours après, il se leva assez bien portant pour pou-

voir sans nulle inquiétude se mettre en chemin.

Il faut savoir que, durant le temps que Marco-Antonio garda le lit, il fit vœu, si Dieu le guérissait, d'aller en pèlerinage, à pied, jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle. Ce vœu fut répété par Don Rafaël, Léocadie, Téodosia, et même par Calvète, le garçon muletier. C'est une œuvre pie fort peu à l'usage des gens de semblable métier ; mais la bonté et l'affabilité qu'il avait trouvées chez Don Rafaël l'obligèrent à ne point le quitter qu'il ne fût de retour en son pays. Voyant que ses maîtres allaient faire la route à pied, comme des pèlerins, il envoya ses mules à Salamanque, avec celle qui appartenait à Don Rafaël. Les occasions ne lui manquèrent point.

Enfin le jour du départ arriva, et les voyageurs, munis de leurs pèlerines, de leurs bourdons, et de tout ce qui était nécessaire, prirent congé du libéral gentilhomme, qui leur avait fait si bon accueil et les avait comblés de tant de faveurs. Son nom était Don Sancho de Cardona, illustre par le sang et par les qualités de sa personne. Ils promirent tous de garder, eux et leurs descendants, à qui ils en laisseraient l'obligation, la mémoire des grâces singulières qu'ils avaient reçues de lui, afin d'en être au moins reconnaissants, s'ils ne pouvaient autrement les payer de retour. Don Sancho les embrassa tous, en leur disant que son humeur naturelle le portait à rendre ces services, ou d'autres qui leur fussent agréables, à tous ceux qu'il connaissait ou qu'il imaginait être de nobles Castillans ¹. Deux fois on répéta les embrasse-

¹ Cervantès a voulu peut-être payer lui-même quelque dette

ments, puis enfin, avec une joie, mêlée de quelque sentiment de tristesse, on se sépara.

Les voyageurs, cheminant avec les précautions qu'exigeait la délicatesse des deux nouvelles pèlerines, arrivèrent en trois jours au monastère de Montserrat; puis, après y être restés trois autres jours, remplissant leurs devoirs de bons chrétiens catholiques, ils reprirent leur route avec la même lenteur, et, sans avoir éprouvé ni retard, ni accident, ils arrivèrent à Saint-Jacques. Après y avoir accompli leur vœu avec toute la dévotion possible, ils ne voulurent point quitter leurs habits de pèlerins avant d'être rentrés chez eux. Ils approchèrent peu à peu de leurs demeures, sans fatigue et toujours satisfaits. Mais, avant d'y arriver, et se trouvant déjà en vue du pays de Léocadie, qui n'était pas, comme on l'a dit, à plus d'une lieue de celui de Téodosia, du haut d'une colline, ils découvrirent les deux bourgs, sans pouvoir retenir leurs larmes, que fit couler la joie de les revoir, au moins pour les deux mariées, à qui cette vue rappela le souvenir des événements passés.

De l'endroit où ils s'étaient arrêtés, on découvrait une longue vallée qui séparait les deux pays. Ils aperçurent, à l'ombre d'un olivier, un élégant cavalier, monté sur un puissant cheval, portant au bras gauche un écu d'une éclatante blancheur, et, dans la main droite, une longue et forte lance croisée. En

de reconnaissance, dans cet éloge d'un gentilhomme catalan et de l'hospitalité que les étrangers trouvent à Barcelone. Il avait passé, fort jeune, dans cette ville, lorsqu'il suivit à Rome, en qualité de *camériste*, le cardinal Acquaviva.

regardant avec attention , ils virent arriver , à travers le bois d'oliviers , deux autres cavaliers avec les mêmes armes et le même maintien. Puis , à peu de temps de là , ils les virent se réunir tous trois , et se séparer de nouveau , après être restés quelques moments ensemble. L'un des derniers venus s'éloigna avec celui qui s'était trouvé le premier sous l'olivier , et tous deux , ayant pris du champ et donnant de l'éperon à leurs chevaux , s'attaquèrent l'un l'autre avec l'animosité de mortels ennemis. Ils se portaient d'adroits et vigoureux coups de lance , tantôt évitant le choc et tantôt le parant , avec une telle dextérité , qu'ils se faisaient bien reconnaître pour maîtres dans cet exercice. Le troisième les regardait , sans bouger de place. Mais Don Rafaël , ne pouvant se contenter de voir de si loin cette vive et singulière rencontre , descendit la colline en courant à toutes jambes , suivi de sa sœur et de sa femme. Il arriva bientôt près des combattants , à l'instant où tous deux étaient déjà légèrement blessés. L'un d'eux , qui avait eu son chapeau jeté à terre , ainsi qu'un morion d'acier , ayant tourné la tête , Don Rafaël reconnut que c'était son père , et Marco-Antonio reconnut le sien dans l'autre cavalier. Pour Léocadie , qui regardait attentivement celui qui ne combattait point , elle reconnut aussi que c'était le père qui lui avait donné le jour. A cette vue , les quatre pèlerins demeurèrent stupéfaits , hors d'eux-mêmes. Mais aussitôt que la surprise eût fait place à la réflexion , les deux beaux-frères s'élancèrent entre les combattants , leur disant à grands cris : « Arrêtez , cavaliers , arrêtez ; ceux qui vous le demandent , qui vous en supplient , sont vos propres enfants. — Je suis

Marco-Antonio, mon père et seigneur, s'écriait Marco-Antonio; c'est moi pour qui, à ce que j'imagine, vos vénérables cheveux blancs se sont exposés à un si imminent péril. Calmez cette furie, et jetez cette lance, ou tournez-la contre un autre ennemi, car celui que vous avez en face doit être désormais votre frère. » Don Rafaël adressait presque les mêmes expressions à son père, et les deux cavaliers s'arrêtèrent en les entendant; puis, ils se mirent à considérer attentivement ceux qui leur parlaient ainsi, et, tournant la tête, ils virent que Don Enrique¹, le père de Léocadie, avait mis pied à terre et serrait dans ses bras celui qu'ils pensaient être un pèlerin. C'est que Léocadie, en effet, s'était approchée de lui, et se faisant connaître, elle l'avait prié de séparer ceux qui se battaient en sa présence, après lui avoir brièvement raconté comment Don Rafaël était son époux, et Marco-Antonio celui de Téodosia. A ces nouvelles, son père était descendu de cheval, et la tenait embrassée, comme on l'a dit. Mais, la quittant bientôt, il courut mettre la paix entre les combattants, ce qui, du reste, n'était plus nécessaire, car ils avaient tous deux reconnu leurs fils, et ils étaient à terre, les pressant dans leurs bras et versant des larmes d'amour et de joie. Enfin ils se rassemblèrent tous, et les pères, regardant de nouveau leurs enfants, ne savaient ni que penser, ni que dire. Ils leur portaient les mains sur le corps, pour voir si ce n'étaient pas des êtres fantastiques, car leur arrivée imprévue pouvait en faire naître le soupçon. Mais, une fois détrompés,

¹ Cervantès a dit précédemment que le père de Léocadie n'était point Don Enrique, mais son frère Don Saücho.

ils recommencèrent les embrassements et les pleurs.

En ce moment parurent dans le vallon une grande troupe de gens armés, à pied et à cheval, qui venaient défendre le gentilhomme de leur pays. Mais quand ils virent, en arrivant, les combattants dans les bras de ces pèlerins et les yeux pleins de larmes, ils s'arrêtèrent étonnés, et restèrent ainsi en suspens jusqu'à ce que Don Enrique leur eût brièvement rapporté ce que lui avait conté sa fille Léocadie. Alors ils allèrent tous embrasser les pèlerins, avec de si grandes marques de joie qu'on ne saurait les décrire. Don Rafaël raconta une seconde fois à tout le monde, avec la brièveté qu'exigeait le temps, toute l'aventure de ses amours, et comment il revenait marié à Léocadie, tandis que sa sœur Téodosia l'était à Marco-Antonio : nouvelles qui, de nouveau, causèrent une nouvelle allégresse. Ensuite, on prit parmi les chevaux des gens venus au secours ceux qui étaient nécessaires pour les cinq pèlerins, et l'on résolut de se rendre au pays de Marco-Antonio, dont le père offrit de faire chez lui toutes les noces. Cette offre acceptée, on partit tous ensemble, et quelques-uns de ceux qui s'étaient trouvés présents à cette scène prirent les devants pour porter de si heureuses nouvelles aux parents et aux amis des fiancés.

Pendant la route, Don Rafaël et Marco-Antonio apprirent quelle était la cause de ce combat. Le père de Téodosia et celui de Léocadie avaient défié le père de Marco-Antonio, l'accusant d'avoir été complice des perfidies de son fils. Ils étaient venus tous deux au rendez-vous, où, le trouvant seul, ils ne voulurent pas combattre avec l'avantage du nombre, mais bien

un contre un , comme des gentilshommes , et leur combat eût fini par la mort de l'un ou de tous deux , sans l'arrivée de leurs enfants. Les quatre pèlerins rendirent grâce à Dieu de cet heureux dénouement , et , le lendemain de leur arrivée , le père de Marco-Antonio fit célébrer avec une splendide somptuosité , avec une magnificence royale , les noces de son fils et de Téodosia , ainsi que celles de Don Rafaël et de Léocadie. Les deux nouveaux mariés vécurent de longues et heureuses années en compagnie de leurs épouses , laissant une illustre descendance , laquelle subsiste encore aujourd'hui dans les deux bourgades , qui sont des plus riches de l'Andalousie. Si on ne les nomme point , c'est pour garder le respect dû aux deux jeunes filles , à qui peut-être des langues médisantes , ou sottement scrupuleuses , reprocheraient la légèreté de leur conduite et leur subit changement de costume. Ces gens-là , je les prie de ne point s'aventurer à blâmer de semblables libertés , avant d'avoir ramené sur eux leurs regards , et de s'être demandé s'ils n'ont jamais été atteints de ce qu'on appelle les flèches de l'amour ; car c'est une violence , si l'on peut employer ce mot , vraiment irrésistible , que le désir fait à la raison. Calvète , le garçon de mules , garda celle que Don Rafaël avait envoyée à Salamanque , outre plusieurs autres présents qu'il reçut des époux , et les poètes du temps eurent occasion d'employer leurs plumes en chantant la beauté et les aventures des deux jeunes filles , aussi hardies que vertueuses , qui font le principal sujet de cet étrange récit.

LA TANTE SUPPOSÉE.



LA TANTE SUPPOSÉE.

Un jour, passant par certaine rue de Salamanque , deux étudiants , Manchois , mais non manchots , plus amis de la dague et de l'écu que de Barthole et de Cujas , virent une jalousie placée à la fenêtre d'une de ces maisons qu'on nomme boutiques de chair. Cela leur parut étrange , car les habitants d'une maison de cette espèce ne peuvent , à moins de la montrer et de la publier , vendre leur marchandise. Voulant donc s'informer du cas , leur curiosité les conduisit à un artisan qui demeurait porte à porte , et qui leur dit : « Il y aura , seigneurs , une huitaine de jours que demeure en cette maison une dame étrangère , demi-béate et d'une extrême austérité. Elle a chez elle une jeune fille , de charmante mine et de belles manières , qu'on dit être sa nièce. Elles sortent avec un écuyer et deux duègnes , et , d'après ce que j'en puis juger , ce sont des gens de haute volée , vivant dans une grande retraite. Jusqu'à pré-

sent, je n'ai vu entrer personne de la ville ou d'ailleurs pour leur rendre visite, et je ne saurais dire d'où elles sont venues à Salamanque. Mais ce que je sais, c'est que la jeune fille est belle et honnête, à ce qu'on en voit, et que les façons pompeuses de la tante ne sont pas de pauvres gens. »

Le récit que fit le voisin aux étudiants les mit en humeur de pousser à bout l'aventure. Connaissant la ville pied à pied, et grands escaladeurs de toute fenêtre où se montrait une coiffe, ils ne savaient pourtant point qu'il y eût dans tout Salamanque une telle tante et une telle nièce suivant les cours de leur université, et surtout qu'elles vinssent habiter une telle rue, dans laquelle, à cause de sa bonne renommée, on avait, comme on dit, toujours vendu de l'encre, et non de la plus fine; car il y a des maisons à Salamanque, aussi bien qu'en d'autres villes, qui semblent bâties tout exprès pour loger des courtisanes, autrement appelées travailleuses ou amoureuses.

Il était presque midi, et cette maison était encore fermée au-dehors, d'où les étudiants conclurent, ou que ses habitantes n'y dinaient point, ou qu'elles ne tarderaient pas à rentrer. Leur espoir ne fut pas déçu; car, à peu de temps de là, ils virent arriver une vénérable matrone, avec des coiffes blanches comme la neige, plus longues qu'un surplis de chanoine portugais, et plissées sur le front avec leur ventouse¹. De son cou tombait un grand chapelet de grains sonores,

¹ C'était sans doute une large ouverture formée par les plis.

aussi gros que ceux de Santinuflo¹, qui lui descendait jusqu'à la ceinture. Elle portait une mante de soie et laine, des gants blancs et neufs, sans revers, et un jonc des Indes avec son bec en argent. Par la main gauche la conduisait un écuyer, de ceux du temps de Fernan-Gonzalez, avec sa casaque de panne déjà pelée, ses grègues d'écarlate, ses brodequins en cuir de Bejar, son manteau à bandes, sa toque de Milan avec le bonnet à l'aiguille, car il était sujet aux vertiges, ses gants velus, son baudrier et sa rapière. Devant eux marchait la nièce, jeune fille d'environ dix-huit ans, au visage calme et réfléchi, plus allongé que rond, aux yeux noirs, bien fendus et comme endormis, aux sourcils fins et bien marqués, aux longues paupières, au teint vermeil. Elle avait les cheveux blonds et frisés au fer, à ce qu'on apercevait vers les tempes; elle portait une jupe de serge fine, un justaucorps de drap de Courtray, les pantoufles en velours noir, avec leurs crochets et leurs galons en argent bruni, des gants odorants, et non à la cannelle, mais à l'ambre. Son air était grave, son regard honnête, sa démarche souple et gracieuse. Regardée en détail, elle semblait fort bien, et en masse, beaucoup mieux encore. Bien que l'humeur et l'inclination des deux Manchois fussent comme celles des jeunes corbeaux qui s'abattent sur toute espèce de chair, en voyant celle du nouveau héron², ils s'y abattirent avec tous leurs cinq sens, demeurant surpris et épris de tant d'attraits : telle est, en effet, la préro-

¹ Célèbre ermite du temps.

² Garza, oiseau d'honneur à la chasse au faucon.

gative de la beauté, fût-elle habillée de bure. Par-derrière marchaient les deux duègnes d'honneur, vêtues à la façon de l'écuyer.

Ce fut au milieu de ce pompeux équipage que la bonne dame arriva à sa maison, et le bon écuyer ayant ouvert la porte, toute la troupe y entra. Il est vrai qu'au moment où elle disparaissait, les étudiants ôtèrent leurs bonnets avec de grands témoignages de respect et d'égards, mêlés d'affection, pliant les genoux et baissant les yeux, comme s'ils eussent été de petits saints, les plus humbles et les plus courtois du monde. Les dames barricadèrent leur porte, et les messieurs restèrent dans la rue, pensifs, demi-amoureux, se mettant bientôt d'accord sur ce qu'ils avaient à faire, et bien convaincus que, puisque ces gens étaient étrangers, ils n'étaient pas venus à Salamanque pour apprendre les lois, mais pour les enfreindre. Ils résolurent donc de leur donner une sérénade la nuit suivante, car c'est toujours le premier service que rendent à leurs dames les étudiants pauvres. Ils allèrent aussitôt donner, comme on dit, quittance à leur misère, en prenant une maigre portion ; puis, leur dîner fait, ils convoquèrent leurs amis, rassemblèrent des guitares et des instruments, prévinrent des musiciens, et allèrent trouver un poète, de ceux dont cette ville regorge, pour le prier de vouloir bien leur composer quelques paroles à chanter cette nuit sur le nom d'*Esperanza* : car c'est ainsi que s'appelait l'espérance de leur vie, dont il fallait en tout cas que le nom fût intercalé dans la composition. Le poète se chargea de ce soin, et en peu d'instants, se mordant les lèvres et les ongles, se

grattant le front et les tempes, il forgea un sonnet comme aurait pu le faire un cardeur de laine. Il le donna aux amants, qui en furent enchantés, et qui obtinrent que l'auteur lui-même le viendrait souffler aux musiciens, car on n'avait plus le temps de l'apprendre par cœur.

La nuit vint sur ces entrefaites, et, à l'heure propice pour la fête solennelle, on vit se réunir neuf matamores de la Manche, quatre musiciens de voix et de guitare, un psaltérion, une harpe, une mandoline, douze sonnailles¹, une cornemuse, trente boucliers et autant de cottes de maille, tout cela réparti entre une troupe de compagnons bien repus, ou plutôt bien désaltérés. Ce fut avec cette cohue qu'ils arrivèrent à la rue de la dame, et, dès qu'ils y entrèrent, les cruelles sonnailles se mirent à sonner avec un tel vacarme que, bien que la nuit fût à moitié passée, et que tous les bourgeois et habitants dormissent le second somme comme des vers à soie, il ne leur fut plus possible de se rendormir, et personne ne resta, dans tout le voisinage, qui ne s'éveillât et ne se mît à la fenêtre. La cornemuse joua ensuite le *pas des courbettes*, et finit par la *gargouillade*, lorsqu'on était déjà sous les fenêtres de la dame. Alors, au son de la harpe, et le poète dictant son invention, un musicien, de ceux qui ne se font pas tirer l'oreille, chanta d'une voix juste et suave le sonnet, qui était ainsi conçu :

« Dans cette rue gît mon Espérance, que j'adore
avec le corps et l'âme, espérance de vie et de tré-

¹ *Cencerros*, colliers de grelots qu'on met au cou des bêtes de somme.

sor, car qui ne l'obtient pas n'a ni l'une ni l'autre.

« Si je l'obtiens, moi, telle sera mon allure, que je n'envierai ni le Français, ni l'Indien, ni le More; c'est pour cela que j'implore gaillardement ta faveur, Cupidon, dieu de toute douce récréation.

« Car, bien que cette Espérance soit si petite qu'elle ait à peine dix-neuf ans, celui qui l'obtiendra sera un grand géant.

« Que l'incendie augmente, qu'on y jette des bûches, ô gentille Espérance, et celui qui oserait ne pas être à te servir vigilant. »

A peine avait-on fini de chanter ce sonnet excommunié, qu'un farceur des assistants, gradué *in utroque*¹, dit à son voisin d'une voix haute et sonore : « Je jure Dieu que je n'ai pas entendu meilleur *estrambote*² en tous les jours de ma vie ! Avez-vous vu cet arrangement de vers, et ce jeu de mots sur le nom de la dame, et cette invocation à Cupidon, et ce *gaillardement* si bien enchâssé, et les années de la jeune fille si bien intercalées, avec cette antithèse si bien tournée et si bien amenée de *petite* et de *géant* ? Qu'on me dise un peu la malédiction ou imprécation, avec cette admirable et sonore expression de *bûches* ? Par la mort ! si je connaissais le poète qui a composé un tel sonnet, je lui enverrais demain une demi-douzaine de saucissons que m'a apportés ce matin le messager de mon pays. » Au mot seul de saucissons, les assistants se persuadèrent que le don-

¹ Dans le droit civil et dans le droit canonique.

² Sonnet de dix-sept vers, au lieu de quatorze.

neur de louanges était d'Estrémadure¹, et ils ne se trompèrent point, car on sut ensuite qu'il était d'un village de cette province près de Jaraicejo; depuis lors, il passa dans l'opinion de tous pour un homme docte et versé dans l'art poétique, seulement pour lui avoir entendu éplucher si en détail l'effroyable sonnet.

A tout cela, les fenêtres de la maison demeuraient fermées comme la mère qui les mit au monde, ce qui désespérait les deux espérants Mancheois. Toutefois, au son des guitares, on continua la sérénade à trois voix, avec le *romance* suivant, également fait à la course et pour la course de circonstance :

« Paraissez, mon Espérance, venez secourir l'âme, qui sans vous, agonisante, abandonne presque son corps.

« Que les nuages de la crainte glacée ne cachent pas votre brillante lumière; ce serait une honte à vos soleils de ne pas vaincre qui leur résiste.

« Dans la mer de mes ennuis, tenez les eaux tranquilles, si vous ne voulez que le désir ne coule à fond avec l'espérance.

« Par vous j'espère la vie quand la mort me tue, et le paradis dans l'enfer, et la faveur dans la haine. »

Les musiciens arrivaient à cet endroit du *romance*, quand ils entendirent ouvrir la fenêtre, et virent s'y mettre une des duègnes qu'ils avaient aperçues le matin, laquelle leur dit d'une voix flûtée et caressante : « Seigneurs, madame Doña Claudia de

¹ On donne encore aux habitants de l'Estrémadure, dans les autres provinces, le sobriquet de *choriceros* (de *chorizo*, saucisson).

Astudillo y Quinonès supplie vos grâces de lui en faire une signalée : c'est de vous en aller ailleurs donner cette musique, pour éviter le scandale et le mauvais exemple qui se donne au quartier, attendu qu'elle a dans sa maison une jeune nièce à marier, qui est madame Doña Esperanza de Torralva, Menesès y Pacheco, et qu'il ne convient point à sa condition ni à son état que de semblables choses se fassent à sa porte et à de telles heures. D'une autre façon, et avec moins de scandale, elle pourra recevoir vos politesses. » A cela, l'un des deux prétendants répondit : « Faites-nous le plaisir et la grâce, madame la duègne, de dire à madame Doña Esperanza de Torralva, Menesès y Pacheco, qu'elle se mette à cette fenêtre ; je veux seulement lui dire deux mots, qui seront pour son service et son utilité manifeste. — Psit, psit ! s'écria la duègne ; pour qui donc prenez-vous madame Doña Esperanza ? Sachez, mon bon seigneur, qu'elle n'est pas de celles que vous pensez : madame est très-noble, très-honnête, très-retirée, très-discrète, très-liseuse et très-écrivaine ; elle ne ferait pas ce que demande votre grâce, quand vous la couvririez de perles. »

Au milieu de cette agréable conversation avec la prétentieuse duègne du *psit* et des *perles*, une grande troupe de gens s'avancèrent dans la rue. Les musiciens et leur cortège, croyant que c'était le guet de la ville, se formèrent aussitôt en carré, et enfermèrent au milieu de l'escadron tout le bagage de la musique ; puis, quand la justice approcha, ils commencèrent à entrechoquer leurs boucliers et à faire craquer leurs cottes de maille. A ce bruit, le guet ne voulut pas

danser la danse des épées, comme les jardiniers à la Fête-Dieu de Séville ; il passa son chemin, les alguazils, sbires et recors ne croyant pas qu'il y eût rien à gagner à la foire. Nos braves restèrent triomphants, et voulurent recommencer le concert ; mais l'un des organisateurs de la cérémonie refusa de continuer si madame Doña Esperanza ne venait se montrer à la fenêtre, à laquelle ne reparut pas même la duègne, quelque insistance qu'on mît à l'y appeler. Fâchés alors et courroucés, ils voulurent lapider la maison, briser la jalousie, et donner un charivari de huées et d'injures¹ : humeur propre aux jeunes gens en cas pareils. Mais, bien qu'irrités, ils terminèrent leur aubade par quelques noëls. La cornemuse se remit à souffler, les sonnaillles recommencèrent à sonner brutalement, et la sérénade finit comme elle avait commencé.

On était presque au point du jour quand l'escadron se dissipa, mais non le dépit qu'avaient conçu les étudiants manchois, en voyant le peu de profit qu'ils avaient tiré de leur musique. Avant de se calmer, ils gagnèrent la maison d'un certain gentilhomme, leur ami, de ceux qu'on appelle à Salamanque *généreux*, et qui prennent le haut bout du banc. Celui-là était jeune, riche, dépensier, musicien, ami du beau sexe, et surtout des braves. Ils lui contèrent tout au long leur aventure, les attraites, l'élégance, la grâce de la donzelle, ainsi que la gravité et le faste de la tante, et le peu d'espoir qu'ils avaient de posséder la belle, puisque le moyen de la sérénade, qui était le premier et le dernier service qu'ils

¹ Ce qu'on appelait une *matraca* ou *cantaleta*.

pussent lui rendre, n'avait servi qu'à l'indigner en la déeriant dans le voisinage. Or donc, le gentilhomme, étant de ceux qui vont, comme on dit, à travers champ pour arriver plus vite, ne tarda pas à leur promettre d'en faire, coûte que coûte, la conquête pour eux. Ce jour-là même, il envoya un message, aussi long que poli, à madame Doña Claudia, mettant au service de la dame sa personne, sa vie, sa fortune et son influence. La rusée Claudia s'informa auprès du page de la qualité et de la position de son maître, de ses revenus, de ses goûts, de ses passe-temps et occupations, comme si elle dût en faire son véritable gendre. Le page, tout en disant la vérité, lui fit un tel portrait qu'elle resta passablement satisfaite; elle le fit donc accompagner par la duègne au *psit* avec une réponse non moins longue et non moins polie que ne l'avait été l'ambassade.

La duègne entra, et fut reçue très-gracieusement par le gentilhomme, qui la fit asseoir auprès de lui sur une chaise, et lui présenta un mouchoir de poche en dentelle pour qu'elle s'essuyât la sueur, car la pauvre petite se trouvait tout essoufflée du chemin. Ensuite, avant qu'elle lui dit un seul mot de sa commission, il fit apporter une boîte de marmelade sèche, et, de sa main, lui en coupa deux bonnes tranches, après quoi il lui fit rincer la bouche avec deux bonnes paires de rasades de vin *del Santo*¹, ce qui la rendit rouge comme un coquelicot, et plus contente que si on lui eût donné un canoniat. Aussitôt, elle exposa son ambassade, en employant, comme d'ordinaire, ses

¹ Vin que récoltaient, en Castille, les moines de l'Escorial.

expressions prétentieuses et entortillées , et termina par un mensonge audacieusement forgé , à savoir que sa dame Doña Esperanza de Torralva , Menesès y Pacheco , était aussi pucelle que quand sa mère la mit au monde ; mais que néanmoins , pour sa grâce , aucune porte de la dame ne serait fermée. Le gentilhomme répondit qu'il croyait volontiers tout ce qu'elle avait dit des mérites , de la beauté , de la vie retirée et de la haute naissance de sa maîtresse ; mais que l'affaire du pucelage lui semblait quelque peu dure à croire. Il la pria donc , sur ce point , de lui déclarer la vérité telle qu'elle la savait , lui jurant , foi de gentilhomme , de lui faire cadeau , si elle ne lui cachait rien , d'une mantille de soie à cinq pointes. Il ne fut pas besoin de donner , avec une autre promesse , un autre tour de corde à la prière , ni de presser davantage le bouton , pour que la mijaurée de duègne confessât toute la vérité. Elle jura donc , par le pas où elle se trouvait et par celui de sa dernière heure , que sa dame Doña Esperanza de Torralva , Menesès y Pacheco , était au troisième marché , ou , pour mieux dire , à la troisième vente , ajoutant le quand , le comment , et où , et avec qui , ainsi que mille autres circonstances , ce qui laissa Don Félix (ainsi se nommait le gentilhomme) satisfait sur tous les points qu'il voulait éclaircir. Il tomba enfin d'accord avec la duègne , que , cette nuit même , elle le ferait entrer dans la maison , où il voulait causer en tête-à-tête avec Esperanza , sans que sa tante le sût. Il la renvoya chargée de bonnes paroles et d'offres de service à porter à ses maîtresses , et lui donna en argent tout ce que pouvait coûter la mante promise. Il convint bien avec elle du moyen d'entrer

cette nuit dans la maison , après quoi la duègne partit , folle de joie , et lui resta , pensant à son projet et attendant la nuit , qui lui parut tarder mille années , tant il grillait de se voir aux prises avec ces fantômes.

Le moment fixé arriva , car il n'en est aucun qui n'arrive , et , paré comme un saint Georges , sans ami ni valet , Don Félix se rendit à l'endroit où l'attendait la duègne. Celle-ci ouvrit la porte , le fit pénétrer dans la maison avec beaucoup de précaution et de silence , et l'amena dans la chambre d'Esperanza , où elle le plaça derrière les rideaux du lit , en lui recommandant bien de ne faire aucun bruit , parce que Doña Esperanza savait déjà qu'il était arrivé , et qu'à sa persuasion , sans que sa tante en sût rien , elle voulait lui donner toute satisfaction ; puis , serrant la main au gentilhomme , en signe de promesse qu'il en serait ainsi , la duègne s'en alla , et Don Félix resta derrière le lit de son Esperanza , espérant la fin de cette intrigue.

Il était environ neuf heures du soir quand Don Félix vint se cacher en cet endroit , et , dans une salle voisine de cette chambre , se trouvaient la tante , assise sur une petite chaise à dossier , et la nièce sur une estrade en face , ayant entre elles un grand *brasero* allumé. La maison était silencieuse , l'écuyer couché , l'autre duègne endormie. Il n'y avait plus que la complice de l'affaire qui fût sur pied , sollicitant sa maîtresse la vieille d'aller se mettre au lit , et affirmant que les neuf heures qu'avait sonnées l'horloge étaient dix heures , tant elle désirait que ses arrangements s'effectuassent , tels que sa maîtresse la jeune les avait concertés avec elle : c'était qu'en cachette de la Claudia , tout ce que donnerait Don Félix fût pour

elles seules, sans qu'il y eût rien à voir, ni rien à avoir pour la vieille, qui était si ladre, si avare, si bien maîtresse de tout ce que la nièce gagnait et acquérait, que jamais elle ne lui donnait seulement un réal pour s'acheter ce qui pouvait lui faire plaisir, pensant ainsi lui souffler au moins ce contribuable sur le nombre de ceux qu'elles espéraient bien avoir avec le temps. Mais quoiqu'Esperanza sût que Don Félix était déjà dans la maison, elle ne connaissait point l'endroit où il était secrètement caché. Or donc, invitée par le silence de la nuit et la commodité de l'occasion, il prit envie de parler à Claudia, et la vieille, à mi-voix, s'adressa de la sorte à sa nièce :

« Bien des fois je t'ai dit, ma chère Esperanza, de ne pas laisser sortir de ta mémoire les conseils, remontrances et avertissements que je t'ai toujours donnés ; car, si tu les suis, comme tu le dois et comme tu m'en as fait la promesse, ils te seront aussi utiles, aussi profitables, que l'expérience même et le temps, qui est maître en toutes choses, te le feront comprendre dans la suite. Ne pense pas que nous soyons à Plasencia, où tu es née, ni à Zamora, où tu as commencé à savoir ce que c'est que le monde, ni pas davantage à Toro, où tu as recueilli la troisième moisson de ta fertilité. Ces pays sont habités par des gens simples et bons, sans malice, sans défiance, et non par des gens mêlés et versés dans les roueries et les diableries, comme celui où nous nous trouvons. Fais attention, ma fille, que nous sommes à Salamanque, ville appelée dans le monde entier la mère des sciences, et que d'ordinaire il y habite, pour assister aux cours, dix à douze mille étudiants, race bonillante, fantas-

que , emportée , libre en ses manières , amie du plaisir , dépensière , spirituelle , diabolique et de bonne humeur. Voilà ce qui est en général ; mais , en particulier , comme tous ou la plupart d'entre eux sont étrangers venus de diverses provinces , ils n'ont pas tous le même caractère. Les Biscayens , par exemple , bien que peu nombreux , sont des gens courts de la langue ; mais s'ils s'échauffent pour une femme , ils deviennent longs de la bourse. Pour les Manchois , ce sont des tapageurs , de ceux qui disent crânement : « que le Christ me mène , » et ils mènent eux-mêmes l'amour à coups de poings. Il y a également ici une masse d'Aragonais , de Valenciens et de Catalans : tiens-les pour une espèce d'hommes polie , parfumée , bien apprise , et mieux mise encore ; mais ne leur demande rien de plus , et si tu veux en savoir davantage , apprends , ma fille , qu'ils n'entendent pas raillerie , car , s'ils se fâchent contre une femme , ils sont un peu cruels , et ne sentent plus d'entrailles. Quant aux Castillans , tu peux les tenir pour gens de pensées nobles ; lorsqu'ils ont , ils donnent , ou , s'ils ne donnent pas , ils ne demandent pas du moins. Les Estrémaduriens ont de tout , comme les apothicaires ; ils ressemblent à l'alchimie ¹ , qui , approchée de l'argent , argent devient , du cuivre , cuivre demeure. Avec les Andaloux , ma fille , il faut avoir quinze sens , et non pas cinq ; car ils ont l'esprit vif , éveillé , rusé , sagace , et ne sont ni ladres , ni vilains. Les Galiciens ne se portent pas en ligne de compte , car

¹ Le laiton , que les alchimistes prétendaient changer en métaux plus précieux.

ce n'est pas quelqu'un. Les Asturiens sont bons pour le samedi, parce qu'ils reviennent toujours à la maison pleins de graisse et de crasse¹. Quant aux Portugais, il faudrait du temps pour te peindre leurs diverses natures et propriétés; en effet, comme ce sont des gens maigres de cervelle, à chaque fou sa marotte: mais celle de presque tous est que tu peux compter qu'en eux vit l'amour même enveloppé de misère. Vois donc, Esperanza, à quelle variété de gens tu dois avoir affaire; et s'il est nécessaire, quand tu vas te lancer sur une mer semée de tant d'écueils, que je te signale et t'enseigne le pôle qui doit guider ta route, de crainte que le vaisseau de nos desseins et de notre industrie ne vienne à sombrer, et qu'il ne faille jeter à l'eau sa marchandise, qui est ton gentil et charmant petit corps, si doué de grâce et d'agréments pour tous ceux qui en prennent envie. Fais attention, mon enfant, qu'il n'y a pas de maître en toute cette université qui sache aussi bien lire dans la science qu'il professe, que je sais et que je puis t'enseigner à lire dans cet art mondain que nous exerçons; car, en raison des longues années que j'ai vécu, vouée à lui et vivant de lui, ainsi que par les nombreuses expériences que j'ai faites, je puis être jubilée² comme émérite. Quoique ce que je veux te dire à pré-

¹ Le mot *grosura*, graisse, signifie également les intestins et les issues des animaux qu'on mangeait habituellement le samedi, au point que ce jour s'appelait *dia de grosura*, comme le vendredi *dia de pescado*. De là un jeu de mots qui perd complètement en français le sens, un peu forcé, qu'il a en espagnol.

² Ce mot, qui est encore français, veut dire mise à la retraite, en conservant les revenus de l'emploi.

sent ne soit qu'une partie de tout ce que je t'ai bien des fois expliqué, je veux toutefois que tu m'écoutes avec attention et plaisir. Ce n'est pas toujours que le matelot tient les voiles de son navire tendues, ni toujours qu'il les tient carguées; comme souffle le vent, il les plie ou les tend. »

A tout ce que disait la vieille, la petite Esperanza restait les yeux baissés, la tête inclinée, remuant avec un couteau les cendres du *brasero*, et fort obéissante en apparence à tout ce qu'elle entendait dire. Mais Claudia, non contente de son silence, lui dit brusquement : « Lève la tête, petite, et cesse de remuer le feu; fixe les yeux sur moi, ne t'endors point. Pour ce que je veux te dire, tu devrais avoir cinq sens de plus que tu n'en as, afin de l'apprendre et de le bien comprendre. — Dame Tante, repartit Esperanza, ne vous fatiguez point et ne me fatiguez pas non plus en continuant votre harangue. Assez de fois vous m'avez déjà rompu la tête à me prêcher et à m'avertir de ce que je dois faire; je ne veux pas que vous me la rompiez encore aujourd'hui. Voyez un peu ce que les hommes de Salamanque ont de plus que ceux des autres pays! Est-ce qu'ils ne sont pas tous de chair et d'os? est-ce qu'ils n'ont pas tous une âme, avec trois facultés et cinq sens? qu'importe que les uns aient un peu plus étudié et appris que les autres? au contraire, j' imagine que ceux-là doivent, plus vite que les autres, s'aveugler et tomber dans le piège, car ils ont plus d'intelligence pour connaître et estimer tout ce que vaut la beauté. Y a-t-il autre chose à faire qu'exciter le nonchalant, provoquer le chaste, refuser le sensuel, animer le poltron, enhardir le timide,

réprimer le présomptueux , éveiller l'endormi , convier l'inattentif , écrire à l'absent , louer le sot , célébrer le spirituel , caresser le riche , détromper le pauvre , être ange dans la rue , sainte à l'église , belle à la fenêtre , honnête à la maison et diable dans le lit ? Toutes ces choses , dame Tante , je les sais déjà par cœur. Trouvez-en d'autres nouvelles à m'apprendre et à me prêcher , et laissez-les pour une autre fois , car il faut que vous sachiez que je m'endors tout de bon , et que je ne suis pas en état de vous écouter. Il y a pourtant une chose que je veux vous dire et vous assurer , pour que vous en soyez bien convaincue : c'est que je ne me laisserai plus martyriser par votre main , pour tout le profit qui peut m'en revenir. J'ai déjà donné trois fleurs , et toutes trois vous les avez vendues , et trois fois j'ai souffert un insupportable martyre. Est-ce que je suis de bronze , par hasard ? est-ce que mes chairs sont insensibles ? est-ce qu'il n'y a qu'à y donner des coups d'aiguille comme dans du linge déchiré ? Par la vie de ma mère , que je n'ai pas connue , je n'y consentirai pas davantage. Laissez , dame Tante , laissez grapiller ma vigne , car souvent le grappillage est plus savoureux que la première vendange. Si vous êtes encore résolue à ce que mon jardin se vende pour intact et entier , cherchez un moyen plus doux de mettre une serrure à sa porte dérobée , car pour celui de la soie rouge et de l'aiguille , il ne faut plus penser qu'il approche de mes chairs¹. »

¹ Ces pratiques infâmes et douloureuses , pour simuler une virginité nouvelle , très-communes encore à l'époque de Cervantès , étaient connues et employées dès longtemps , et , par

« Ah ! pauvre niaise, repartit la vieille Claudia, que tu es peu au courant de ces sortes d'affaires ! rien n'é-gale, pour cette besogne, l'aiguille et la soie rouge ; tout le reste est pur enfantillage. Le sumac ne vaut rien, ni le verre pilé, et la sangsue moins encore. La myrrhe n'est d'aucun profit, pas plus que l'oignon marin, pas plus que le gésier de pigeonneau, ni d'autres impertinentes mixtions d'ingrédients dont on se sert ; autant en emporte le vent, car il n'y a déjà plus de lourdaud, s'il veut quelque peu prendre garde à ce qu'il fait, qui ne découvre et reconnaisse aussitôt la fausse monnaie. Vivent mon dé et mon aiguille, et vivent aussi ta patience et ta résignation ! Puis, que tout le genre humain vienne me tomber sur les bras ; les plus fins seront attrapés, et nous resterons, toi avec l'honneur, moi avec l'argent, en doublant le profit.

« Je confesse, madame, répondit Esperanza, qu'il en est comme vous le dites ; cependant ma résolution est bien prise, dût mon profit en diminuer. D'ailleurs, c'est dans le retard de la vente qu'est la perte du gain qu'on pourrait faire en ouvrant boutique sur-le-champ ; car si nous devons, comme vous le dites, aller à Séville pour l'arrivée de la flotte, il ne faut pas que le temps se passe en chansons, ou tout au plus en fleurettes, en attendant que vous vendiez une quatrième fois ma fleur, qui se noircit déjà, tant elle est fanée. Allez dormir, madame, au nom de Dieu, et pensez à cela. Demain, vous prendrez le parti qui vous semblera préférable, car, à la fin des fins, il

exemple, dès la première moitié du quinzième siècle, car il en est fait mention dans la tragi-comédie de *Celestina*.

faudra bien que je suive vos conseils, puisque je vous ai pour mère, et plus encore que pour mère. »

La tante et la nièce en étaient là de leur conversation, que Don Félix avait entendue tout entière, non sans grande surprise, quand tout à coup, sans qu'il pût se retenir, il se mit à éternuer avec tant de force et de bruit, qu'on aurait pu l'entendre dans la rue. Doña Claudia se leva, tout épouvantée, et, saisissant la lumière, elle entra dans la chambre à coucher d'Esperanza; puis, comme si on lui eût dit ce qui en était, elle alla droit au lit, et, levant les rideaux, elle trouva le seigneur gentilhomme, l'épée au poing, le chapeau enfoncé sur la tête, la mine rébarbative et planté en posture de guerre. Dès qu'elle l'aperçut, la vieille commença à faire des signes de croix de toute la vitesse de son bras, en disant : « Jésus me protège ! quel malheur est-ce là ? Des hommes dans ma maison, en tel lieu et à telles heures ! Ah ! malheureuse que je suis ! que dira-t-on quand on le saura ? — Calmez-vous, madame Doña Claudia, répondit Don Félix, je ne suis pas venu ici pour votre déshonneur et votre perte, mais, au contraire, pour votre honneur et votre profit. Je suis gentilhomme, riche et discret, et surtout fort amoureux de madame Doña Esperanza. Pour obtenir ce que méritent mes désirs et mon affection, j'ai tâché, par certaine négociation secrète que vous saurez quelque jour, d'arriver à cet endroit, sans autre intention que de voir et de posséder de près celle qui, de loin, m'a laissé sans vie. Si cette faute mérite quelque châtiment, nous sommes en un lieu et à une heure où l'on peut fort bien me l'infliger, car aucune correction ne me vien-

dra de vos mains que je ne l'estime pour une gloire éclatante , et certes elle ne pourra pas être plus rigoureuse pour moi que celle que me font éprouver mes désirs.

« Ah ! malheureuse , malheureuse ! s'écria de nouveau Claudia. A combien de périls nous sommes exposées , nous autres femmes qui vivons sans maris , sans hommes pour nous défendre et nous protéger ! C'est à présent que je te regrette, pauvre Don Juan de Bracamonte , mon infortuné conjoint. Si tu étais vivant, je ne me verrais pas dans cette ville , ni dans le trouble où je me vois, ni exposée à l'outrage que j'endure. Pour vous, mon bon seigneur, ayez la bonté de vous en retourner sur-le-champ par où vous êtes venu. Si vous voulez quelque chose en cette maison, de moi ou de ma nièce , on pourra négocier du dehors plus posément, avec plus d'honneur, plus de profit et plus de plaisir. — Pour ce que je veux dans cette maison, répliqua Don Félix, le mieux, ma chère dame, est d'être dedans. L'honneur ne se perdra point par ma faute , le profit est à votre disposition , et , quant au plaisir, je sais fort bien qu'il ne peut manquer. Mais, pour que tout ne se passe point en paroles, et que vous croyiez à celles que je viens de vous dire , voilà une chaîne d'or qui sera leur caution. » Détachant alors de son cou une belle chaîne d'or qui pesait cent ducats , il la mit à celui de la vieille.

En ce moment, dès que la duègne du complot vit une telle offre et un tel à-compte de paiement , avant que sa maîtresse eût répondu ou pris le cadeau, elle s'écria : « Y a-t-il un prince sur la terre comme celui-ci ? y a-t-il un pape, ni empereur, ni caissier de mar-

chand, ni *pérouléro*¹, ni chanoine même, qui fasse si généreusement de telles largesses ? Allons, madame Doña Claudia, qu'on ne parle plus de cette affaire, par ma vie, mais qu'elle soit bâclée, et qu'on fasse tout de suite tout ce que voudra ce bon seigneur. — As-tu perdu l'esprit, Grijalva (ainsi se nommait la duègne), as-tu perdu l'esprit, folle, imbécile ? s'écria Doña Claudia. Et la pureté d'Esperanza, sa fleur candide, sa chasteté, sa virginité intacte, est-ce que je vais la risquer et la vendre, ni plus ni moins, sur l'amorce de cette chaînette ? est-ce que je suis si hors de mon bon sens que je me laisse éblouir par son éclat, ni attacher par ses anneaux, ni arrêter par ses agrafes ? Oh, non ; il n'en sera rien, par la vie éternelle du défunt qui pourrit. Remettez votre chaîne, seigneur gentilhomme, et regardez-nous avec de meilleurs yeux. Persuadez-vous bien que, quoique seules, nous sommes des femmes de qualité, et que cette jeune fille est comme sa mère l'a mise au monde, sans qu'il y ait personne sur la terre qui puisse dire autre chose. Si, contre cette vérité, on vous a fait, par hasard, quelque mensonge, tout le monde se trompe, et j'en prends à témoin le temps et l'expérience. — Taisez-vous, madame, s'écria en ce moment la Grijalva ; ou je n'y entends rien, ou qu'on me tue si ce seigneur ne sait toute la vérité de l'histoire de ma maîtresse la jeune. — Et que peut-il savoir, effrontée ? repartit Claudia ; que peut-il savoir ? ne savez-vous pas, vous, toute la propreté² de ma nièce ? — Oh !

¹ Sobriquet que l'on donnait aux Espagnols qui allaient s'enrichir en Amérique.

² *Limpieza* veut dire propreté et pureté.

certaines, oui, je suis propre, dit alors Esperanza (qui était au milieu de la chambre, tout ébahie, en voyant ce qui se passait sur son corps), et si propre qu'il n'y a pas une heure que, malgré le froid qu'il fait, j'ai mis une chemise blanche. — Soyez comme vous voudrez, s'écria Don Félix; mais par le seul échantillon du drap que j'ai vu, je ne sortirai pas de la boutique sans acheter toute la pièce. Et pour qu'on ne refuse pas de me la vendre, par prudence ou ignorance, sachez, dame Claudia, que j'ai entendu tout le sermon que vous venez de faire à la petite, et que je voudrais être le premier à dépouiller ce jeune cep, ou à vendanger cette vigne, dût-on ajouter à la chaîne que voilà des boucles d'oreilles en or et des bracelets de diamants. Puisque je suis si bien au courant de cette vérité, et que j'en ai un si bon gage, si l'on n'estime pas assez celui que je donne et celui qu'offre ma personne, au moins qu'on s'y prenne mieux avec moi; ce sera juste, car je proteste et fais serment que personne au monde ne saura par moi la rupture de cette muraille, et je serai au contraire le crieur public de sa résistance et de son intégrité. — Allons, s'écria la Grijalva, grand bien, grand bien lui fasse; ils sont faits l'un pour l'autre, je les joins et les bénis; » et prenant la jeune fille par la main, elle en faisait livraison à Don Félix. A cette vue, la vieille se mit si fort en colère, que, s'ôtant une pantoufle du pied, elle tomba sur la Grijalva comme sur un bataillon ennemi. Celle-ci, se voyant maltraiter, jeta les mains aux coiffes de Claudia, et ne lui en laissa pas un morceau sur la tête, de sorte que la bonne dame découvrit un crâne chauve, plus luisant que celui d'un

moine, avec un bout de chevelure postiche qui lui pendait d'un côté, ce qui lui donna la plus laide et la plus abominable physionomie du monde.

Quand elle se vit mal mener ainsi par sa servante, elle commença à jeter de grands cris, en appelant la justice au secours; et, au premier cri, comme si c'eût été par enchantement, voilà que le corrégidor de la ville entre dans l'appartement avec une vingtaine de personnes, tant adjoints que recors. Ce magistrat, ayant eu vent des personnes qui habitaient cette maison, avait résolu de leur rendre visite cette nuit même. Quoiqu'il eût frappé à la porte, elles ne l'avaient point entendu, tant elles étaient absorbées par leurs causeries; et les recors, avec deux leviers qu'ils portent la nuit pour ces sortes d'expéditions, avaient enlevé la porte de ses gonds, et étaient montés avec tant de silence que personne ne s'était douté de leur arrivée. Depuis le commencement des instructions de la tante jusqu'à la bataille avec la Grijalva, le corrégidor entendit tout sans perdre un seul mot. Aussi dit-il en entrant : « Vous manquez de respect à votre maîtresse, madame la servante. — Je le crois bien que cette coquine me manque de respect, seigneur corrégidor, s'écria Claudia, puisqu'elle a osé porter la main où jamais d'autres mains ne m'avaient touchée depuis que Dieu me jeta dans ce monde. — Vous avez raison de dire qu'il vous y jeta, reprit le corrégidor, car vous n'êtes bonne qu'à être jetée dehors. Couvrez-vous, honnête femme, que toutes les autres se couvrent aussi, et venez à la prison. — A la prison, seigneur ! et pourquoi ? s'écria Claudia tout effarée. Est-il d'usage, dans ce pays, de traiter de la sorte les per-

sonnes de mon étoffe et de ma qualité? — Ne criez pas si fort, madame, dit le corrégidor, vous y viendrez certainement, bon gré, mal gré, et avec vous cette jeune dame, élève du collège des *Trois-Langues* pour la mise en rapport de son héritage¹. — Qu'on me tue, s'écria aussitôt la Grijalva, si le seigneur corrégidor n'a tout entendu; car en parlant des trois ventes, c'est de l'histoire d'Esperanza qu'il a parlé. »

En ce moment, Don Félix s'approcha, et prit à part le corrégidor, qu'il supplia de ne pas emmener ces femmes, s'offrant à leur servir de caution; mais ni ses prières, ni moins encore ses promesses, n'eurent aucun effet. Cependant la fortune voulut que, parmi les gens qui accompagnaient le corrégidor, fussent venus les deux étudiants manchois, lesquels se trouvèrent présents à l'aventure. Voyant donc ce qui arrivait, et que de toute manière on allait mener en prison Esperanza, Claudia et la Grijalva, ils se concertèrent en un moment sur ce qu'il y avait à faire; puis, sans être aperçus, ils sortirent de la maison, et allèrent s'embusquer à l'encoignure de certaine rue où devaient passer les prisonnières, avec six amis de leur trempe qu'un heureux hasard leur fit rencontrer. Ils les prièrent de les aider dans une affaire d'importance contre la justice du pays, et les trouvèrent plus prêts et plus prompts pour cette besogne que s'il se fût agi d'aller s'asseoir à quelque solennel banquet. Peu de moments après, le guet parut,

¹ Il y a dans l'original, et sur le nom du *colegio trilingue*, qui subsiste encore à Salamanque, une allusion fort gracieuse à l'aventure que le corrégidor venait d'entendre conter.

conduisant ses prises, et les étudiants jouèrent des mains avec tant de vigueur et d'intrépidité, qu'en un clin d'œil il ne resta pas un argousin qui les attendit dans la rue. Toutefois, ils ne purent délivrer qu'Esperanza, car dès que les recors virent la bataille engagée, ceux qui tenaient Claudia et la Grijalva les emmenèrent par une autre rue, et les jetèrent dans la prison. Le corrégidor, honteux et confus, regagna sa maison, Don Félix la sienne, et les étudiants leur auberge. Celui qui avait enlevé Esperanza à la justice voulait, dès cette nuit même, s'en donner la jouissance; mais l'autre n'y voulut pas consentir, et le menaça de mort, au contraire, s'il prenait cette liberté.

O miracles de l'amour! ô forces irrésistibles du désir! je dis cela, parce que l'étudiant de la prise, voyant avec quel acharnement son camarade l'empêchait de posséder sa belle, sans faire plus de discours et sans examiner à quel point lui convenait ce qu'il allait faire, il s'écria : « Eh bien donc, puisque vous ne consentez pas à ce que je possède celle qui m'a tant coûté, puisque vous ne voulez pas que j'en fasse ma maîtresse, au moins ne pourrez-vous nier qu'une fois ma femme légitime, vous n'aurez plus le droit ni le pouvoir de me l'enlever; » puis, se tournant vers la jeune fille, qu'il n'avait point encore lâchée : « Cette main, lui dit-il, que je vous ai jusqu'à présent donnée, dame de mon âme, comme votre défenseur, à présent, si vous le voulez, je vous la donne comme votre légitime époux et mari. » La Esperanza, qui se serait contentée d'un parti beaucoup moins relevé, dès qu'elle vit celui qui s'offrait, s'écria oui, et cent fois oui, et à plusieurs reprises, et embrassa l'étu-

diant comme son époux et seigneur. Le camarade, étonné de voir une si étrange résolution, s'en alla sans leur rien dire, et regagna sa chambre.

Quant au fiancé, dans la crainte que ses amis et connaissances l'empêchassent de donner fin à ses desirs et au mariage, qui n'était pas encore conclu avec toutes les cérémonies voulues, il alla, cette nuit même, à l'hôtellerie où descendait le muletier de son pays. La bonne étoile d'Esperanza voulut que le muletier partit le lendemain matin : ils s'en allèrent tous deux avec lui ; et, d'après ce qu'on rapporte, quand l'étudiant fut arrivé chez son père, il lui fit accroire que cette dame qu'il amenait était la fille d'un gentilhomme de haute naissance, qu'il avait enlevée de chez ses parents, en lui donnant promesse de mariage. Le père était vieux : il crut facilement ce que son fils lui disait ; et, voyant l'agréable figure de sa bru, non-seulement il se tint pour très-satisfait, mais il loua du mieux qu'il put l'excellente résolution de son fils.

Les choses ne tournèrent pas si bien pour Claudia : on prouva, par sa propre confession, qu'Esperanza n'était ni sa nièce, ni sa parente, mais bien une petite fille qu'elle avait ramassée à la porte d'une église ; et que celle-là, ainsi que bien d'autres qu'elle avait eues en son pouvoir, elle les avait maintes fois, et à diverses personnes, vendues pour vierges. C'est de cela qu'elle vivait : c'est cela qui était son office et son métier. On lui prouva aussi qu'elle y joignait certaines pratiques de sorcière. Pour ces délits, le corrégidor la condamna à recevoir quatre cents coups de fouet, et à se tenir sur une échelle, dans une cage et avec le bon-

net pointu, au beau milieu de la place. Ce fut le meilleur jour qu'eurent cette année les polissons de Salamanque.

On connut bientôt le mariage de l'étudiant ; et, bien que quelques personnes eussent écrit au père la vérité du fait et la qualité de sa bru, elle avait mis tant d'adresse et d'empressement à servir et à contenter le vieux bonhomme, que, lui eût-on dit plus de mal encore, il n'aurait pas voulu avoir manqué de l'obtenir pour fille : tant ont de force l'esprit et la beauté. — Telle fut la fin que fit madame Doña Claudia de Astudillo y Quiñonès, et telle puissent la faire toutes celles qui mènent la même vie !

FIN DU PREMIER VOLUME.



